This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

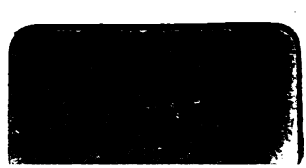
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06932889 0



NAPOLÉON

ET

SES CONTEMPORAINS.

IMP. DE A. HENRY, RUE GIT-LE-CŒUR, 8.

NAPOLÉON

SA FAMILLE

SES AMIS, SES GÉNÉRAUX, SES MINISTRES

ET SES CONTEMPORAINS

OU

SOIRÉES SECRÈTES

DU LUXEMBOURG, DES TUILERIES, DE SAINT-CLOUD

DE LA MALMAISON, DE FONTAINEBLEAU, ETC

Par M. le.....

Ex-Ministre de S. M. Impériale et Royale

Un homme a rempli le monde du bruit de son nom; sa fortune a passé, sa gloire reste, et, géant, il grandit à mesure que son époque s'éloigne.

Lamothe-Langon

III.

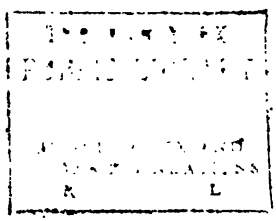
PARIS

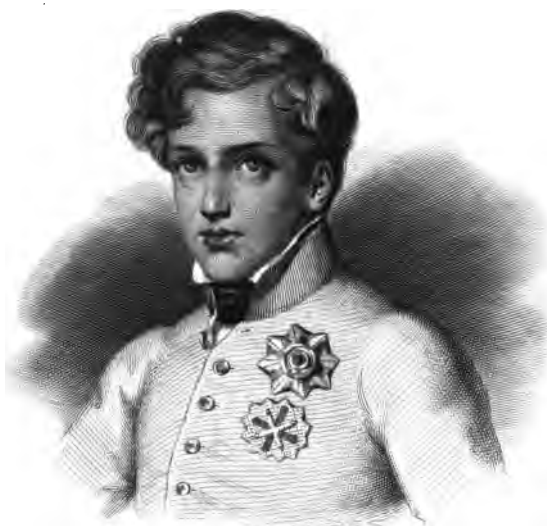
P.-H. KRABBE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, QUAI SAINT-MICHEL

1840

I B





NAPOLÉON
(François, Charles Joseph)
Duc de Reichstadt

Publié par PH. Krabbe.

SOIRÉE XXVII.

Avant-propos. — Le Pape devenu l'un des fonctionnaires obligés du sacre de Napoléon. — Conseil tenu à ce sujet, où Napoléon appelle Cambacérès, Fouché, Talleyrand, Crettet et Regnault. — Discussion. — Le premier Consul, par son discours éloquent, ramène tous les conseillers à son avis. — Le cardinal Fesch à Rome. — Négociations. — Le Pape consent à venir sacrer Napoléon. — Intrigue des cabinets européens, pour le détourner de ce voyage. — Détails de la pérégrination de Pie VII. — Récit de la première entrevue en plein air de l'Empereur et du Pape, dans la forêt de Fontainebleau. — Position de la royauté française. — Aperçu politique de la situation de l'Europe, à la veille du sacre de Napoléon. — Comment en moins de dix années, Napoléon avait presque accompli l'une de ses prédictions. — Ancienneté de son trône en 1814.

Avant de poursuivre le récit des faits qui désormais se rattacheront plus particulièrement à Napoléon, Empereur; avant de le montrer dans la série des évènements écoulés depuis son élévation à l'Empire, époque où il domina toutes les têtes couronnées de l'Europe, jusqu'à la fatale époque de son abdication; je crois devoir, pour compléter l'ensemble des anecdotes renfermées dans les

deux premiers volumes de cet ouvrage, où tout, j'ose le dire, porte le cachet de la vérité, ramener rapidement le lecteur en arrière; bien établir dans sa mémoire ce que j'ai cherché à y graver; et, ensuite, je terminerai par un sommaire bref et fidèle de la situation de l'Europe et de la France aux approches du 2 décembre 1804, où fut posée sur le front du premier Consul français, la couronne suzeraine en Europe des César et de Charlemagne. Au reste, ces deux tableaux ne seront pas tracés avec la froideur ordinaire à l'histoire, ils se dérouleront plus agréablement sous la forme d'une de nos soirées.

La dernière du tome précédent eut lieu la veille du sacre, celle-ci lui sera antérieure de quelques jours, et avant que de la faire connaître, je raconterai ce que je crois nécessaire à l'intelligence de ce grand acte politique et religieux.

Dès que Napoléon eut été élu Empereur par les votes du Sénat, du Corps-Législatif, du Tribunat, seuls corps de l'État qui eussent eu le droit de s'opposer à cette nouveauté, et par l'assentiment de la majorité des citoyens, il se mit à rechercher tous les documents des sacres anciens, soit ceux des empereurs, soit ceux des rois de France et d'Angleterre. Sa première pensée, et nul autre ne la lui suggéra, fut que pour augmenter l'éclat de cette cérémonie auguste, que pour ajouter à la vénération qu'elle inspirerait, soit aux Français,

soit au reste des autres nations, il conviendrait que le Pape, le vicaire de Dieu sur la terre, selon le dogme de foi des catholiques, le chef suprême et absolu de la religion, devînt le ministre pieux qui verserait l'huile sainte sur sa tête. Une sorte de reconnaissance importante de son droit impérial résulterait, selon lui, de la participation du souverain pontife aux solennités de son sacre. Il voyait l'Italie entière, sur laquelle il dominait déjà directement ou indirectement, se soumettre sans résistance à l'oint du Seigneur. Ce fait, en outre, le rendant tout pareil aux Césars d'Orient, d'Occident, anciens, lui accorderait une sorte de suprématie religieuse sur les Empereurs modernes d'Allemagne, qui, après Charles-Quint, se contentant du couronnement de Francfort, avaient renoncé au voyage de Rome, où le Pape, par les onctions saintes, semblait, selon beaucoup de gens, leur imprimer le titre ineffaçable de successeurs réels de Charlemagne, et, par conséquent, de possesseurs légitimes de ce qu'on appelait encore par convention le Saint-Empire romain.

Dès que cette pensée si profonde, si sage, et d'un tel profit pour l'avenir du trône français, eut été connue dans le for interne du premier consul, elle lui apparut avec ses avantages immenses, ses conséquences irrésistibles. Aussitôt il en parla aux hommes d'État, accoutumés à être consultés par lui lorsqu'il s'agissait de mesures graves et ma-

jeures : c'étaient le second consul, Cambacérès; M. de Talleyrand-Périgord ; le ministre de la police, Fouché; le comte Crettet, ministre de l'intérieur; M. de Portalis, ministre des cultes; et le comte Regnault Saint-Jean-d'Angely. Le premier de ceux-là et tous les autres, à l'exception du second et du troisième, approuvèrent ce projet, qu'ils admirèrent comme éminemment politique; car, enfin, si le Pape consentait à jouer le rôle de consécrateur dans cette cérémonie imposante, dès lors aux yeux de l'Église romaine et du clergé de France lié de communion avec elle, la légitimité de Napoléon devenait la première; et le Saint-Siège, à perpétuité, et pour demeurer conséquent à ses maximes et à sa doctrine, soutiendrait la cause du César et de sa famille, auxquels un pape aurait librement accordé, ce qu'en style de chancellerie romaine, on qualifie de *bénéfice de l'Empire*.

Mais si Cambacérès, Crettet, Portalis et Regnault, avaient approuvé le choix de Pie VII, ils ne furent pas imités par Talleyrand et Fouché, celui-là, ancien évêque, celui-ci ex-oratorien, tous les deux liés autrefois à cette église, dont ils s'étaient séparés avec tant de violence; aussi, frémirent-ils à la certitude de voir le Pape à Paris, de se trouver en contact, eux, avec le chef de l'Église, qui ne pouvant les estimer, le leur laisserait apercevoir peut-être. Dans cette crainte, on les vit à

l'envi l'un de l'autre tenter de faire changer Napoléon d'idée. Ils lui présentèrent en épouvantail l'ambition ultramontaine, lui faisant observer, dirent-ils, que le Saint-Siège se targuant dorénavant de sa participation au sacre, en ferait découler pour lui le droit imperscriptible de disposer à l'avenir de l'Empire français. A les entendre, le premier Consul allait ressusciter les querelles sanglantes et prolongées des papes et des Empereurs d'Allemagne, après Charlemagne et Othon-le-Grand.

Napoléon les écouta sans laisser rien lire de l'impression que leur double insistance produisait sur lui; car, tous les deux étaient venus ensemble à cette conférence, afin de se soutenir réciproquement; mais dès qu'ils eurent débité tout ce qu'ils crurent meilleur pour amener une détermination favorable à leur situation, Napoléon les regardant avec ses yeux d'aigle, tandis que sa bouche souriait, leur dit :

« Grand merci, Messieurs, de vos sollicitudes pour l'indépendance à venir de la couronne impériale française; soyez à ce sujet calmes comme moi et sans inquiétude; les choses auront lieu convenablement. Il y a dans le sacre deux cérémonies très-distinctes qu'on peut séparer nettement, et qui seront tranchées, je vous l'atteste, de manière à ne permettre aucune confusion : l'une est toute religieuse, celle des onctions; l'autre, toute ci-

vile, celle du couronnement; or, quant à la première, comme un simple évêque ou un archevêque, sujets du nouveau monarque, peut y présider, je ne vois, moi, aucun inconvénient à ce que le Pape, qui, au fond, ne sera dorénavant que le premier ecclésiastique de l'Empire, remplace l'un de ses inférieurs. L'onction ne peut être faite que par des mains sacrées; les plus augustes dans le clergé sont celles du Pape, voilà pourquoi je choisis Sa Sainteté. Quant au couronnement, quant à l'acte solennel de poser sur le front de l'élu le diadême, je conviens que celui à qui on remet cette fonction, a droit à s'investir de suprématie sur celui qu'il couronne; si j'en chargeais le Pape, ce serait, je l'avoue, l'autoriser à dire qu'il m'a investi du *bénéfice de l'Empire;* et dès lors que, pour de bonnes raisons, il a le pouvoir de retirer ce qu'il a donné; mais cela n'aura pas lieu. Ainsi, la couronne déposée sur le maître-autel de Notre-Dame ne sera touchée que par moi, moi seul la prendrai de mes deux mains, et seul me la ceindrai; enfin, et pour bien trancher cette partie du cérémonial, de l'autre, et afin qu'un double exemple serve de règle à l'avenir et décide victorieusement la question en ma faveur, ce sera moi encore qui, prenant sur le même autel une seconde couronne, la poserai sur le front de Sa Majesté l'Impératrice. Pendant le temps de ce double couronnement, le Pape, au vu de tous les assis-

tants, retiré sur son trône, assez exhaussé pour qu'on le voie de toutes les parties de l'Église, le Pape, dis-je, y paraîtra aux yeux de tous, dans une pleine impassibilité, sans enfin, qu'autrement que par ses prières mentales, il prenne, je le répète, aucune part à tout ceci. Or, donc, si je mène ainsi ma barque, sera-t-il possible que lui et le clergé fassent croire et que le peuple croie que Sa Sainteté m'a donné directement ou indirectement l'Empire? Je le demande à vous même, allons, dites-moi sur ce point encore toute votre pensée.

— Il est vrai, Sire, fut-il répondu par les deux interpellés, que si Votre Majesté Impériale se conduit de cette manière, elle ne perdra rien, et ne laissera pas gagner un fœtus aux prétentions ultramontaines.

— Oh! Messieurs, répartit Napoléon, fiez-vous à moi pour la conservation de tout ce qui se rapportera à l'omnipotence souveraine et française. Ce point donc coulé à fond, il me paraît prouvé que je peux sans danger amener à Paris le Pape, et le déterminer à me conférer les onctions sacrées, qui feront de moi un *évêque du dehors*, ainsi que l'on gratifiait les rois mérovingiens, et ce n'était pas sans raison, car l'onction royale est tellement pareille à celle épiscopale, qu'à juste titre, tout monarque oint peut se regarder, et est en réalité, portion intégrale de l'épiscopat. »

Après avoir ouï ces paroles dernières, les deux membres dissidents du conseil se réunirent à la majorité, et la résolution passa à l'unanimité que Sa Sainteté Pie VII serait invitée à venir en personne à Paris, afin d'y sacrer Napoléon Bonaparte, Empereur des Français. Le cardinal Fesch, oncle de Napoléon, et demi-frère de sa mère, madame Lætitia Bonaparte, était à Rome, revêtu, à part ses titres ecclésiastiques de membre du sacré-collège, et d'archevêque de Lyon, de celui tout profane d'ambassadeur français auprès du Saint-Siège. Ce fut lui qui reçut l'ordre de faire connaître le désir de Napoléon. Il me semble aussi que dans cette circonstance, Auguste de Caffarelly, aide-de-camp du premier Consul, vint aussi à Rome en qualité de ministre plénipotentiaire; si je me trompe, du moins, ce militaire y fut envoyé solennellement dans une autre circonstance.

La demande du gouvernement français, quoi qu'en aient dit dans le temps des historiens payés et des pamphlétaires menteurs, ne causa à la cour papale que de la surprise et une joie immodérée. Dans le premier instant, on se crut revenu à ces époques heureuses et brillantes, où le Saint-Siège, distributeur reconnu des couronnes, s'en conservait la suprématie. On se figura que Napoléon voulait en effet tenir du don de Sa Sainteté *le bénéfice de l'Empire*, et j'en réponds, l'allégresse fut extrême : la France jusque-là avait échappé à

l'omnipotence du Saint-Siège, malgré les sacres de Pépin-le-Bref, le 28 juillet 754, par Étienne III, dans l'église de Saint-Denis; malgré l'onction donnée en même temps à Charles, fils aîné de ce roi, et lui-même en 800 sacré Empereur par Léon III, et si connu sous le nom fameux de Charlemagne; malgré la même cérémonie en 814, réitérée à Rheims par Étienne IV, sur le front de Louis-le-Débonnaire; malgré le couronnement en 878, par Jean VIII, de Louis II; enfin, malgré, en 1131, le sacre par Innocent II du roi Louis VII, dit *le Jeune;* je passe sous silence le pape Zacharie, reconnaissant le droit de la seconde race au préjudice de la première.

Toutes ces coopérations du Saint-Siège à la consécration de tant de rois, n'avaient pu lui donner aucune suzeraineté temporelle sur la terre franche; et les libertés de l'Église gallicane y maintenaient l'indépendance absolue de la couronne et de nos rois. Donc, cette fois, on se flatta, à Rome, que le premier Consul, afin d'obtenir une récognition universelle, consentirait à admettre la suprématie du Saint-Siège. Ce fut en partant de ce but, que les négociations s'ouvrirent d'abord. Mais aussitôt que Son Éminence l'ambassadeur français eut aperçu la prétention ultramontaine, lui, sans en référer au premier Consul, déclara nettement et sans hésiter, que si le Pape était appelé à Paris, ce serait, non pour qu'il donnât ou

parût disposer de la couronne, mais uniquement pour ajouter à la sainteté du sacre par sa personne auguste; que l'Empereur, nouvellement élu par le vœu national, ne tenait, et surtout n'entendait tenir sa dignité que de Dieu, du peuple et de son épée. Qu'en conséquence il fallait renoncer à toute prétention inadmissible, sans quoi le premier évêque venu, ainsi qu'il y en avait déjà tant d'exemples, remplacerait le très-saint Père dans cette cérémonie vénérable.

Une lettre ferme et digne de Napoléon acheva de dissiper les rêves que l'on formait à Rome. Mais, d'une autre part, elle promit à la catholicité en général, et au Saint-Siège en particulier, tant d'avantages, que le Pape, malgré sa bouderie provenant de son illusion évanouie et des intrigues multipliées de toutes les cours de l'Europe, acquiesça gracieusement à la requête du jeune Empereur. Dès lors il n'y eut plus de part et d'autre qu'échanges de bonnes paroles, de rapports agréables, que compliments, que protestations d'amitié sincère, d'affection sans bornes, et d'union sans fin.

Le Pape, ayant résisté aux prières des rois d'Espagne, de Naples, d'Étrurie et de Portugal, aux menaces cachées du roi de Prusse et de l'empereur d'Allemagne, à celles ouvertes des cours de Londres et de Saint-Pétersbourg, ainsi qu'aux protestations de S. M. Louis XVIII, alors à Mittau

partit de Rome le 2 novembre, conduisant avec lui, outre sa maison pontificale, les cardinaux Cazelli, Di Piétro, Antonnelli, Spina et Borgia (1), quatre archevêques, huit évêques assistants, des prélats, des princes et hauts-barons romains, quatre-vingt personnes environ.

Auguste de Caffarelly, envoyé vers Pie VII pour le complimenter, l'accompagnait depuis Rome, et à Turin, le Saint-Père rencontra le sénateur, depuis comte de Viry, que l'Empereur élu dépêchait vers lui afin de lui faire honneur. Tout ce qui pouvait manifester le respect et la vénération de Napoléon envers le Souverain Pontife, éclata en cette circonstance. A chaque séjour, même temporaire, le service était fait par les officiers de la maison impériale avec luxe et magnificence, car, dès son entrée en Piémont, alors province française, le Pape et sa suite furent traités et nourris aux frais de l'Empereur. A chaque passage difficile des montagnes, des chaises-à-porteurs magnifiques étaient offertes à Sa Sainteté et aux dignitaires qui l'accompagnaient. On avait remis à neuf la route du mont Cénis; des barrières garantissaient de la chute possible aux endroits périlleux.

A la frontière, le cardinal Cambacérès, arche-

(1) Celui-ci étant devenu malade à Lyon, s'y arrêta et mourut. Ceci parut de mauvais présage pour les résultats de la cérémonie à laquelle il devait participer.

vèque de Rouen, frère de l'ex-second consul (alors archichancelier de l'Empire), le sénateur général d'Aboville, militaire recommandable et fort apprécié de Napoléon, et M. de Salmatoris, premier maître des cérémonies, se présentèrent pour recevoir solennellement le Vicaire de Dieu, et son premier représentant sur terre, auquel, durant tout son voyage sur le sol français, on rendit des honneurs presque pareils à ceux réservés à la seule personne de l'Empereur.

Les campagnes, les villes, les villages, rivalisèrent de zèle et de démonstrations filiales envers le Père commun des fidèles. Pendant toute la durée du voyage, la route que le Pape suivit fut bordée d'une innombrable population, qui, agenouillée, confondait dans ses vivats les noms du Pape et de l'Empereur. Aucun dissident ne se montra. Les curés, à la tête des paroisses qu'ils conduisaient sur le chemin, croix et bannière levée, témoignaient universellement de leur soumission au Saint-Siège. Hommes, femmes, vieillards, enfants, militaires, administrateurs, magistrats, financiers, prosternés humblement comme les autres, protestaient ainsi d'une manière certes bien éclatante contre la démagogie jacobine et la philosophie voltairienne. Aussi, plus d'une fois Pie VII s'écria : « Que me disait-on, » que l'impiété régnait en France : je ne vois par- » tout que des chrétiens fervents. »

Lyon se signala par les réceptions brillantes qu'elle fit à Sa Sainteté, qui s'y reposa un peu de temps. Le Pape en visita les monuments, officia pontificalement dans les églises principales, y donna la bénédiction universelle, *orbi et urbi* (la cité et le monde). Enfin, reprenant sa course, il atteignit Fontainebleau, le 25 novembre 1804. Ce fut dans la forêt que la première entrevue eut lieu : Napoléon y prenait le plaisir de la chasse. Lorsqu'on vint le prévenir de l'approche du cortège papal, lui, aussitôt, abandonnant le cerf non encore forcé, et qui dut la vie à cette circonstance, piqua des deux afin de surprendre le Saint-Père. Mais celui-ci, averti à propos de la venue de Sa Majesté Impériale, descendit précipitamment de sa voiture, et assez tôt pour recevoir l'embrassement de Napoléon, qui alors, pour la forme, avait fait mine de se courber; mais Pie VII, le retenant, le dispensa de l'acte d'obédience, gage d'égalité chrétienne à laquelle tout catholique est soumis, n'importe son rang, celui de baiser les pieds du Vicaire de Dieu sur terre.

Après les premiers compliments à cette heure réellement affectueux et sincères, un carrosse de l'Empereur s'avança. Chacune des deux Majestés omnipotentes y monta par sa portière droite, si bien que l'on évita ainsi les embarras de l'étiquette inflexible. Le droit de tous fut conservé, sans qu'aucun eût à se plaindre d'avoir, l'un,

abaissé la grandeur qu'il tenait de son mandat divin, et l'autre, celle de la grande nation qu'à cette époque surtout de renaissance il convenait de maintenir intacte de tous points.

Le carrosse roula vers le palais de Fontainebleau, où l'Empereur le quitta, après en avoir fait lui-même les honneurs au Saint-Père, et s'en revint à Paris, en agissant ainsi par délicatesse, et afin que son absence laissât son hôte vénérable en possession de la suprématie partout où il habiterait. Cependant, ces deux monarques ne se séparèrent point sans avoir convenu du jour où aurait lieu la cérémonie du sacre, qui, avec celle du couronnement, fut fixée au deux décembre suivant.

Ce devait être, pour l'Europe et pour le monde entier, un jour en effet bien solennel que celui où le Souverain Pontife, ce chef suprême de la chrétienté, donnerait l'onction sainte au nouveau souverain, à l'élu impérial du peuple français; il ne serait pas sur toute la terre peut-être une oreille qui ne fût attentive, un œil qui ne cherchât à saisir quelque particularité de cette cérémonie si imposante, et dont les conséquences semblaient, à cette époque, devoir influencer sur la marche des siècles à venir. C'était au moins une ère nouvelle, une autre dignité, un nouveau cours des choses qui s'ouvriraient. Et c'est ici que je crois à propos de présenter l'aperçu de ce qu'étaient à cette

époque la France d'abord, et ensuite les autres puissances.

Presque dès le moment où Clovis fonda dans les Gaules la monarchie des Francs, cette jeune royauté s'éleva au plus haut rang, et ne reconnut de supérieure que celle des Césars. Tant que les Mérovingiens régnèrent, lorsqu'une bouche parlait DU ROI sans ajouter le nom de son royaume, chacun en Europe savait qu'il s'agissait du souverain français. Cette suprématie ne diminua certes pas lorsque les Carlovingiens, à la couronne francque joignirent celle de l'Empire, et même sous les faibles successeurs de Charlemagne, LE ROI tout court continua à désigner le roi de France. La troisième race advint; les hauts faits de ses Eudes, de ses Raouls, de ses Hugues, de ses Henri, de ses Philippe, de ses Louis, maintinrent le beau royaume de France (qui, chaque jour, grâce à leurs mains victorieuses, rentrait dans ses anciennes limites), au rang supérieur que les autres rois reconnaissaient sans contestation. Cent exemples fameux, depuis ces époques reculées jusqu'à celle de Louis XVI, prouvent victorieusement que les rois de Suède, de Danemarck, d'Écosse, d'Angleterre, de Portugal, de Léon, de Castille, d'Aragon, de Naples, de Majorque, de Sicile, etc., plaçaient à leur tête celui de leurs frères qui portait sur la sienne la couronne de France. Plusieurs de ces monarques furent les vassaux des nôtres; et les

nôtres, indépendants même de l'Empire, ne se reconnurent jamais vassaux que de Dieu seul. Lorsque Pierre-le-Grand eut fait connaître la Russie au reste de l'Europe, il ne pensa jamais à faire passer ses ambassadeurs avant ceux du roi de France. Le nouveau roi prussien n'eut garde de tomber dans le ridicule d'une prétention à laquelle naguère avait renoncé le puissant monarque d'Espagne et des Indes (1).

Telle était en Europe et dans le monde, en 1789, la haute position de la royauté française, lorsque tout à coup elle disparut et comme Œdipe, dans une tempête. La monarchie succomba le 22 septembre 1792, et le monarque périt le 21 janvier 1793. A leur place surgit une République forte, fière, ennemie des rois, les combattant, les détrônant, et ne traitant avec les autres que pour les avilir et les écraser. Impérieuse tout en prêchant l'égalité, elle exigeait partout la première place, et la conquérait à la pointe de son épée. Des héros l'aidèrent à vaincre et à dominer. Un surtout, Napoléon Bonaparte, la fit briller du plus bel éclat : mais la fortune, dès lors, voulut

(1) A l'occasion d'une insulte faite à Londres dans sa suprématie à l'ambassadeur de France par celui d'Espagne en 1661. Le roi d'Espagne Philippe IV, reconnut solennellement que Louis XIV et ses successeurs, ainsi que leurs représentants, auraient à jamais le droit de précéder les rois espagnols et leurs ministres plénipotentiaires.

que la splendeur de la France dépendît en entier des destinées de ce grand homme. Avec lui pour général, elle créait des républiques, détrônait des princes, dominait partout; sans lui, et pendant son exil glorieux en Égypte, elle tomba rapidement de ce haut faîte de gloire, elle perdit ses jeunes filles, et elle-même fut menacée dans sa propre existence. Peut-être allait-elle périr, lorsque son homme palladium apparut tout à coup sur sa rive, traversa d'un élan les provinces, accourut à Paris, où l'effet seul de sa présence, au bout d'un mois, presque jour par jour, renversa le faible gouvernement directorial.

La France, sans finances, sans commerce, sans agriculture, et déjà presque sans armées, dévorée par la famine, sillonnée par le brigandage, la guerre civile, les haines intestines, succombait... En quelques mois, le premier Consul la pacifia; les égorgeurs pillards disparurent; le négoce reprit vie; l'industrie se réveilla; le trésor national fut rempli; la concorde régna seule; l'administration puissante fut respectée; les bonnes mœurs se réveillèrent avec la religion restaurée, et la victoire à Marengo prouva qu'elle ne pouvait nous être infidèle.

Dès cet instant la patrie marcha d'un pas rapide vers une prospérité à chaque jour de plus en plus croissante; tout en elle prit une vie nouvelle; tout fut régénéré : les étrangers eux-mêmes s'é-

tonnèrent de sa prospérité et de tout ce qu'elle déployait de force et d'énergie, et ils s'entredemandèrent comment elle poursuivrait sa marche, et si cette vigueur si éclatante n'était pas, non une progression vers un développement plus immense, mais cette lueur factice, sans chaleur et sans durée surtout, que jette une lampe prête à s'éteindre.

Le reste de l'Europe, depuis 1789, arraché violemment à sa longue inertie par le jeu terrible de notre machine républicaine; le reste de l'Europe, dis-je, amené par nos convulsions intérieures à un état précaire, désirait ardemment de rentrer dans le calme de son ancien repos gouvernemental. La France, en brisant la couronne royale, en abolissant la noblesse, en détruisant la fortune énorme du clergé, avait donné aux autres nations un exemple à suivre qui compromettait l'existence de celles encore sur pied, et qui déjà en avait détruit quelques autres. En Espagne, en Portugal, le pouvoir absolu, l'inquisition, les moines, la *Mesta* (1), tremblaient aux moindres mouvements

(1) On appelait en Espagne du nom de *Mesta* les droits des grands propriétaires, nobles ou ecclésiastiques, de faire parquer, sur tous les terrains appartenant à la bourgeoisie et aux paysans, leurs nombreux troupeaux de moutons. La tyrannie de la Mesta laissait inculte la moitié du sol des Espagnes; nul ne pouvait cultiver en paix sa terre patrimoniale; car la volonté d'un grand ou

de la France, un instinct secret les avertissant que ce serait de chez nous que partirait leur ruine. L'Espagne, la première, presque entrée dans la coalition contre nous, en était sortie la première; vaincue, elle trahissait ses vainqueurs, tandis que la cour de Madrid feignait de se ranger parmi les meilleurs amis de la République.

En Italie, Napoléon d'abord, et le Directoire ensuite, avaient chassé de tout le Piémont, de la Savoie, envahie par nous, la race du comte Vert. Les rois de Sardaigne, réfugiés dans l'île de ce nom, ne cessaient de regretter leurs belles provinces italiennes, devenues françaises par la conquête. A Gênes, la noblesse atteinte dans son influence, ne possédait plus aucun pouvoir, un gouvernement tout démocratique y remplaçait la précédente oligarchie; et le moment approchait où le peuple génois perdant son nom, ne formerait plus que trois départements de la République française. Les trônes ducaux de Milan, de Parme, de Modène, de Toscane, avaient aussi disparu. Dans la Lombardie, réunie au Mantouan, au Modénais, aux Trois-Légations romaines, croissait la jeune république cisalpine; les fiefs impériaux à leur tour envahis, appartenaient à la France; la Toscane avait vu rayer son nom de la Confédéra-

du procureur d'un couvent pouvait la stériliser, en la déclarant propre à la Mesta. Cet abus terrible est à peine anéanti maintenant.

tion italique ; la branche autrichienne et grand-ducale, réfugiée en Allemagne, régnait sur l'ancien évêché de Wurtzbourg et de Saltzbourg; un royaume d'Étrurie, de création récente, appartenait momentanément aux anciens Bourbons, infants d'Espagne, dépossédés aussi de leur duché de Parme; la petite république de Lucques était sur le point de tomber au pouvoir d'une sœur de Napoléon; le Pape, à qui on avait enlevé ses trois belles provinces, Bologne, Ferrare et Rimini, craignait encore pour le reste de ses États. Le roi de Naples, Bourbon de sang, chassé une fois de son royaume de terre-ferme par nos armées républicaines, détestait la France et surtout nos démagogues. Venise, cette république oligarchique du moyen-âge, ce modèle prétendu de science politique, Venise, si puissante en Italie, n'existait plus en qualité de peuple indépendant, gouvernement détruit encore par nos armes. Nous avions cédé à l'Autriche ses pays si péniblement réunis pendant plusieurs siècles, en indemnité de la Belgique et du Milanais.

La Turquie, cajolée par nos ennemis, se rappelait avec colère notre tentative d'envahissement de l'Égypte; là, moins qu'ailleurs, on comprenait un pouvoir démocratique; là on souhaitait ardemment que le cimeterre d'un sultan unique nivelât les têtes populaires, de telle sorte qu'une seule, celle du despote, surgît par-dessus toutes les autres.

A Vienne, on ne savait qui serait dans l'avenir plus redoutable à la maison d'Autriche, ou d'une république française, ou de Napoléon, chef suprême de la France. La guerre commencée en 1792, si elle avait enlevé à l'Empereur deux beaux États héréditaires (la Belgique et la Lombardie), lui avait du moins apporté en dédommagement avec Venise et le littoral de l'Adriatique, les riches contrées de Fiume, de Bresse, de Vérone, de Vicence, de Trévise, etc. Si notre République se perpétuait, ne tendrait-elle pas au nivellement universel; mais si Napoléon fondait une dynastie nouvelle au titre d'Empereur, ne disputerait-il pas à la maison d'Autriche la couronne des Césars, restaurée par un Français, Charlemagne, et violemment et sans droit enlevée à ses héritiers directs!

Les trois électorats ecclésiastiques de Trèves, de Cologne et de Mayence n'existaient plus; avec eux était tombée également la meilleure partie des principautés ecclésiastiques d'Allemagne. La France possédait outre ces trois électorats, divers états allemands ou italiens. Le grand duc de Toscane, le duc de Modène, s'étaient en partie récupérés de leurs pertes aux dépens de l'Église; or donc, l'Église détestait notre République, et redoutait par-dessus tout la prolongation de son existence.

Les autres États allemands, même ceux que leur politique attachait autrefois à la France

royale, n'avait plus pour elle, démagogue, que haine, dédain, et surtout éloignement; elle les inquiétait touchant leur propre existence, ils la voyaient dans le paroxisme d'une de ses crises jacobines se ruer contre eux, armée de la torche incendiaire et du terrible bonnet rouge, appelant à partager ses idées (crues par eux désorganisatrices), des peuples accoutumés à se soumettre au joug du pouvoir légitime. La noblesse immédiate demeurait encore son adversaire la plus acharnée, car elle voyait partout où notre République portait son influence et ses soldats, celle-ci anéantir sur-le-champ les titres, les honneurs, les privilèges des castes élevées.

La Prusse avait oublié complètement ses désastres de 1792; ses soldats alors si bien battus par nos braves, s'imaginaient être encore les bandes victorieuses de Frédéric-le-Grand; elles jalousaient les réputations brillantes de nos généraux célèbres, et tous les vieux guerriers qui avaient guerroyé autrefois, s'imaginaient que les nôtres ne pourraient triompher que des Autrichiens, tandis que si eux descendaient dans l'arène, ce serait pour nous écraser. Là aussi, on détestait la République, et vaguement on redoutait l'ambition du premier Consul, bien qu'on n'en imaginât pas encore toute l'étendue.

Dans le Nord, nous avions des princes envieux de notre grandeur : la Russie versait des larmes

de rage, en se rappelant les derniers revers de Suwarow. Là, en 1801, Paul Ier avait péri par cela seul qu'il penchait à se réconcilier avec la France; là on détestait pêle-mêle et les révolutionnaires et les bonapartistes; là, surtout on en voulait personnellement au premier Consul. Le supplice impolitique et si peu nécessaire de S. A. S. Mgr. le duc d'Enghien, irrita toute la cour Russienne, et dès ce moment, elle marcha en Europe à la tête de la coalition, armée contre nous.

Gustave IV, roi imprévoyant de Suède, monarque chevalier dans un siècle où l'effet des choses veut qu'un souverain soit marchand, spéculateur, poète encore, tout, hors chevaleresque; Gustave IV, en se prononçant avec les formes héroïques du moyen-âge, parut fou, au lieu de mériter le respect qui lui était dû. Il haïssait la révolution, parce qu'elle avait assassiné son père par la main du traître Anckstroëm, parce qu'elle avait immolé Louis XVI, Marie-Antoinette, et constamment avili la majesté des potentats.

Dans le Danemarck, un roi fou régnait au milieu d'une cour sage; là, moins qu'ailleurs on nous désirait du mal: là, au contraire, on chérissait la France, et on se tenait scrupuleusement dans les limites des traités signés avec elle; c'était peut-être le seul pays en Europe où nos agents diplomatiques ne fussent ni insultés ni redoutés; là on les accueillait avec bonhomie et

franchise. Les villes transéatiques voisines du Danemarck, Hambourg, Brême, Lunébourg, etc., gouvernées aristocratiquement avec une apparence démocratique, redoutaient dans notre République une concurrence commerciale. Le patriciat d'argent le plus orgueilleux de tous craignait que notre légalité ne vînt peser sur ses familles oligarchiques.

Il en était de même de la Hollande, où nous étions puissamment haïs, bien que tout en apparence, y marchât selon nos maximes. Ce pays, devenu notre conquête, et dont nous avions chassé la maison d'Orange, investie d'une monarchie effective, sous le titre républicain et simple de Sthatouder; ce pays ne pouvait nous souffrir: nos mœurs, notre gaîté, notre insouciance, notre mépris de l'or, de l'or acquis par un commerce vil ou trivial, lui déplaisaient excessivement; des bourgeois-soldats-citoyens souffraient de leur contact avec nos militaires, un peu despotes, quoique combattant aux noms de la liberté et de l'égalité. Peu de gens dans cette contrée nous savaient gré de leur délivrance, ils se prétendaient heureux, libres et riches sous la tyrannie de la maison d'Orange, et se disaient pauvres, avilis et esclaves depuis que nous leur imposions successivement chaque forme de gouvernement que notre amour de la nouveauté les contraignait d'adopter. D'abord, comme nous, république démocratique,

puis soumise à un Directoire, puis à des consuls, enfin, plus tard nous la contraignîmes à devenir un royaume, et toujours contre son gré.

Je ne dirai rien de la Belgique, peuplée d'une race inquiète, turbulente, toujours agitée et mécontente, toujours sans qu'elle sache bien ce qu'elle veut et ce qui lui déplaît. Ils venaient de se révolter contre l'Empereur, leur souverain, peu avant l'époque où Dumourier fit leur conquête; néanmoins, à peine on les eut réunis à la France, qu'ils se mirent à la haïr et à regretter le joug de la maison d'Autriche. Plus tard, ils continuèrent à manifester leur inconstance, et aujourd'hui qu'ils n'appartiennent ni à l'Allemagne ni à la France, ni à la Hollande, je ne sais s'ils sont charmés d'être à eux-mêmes et satisfaits de leur indépendance actuelle.

L'Angleterre, de tout temps rivale et jalouse de notre prospérité, éprouvait vivement des sentiments de colère et un vif désir de vengeance, en punition de la perte de l'Amérique septentrionale qu'elle nous accusait de lui avoir enlevée, au profit de ses propres sujets révoltés contre la mère-patrie; aussi, avec quelle vivacité vint-elle fomenter chez nous de nouvelles luttes. Dès 1789, on la vit caresser l'ambition du duc d'Orléans et soutenir les projets républicains de nos démagogues. Le ministre Pitt travailla ardemment à renverser toutes nos institutions;

mais lorsque du chaos qu'il avait amené, sortirent nos quatorze invincibles armées, lorsque la nation française reparaissant retrempée, et dans sa nouvelle jeunesse, eut fait trembler l'Espagne, repoussé honteusement la Prusse, reculé ses frontières jusqu'au Rhin, conquis la Belgique et menacé la Hollande, alors l'Angleterre épouvantée de son ouvrage, et tremblante de nos succès, poussa le cri de guerre, et sous prétexte de venger la majesté royale, descendit ardente et furieuse dans l'arène. Alors commença cette suite d'attaques ouvertes et de complots cachés, de faits d'armes honorables pour elle, et de trames coupables par les moyens desquels elle espérait nous abattre ou nous amoindrir. Dès ce jour, ennemie constante, infatigable, combattant avec un acharnement pareil la Convention, le Directoire et même le Consulat, on la vit se ruer contre nos flottes, nos villes, nos soldats, sans relâche et sans pitié; elle ne négocia dorénavant que pour augmenter le nombre de nos adversaires; elle prodigua ses trésors pour acheter tour à tour le sang de tous les peuples de l'Europe, pour nous susciter des embarras sans nombre, et on ne cessa de la voir à la tête des coalitions. La trêve qu'on appela momentanément la paix d'Amiens, fut un instant de repos dont elle avait besoin, afin de surprendre, sous le voile d'un traité fallacieux, nos marchandises voguant sur les mers im-

menses, sous la sauvegarde de la foi publique.

A entendre l'Angleterre, elle faisait cette guerre acharnée et incessante non à la France, mais à ses gouvernements usurpateurs et féroces; elle ne trouvait aucune garantie de pacification dans nos comités conventionnels, dans le Directoire. A l'entendre, tout pacte, pour demeurer solide, devait être conclu avec un souverain unique et légitime. Le Consulat, selon elle, ne lui présentait pas encore cette garantie, il lui fallait un trône avec un seul monarque. Alors, disait-elle, alors elle montrerait par sa facilité à conclure, que la guerre actuelle était le sage résultat de sa défiance politique, et non la conséquence de sa haine contre nous. A l'entendre ainsi s'énoncer, on pouvait croire que le temple de Janus serait fermé aussitôt qu'un Roi ou un Empereur français garantirait, par sa présence, à l'Angleterre et à l'Europe, que nous avions renoncé à changer en République les monarchies ou souverainetés diverses du continent.

Telle était donc, en 1804, la situation de l'Europe, où la France, à cette époque, ne possédait aucun allié sincère que la seule République cisalpine; les Anglo-Américains des États-Unis eux-mêmes n'étaient pas francs alliés : reconnaissants des secours que leur avait prodigués l'infortuné Louis XVI, ils regrettaient ce bon prince et détestaient ses bourreaux. La République, sacrée chez eux, leur paraissait chez nous illégale et illégitime.

Napoléon, en anéantissant en France la démocratie, allait imprimer à la marche des choses un nouvel aspect. Jusque-là, les cabinets européens avaient craint notre démagogie; dorénavant, leur terreur devait naître de la forme récente imposée à notre gouvernement. Notre couronne portée par un parvenu effarouchait des préjugés antiques, et bientôt chaque cour répéta en frémissant le propos véritable ou prêté à Napoléon : *Avant dix ans, ma famille sera la plus ancienne parmi celles des souverains actuels.* Ce but, ainsi dévoilé, devint le point de mire de chaque potentat; et afin d'empêcher autant que possible l'accomplissement de cette prophétie menaçante, qui se réalisait rapidement, ceux-là coururent aux armes, et ce qui devait amener la paix générale, ralluma cette guerre partielle mais continue, que la catastrophe de 1814 put seule terminer.

Avant de reprendre le fil des évènements, je tiens à montrer aux lecteurs combien les paroles de Napoléon avaient de portée, et faire voir avec quelle rapidité, au bout de près de dix années, il avait presque accompli sa volonté, lorsqu'il disait, comme je le répète, *qu'avant dix ans, sa famille serait la plus ancienne parmi celles des souverains actuels.*

Napoléon était Empereur, sacré du 2 décembre 1804.

En Italie, les doges de Venise et de Gênes, le

gonfalonier de Lucques, les rois de Sardaigne, d'Étrurie et de Naples, les papes, à Rome, les ducs de Parme, de Modène, le grand-duc de Toscane, n'existaient plus comme princes, chefs ou souverains de ces États en décembre 1813. Le Piémont, Parme, la Toscane, les États-Romains, étaient réunis à la France; et à cette dernière époque, voici quels étaient les souverains de l'Italie: un roi d'Italie, Napoléon Ier, sacre postérieur à celui de l'Empereur des Français; une principauté à Lucques, et Piombino, créée en 1800 par Napoléon, en faveur de sa sœur, Élisa, qui portait aussi le vain titre de grande duchesse de Toscane. Un nouveau royaume de Naples, séparé de celui de Sicile, et où, depuis 1806, régnait encore la famille de Napoléon: d'abord Joseph, son frère, premier roi; et ensuite son beau-frère, Joachim Murat, dont le titre royal datait de 1806. Un prince de Bénévent, Talleyrand-Périgord, en date de 1808.

L'empire d'Allemagne n'existait plus, et la maison de Lorraine ne portait son nouveau titre impérial que du 4 août 1804. La proclamation de Napoléon, comme Empereur des Français, était antérieure, puisqu'elle datait du 18 mai, même année.

La royauté saxonne, bavaroise, wurtembergeoise, les principautés de Wurtzbourg, etc., dataient de 1806, ainsi que toutes celles de la Con-

fédération du Rhin datent à peu près de la même époque.

En 1807, création du royaume de Westphalie, en faveur de Jérôme Napoléon. Les électeurs de Hesse et de Hanôvre, le duc de Brunswick, cessent d'être souverains.

En 1808, Napoléon Joseph Bonaparte est nommé roi d'Espagne et des Indes. Déjà, la famille de Bragance, réfugiée au Brésil, avait perdu le Portugal.

En 1809, le Pape cesse d'être souverain.

En 1810, la maison Bernadotte remplace en Suède celle de Vasa.

Ainsi donc, en décembre 1813, à part la maison de Russie, de Danemarck, d'Angleterre, de Savoie (mais en Sardaigne) de Bourbon en Sicile, et d'Ottman en Turquie, toutes les autres qui régnaient en Europe ne dataient de leur nouveau titre que depuis l'avénement de Napoléon. Enfin sans compter les grands-ducs, les ducs, les princes allemands ou italiens récent créés (l'empereur d'Autriche, les rois de Suède, de Hollande) momentanément, de Saxe, de Westphalie, de Bavière, de Wurtemberg, de Naples, d'Espagne, d'Italie et de Portugal (si on l'eût nommé), auraient tous sans la force des choses, reconnu dans Napoléon l'ancienneté de son titre souverain.

SOIRÉE XXVIII.

Soirée royale à Mittau, le 2 décembre 1804. — Portraits physiques du comte de Lille (Louis XVIII), du comte de la Chatre, du marquis d'Avarey. — Un jeune Vendéen. — Propos du roi banni. — Descriptions des insignes impériaux. — Lecture faite devant Louis XVIII, du programme des cérémonies qui eurent lieu au sacre et au couronnement de Napoléon Bonaparte. — Réflexions d'un auguste exilé. — Que deviendra l'Empire dans l'avenir.

C'était à Mittau, capitale du duché de Courlande, dans un salon orné avec cette imitation de magnificence que les artistes du règne de Louis XIV avaient propagé en Europe; c'était pendant une soirée froide et humide, le 2 décembre 1804, qu'un homme de taille moyenne, mais de forme lourde et massive, et qui semblait assoupi plutôt que perdu dans ses réflexions, se souleva tout à

coup du vaste fauteuil au bois doré et à l'étoffe de damas rouge, sur lequel il pesait plus qu'il n'était assis.

Il avait dépassé l'époque brillante de la jeunesse : la maturité avec ses chagrins, ses sollicitudes, pesaient sur son front large, haut, dépouillé de chevelure; ses yeux d'un beau bleu d'azur, grands, ouverts, et néanmoins enfoncés sous des sourcils épais, et à la charpente osseuse, renfermaient un mélange indéfinissable d'ennui déguisé, de sollicitude et de sérénité puissante; sa bouche avait des lèvres épaisses, son nez long et un peu recourbé devenait le cachet principal de son origine. Des infirmités précoces avaient de bonne heure alourdi ses membres inférieurs; ses cuisses, ses jambes, étaient énormes; celles-là renfermées dans un haut-de-chausse de drap noir, celles-ci contenues sous des guêtres de velours violet, à moitié boutonnées, et laissant soupçonner la présence de ligatures et de corps étrangers, destinés à combattre soit la goutte, soit une tendence rapide à l'obésité. Les hanches, d'un volume démesuré, paraissaient monstrueuses, tandis que la poitrine large, que les bras musculeux, que les mains à la fois puissantes et blanches, portaient ce cachet certain d'aristocratie, et ce témoignage que jamais aucun travail pénible ne les avait profanées. Un col de mousseline blanc et lâche, un gilet de piqué blanc, malgré la saison, un habit demi-

civil demi-militaire en drap bleu, paré de deux petites épaulettes à torsades d'or, et ornées chacune d'une couronne fermée, une sorte de withchoura en velours noir, doublé d'admirables fourrures, une épée d'acier d'Angleterre, à pointes et à glands de diamants, un ruban bleu clair passé de droite à gauche sur le gilet, une croix de Saint-Louis attachée à la boutonnière de l'habit, et une plaque d'argent chargée d'un Saint-Esprit, au côté gauche de celui-là, complétaient la parure de cet homme, poudré d'ailleurs à blanc, ayant ses cheveux en arrière, noués avec un ruban, et serrés au bout dans une bourse noire. Un tricorne garni de glands, de boutons et de ganse d'or en dehors, et dont une plume blanche dessinait les contours à l'intérieur, une canne à pomme d'or ciselée, et renfermant une coupe à senteur, reposaient sur un tabouret, à côté de ce seigneur, qui n'était autre que S. M. T.-C. Louis XVIII, alors roi titulaire de France.

Dans le même salon, il y avait trois autres individus, l'un assez beau cavalier, à la figure ouverte et franche, et le plus rapproché du prince, était adossé contre un énorme bureau de marqueterie, et jouait en conversant avec la dragonne de son épée, car il portait un habit militaire : c'était le marquis d'Avaray, l'ami, le Pylade fidèle du comte de Lille, titre sous lequel, depuis 1791, Sa Majesté Très-Chrétienne voilait sa grandeur; en

avant du Roi et vêtu avec la magnificence de la vieille cour de France, se tenaient dans une posture respectueuse, le comte de la Châtre, premier gentilhomme de la chambre, ou qui en faisait les fonctions; enfin, en arrière de celui-ci, et néanmoins faisant partie du groupe où il tenait sa place, était un jeune homme resplendissant de verdeur, de loyauté, de grâce et de charmes; ses beaux yeux noirs brillaient de la double flamme de l'enthousiasme et du dévoûment; il paraissait, quoique très à son aise dans ce lieu et en telle compagnie, ne faire qu'y passer, et même se préparer à en partir bientôt; tout en sa personne trahissait des habitudes guerrières. Sa tête haute, sa voix pleine, ses gestes hardis, annonçaient le commandement, non à des valets, mais à des braves; on apercevait sous sa veste entr'ouverte un scapulaire qui soutenait un sacré cœur percé de flèches, et, en outre, la croix vendéenne achevait de certifier son cachet d'origine. . . . . .

Celui-là, en effet, ne tenait pas à la cour modeste de Louis XVIII; Breton d'extraction, Poitevin de naissance, il faisait partie d'une de ces nobles et belliqueuses familles qui avaient, depuis 1792, versé tant de leur sang sur la terre de France pour le service de leur roi légitime, qu'on s'étonnait qu'un épuisement entier n'eût pas été consommé. Venu à Milan pour recevoir de Louis XVIII des instructions particulières, car on conspirait

sourdement encore dans la Vendée, si on ne s'y soulevait plus, il les avait reçues, et devait le lendemain prendre congé et repartir pour la terre de France, où il rentrerait, à travers mille périls incessants. Il cachait son vrai nom, afin de dépister les espions nombreux que la police impériale tenait en Europe, et particulièrement autour de la demeure du prince, assez téméraire pour se dire maître légitime de cette couronne, si glorieusement portée par Napoléon.

Le comte de Lille se leva tout à coup de son fauteuil, et étendant la main, il saisit un exemplaire d'une gazette étrangère, et la montrant à la compagnie :

« Messieurs, dit-il, que vous semble des choses extraordinaires que ces pages contiennent... ou plutôt que pensez-vous de ce jour-ci ?

— Il a été bien humide, répondit bonnement le comte de la Châtre, meilleur serviteur d'un roi détrôné qu'homme d'esprit.

— Oui, humide à Mittau, répliqua Sa Majesté en ricanant ; plût à Dieu que l'on dise de lui à Paris, qu'il a été froid et qu'il n'a pas plu. »

Ce double calembourg, s'il échappa à la préoccupation de M. de la Châtre, frappa les deux autres auditeurs, et le jeu de leur physionomie satisfit la vanité du royal joueur sur les mots. Lui ensuite poursuivant et toujours regardant la feuille hebdomadaire :

« Oui, quoi qu'on fasse, dise ou pense, dorénavant ce jour-ci, ce 2 décembre 1804, ne sera jamais confondu avec ses frères. Époque mémorable, où l'usurpation affecte toute la majesté royale, et où le Saint-Père vient en personne, consacrer la force de l'envahisseur du trône de Saint-Louis. Bonaparte joue à ravir mon rôle, le voilà oint et béni; grâce à Dieu il n'a rien conservé de nos usages; rien dans la cérémonie de son sacre ne rappellera les temps anciens, tout y sera nouveau, les couleurs même ne seront pas semblables. D'Avaray, lis-nous la description des insignes du nouveau César. »

Le marquis d'Avaray recevant de la main de Louis XVIII le journal, le prit, y chercha ce qu'il devait lire, et l'ayant trouvé, éleva la voix :

« Le manteau impérial de Sa Majesté l'Empe-» reur et Roi..... »

Tous, *l'interrompant.* — Empereur et Roi!!!

Louis xviii. — Du moins à ces titres pompeux, et à ceux qu'il prendra sans doute encore, du moins il n'osera pas joindre celui de *très-chrétien* et de *fils aîné de l'Église.* Ces qualifications sont riches, et ne conviennent qu'aux descendants de Saint-Louis; continue d'Avaray, et nous, Messieurs, plus d'interruption.

D'Avaray, *lisant.* — « Le manteau impérial » est de velours de soie amaranthe, se rappro-» chant de la pourpre antique des Césars; il a

» quatre aunes de large, sur huit de hauteur;
» il est semé d'abeilles d'or...

Louis XVIII, *à mi-voix.* — La reine des abeilles est sans aiguillon, et l'épée de celui-ci est toute sanglante. (On rit.)

D'Avaray, *poursuivant.* — « Autour règne une » large broderie en or, aussi précieuse par le tra- » vail que riche par la matière; c'est un mêlé » de couronnes de laurier avec son fruit, ainsi » que des épis de blé enlacés ensemble; les baies » du laurier sont en rubis. Au centre de chaque » couronne est un soleil d'argent, chargé en » abîme d'un N d'or bouillonné : des arabes- » ques nuancées d'or et d'argent, des dents de » loup, des baguettes achèvent les ornements du » manteau. Sa doublure est d'hermine, elle dé- » passe le collet et les bords d'environ quatre » doigts de largeur; il n'a qu'une manche pen- » dante, dont la coupe est pareille à celle des dal- » matiques diaconales; l'autre manche est re- » troussée par une agrafe d'or, et le bas passe au » travers d'une large échancrure aussi garnie » d'hermine.

» L'Empereur portera sous le manteau une tu- » nique longue en soie blanche moirée, garnie » par le bas d'une broderie d'or, haute d'envi- » ron quinze pouces, et sur laquelle retombera » en forme de rabat, une superbe cravatte de » dentelle; le pantalon de soie blanche, sera cou-

» vert aux pieds par des bottines de velours vert,
» brodées d'or et de pierreries, ayant en face un
» gland de perles fines. La tunique sera retenue
» par une écharpe pourpre, surchargée de dessins
» en diamants et pierres précieuses, elle soutien-
» dra l'épée, à la poignée incrustée de rubis et
» d'émeraudes, au fourreau de chagrin blanc,
» garni de ciselures d'or et de diamants; des
» gants blancs brodés en argent, compléteront la
» parure du sacre. »

Louis XVIII. — Cela ne remplace qu'imparfaitement, ce me semble, malgré son luxe, les trois costumes que je porterai le jour de mon sacre... Oui, de mon sacre, Messieurs, car retenez-le bien, et notez-le bien aussi, ce 2 décembre, je vous proteste que malgré la cérémonie qui, aujourd'hui a lieu à Notre-Dame, l'église cathédrale de Rheims ne sera pas fermée toujours pour moi et les miens, et à notre tour nous recevrons les onctions sacrées..Allons, d'Avaray, fais-nous connaître les insignes de..... monsieur Bonaparte?

D'Avaray. — « Le sceptre impérial est d'argent
» et long de six pieds, un serpent aux écailles d'or
» l'enlace en partie, un globe d'or le surmonte,
» sur lequel est assise la statuette de Charlema-
» gne en or aussi et en émail. La main de justice,
» haute d'environ trente-six pouces, est d'ivoire,
» garnie avec des cercles d'or et de pierre-
» ries; elle est terminée par une main toute ou-

» verte, simple et dénuée de toute espèce d'orne-
» ments, symbole de l'équité égale pour tous. La
» grande couronne impériale est formée d'un
» triple cercle et surmontée de huit branches,
» le tout d'or massif incrusté de diamants et de
» pierreries; quatre des branches imitent les
» feuilles de laurier, et quatre les feuilles d'oli-
» viers. A leur naissance, en bas, on admire huit
» superbes émeraudes; en haut, elles se réunissent
» et soutiennent un monde sur lequel s'élève une
» croix de diamants. La seconde couronne n'est
» qu'un simple diadême, formé de deux branches
» de chêne et d'olivier d'or. Les glands et les
» olives sont faits en rubis, diamants blancs et
» émeraudes; un ruban double en fil d'or aidera
» à l'attacher. »

Louis XVIII. — Je remarque que contrairement à l'ancienne chevalerie, il n'est pas question là dedans des éperons, nos bottines bleues et fleurdelysées en étaient glorieusement ornées; mais pour achever notre instruction, ce n'est pas assez de nous avoir fait connaître les parures et les hochets royaux du soldat empereur; prends ce journal français, oui, celui *des Débats*, ce royaliste fourbe qui vient de prendre le nom de *Journal de l'Empire;* car on le paiera désormais des deniers de la cassette impériale, et dis-nous le cérémonial.

La Chatre. — Quoi Sire! Votre Majesté peut-elle vouloir entendre...?

Louis XVIII. — Le programme d'une scène dramatique d'un nouveau genre. A Mittau, mon bon La Châtre, on n'a pas le choix des divertissements, il faut les prendre comme ils se présentent.

Un signe impératif réitéra l'ordre du prince absolu, et le marquis d'Avaray ayant cherché sur le bureau la feuille flagorneuse qui lui était désignée, se mit à lire rapidement.

« Dès le 30 novembre 1804, des détachements de la garde impériale, de la gendarmerie et de toute autre arme, occuperont les alentours, les avenues et les diverses parties intérieures de la basilique de Notre-Dame, afin d'y maintenir le bon ordre, empêcher que rien de suspect ne se glisse dans le saint lieu, et prévenir toute imprudence ou curiosité périlleuse. Le 1er décembre au soir, des salves d'artillerie et divers bouquets de fusées annonceront la cérémonie du lendemain.

» Le 2 décembre au matin, dès le point du jour et jusqu'à la nuit, et d'heure en heure, le canon du Pont-Neuf, des Invalides et diverses autres batteries tonneront simultanément; les députations militaires de tous les corps existants de l'armée de terre et de mer, et de la garde nationale, se réuniront à six heures sur la place Dauphine (alors Thionville), et à sept iront dans Notre-Dame, occuper les places qui leur seront réservées. La Cour de Cassation, les autres Cours

et Tribunaux, les députations électorales et des fonctionnaires invités par lettres closes, partiront du Palais-de-Justice, et arriveront dans l'église à huit heures précises.

» Le Sénat, le Corps Législatif, le Tribunat, chacun accompagnés d'une garde d'honneur de cent hommes, arriveront ensuite de leurs palais respectifs, et en même temps que le corps diplomatique. A neuf heures du matin, le Pape et son cortège se mettront en route, et le saint Père ira descendre d'abord à l'Archevêché.

» A dix heures du matin, l'Empereur, sans retarder d'une minute, quittera les Tuileries et traversera le Carrousel, les rues Saint-Nicaise, Saint-Honoré, du Roule, le Pont-Neuf, le quai des Orfèvres, le Marché-Neuf et la rue du Parvis-Notre-Dame. Le cortège impérial défilera dans l'ordre suivant :

1° Les hérault d'armes à cheval portant une tunique de satin blanc avec une dalmatique de velours violet, chargée par-devant et derrière de trois aigles d'or; ils couvriront leur tête d'une toque de velours noir garnie d'un bouquet de plumes blanches; leurs pantalons seront de tricot de soie blanche, et leurs brodequins de velours violet; ils tiendront en main un caducée dont le manche de velours bleu sera semé d'abeilles d'or;

2° Une voiture pour le service du grand-maître des cérémonies;

3° Quatre voitures pour les grands officiers militaires;

4° Trois, pour les ministres;

5° Une, pour le grand-chambellan, le grand-écuyer et le grand-maître des cérémonies;

6° Une, pour LL. AA. SS. les princes archi-chancelier et archi-trésorier de l'Empire;

7° Une voiture pour les princesses de la famille impériale; LL. AA. II. Élisa, Caroline et Pauline;

8° La voiture de S. M. l'Empereur est en dedans, revêtue de velours blanc brodé d'étoiles, et d'arabesques d'or; au centre intérieur de l'impériale, il y a un foudre ailé, environné d'une couronne d'olivier; dans le fond et sur le devant, deux branches de palmes environnent la lettre N, en caractère romain; le tout d'or et somptueusement brodé d'or et de perles, et garni de dentelles, de franges, de cordons, de glands d'or, pareillement les portières sont ornées d'une guirlande de chêne renfermant seize étoiles disposées en cercle; au centre, il y en a une imitant celle de la Légion, et rayonnant autour d'un N; des branches de lauriers marquent tous les contours, et le fond général disposé en écailles de poisson, est semé, sur chacune, d'une abeille d'or; au-dessus de l'impériale extérieure recouverte d'un velours vert, s'enlacent deux rameaux, l'un d'olivier, l'autre de laurier, et en abîme est une étoile également d'or; autour règne une magnifique

galerie en grecque accompagnée aux angles et au milieu par des aigles; chaque panneau des côtés est à jour et fermé par une glace; les encadrements, les boutons des portières, les moyeux des roues et tout ce qui est fer ailleurs, est là d'argent doré. Le siége de derrière semble un trône par sa magnificence; huit chevaux chamois et blancs, superbement harnachés et empanachés, couverts de tapis brodés aux armes impériales, seront conduits à grandes guides, et chacun aura auprès de lui deux palefreniers à la livrée impériale, pour retenir sa vivacité.

» Dans ce carrosse sera l'Empereur, l'Impératrice, les princes Joseph et Louis, la princesse Louis (Hortense de Beauharnais).

» Une voiture pour le grand aumônier, le grand maréchal du palais et le grand veneur; une pour la dame d'honneur et pour la dame d'atour; le premier écuyer et le premier chambellan de l'Impératrice; deux pour huit dames du palais, une pour deux autres dames et deux chambellans, quatre voitures pour les dames et les officiers de la maison des princes et des princesses.

» Le petit trône impérial s'élèvera dans Notre-Dame, entre le quatrième et le cinquième piliers, à la distance égale du centre de l'église et du maître-autel. L'Empereur prendra place sur le haut du trône, et le fauteuil de l'Impératrice sera établi

à un degré plus bas; à un autre degré inférieur, les princesses ayant derrière elles les dames d'honneur et d'atour de S. M. Joséphine; à la gauche de l'Empereur et deux degrés plus bas, entre les deux colonnes, devront s'asseoir les princes, archichancelier et architrésorier, tandis que derrière l'Empereur se rangeront, selon le cérémonial convenu, les colonels-généraux de la garde, le grand-maréchal du palais, le grand-chambellan, les maréchaux portant les honneurs de l'Empereur, et ceux portant les honneurs de Charlemagne, qu'on a été quérir à Aix-la-Chapelle, ainsi qu'il était en usage au sacre ancien de nos rois. Le reste des officiers de LL. MM. II. et RR., se tiendront pêle mêle à la gauche du trône.

» A la droite du trône et en dehors des marches, prendront place les inspecteurs et colonels-généraux, les ministres et conseillers-d'État, ces deux derniers au-dessous des autres. Au bas du trône, le grand-maître des cérémonies et ses aides, prêts à remplir les fonctions de leurs charges.

» En avant du trône impérial, à droite, à gauche dans la nef, on a posé des bancs recouverts de tapis de drap vert semé d'abeilles d'or; ils serviront de sièges au Sénat et à tous les autres corps constitués de l'Empire, aux fonctionnaires et à toutes les députations de terre et de mer.

» Le Pape aura dans le chœur son trône, posé du côté de l'Évangile; il est moins exhaussé et moins orné que celui de l'Empereur. Le Saint-Père paraîtra assis et environné de ses officiers et prélats assistants, des cardinaux et séculiers, princes romains. En face de lui, du côté de l'épître, sera une forme garnie de velours vert brodé d'abeilles d'or, pour les membres du sacré collège non fonctionnant dans la cérémonie; à droite, à gauche, derrière eux, seront les archevêques, évêques français, italiens, et le clergé de Paris.

» Au milieu du chœur et exhaussé d'une marche parée de velours vert semé d'abeilles d'or, sont deux fauteuils dorés garnis de velours violet, au dos brodé des armes de l'empire; un double prie-Dieu est en avant et un dais suspendu à la voûte, sous rideaux en courtines, l'accompagne, le tout également décoré, et aux quatre coins du dais sont des bouquets de plumes d'autruche; des formes en arrière et sur les côtés attendent les princes, les princesses de la famille impériale, et leur suite dans le même ordre que sur le grand trône, lorsqu'ils y accompagneront LL. MM.

» La tribune impériale occupera la droite des arcades du chœur; à côté, vient celle de la famille; à gauche et plus loin, de l'autre côté des tribunes pour le corps diplomatique, les étrangers, les fonctionnaires, certaines députations,

et pour la garde nationale, toutes parées des couleurs de S. M. I. et R.

» L'autel, le chœur, la nef resplendissent du luxe d'une décoration admirable, le goût et la richesse ont présidé à leurs ornements; des tapis de pied superbes, et de la savonnerie couvrent le pavé, partout étincelleront attachées à des bras, à des girandoles, des lustres, des candélabres, d'innombrables bougies. Jamais Notre-Dame n'a étalé un tel luxe rehaussé singulièrement par la multitude triomphale de tant de drapeaux enlevés aux ennemis de la France.

» Le Pape, parti des Tuileries et du pavillon de Flore où il loge, descendra dans la cour de l'Archevêché, où le vénérable cardinal de Belloy, archevêque de Paris, l'attendra, afin de lui en faire les honneurs et de le conduire dans la grande salle d'assemblée et des synodes. Son éminence, en ce moment, portera le costume d'étiquette affecté aux membres du sacré collège: la robe, le manteau le haut-de-chausses, les bas, la culotte et le chapeau rouge. Là, seront déjà réunis les cardinaux qui ne feront point partie du collège papal; les archevêques, les évêques vêtiront leurs habits pontificaux, tous porteront la mitre de drap d'argent.

» Là, seront dressées quatre tables, la plus grande doit servir à déposer les ornements de Sa Sainteté, ses deux mitres et sa thiare à la triple

couronne ; la seconde sera affectée à l'usage du cardinal diacre et du prélat sous-diacre ; la troisième, pour celle du diacre et du sous-diacre grec, et sur la dernière, on verra tout allumés les sept flambeaux d'or que doivent porter les sept acolytes.

» Pendant que le Saint-Père sera habillé par les grands officiers, le cardinal archevêque de Paris, accompagné de son chapitre, de sa maison et du clergé de Paris, se rendra à Notre-Dame, afin d'y recevoir le souverain pontife. Bientôt celui-ci, suivi de ses officiers, du clergé français et épiscopal, habillé de son costume de cérémonie, marchera processionnellement, et de l'Archevêché, se rendra dans la cathédrale de Paris, précédé de sa croix haute portée par un prélat Romain, de deux chapelains secrets chargés de ses deux mitres ; du thuriféraire, tenant l'encensoir et la navette d'or ; des sept acolytes portant les sept chandeliers, nombre mystérieux et rappelant la première vision de l'apocalypse ; après, le sous-diacre latin, au milieu du diacre et sous-diacre grecs ; ensuite partiront, selon l'ancienneté de leur sacre, les évêques et archevêques de France, d'Allemagne et d'Italie assistant le sacré collège. Enfin, Sa Sainteté vêtue d'une chappe de drap d'or brodée de perles et de pierreries fines, et agrafée par un bijou célèbre, dû au burin du fameux Benvenuto Cellini ; elle aura la thiare

en tête, deux cardinaux soulèveront les pans de sa chappe; en avant de Sa Sainteté, marcheront le cardinal, évêque assistant et le cardinal diacre; une garde d'honneur l'escortera.

» Dès l'entrée dans l'église de la procession, le clergé ira prendre les places qui lui sont réservées; monseigneur de Belloy présentera l'aspersoir à Sa Sainteté, qui en arrosera le clergé et les fidèles, puis elle ira sous un dais, soutenu par les chanoines de Notre-Dame, faire sa prière au maître-autel, tandis que des chœurs de musique exécuteront à grand orchestre, l'antienne à elle seule applicable : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je fonderai l'Église de Dieu, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel.*

» Tandis que cette portion du cérémonial s'exécutera, le cortège impérial traversera les rues de Paris, accompagné, flanqué et précédé de corps brillants de cavalerie et de chœurs de musique militaire. L'empereur en costume civil, descendra pareillement à l'archevêché, et là, comme le pape, revêtira ses habits du sacre, la dalmatique et le manteau royal, etc. Cela fait, il suivra cette fois à pied, une galerie extérieure et construite pour cette solennité : elle part de l'archevêché et finit à la porte de Notre-Dame. Cette galerie formée par des colonnes et ornée magnifiquement,

s'accorde par son style avec celui des décorations ajoutées momentanément à la façade de l'église. Là, on voit entre autres les statues des anciennes provinces, et l'on admire la pompe de cet appareil somptueux.

» Dans la nef, à peu de distance des trois portes d'entrée, s'élève sur un massif, un arc de triomphe, que l'on traverse au moyen de plusieurs escaliers ; placés à chacune de ses façades, c'est là que l'on a établi le second grand trône en regard de l'autel, on y lit sur tous ses aspects la devise de la Légion-d'Honneur : NAPOLÉON EMPEREUR, HONNEUR ET PATRIE. Au dessus sont les armes de l'Empereur, entourées du grand collier de l'ordre, posées sur un manteau impérial et soutenues par un sautoir, composé du sceptre et de la main de justice. Une foule de statues, de trophées et de bas reliefs peints en or ou en bronze, augmentent l'appareil du trône; partout on ne verra que des tentures des Gobelins ou de riches étoffes soie et velours, semées d'abeilles d'or, des figures d'anges d'or, d'argent et de bronze, des lampadaires, des lustres, des draperies, etc.

» Chacun de ceux invités à ce sacre ou tenus par leurs fonctions à s'y trouver, sera rendu à sa place désignée avant que le cortège impérial ne pénètre à son tour dans l'église. L'archevêque de Paris, les cardinaux, les collègues, le haut clergé de France et d'Italie, les chanoines de Notre-

Dame, recevront l'Empereur et l'Impératrice, à la porte principale, et l'on s'avancera dans l'ordre suivant :

» D'abord, marchera le maître des cérémonies ecclésiastiques, lequel aura soin que dix pas séparent chacun des groupes suivants : Les huissiers sur quatre de front; les hérault d'armes sur deux de front; le chef des hérault d'armes; les pages en livrée verte et or; les aides de cérémonie; le comte de Ségur, grand-maître et leur chef; le maréchal Serrurier, portant sur un coussin de velours violet frangé et aux glands d'or, l'anneau de l'Impératrice; le maréchal Moncey, tenant à deux mains la corbeille de jonc d'or et d'argent, destinée à recevoir le manteau de l'Impératrice; le maréchal Murat, portant sur un coussin de velours bleu, la couronne de l'Impératrice. A la gauche de ces trois grands officiers, un chambellan de l'Impératrice; Sa Majesté l'Impératrice et reine, elle-même, portant le manteau impérial, mais sans couronne ni anneau; elle sera vêtue, par dessous, d'une robe de satin blanc brodée en or et en perles fines, avec une ceinture toute chargée de diamants, et dont les glands et franges étaient des perles enfilées les unes aux autres; les princesses soutiendront la queue de son manteau, et leurs officiers porteront la queue des leurs; le premier chambellan; le premier écuyer.

» Le maréchal Kellermann, portant la couronne de Charlemagne; le maréchal Lefèvre, l'épée de Charlemagne; le maréchal Bernadotte, le collier de Charlemagne; le colonel-général de Beauharnais, fils bien-aimé de l'Impératrice, portera l'anneau de l'Empereur; le maréchal Berthier, le globe impérial; le grand chambellan Talleyrand-Périgord, la corbeille en filigrane destinée à recevoir le manteau impérial; des chambellans, des écuyers. — L'EMPEREUR suivra, il aura la couronne en tête, le sceptre à la main droite, et la main de justice à celle de gauche; les princes, les grands dignitaires, soutiendront son manteau; puis viendront de front, le grand écuyer (de Caulaincourt), le colonel-général de service; le grand-maréchal du palais (Duroc); les ministres; les grands-officiers; etc., etc.

» A leur arrivée au portail où ils aboutiront par la galerie provisoire, LL. MM. II. et RR. recevront l'eau bénite que leur présentera le cardinal archevêque de Paris au premier, et un autre cardinal à la seconde, puis Mgr. de Belloy les ayant complimentés, il les accompagnera avec son collègue, tandis que les chanoines tiendront sur la tête de LL. MM. un dais de drap d'or, brodé en pierreries et perles, et surmonté de panaches blancs; ils conduiront LL. MM. jusqu'au petit trône du chœur; chacun prendra sa place; l'Empereur et l'Impératrice s'assiéront sur leurs fauteuils; les

grands-officiers, porteurs des honneurs de Charlemagne et du globe impérial, se rangeront de front, en face de l'autel, au bas de la dernière marche du sanctuaire.

» Pendant que LL. MM. entreront dans le chœur, le Pape descendra de son trône, entonnera le *Veni Creator*. L'Empereur et l'Impératrice, à genoux devant leur prie-Dieu, feront une oraison tant que durera le chant pieux, puis à la fin, se leveront. Alors, le prince archichancelier passant à la droite de l'Empereur, saluera l'autel et Sa Majesté, et s'approchant de celle-ci, en recevra la main de justice, puis sans tourner le dos ni à l'autel ni au souverain, se reculera jusqu'auprès du grand-chambellan; le prince architrésorier l'imitant en tout, prendra le sceptre qui lui sera remis; le grand-électeur, prince Joseph, ôtera du cou de Sa Majesté pareillement, le collier de la Légion; puis le grand-chambellan, aidé du grand-écuyer et de deux chambellans, dépouillera Sa Majesté du manteau; le prince Louis, grand-connétable, prendra ensuite l'épée impériale, que l'Empereur aura détachée lui-même, et celui-ci donnera son anneau au grand-chambellan, qui le remettra au grand-officier chargé de le recevoir.

» Auprès de l'Impératrice, ses officiers et les dames d'honneur, d'atour et du palais, rempliront ces fonctions. Sa Majesté demeurera en simple corps de robe, comme l'Empereur avec sa tu-

nique de satin. Les grands dignitaires, en vertu de l'injonction qui leur sera transmise par le grand-maître des cérémonies, iront successivement porter sur l'autel les vêtements et ornements impériaux dans l'ordre suivant : la couronne, la main de justice, le sceptre, l'épée, l'anneau, le manteau de l'Empereur; la couronne, l'anneau, le manteau de l'Impératrice; et la chose faite, ils reprendront leur rang derrière les fauteuils de Leurs Majestés. Ceux qui seront nantis du globe et des honneurs de Charlemagne, demeureront à leur place, qu'ils n'auront pas quittée.

» Le Pape ayant achevé le *Veni Creator*, s'adressant à l'Empereur, lui demandera :

» Professez-vous, mon cher fils, en Jésus-Christ,
» et promettez-vous devant Dieu et devant les an-
» ges de faire observer la loi, de rendre la justice
» à tous vos sujets, de maintenir la paix dans l'É-
» glise de Dieu avec le secours de sa grâce, de la
» manière que vous jugerez la plus convenable,
» d'après l'avis de vos fidèles conseillers, et de
» veiller à ce que les pontifes de l'Église jouissent
» du respect et des honneurs qui leurs sont dûs,
» suivant les saints canons ? »

» L'Empereur, plaçant la main droite sur le saint livre des Évangiles, répondra : *Profiteor* (Je m'y engage). Après, on chantera les prières et les litanies insérées aux rituels de ces solennités, et cela fait, le Pape s'étant levé et tourné avec les

cardinaux, les évêques et le clergé, vers Leurs Majestés, récitera l'oraison que voici :

« Seigneur Dieu, daignez bénir votre serviteur, » qui va être couronné Empereur, et l'Impéra- » trice, son épouse.

» Daignez bénir et élever en gloire votre servi- » teur, qui va être couronné Empereur, avec l'Im- » pératrice, son épouse.

» Daignez bénir et élever en gloire et en puis- » sance votre serviteur, qui va être sacré Empe- » reur, et l'Impératrice, son épouse. »

» Puis après, S. E. le cardinal Fesch, oncle de LL. MM., et grand-aumônier de France, avec le premier des cardinaux français, archevêque, le plus ancien archevêque et le plus ancien évêque français, se rendront devant LL. MM., leur feront une révérence profonde, et les conduiront à l'autel, pour y recevoir les onctions sacrées; aucun laïque ne suivra LL. MM. Celles-ci se mettront à genoux sur des carreaux de velours violet, semé d'abeilles d'or et garnis de franges, de glands et de torsades d'or, au pied de l'autel; là, Sa Sainteté, prenant sur une patène d'or du Saint-Chrême avec ses doigts, fera une triple onction sur la tête, au-dessous du front et dans la paume de chaque main de l'Empereur, pendant que lui et les assistants ecclésiastiques et le reste du clergé réciteront l'oraison suivante :

« Dieu tout-puissant et éternel, qui avez établi

» Nazaël pour gouverner la Syrie, et Jéha, roi » d'Israël, en leur manifestant vos volontés par » l'organe du prophète Élie; qui avez également » répandu l'onction sainte des Rois sur la tête » de Saül et de David, par le ministère du » prophète Samuel, répandez par mes mains les » trésors de votre grâce et de vos bénédictions sur » votre serviteur Napoléon, que malgré notre in- » dignité personnelle, nous consacrons aujour- » d'hui Empereur, en votre nom; rendez-le, Sei- » gneur, le dépositaire et l'organe de votre puis- » sance; faites qu'il gouverne cet Empire et ce » peuple chéri en esprit de force, de justice, de » fidélité, de prévoyance, de courage et de persé- » vérance; qu'il soit la terreur des infidèles, le » dispensateur impartial de la justice, le rému- » nérateur de ceux qui font le bien, le fléau de » ceux qui s'abandonnent au mal; le défenseur de » votre sainte Église et le protecteur de la foi » chrétienne pour la gloire de votre nom, par » Notre-Seigneur Jésus-Christ; » etc.

» Dans le temps que le Saint-Père procèdera à la triple onction du sacre de l'Impératrice, on récitera une prière à peu près semblable, et ce point terminé, les mêmes cardinaux, archevêques et évêques, reconduiront LL. MM. à leurs fauteuils; là, le grand-chambellan essuiera avec un linge préparé les onctions, madame de La Rochefoucault, dame d'honneur de l'Impératrice, en fera

de même à Sa Majesté, et tous les deux remettront, l'un au grand-aumônier de France, l'autre au prince Ferdinand de Rohan, ancien archevêque de Cambrai et de Bordeaux, les linges, qui seront brûlés immédiatement sur une crédence proche de l'autel, et sous les yeux de LL. MM.

» Le sacre parachevé, le Pape entonnera aussitôt la messe; et ici doit commencer aussi la nouvelle cérémonie du couronnement, très-distincte de la première. Sa Sainteté, à l'endroit du saint-sacrifice marqué par le rituel, bénira l'une après l'autre, en récitant des versets et des oraisons appropriées à chaque objet, les deux couronnes de l'Empereur, celle de l'Impératrice, l'épée, les deux manteaux et les anneaux, tandis que LL. MM. se recueilleront sur le petit trône. La bénédiction du tout accomplie, l'Empereur et l'Impératrice retourneront à l'autel avec le même ordre que ci-devant, sauf que l'archichancelier, l'architrésorier, le grand-chambellan, deux chambellans et le grand-écuyer, accompagneront l'Empereur, et prendront place derrière lui; les dames d'honneur et d'atour seules, feront escorte à S. M. l'Impératrice.

» La tradition des ornements impériaux se fera dans l'ordre qui suit : l'anneau, l'épée, le manteau, la main de justice, le sceptre, les deux couronnes; le Pape les ayant consacrés par sa bénédiction, les abandonnera sur l'autel, d'où il s'é-

cartera momentanément, de telle sorte que ni lui ni aucun membre du clergé n'approche, ne touche, ou n'ait l'air de garder les honneurs. Ceux-ci étant complètement isolés, l'Empereur marchera droit à l'autel, suivi de l'Impératrice, qui s'agenouillera sur la plus haute marche; lui, achevant sa course, prendra seul la grande couronne impériale, et se la posera lui-même et seul sur la tête; cela fait, et lorsqu'elle y sera bien consolidée, il saisira également celle fermée et destinée à l'Impératrice, et en ceindra le front de celle-ci; il y aura en outre pour S. M. Joséphine, un diadême composé de quatre rangs de pierreries, entrelacés de diamants.

» Le double couronnement terminé, et sans aucun concours ecclésiastique ou civil, le Pape, se levant de son trône, et accompagné des cardinaux et des prélats, conduira solennellement LL. MM. au grand trône, disposé dans la nef, et presque à l'entrée de l'église. On suivra le même cérémonial que ci-devant, et chacun se placera selon son droit. Dès que LL. MM. II. et RR. seront montées sur le grand trône, le Pape viendra les y joindre, récitera devant eux des oraisons, puis s'approchant davantage de l'Empereur, le baisera sur la joue droite; et aussitôt, se tournant vers les assistants, s'efforcera d'enfler sa voix, afin de faire retentir ces paroles qu'il prononcera : *Vivat Imperator in æternum.* A ce moment, tous ceux qui se-

ront dans Notre-Dame et qui auront jusque-là gardé un profond silence, le rompront par les cris de *Vive l'Empereur ! vive l'Impératrice !* Le Pape descendra du trône, précédé des hérauts d'armes et des maîtres de cérémonie, en avant de son cortège ecclésiastique, et retournera au maître-autel, où il entonnera le *Te Deum*.

» La messe sera continuée; on présentera à LL. MM. à baiser le livre des saints Évangiles. Plus tard, à l'instant de l'offertoire, le comte de Ségur avertira LL. MM. par une inclination profonde, qu'elles doivent aller à l'autel : tous les deux s'y rendront. On portera à leur côté un cierge de cire blanche, incrusté de treize pièces d'or, un pain d'or, un autre d'argent, et un barillet d'or rempli de vin, pour les offrandes. L'Impératrice, en quittant le grand trône, accélérera assez sa marche, de manière à précéder l'Empereur, qui descendra lentement l'escalier; leur suite indiquée les accompagnera. LL. MM. conserveront leur couronne pendant l'offrande, mais à l'élévation des espèces sacrées, le prince Joseph, grand-électeur, ôtera celle de l'Empereur, et la dame d'honneur, celle de l'Impératrice. A l'*Agnus Dei*, le grand-aumônier ira recevoir du Pape le baiser de paix, et le portera à LL. MM.

» La messe achevée, le grand-aumônier, averti par le grand-maître des cérémonies, apportera de nouveau à l'Empereur le livre des saints Évangi-

les ; il se tiendra debout, à la gauche de l'Empereur et le divin volume ouvert, tandis que les présidents du Sénat, du Corps-Législatif, du Tribunat, présenteront à S. M. I. et R. la formule du serment constitutionnel. L'Empereur, assis sur le le petit trône, à droite du chœur, ayant en tête la couronne de laurier, et posant les mains sur les saints Évangiles, prononcera le serment.

» Aussitôt ce dernier acte accompli, le tintement des cloches, le bruit de l'artillerie et de la mousqueterie, les applaudissements de la foule répondront à l'engagement de Sa Majesté, tandis que le chef des hérauts, sommé par le grand-maître des cérémonies, de faire le dû de sa charge, s'avancera de l'estrade du trône, et dira d'une voix fortement accentuée : *Le très-glorieux et très-auguste Empereur des Français est couronné et intronisé. Vive l'Empereur !*

» Immédiatement, le ministre secrétaire d'État dressera le procès-verbal de la prestation du serment de l'Empereur ; cet acte sera signé par les princes, les grands dignitaires, les ministres, les grands-officiers, les présidents du Sénat, du Corps-Législatif, des tribunaux ; les autres fonctionnaires admis à cet honneur, ne signeront que les jours suivants et à la secrétairerie d'État ; cette formalité accomplie, le clergé reviendra au pied du trône avec le dais, pour accompagner Leurs Majestés. Tout le cortège se remettra à

défiler, et repassera sous le portail feint qui figure momentanément en cachant celui de l'église.

» Il est d'un style gothique en harmonie avec le reste de l'édifice. Sur les quatre colonnes qui le soutiennent, on a gravé en lettres d'or les noms des trente-six bonnes villes de l'Empire; sur le faîte s'élèvent les statues de Clovis et de Charlemagne, assises sur leur trône et le sceptre à la main; un faisceau d'épées et de lances traverse la bande qui sépare les colonnes du frontispice, et dans un large caisson l'on a représenté les armes de l'Empire ombragées par les seize drapeaux des cohortes de la Légion-d'Honneur; aux deux côtés de ce portail on a dressé deux tours quadrangulaires surmontées chacune d'un aigle d'or; le ciel de la galerie et du portique est bleu semé d'abeilles d'or.

» Les grands-officiers porteurs des honneurs de l'Impératrice, passeront en ordre devant le dais; Sa Majesté Joséphine descendra du trône, et suivie des princesses, de ses dames d'honneur, d'atour et du palais, du reste de ses officiers, rentrera la première à l'Archevêché; les sept grands-officiers qui portaient les honneurs de l'Empereur, iront aussi se ranger devant le dais, et l'Empereur ayant repris le sceptre et la main de justice, escorté des princes qui soutiendront son manteau, et du reste des assistants

d'honneur, ira lui aussi chercher son carrosse à l'Archevêché, et s'en retournera cérémonieusement aux Tuileries. Le Pape, après avoir achevé ses prières, imitera Leurs Majestés. »

Ici, le marquis d'Avaray s'arrêta, et Louis XVIII, feignant une gaîté qui, certes, n'était pas dans son âme, se mit à dire :

« Et le coq chanta et nous nous réveillâmes tous... Non par Dieu, Messieurs, reprit le monarque exilé, ceci n'est ni un rêve, ni un conte, c'est le programme insolent de la plus importante cérémonie qui a eu lieu depuis des siècles, et c'est aujourd'hui... aujourd'hui même qu'a eu lieu ce sacre, ce couronnement sans exemple ! Si quelques hommes de cœur n'y ont pas mis un obstacle invisible... Oui, qui sait, il y a peut-être encore en France quelques restes des preux d'autrefois..... Oui, si ceux-là s'étaient opposés ce matin à cette parodie de notre sacre royal..... Vaine espérance ! l'étoile de cet homme l'emportera sur notre bon droit.

Le comte de la Chatre. — Et en Europe, aucun souverain, à part celui d'Angleterre, ne s'élève ou ne proteste contre ce couronnement illégal, et le clergé se tait.

Le jeune militaire. — Voilà pourquoi la Vendée demeurera muette.

Louis xviii. — Ce qui me console, c'est que rien dans ce sacre ne rappelle le nôtre ; dans ce-

lui-là, tout est imprégné d'usurpation : où sont les douze pairs représentant la noblesse et l'Église ? où est cette intronisation où l'on appelle le peuple, où l'on compte ses acclamations comme un droit ? Là, on ne verra pas les pairs soutenir sur le front du souverain, sa couronne, emblême si puissant de l'union du monarque avec ses sujets ; il n'y a pas jusqu'aux douze cent douzaines d'oiselets mis en liberté dans l'église, qui ne fasse faute au programme dit impérial, image touchante de cette liberté que chaque roi français rend au peuple. Là, non plus, le saint chrême fera faute ! ! ! Dieu l'a refusé à tout front qui ne sera pas de la noble et antique maison de France..... Mais, taisons-nous, voici la seconde Antigone..., elle a pleuré... toujours des larmes... Hélas ! quelle est l'époque fatale dans nos annales contemporaines, qui ne soit pour elle l'anniversaire d'une grande calamité ! »

En effet, Madame Royale, duchesse d'Angoulême, venait les yeux en pleurs, saluer le roi, son oncle ; elle marchait le front baissé et une paleur mortelle voilait son visage.

« Ma fille chérie, lui dit le roi, l'énergie dévorante de vos souvenirs vous tue, prenez quelque distraction. Aujourd'hui, par exemple...

— Aujourd'hui, reprit impétueusement la digne fille de Marie-Thérèse, aujourd'hui, un sujet a été couronné dans Notre-Dame, et son carrosse

resplendissant suit peut-être en triomphe la voie funèbre que parcoururent le fiacre qui amena mon père, et le tombereau infâme qui traîna ma mère au même supplice et à la même place. »

L'auguste princesse, accablée par l'amertume de cette pensée fatale, tomba demi-inanimée sur un fauteuil. Son royal oncle se mordit les lèvres, et fit signe, par derrière elle, au marquis d'Avaray, de sortir et d'emporter avec lui le journal qui contenait le programme du cérémonial du sacre. Le gentilhomme obéissait, mais Madame Royale avait tout vu, et tendant la main, se mit à dire :

« Donnez, donnez-moi, d'Avaray, cela me consolera en me prouvant que, puisque tout ceci s'accomplit sans obstacle, il ne doit rester que nous seuls d'âmes vraiment royales en Europe. »

SOIRÉE XXIX.

Composition première de la Cour de Napoléon. — Sollicitations pressantes de l'ancienne Noblesse et des Jacobins pour faire partie de la nouvelle Maison Impériale. — Liste des membres de cette Maison. — Le Cardinal Fesch. — L'Évêque de Versailles. — Abbé de Pradt. — Portrait de Talleyrand-Périgord. — MM. d'Alberg Baron de Talleyrand. — La Turbie. — De Brigode. — De Viry. — De Thiard. — Daru. — Caulaincourt. — Ségur. — Gardanne. — Fleurieu. — David. — Fontaine. — Raymond. — Corvisart. — Yvan. — Estives. — De Rohan. — Mme de Larochefoucauld. — Mme de La Vallette. — Mesdames de Luçay. — De Lauriston. — De Rémusat. — Ney. — De Serent. — D'Alberg. — Lannes. — De Colbert. — De Savary. — — De Ségur. — Quelques propos de Napoléon. — Les Maréchaux d'empire.

Lorsque l'Empire eut évincé la République, lorsque le jacobinisme vaincu dut céder la place aux institutions monarchiques, Napoléon fut le premier à comprendre et à déclarer que les habitudes du premier Consul, que la composition simple de son service d'honneur, ne pouvaient plus avoir lieu, et que, vu la différence des titres et la majesté du dernier obtenu, il devenait nécessaire

de remanier le personnel de la maison consulaire, qu'il fallait principalement l'augmenter, afin de la rendre digne du titre auguste de son chef suprême.

Mais, avant que cette pensée fût presque venue à Napoléon, une foule d'ambitions étroites, d'avidités mesquines, s'agitèrent autour de lui, chacun voulant obtenir les meilleures charges dans la grande domesticité qui allait être créée. Alors on vit accourir aux Tuileries un pêle-mêle, un vrai tourbillon de gens de toutes sortes, de personnes de tous rangs et de tout acabit : ancienne et récente noblesse, militaires de renom, haute et petite banque, avocasserie et commerce, se ruèrent ensemble et en masse dans les salles de réception de l'ex-général Bonaparte, devenu, par la volonté de la Providence, Sa Majesté Impériale et Royale Napoléon I^er^.

Mais, que l'on fût issu d'un chevalier du temps des Croisades ou d'un annobli par charges de cloches (1), ou pire encore, que les parchemins eussent été acquis au poids de l'or, soit que franc roturier on ressortît d'un procureur, d'un huissier, d'un industriel, d'un petit débitant de village, ou que l'on eût porté la livrée, chacun connaissait la fantaisie du maître. La noblesse de la fiction

(1) On appelait ainsi les charges municipales, parce que l'on assemblait presque partout les électeurs au son de la cloche.

ne se tourmenta pas de son origine, ou ne s'en targua guère, sachant qu'à peu d'exception près, Napoléon pesait les hommes au seul poids de leur valeur personnelle.

En conséquence, dès que le bruit se fut répandu que le premier Consul allait ceindre la couronne impériale, les plus nobles familles, les plus fameuses parmi les nouvelles, briguèrent instamment de lui la faveur de porter sa livrée d'honneur. Certes, quoi que l'on ait osé dire en 1814, dix ans auparavant Napoléon n'eut aucun besoin de faire violence à de frêles fidélités, comme aussi, sans se tourmenter, de changer les opinions ultra-républicaines. Il eut la satisfaction de rencontrer dans ses antichambres les Montmorency, les Rohan, les Mortemart, les La Tremouille, de compagnie avec les Threillard, les Thibeaudeau, les Augereau, les Barrère, et toute la fine fleur de la Montagne. La queue de Robespierre ne s'en éloigna pas non plus, et il lui fut facile de choisir ses valets titrés parmi les plus célèbres dans les deux camps.

Que dis-je, *il lui fut facile ?* Je me trompe, car l'impétuosité avec laquelle de part et d'autre on sollicita la grâce de porter ses couleurs ; la violence que mit l'ancien régime, qui pointait à l'emporter sur le nouveau ; la sorte de rage avec laquelle on se disputa les charges de la maison impériale, lui causèrent de vifs embarras, et le

placèrent souvent dans des positions très-pénibles.

Chacun avait sa brigue et de puissants suffrages;
Tel d'un *illustre* sang vantait les avantages.

Celui-là, au contraire, se faisait un droit de sa conduite révolutionnaire. Les hommes, les femmes, s'entrechoquaient rudement. Toute princesse, tout prince de la famille impériale, les grands dignitaires, les grands officiers, les sénateurs, conseillers d'État ou de cassation, législateurs, tribuns, fonctionnaires, magistrats, militaires en hauts grades, ou avaient leurs protégés à pousser, ou sollicitaient pour eux-mêmes les faveurs de Napoléon.

Le matin, le soir, en dehors ou dans son cabinet, il se voyait sans relâche assailli de courtisans, de quêteurs de fortune et de places. Nul n'était satisfait, et c'était pitié que de voir combien l'égoïsme ambitieux se créait des droits de la moindre prétention. L'Empereur faillit en perdre la tête. Enfin, pour se sauver de ces sollicitations acharnées et de ces avides encore plus imposteurs, il se sauva un beau jour à La Malmaison, s'environna d'une garde vigilante, y posa une sévère consigne; et, débarrassé, grâce à l'inflexible obéissance des siens, des intrigants de toute sorte, il se mit lui-même à faire un choix parmi la foule immense des demandeurs.

Joséphine était dans sa chambre. Le p
d'une migraine lui ayant sauvé cette fois l
de l'étiquette, sa fille, madame Louis Bona
sa belle-sœur, Bacchiochi, l'accompagnaient seules et pour tuer le temps. Ces trois dames, devenues tout à coup, l'une Impératrice, les autres Altesses Impériales, et celles-ci, dans l'espérance de porter un jour la couronne royale, toutes trois, dis-je, afin de charmer le temps et de le passer sans ennui, se querellaient sur quelque mièvrerie de l'époque. On y mettait tant de feu, que l'on ne s'aperçut de la venue inopinée de l'Empereur de fraîche date, que lorsque lui-même, frappant avec impatience le parquet de son pied puissant, se fut écrié :

« Par la tête de mon père ! silence, Mesdames ; vous ne voyez donc pas que vous ressemblez toutes les trois à des pies en colère. Allons, ma femme, allons, mes sœurs, que la paix règne entre vous, ne fût-ce que pour un quart-d'heure.

JOSÉPHINE. — La paix, c'est fort aisé à dire, Bonaparte ; et l'ennui...

NAPOLÉON, *riant*. — Oui, je le sais, qui se querelle avec autrui, s'amuse. Mais rassurez-vous, j'apporte avec moi de la distraction : voyez vous-mêmes. »

Il achève et présente au trio encore ému un papier qu'il tient dans sa main. Joséphine, par son droit de femme, s'en empare et lit à haute

voix : *État arrêté par nous, Napoléon, Empereur des Français et Roi d'Italie, de nôtre maison impériale.*

LES TROIS DAMES. — Enfin !!! Oh ! cela doit être curieux... Peut-on lire ?

NAPOLÉON. — Je l'ai apporté tout exprès.

JOSÉPHINE, *à madame Bacchiochi.* — Tenez, ma sœur, prenez et lisez : Hortense et moi nous allons écouter de toutes nos oreilles.

La future grande-duchesse de Toscane et simple gouvernante au fond, la princesse souveraine à venir de l'État de Lucques, s'empara de l'écrit avec une satisfaction non-équivoque, et aussitôt elle lut ce qui suit :

Grand-aumônier : S. E. et Altesse Impériale le cardinal Fesch. (*S'interrompant.*) Ah ! mon frère, vous l'avez bien choisi. C'est notre propre sang en partie; c'est le frère puîné de notre auguste et bien-aimée mère : elle sera sensible à ce que vous faites pour son frère.

JOSÉPHINE. — D'ailleurs, l'homme est très-convenable à sa place... Mon oncle, un instant entraîné par les erreurs du siècle, n'a pas tardé à revenir lui-même sur les erreurs de sa jeunesse. Si pendant ce laps de temps il a oublié son sacré caractère; si de prêtre il a passé dans les charrois de l'armée, du moins est-il rentré promptement dans la bonne voie, et cela sans y être contraint. J'ajoute qu'il y a peu de membres

du clergé qui mènent présentement une vie plus régulière, plus honorable que la sienne. D'ailleurs, à aucune époque on ne lui a reproché une conduite blâmable. Je sais que le Pape le considère fort : c'est un parfait honnête homme. Et pour achever son éloge, j'ajouterai qu'il aime passionnément les beaux-arts. Il a déjà rassemblé une galerie nombreuse de chefs-d'œuvre en divers genres. Il protège les artistes, et la haute fonction dont il est investi, lui facilitera le moyen de se livrer à la bienfaisance innée dans son âme.

NAPOLÉON, *embrassant sa femme.* — Bien, très-bien, Joséphine ; c'est merveille à toi que de rendre justice à mes parents : j'aime mon oncle, et cela me plaît que tu lui accordes enfin ce qu'il mérite. Mon oncle, quoiqu'il passe ses heures libres avec des brocanteurs, a tari plus de larmes, a secouru plus d'infortunes, qu'il n'a, certes, acquis de bon ou de mauvais tableaux.... Poursuis, Élisa....

ÉLISA, *reprenant la liste.* — Faites attention, mes sœurs, s'il vous plaît.

JOSÉPHINE et HORTENSE. — Oh ! nous sommes tout oreilles : on ne perdra pas un mot.

ÉLISA. — *Premier aumônier :* M. Charrier de La Roche, évêque de Versailles.

NAPOLÉON. — Excellent prêtre, sorti de bonne famille ; à cheval celui-là sur les quatre propositions, intrépide défenseur des libertés gallicanes.

Vous ne savez pas, Mesdames, ce que cela veut dire; n'importe, la chose a par soi une importance réelle. Je sais bien que les ultramontains me le qualifieront de janséniste, de constitutionnel, que sais-je? des billevesées, je m'en..... vu qu'il est évêque depuis quatre ans, et dans son diocèse on l'adore. Je ne connais pas de meilleure conduite que celle qui nous conserve notre réputation et l'attachement de nos alentours et subordonnés. En désignant M. de La Roche, je n'ai songé qu'aux bonnes mœurs.

ÉLISA. — *Deux aumôniers ordinaires :* MM. de Pradt, évêque de Poitiers; de Mons, futur prélat du diocèse de Mendes.

JOSÉPHINE. — Que te semble du premier, Bonaparte?

NAPOLÉON. — C'est le fripon le plus amusant et le plus bavard.... Entre nous, on peut parler franchement, les souverains ne sont pas toujours libres de n'appeler que des saintetés à l'épiscopat; sans doute il serait bon de ne revêtir de la mitre que des têtes sages, mais j'ai besoin, et plus que tout autre monarque, d'avoir autour de moi quelques-uns de ces hommes dévoués, non à ma personne, mais à mon autorité, de ces grenadiers qui montent à l'assaut d'un fort, au seul commandement, sans s'occuper ni de la légitimité de l'attaque, ni du droit de l'assaillant. L'abbé de Pradt est un de ces gaillards-là.

D'abord, je vous dirai qu'il possède à lui seul autant d'astuce, d'habileté, de science, de connaissance du cœur humain, que n'en ont tous ses collègues réunis : il me vaut à lui seul un concile. Rien de ce qui viendra de ma part ne lui paraîtra louche ou obscur. Il ne verra nulle hérésie dans mes volontés, nul schisme dans ma conduite, quelle qu'elle puisse être. Quoi que je puisse exiger du clergé français, il trouvera, lui, des textes dans les Saintes Écritures pour le défendre, et des canons de conciles pour le légitimer, pourvu pourtant que je le comble d'honneurs et que je remplisse sa bourse. Il a le don des langues, et il parle... il parle... à vaincre un chapitre de nobles chanoinesses. Vain, vantard, léger, incapable de régler sa conduite ou de conserver de la reconnaissance, c'est une girouette dorée, un moulin à paroles, infatigable, n'importe la matière. Et comme il ne doute de rien, je pourrai toujours le lancer en enfant perdu, et son étourderie me sera profitable. Son collègue, aujourd'hui grand-vicaire du cardinal de Belloy, est en revanche et de tout point le digne successeur des Lamothe-d'Orléans, des Belzunce, et tout m'assure que ce choix sera très-approuvé du clergé français et des catholiques. Au fond, j'aime les prêtres qui croient, et je ne me confierais qu'à ceux-là.

JOSÉPHINE. — Oh! Bonaparte, tu es sévère en-

vers l'abbé de Pradt, il peut ne pas être propre à canoniser, mais au fond il a plus de conscience que tu ne lui en accordes : son esprit est prodigieux, il est propre à tout, tu en feras un catéchiste, un diplomate, un prédicateur, un ambassadeur....

NAPOLÉON. — Sur un mot j'ai jugé l'homme : il a dit hier à l'abbé de Caffarelly, évêque de Saint-Brieux, qu'il y perdrait ses peines, ou qu'il deviendrait *l'aumônier du dieu Mars*..... Ce propos me laisse croire que mon chapelain ne me présentera de l'eau bénite que tant que je serai suivi de la victoire.... Poursuis, Élisa, je t'en prie.

ÉLISA. — *Grand chambellan :* M. Maurice de Talleyrand-Périgord, ministre des relations extérieures...

HORTENSE. —Ajoutez, ancien évêque d'Autun.

NAPOLÉON, *piqué*. — Ah ! vous ne l'aimez pas..... J'en conviens, c'est un apostat, mais trouvez-en un plus habile, il jouerait sous la jambe cent abbés de Pradt, il régente tous les cabinets, et c'est une tête excellente.

JOSÉPHINE. — Et le cœur ?

NAPOLÉON. — Le cœur, eh ! qu'est-ce ? un viscère comme les autres. M. de Talleyrand n'est pas sensible, tant mieux, Mesdames, vous ne lui ferez pas faire de sottises.

HORTENSE. — Et Madame Grand ?

NAPOLÉON. — Elle le délasse, il se repose auprès d'elle... Ailleurs, c'est un homme fort.....

JOSÉPHINE *interrompant.* — Infidèle.... oui, qui n'a-t-il pas trahi? son ordre d'abord, son caractère épiscopal ensuite; plus tard, son roi...; après, le Directoire. J'admire ta confiance, Bonaparte, mais M. de Talleyrand me fait l'effet d'une bascule toujours prête à jouer à l'inverse de ce qu'on voudrait. Tiens, mon ami, il faut que tu me permettes de te lire un portrait de ce finaud, et que je tiens de son ami intime... Oh! celui-là le connaît bien.

NAPOLÉON. — Voyons cette œuvre d'affection.

Joséphine courut à son secrétaire, l'ouvrit, en sortit un portefeuille, et retira de celui-ci une feuille de papier nettement écrite en caractères fins et très-lisibles pourtant; elle la passa à Élisa, lectrice en titre du cercle réuni, et cette dernière, après l'avoir parcourue tout bas, dit en élevant la voix :

« Charles-Maurice Talleyrand-Périgord, né » en 1754, est issu d'une de ces races princières » des temps féodaux, et encore si multipliées en » France; plus homme du monde que d'église, » plus libertin que pieux, plus philosophe que » prêtre; il a déserté de tous les partis, il a » trahi tous ses devoirs sans rien perdre de son » importance et sans voir décroître au dehors sa » considération personnelle. Infidèle à tous et

» partout appelé constamment, ceux qu'il trompe,
» vend et livre, sont encore les premiers à re-
» courir à lui, à tel point il a su s'emparer des
» esprits et se faire croire indispensable par tous
» les gouvernements qu'il sert sans affection,
» et toujours avec une arrière pensée hostile.
» Dès 1789, il travailla activement à la ruine
» du clergé, de la noblesse, de la magistrature
» et de la monarchie; persécuté par la république
» qui lui devait l'existence, il se retira à l'écart;
» mais rappelé par les conventionnels, investi
» de la confiance du Directoire, il s'attacha aus-
» sitôt au renversement de celui-ci, et compte
» non sans raison, pour l'un des plus actifs
» ouvriers de l'œuvre du 18 brumaire. N'est-ce
» pas au fond un homme bien extraordinaire que
» celui qui parvient à fonder son crédit sur tout
» ce qui discrédite un autre? occupant sans re-
» lâche l'attention publique, proclamé par les
» uns, le plus fin, le plus subtil, le plus spiri-
» tuel des diplomates; déclaré par les autres,
» sans vertu, sans franchise et même sans ta-
» lents supérieurs, poursuivi par les âmes aus-
» tères, bien venu à la cour, n'importe laquelle,
» nécessaire au moindre coup d'État qu'il sanc-
» tionne ou qu'il détruit par un bon mot; traité
» bien là où l'on n'a d'égards que pour ceux que
» l'on hait ou qu'on redoute; accusé d'avoir tout
» fait, tout mené, tout détruit; loué, blâmé à

» la fois, hier, vanté pour son esprit supérieur, » dénigré, mésestimé et déclaré traître à la » patrie, qui, vingt-quatre heures après le » nommera son libérateur: tel est le rôle de cet » homme extraordinaire. Évêque, apostat, athée, » croyant, législateur, diplomate, intrigant, » conspirateur, jouant tous les rôles, changeant » et sans trève de masque, d'opinion et de prin- » cipes, faisant collection de cocardes, multi- » pliant les serments, il prouve par ses actes » l'exacte vérité de son adage, que *la parole a* » *été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.* » Qui pourra se flatter de le connaître ou de le » peindre sous ses couleurs réelles; feu follet po- » litique, il s'éteint à l'heure où il jetait le plus » vif éclat, et se rallume lorsqu'on le croit » plongé dans des ténèbres éternelles. Il glisse » entre les mains de qui croit le tenir; il se » joue de sa promesse, et ne voit que son but » vers lequel il va, non paisiblement, mais par » sauts, par bonds, courant, volant, rampant » en droite ligne, en zig-zag, peu lui importe la » façon, pourvu qu'il arrive vainqueur et vite. Il » semble comme la sensitive recevoir les impres- » sions qu'on veut lui donner, tandis que c'est » lui qui dirige les autres; il est de l'avis de tous, » mais il proteste de cette abnégation par la ma- » lice de son sourire, et sourit encore en forme » approbatrice au diplomate le plus sot, au fai-

» seur de projets absurdes, au propos déraison-
» nable. Il laisse parler, enchanté de sa bon-
» homie, de sa facilité entraînante, la femme
» intrigante, le politique dépisté auquel il donne
» le change, et le plus habile courtisan au-
» quel il en revendrait, pour peu qu'il y trouvât
» son compte. Il accueille constamment avec
» une attention trompeuse, un bon vouloir
» fourbe, une affection profonde; il cause vo-
» lontiers mais sans propos, sans gestes, sans
» mouvements et néanmoins aucune affection de
» l'âme ne lui échappe; il lit sur les physiono-
» mies sans peine, et dans les cœurs à livre
» ouvert; son bel œil bleu et glacé ne vous perd
» pas de vue; si bien qu'à la fin de la première
» audience, il vous connaît des pieds à la tête
» comme si depuis vingt ans, il était le confi-
» dent de vos pensées les plus secrètes : alors il
» ne lui reste rien à apprendre, et ce n'est pas
» dans son intérêt qu'il vous a écouté. Il possède
» au suprême degré ce tact exquis, cette urba-
» nité délicate, ce ton parfait, cette gaîté fine,
» ce persifflage piquant et gracieux ensemble, et
» qui plaît tant dans la bonne compagnie. Vous
» croyez qu'il vous caresse, regardez-y de près,
» et vous verrez le sang couler; homme à senten-
» ces, à apophthegmes, il ne dit pas un mot qu'il
» n'en fasse une épigramme, et il tourne en pensée
» profonde la moindre ligne qu'il écrit; girouette

» de haute volée, il ne tourné qu'avec les grands » vents; mais enfin, il tourne, bien que sa manie » soit de prendre rang parmi les immobiles. Peu » orateur, faible écrivain, tout est sans prestige » dans sa personne, et pourtant dans son heu- » reuse étoile, tout lui réussit. Malheur au pou- » voir dont il s'éloigne, car il le fait tomber par » cela seul, qu'il lui refuse son appui. »

Madame Bacchiocchi s'arrêta.

NAPOLÉON. — C'est tout ?

ÉLISA. — Oui, mon frère.

NAPOLÉON. — On ne dira pas le portrait flatté... Mais quelle confiance accorder à une peinture tracée par la malveillance d'une main ennemie? M. de Talleyrand a du mérite, et beaucoup; il est tracassier, je le sais, il veut toucher à tout; je le surveillerai et je m'en servirai : on n'en saurait trouver qui l'éclipsassent, mais poursuivons.

ÉLISA. — *Premier chambellan :* M. de Rémusat.

NAPOLÉON. — Quelqu'un a-t-il sur lui des notes secrètes?

JOSÉPHINE. — Homme d'honneur et de bien, je l'estime et je l'aime.

NAPOLÉON. — Je fais ainsi, c'est un Français de la vieille et bonne roche.

ÉLISA. — *Six chambellans :* 1° duc de Dalberg; 2° Auguste de Talleyrand, fils du baron de ce nom; 3° la Turbie; 4° de Brigode; 5° de Viry, sénateur; 6° le comte de Thiard.

NAPOLÉON. — J'ai pris le premier en sa qualité de grand seigneur, c'est d'ailleurs l'ami de cœur du grand-chambellan et son copiste fidèle; je le crois peu Français, mais comme l'Empire atteint à l'Allemagne, comme il englobe les Pays-Bas, on peut lui être dévoué sans tenir aux provinces gauloises. Le numéro deux est un neveu de M. de Talleyrand; élevé aux maximes de son oncle, il l'imitera pareillement, il a de l'esprit, il représente bien, c'était un chambellan inné. M. de La Turbie, honnête Piémontais, croit m'honorer en venant dormir dans mon salon d'attente, je compte avant peu le renvoyer dans le sien. Au reste, il a du bon sens, de l'ordre, de l'économie; plus solide que brillant, s'il ne pare pas, du moins il est toujours à sa place. M. de Brigode, maire de Lille, grand propriétaire, sera grand seigneur dès qu'il le voudra: le sang, la fortune, le rang, les manières, l'esprit, rien n'y manque; c'est un fonctionnaire que j'estime et un serviteur que j'apprécie. Quant à de Viry, c'est l'un de ceux qui passent inaperçus dans le monde, bien qu'ils aient souvent de la capacité, des qualités réelles, par fois des talents, mais la destinée est bizarre, et mon chambellan n'aura pas à se louer d'elle, car elle ne le signalera pas à la renommée.

HORTENSE. — Et M. de Thiard?

NAPOLÉON, *vivement*. — Oh! pour celui-ci, sa mémoire ne périra pas, c'est un de ces gentils-

hommes qui se seraient eux-mêmes acquis la noblesse, si leurs pères ne la leur eussent transmise; c'est un de ces modèles de vertu, d'honneur, de délicatesse, de courage et de loyauté, que l'on aime tant à rencontrer; émigré généreux autant que brave, sans peur et sans reproche, il sortit pour aller combattre les assassins de son roi, et rentra tout aussitôt qu'il se vit contraint à ne servir que l'avidité étrangère. Excellent homme, il n'a pu m'échapper, et tandis que tant d'importuns me fatiguaient de leurs demandes, je fus chercher celui-là dans l'obscurité où le retenait sa modestie, contraire aux intérêts de la France. J'en ferai plus tard un excellent ambassadeur, et mieux encore, un digne militaire (1).

(1) Napoléon ne se trompa pas: le comte de Thiard refusa plus tard la charge de Maître de la garde robe et de Ministre plénipotentiaire à Florence. L'Empereur lui dit alors : « Je vois bien que vous voulez suivre la carrière » militaire, mais un homme tel que vous ne gagne pas » ses grades dans la cour de marbre. Je n'oublie pas les » services que vous m'avez rendus avant et après la ba- » taille d'Austerlitz. Je ne vous regarde plus comme de » la nation conquise, mais comme de la nation conqué- » rante. Allez gagner vos éperons à Raguse, et vous serez » mon aide de camp à votre retour. »

Le comte de Thiard se montra digne de cette bienveillance; il méritait plus encore. Cependant il fut disgrâcié; sa fierté l'empêcha de rentrer dans la faveur du Maître, et cette même fierté, qui était certes une vertu, le rendit

ÉLISA. — *Grand-maréchal du palais :* Le général Duroc.

NAPOLÉON. — Ah! c'est un choix d'or; quelle âme probe et vertueuse, quel Romain à la cour d'un Empereur français, quel ami sous le costume d'un serviteur fidèle; c'est la bravoure, la délicatesse en personne. Voyez quel ordre il a déjà mis dans ma maison, quelle règle, quelle économie, quelle libérale magnificence, je n'aurai rien perdu tant que Duroc me restera.

ÉLISA. — *Adjoints du grand-maréchal :* MM. Reynault, Clément, Ségur, Tascher.

JOSÉPHINE. — J'espère que tu te rappelleras que celui-ci est mon parent.

NAPOLÉON. — Il s'est classé lui-même, car lui-même a demandé sa place; mon amie, les hommes se rangent toujours selon leur instinct, à moins que la vanité ne les égare.

ÉLISA. — *Commandants et depuis gouverneurs des palais impériaux :* MM. Macon, Dupal, de Laplanche, généraux de brigade; Tortel, Deriot, Dumoutier, colonels; MM. Auger, Ragois, chefs de bataillons. — *Premier préfet du palais :* M. de Luçay.

JOSÉPHINE. — Oh! nous le savons par cœur.

désagréable au gouvernement royal. La Nation l'estima toujours, et il est mort, il y a peu de temps, investi de cette confiance.

ÉLISA. — C'est ce qui fait que l'on bâille. *Grand-écuyer :* M. de Caulaincourt.

NAPOLÉON. — Homme de cœur et de tête, de dévoûment et de fidélité. On est injuste envers lui, très-injuste; on le jalouse, on le pique à coups d'épingles; mais je l'éleverai si haut qu'il fera le le désespoir de ses envieux.

En s'exprimant ainsi, Napoléon répondait dans sa colère à ceux qui, à tort ou à raison, reprochaient au comte Auguste de Caulaincourt sa participation directe ou indirecte au meurtre du duc d'Enghien; il savait avec quelle malignité ceux qui n'auraient osé s'en prendre à lui-même de la rigueur de ce guet-apens, n'étaient pas fâchés de le circonvenir et de le frapper dans la personne de celui que, quoiqu'à tort, l'Europe regardera long-temps comme l'exécuteur aveugle de ses ordres. Aucune des trois femmes qui étaient là ne fit mine de le comprendre, chacune, au contraire, parut l'écouter avec une pleine indifférence, et quand il eut cessé de tonner, sa sœur continua tranquillement la lecture de la liste des officiers de la maison Impériale.

ÉLISA. — *Écuyers, cavalcadours :* MM. les colonels Duronel, de France, Lefebvre et Valier.

NAPOLÉON. — Du moins, lorsque l'on verra dans quel rang j'ai pris mes écuyers, l'armée ne se plaindra pas que je l'oublie, et que je transporte mes affections à l'ancienne noblesse, qui n'a

pas voulu marcher d'intelligence avec moi : chacun de ces quatre est un brave; ils deviendront tous des héros, et certes, monteront sans peine aux plus hauts grades; oui, je retrouverai mes lions dans le service de mon palais.

ÉLISA. — *Gouverneur des Pages :* Le général Gardanne.

NAPOLÉON. — Je ne doute pas, dit-il en riant, que Dieu, de tout temps, n'ait destiné ce général au rôle que je lui réserve; rien qu'à voir sa figure impassible, son poids, ses manières solennelles, les jeunes fous qui vont se croire en honneur d'imiter les pages des derniers rois, trembleront et se tiendront tranquilles. Oh! avec lui, je ne crains point les faveurs coupables, les passe-droit criminels, il les verra tous du même œil, et son impartialité sera complète. C'est un bon militaire et un ambassadeur habile; je ne tarderai pas à l'employer (1).

HORTENSE. — L'Empereur ne craindra-t-il point que ses pages n'aperçoivent dans le nom de leur gouverneur une épigramme cruelle tournée contre eux-mêmes?

NAPOLÉON, *inquiet.* — Je ne devine pas...

HORTENSE. — Un successeur du marquis de Bièvre trouverait dans son nom l'épithète peu

(1) Le comte Gardanne fut, en 1807, nommé ambassadeur en Perse.

flatteuse pour Messieurs les pages de *garde ânes* (Gardanne).

NAPOLÉON. — Hortense, ma fille, mais c'est un ignoble calembourg ! comment pouvez-vous le répéter ?.. Or çà, mesdames, on me déplairait fort si on le mettait en circulation.

JOSÉPHINE. — Ah ! tu crois, Bonaparte, qu'il échappera à d'autres qu'à ma fille ; cinquante, que dis-je, mille l'apercevront dans ce nom malencontreux.

NAPOLÉON, *soupirant*. — Oh ! les Français, quels grands enfants, et néanmoins quels diables sur un champ de bataille ; qu'ils ont de l'esprit et du courage... A toi, ma sœur.

ÉLISA. — *Sous-gouverneur des pages :* M. l'abbé d'Assigny..... Un abbé !.....

NAPOLÉON. — Oui... mes militaires savent se battre, mener à la baguette des enfants, mais les instruire ! ! ! Non ; d'ailleurs, je veux que la religion bien entendue, environne la jeunesse ; plus tard, on la retrouve et on en profite. Cet abbé est un homme de mérite, j'en dirai ainsi de l'abbé Gandon, *aumônier sous-gouverneur*. Il a autant de bonté que de mérite, autant de piété que d'indulgence : il élevera convenablement mes pages, et leur fera aimer Dieu et l'Empereur.

ÉLISA. — *Pages :* MM. de Balaincourt, de Barral, de Beaufranchet, Bonnaire, Boudar, Chabau, Coleis-Quevreinchins, de Galz-Malvirade, de

Lépinais, de Vienne, Dufaut, Duval, Friant, Hatry, de Houdetot, de Law-Lauriston, Lemercier, Masséna, de Moncey, de Mongenet, de Najac, de Pontalba (1), de Tentigniez, de Xantrailles.

ÉLISA. — *Grand-veneur :* Le maréchal Alexandre Berthier. *Grand-maître des cérémonies :* M. de Ségur.

JOSÉPHINE. — Voilà un choix parfait : le comte de Ségur a toujours plu en tous les temps et dans toutes les cours ; il fit les délices de celle de Catherine II. Celui-là saura convenir au maître comme aux courtisans, aux dames comme à ses rivaux, aux diplomates comme aux militaires, aux artistes comme aux gens de lettres et aux érudits ; c'est le véritable type de l'homme du monde, tel qu'il le faudrait pour qu'il parût sans cesse aimable, pour qu'il se fît toujours aimer. Il a passé sa vie dans les cours sans abjurer son indépendance ; et s'il a combattu pour la liberté, il ne s'est pas refusé à servir la monarchie, et sans inconséquence et sans perdre surtout la dignité de son caractère.

NAPOLÉON. — Vous avez raison : lorsque je me rencontre avec lui et le comte Louis de Narbonne,

(1) On connaît l'histoire tragique de cette famille. On se demande si le page de l'Empereur est le même qui, malgré sa fortune prodigieuse, fait vendre sans pitié les meubles de ses locataires retardataires. Ce fait appartient à quelqu'un de ce nom.

je me trouve aimable, tant leur esprit a l'art de faire valoir le mien. Ils me comprennent à demi et me traduisent encore plus vite; c'est un charme parfait que d'avoir autour de soi des gens de tant d'esprit et d'aussi bonne compagnie.

ÉLISA. — *Introducteur des ambassadeurs :* MM. de Salmatoris et de Cramayel.

JOSÉPHINE. — Le premier est de bonne noblesse piémontaise; le second sort de la finance, et cependant on le prendrait pour un gentilhomme.

NAPOLÉON. — Il n'y en a plus, Madame, il n'y a dans l'Empire que des Français égaux devant la loi... A vous, ma sœur.

ÉLISA. MM. Aignan et Dargainaratz.

HORTENSE. — Oh! quel nom! il délierait la langue à un bègue qui s'obstinerait à le prononcer; son collègue travaille péniblement à s'accommoder une manière de réputation qui s'écroulera dès qu'il ne sera plus là pour la soutenir par son intrigue.

ÉLISA. — Puis les noms des hérauts...

NAPOLÉON. — Passez-les, on ne les rencontrera que dans les cortèges.

ÉLISA. — *Intendant-général de la maison :* M. Claret de Fleurieu ...Quant à celui-ci, Sire et frère, je le connais, et à mon tour, je vous le donne pour un modèle parfait de retenue, d'équité, de prudence et de circonspection. Il est capable de recommencer un compte de dix mille chiffres,

s'il y a découvert une erreur d'un centime. Sa discrétion est poussée à l'excès, aussi est-ce avec une contrainte visible et une épouvante unique de sa témérité, qu'il ose faire à l'ami intime qu'il rencontre, cette question inconsidérée : Mon cher, comment te portes-tu ?

A ces mots, il y eut un rire général, puis Napoléon, prenant la parole :

NAPOLÉON. — Voyez l'injustice humaine, nous nous moquons d'une qualité précieuse ; ne vaut-il pas mieux que cet homme redoute toute phrase indiscrète, que d'avoir la certitude qu'il ira légèrement rapporter au premier venu ce que peut-être nous voudrions cacher à nous-mêmes ; je suis charmé que M. de Fleurieu possède une qualité pareille.

ÉLISA. — *Premier peintre :* Louis David.

HORTENSE. — David!...

NAPOLÉON, *vivement.* — Croyez que je ne lui eusse pas accordé cette marque de haute faveur, si Paris ou l'Europe m'eût présenté un artiste plus habile. C'est le chef reconnu de l'école moderne, c'est lui qui a réellement ramené parmi nous le goût du vrai beau, et fait entrer l'art dans la route sévère d'où l'avaient détourné en France les peintres de la moitié presque dernière du dix-huitième siècle.

HORTENSE.— Et Vien, Sire, Vien, que vous avez fait sénateur en reconnaissance de son droit

à être proclamé parmi nous le restaurateur de la peinture ?

NAPOLÉON, *avec humeur*. — Que pouvais-je faire ? l'opinion est si aveugle, elle ne sait pas démêler des choses au fond si distinctes : elle s'opiniâtre à confondre le jacobin, le tueur de rois, l'ami niais ou poltron de Robespierre avec l'un des plus beaux génies qui, depuis Raphaël, ait saisi le pinceau. La vie politique de David enveloppe d'un voile noir et sanglant ses titres incontestables à la suprématie. Les artistes qui jalousent son talent le haïssent, les royalistes le détestent, les républicains le méprisent parce qu'il a pour moi de l'admiration ; or, ne pouvant contester aucune de ses qualités brillantes de peintre, on lui reproche ses paroles d'insensé, on lui refuse son titre à la restauration de l'art. Vien a eu de bonnes intentions, sans doute, mais la faiblesse de sa main l'a mal servi, ses bonnes intentions, ses efforts, seraient passés inaperçus, car il lui a manqué l'énergie, la fierté de l'exécution. David seul, par ses chefs-d'œuvre, a creusé le sentier nouveau, seul il a fait cette école généreuse qui sera la gloire de la grande nation. Ce ne sera pas à Vien que celle-là devra (sans parler de Drouais, qui n'a fait que passer ; de Vincent, qui est à propos revenu sur ses pas ; de Reynaud, son copiste, aussi de Greuse, dont l'âme passionnée a cheminé à part) que la patrie éclairée, dis-je,

devra ces nobles artistes déjà si supérieurs, et qui grandiront chaque jour dans l'estime publique, nos Gérard, Guérin, Gros, Prudhon, Meynier, Girodet, Lethiers, Renaud, etc., et dix autres également recommandables. Oui, c'est à David seul, à ses conseils, à son exemple, que l'on doit rapporter le développement de ces intelligences puissantes. Nul au fond ne le sait mieux que moi, et pourtant ma faiblesse....

HORTENSE. — Votre discernement, Sire.

NAPOLÉON. — Soit, je ne disputerai pas sur les mots... J'ai reculé devant pleine justice rendue, et puis j'ai honoré l'âge dans Vien, ses qualités du cœur et de l'âme, mieux encore que son mérite. C'est une satisfaction que j'ai accordée à une malignité découlant néanmoins d'un principe respectable, et un châtiment indirect dont j'ai frappé David en punition de ses folies révolutionnaires. Un souverain, malgré l'étendue de son omnipotence, cède et plie lui-même devant l'empire de l'opinion, car nul plus que celle-ci ne sait punir ou récompenser.

ÉLISA. — *Architecte de la maison impériale* : M. Fontaines.

HORTENSE. — Ah ! le roi de l'ornementation, le prince de l'enjolivure, l'empereur du détail sublime pour les jolies choses, les décorations de bon goût.

JOSÉPHINE. — Mon enfant, prends-y garde, ton enthousiasme ressemble furieusement à de la satire.

HORTENSE, *déclamant :*

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable,

Mais, Sire, M. Fontaines est-il votre unique premier architecte ?

NAPOLÉON, *galamment.* — Si ma fille et ma sœur n'eût pas été si prompte à poignarder à coups d'épingles d'or, un architecte habile, si elle n'eût pas empêché sa belle-sœur et tante de poursuivre, elle aurait su qu'à celui-là j'ai adjoint le Toulousain Raymond.

HORTENSE, *gaîment.* — Oh ! dussé-je acquérir du coup une réputation de malignité, je ne me retiendrai pas de dire que ces deux hommes accouplés ainsi rappelleront involontairement le proverbe trivial et populaire : *Les chapons de rente, l'un gras, l'autre maigre.*

NAPOLÉON. — Folle !

HORTENSE. — M. Raymond est un grand artiste. Il a du génie, il crée, il sait inventer. Vous avez bien fait, Sire. Lui proposera les monuments vastes, grandioses, les bâtiments publics qui ornent les cités ; son collègue en garnira les murailles de délicieuses babioles, de petites choses divines. Ah ! c'est le prodige de la netteté. Mais, au nom des arts et de Dieu, faites en sorte qu'il ne touche ni au Louvre ni aux Tuileries, car après son œuvre terminée, ces beaux géants deviendraient des pygmées ridicules. J'ai aperçu dans son porte-

feuille un certain plan de ce qu'il appelle la restauration de ce dernier château et du jardin de Le Nôtre. Si par malheur il le mettait en œuvre, la grâce si parfaite du joli palais dessiné par De Lorme, et la majesté du tracé grandiose du modeste et immortel jardinier de Louis XIV, disparaîtraient entièrement : il ne resterait de tant de belles pensées qu'une profanation sacrilège qui ferait gémir à jamais l'artiste et le connaisseur.

NAPOLÉON. — Moi, laisser toucher à l'ensemble des Tuileries !!... quand j'aurai perdu la raison, à la bonne heure... mais jusque-là non, et cent fois non.

ÉLISA. — *Premier médecin* : Corvisart.

NAPOLÉON, *à Hortense*. — Excommunierez-vous aussi celui-là ?

HORTENSE. — A Dieu ne plaise, Sire, ce serait de l'injustice, et je dirai plus, de l'ingratitude. Corvisart a de la science, une méthode sage et une réputation complète autant que méritée ; on m'a conté de lui que, lorsque Necker était à l'apogée de sa puissance, le docteur refusa d'accepter le titre et les fonctions de premier médecin de l'hospice, fondé par la femme de ce ministre, important, inhabile, perfide, et Génevois par-dessus tout, parce que la ridicule fantaisie de la dame, non moins pédante que son mari, exigeait que le médecin de son hopital portât perruque : comme si une plus forte quantité de cheveux inspirait les connaissan-

B. SABATIER

Chirurgien en chef de l'Hôpital des Invalides

Membre de l'Institut

Né en 1732. Mort en

Publié par P. H. Krabbe.

ces nécessaires aux enfants d'Esculape. Cette absurde prétention, soutenue gauchement et repoussée avec une noble indépendance, priva *les pauvres de madame de Necker*, d'un habile praticien.

NAPOLÉON. — J'ignorais cette anecdote, elle me confirme plus que jamais du charlatanisme de ce couple, qui ne doit sa renommée qu'à la piété de madame de Staël. Au demeurant, je ne doute pas que tous mes choix dans l'art d'Hippocrate, ne soient approuvés par la reine du monde. Je prends pour *premier médecin ordinaire*, le savantissime, le charitable, le vertueux par excellence, M. Hallé.

JOSÉPHINE. — De tels hommes honorent les professions et font asseoir l'espérance et la consolation au pied du lit des malades. Je te remercie, Bonaparte, de ton choix; le docteur nous sera commun.

ÉLISA. — *Premier chirurgien ordinaire :* M. Boyer.

JOSÉPHINE et HORTENSE. — On peut parler de celui-là presque dans les mêmes termes que de l'autre, certes on ne t'accusera pas ici d'avoir écouté la brigue, et récompensé des intrigues.

ÉLISA. — *Premier chirurgien :* M. Yvan.

JOSÉPHINE. — Lui...!!

NAPOLÉON. — Eh bien!

JOSÉPHINE, *embarrassée*. — Oh! rien... rien.

NAPOLÉON. — Si, si... Il y a quelque chose, que sais-tu sur le compte de celui-là? que t'a-t-on dit? Parle.

JOSÉPHINE. — Pourquoi vouloir me contraindre à te fournir des armes pour me battre?... Pourtant c'est si singulier... Oh! oui, c'est fort extraordinaire.

HORTENSE et ELISA, *avec curiosité*. — Vous ne garderez pas le silence ma mère. Nous vous écoutons sérieusement, ma sœur.

NAPOLÉON. — Ta délicatesse ne doit pas permettre que le soupçon plane sur un homme destiné à m'approcher d'aussi près.

JOSÉPHINE, *avec gêne*. — Oui, tu as raison, Bonaparte... Sire... mais cela peut paraître si ridicule, si sot.

NAPOLÉON. — Allons, allons, rappelle-toi ce que je viens de dire... décidez-vous, Madame.

JOSÉPHINE, *tressaillant*. — Ah!... eh bien, hier, Darue, Regnault, Armand et Esmenard, sont venus tous quatre, et chacun à part, me solliciter pour que je fasse pencher la balance vers M. Yvan; je m'engageai à te parler aujourd'hui en sa faveur, et tout cela, je le présume être la cause de mon délire de cette nuit, il est si bizarre... tu en exiges la révélation... la voici : Dans un rêve fait peu après m'être endormie, il m'a semblé te voir dans une forêt, tu chassais accompagné d'un chien, dont la tête était celle du docteur Yvan. Tout à coup une masse innombrable de bêtes fauves, des loups, des sangliers, des renards, des lynx, des lièvres, des fouines, et même des écureuils ont

fondu sur toi avec rage : malgré ta défense héroïque, ces assaillants étranges sont parvenus à te cerner dans une masure. Tu t'y reposais blessé, je l'ai vu, ton sang coulait! Alors je me suis empressée de dire à Yvan que tu avais besoin de son aide. Il m'a répondu que les instruments, la charpie et les remèdes lui manquaient, et qu'il allait courir à Paris pour les chercher; ceci m'a paru bizarre; il est parti furtivement et avec une vitesse sans égale; mais au lieu de suivre son chemin, il a été se mêler parmi les animaux acharnés à ta perte; il a léché l'un, caressé l'autre, et malgré mes cris et mes plaintes, il a oublié tes bienfaits et méconnu son devoir, car il n'est pas retourné près de toi..... Ce rêve bizarre était sorti de ma mémoire, avec ma promesse de te parler pour cet homme d'art; et voilà que son nom prononcé m'a rappelé cette folie à laquelle je n'attache, au fond, aucune importance.

Napoléon. — Et vous avez raison : Yvan est un homme de bien, un chirurgien d'expérience, de science et de prudence. Je suis assuré que son âme est noble, et que si les bêtes carnassières et l'Europe me traquent jamais dans l'un de leurs fourrés, certes, ce ne sera pas lui qui me refusera son service et les soins de son amitié (1).

(1) Ce songe si singulier fut raconté en 1814, après le 30 mars, par Joséphine à l'Empereur Alexandre et au maréchal Macdonald, et je l'ai entendu répéter par celui-ci

ÉLISA. — *Trésorier de la Couronne* : M. Estève... Qui, le Montpeillerais, le protégé du prince archichancelier et du sénateur Chaptal ? Je le crois honnête homme, j'en suis même persuadée, mais il est bien fat.

NAPOLÉON, *riant*. — Dis sot, ce sera plus juste, et ce défaut n'est pas à reprocher dans un agent comptable. Je suis plein de confiance dans la probité d'Estève, mais il m'amuse par son incroyable vanité. Vous dirai-je, Mesdames, qu'à la création de l'Empire, lui et nombre d'autres se sont imaginé que parce que je reconstruisais une monarchie avec des princes, des grands-officiers de la couronne et de l'État, des maréchaux, un ordre à croix, cordons et plaques, j'allais aussi recréer la noblesse ancienne ou en établir une nouvelle. Cette belle idée, éclose dans le cerveau d'Estève, il a bravement écrit, sur du papier relié, une superbe requête, tendant, non à me demander, mais à me prouver que l'importance, la grandeur et la majesté de mon jeune Empire exigeaient im-

chez Madame A..... En vérité, il a si bien annoncé la réalité, qu'on pourrait le croire accommodé après coup. Je cite mes autorités. Le prince Berthier, autre auditeur de S. M. l'Impératrice, en cette circonstance, en fit aussi le récit au comte d'Hautefort, ex-auditeur au conseil d'État, mon ami ; et qui me l'a fait connaître également. Il est bon, en pareil cas, de faire savoir où l'on puise ces détails si extraordinaires et si curieux.

périeusement pour son éclat et sa consolidation, que l'ex-fils et garçon du chapelier Estève fût élevé à la dignité éminente de duc, déclarant trop inférieures pour sa superbe celles de marquis ou de comte.

HORTENSE. — Il n'a pas commis cette extravagance, et vous voulez nous mystifier.

NAPOLÉON. — Demain, je vous montrerai la pièce originale (1).

ÉLISA. — Voilà la fin de cette liste, mais une seconde la suit.

JOSÉPHINE, *agitée*. — Laquelle, ma sœur?

ÉLISA, *presque aigrie*. — Eh! mais, Mesdames, celle de la maison d'honneur de Votre Majesté.

JOSÉPHINE. — La mienne!!.. Quoi, déjà... et tu ne m'as pas laissé le temps de m'en entendre avec toi, Bonaparte.

NAPOLÉON. — Bah! bah!... je sais mieux que toi, ma belle, ce qu'il te faut, et les noms que tu vas entendre te prouveront que tu n'aurais pas mieux trouvé. (*A Élisa.*) Que Votre Altesse Impériale, madame ma sœur, fasse lecture à S. M. l'Impératrice des choix que j'ai faits, avec autant de discernement que de sagesse, pour son service impérial.

(1) Le fait est positivement vrai, et Estève, plus tard nommé comte de l'Empire, mourut dans un accès de folie furieuse provenant du refus constant que lui fit l'Empereur du titre de duc qu'il voulait avec rage et qu'il croyait mériter.

ÉLISA, *reprenant la liste.* — Je vois en tête et pour *premier aumônier* le prince Ferdinand de Rohan, ancien archevêque et prince de Cambray.

JOSÉPHINE. — Du moins est-ce un très-grand seigneur.

NAPOLÉON, *joyeux.* — Eh bien !

ÉLISA. — Est-il parent du cardinal Louis de Rohan, si connu par le procès du fameux collier ?

JOSÉPHINE. — S'il est son parent ? c'est son frère.... Il sollicitait la grande aumônerie, qui, sous les anciens rois et depuis un siècle, semblait devenue héréditaire dans sa famille.

NAPOLÉON. — Oui, il ambitionnait ce poste, mais j'ai cru convenable de le donner à mon oncle. L'un et l'autre avaient besoin de s'illustrer, et puis je crains que le prince Ferdinand soit plus homme de cour que bon membre de l'Église. La chose est sans inconvénient dans la chapelle de l'Impératrice. Dans la mienne ce serait un tort : mon grand aumônier est en quelque sorte le chef du clergé de France, du moins marche-t-il à sa tête ; dès lors il convient que cette charge appartienne à un prélat éminent par son rang ou ses qualités, et je ne vois dans l'Église française rien au dessus du frère de mon auguste mère : voilà pourquoi je l'ai préféré au prince Ferdinand.

ÉLISA. — *Dame d'honneur :* La comtesse Alexandre de Larochefoucauld.

NAPOLÉON. — Tu la connais, Joséphine; tu

A. DUBOIS

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.

Publié par P H Krabbe

l'appréciez, n'est-ce pas ? J'ai hésité pour cette charge importante entre elle et madame de Montesquieu, autre matrone romaine, à la vie également irréprochable. Si jamais j'avais le bonheur d'être père, la charge de *gouvernante des enfants de France* serait rétablie pour celle-ci, car la fortune en elles deux, m'a servi très-heureusement en rapprochant de nous ces deux femmes, capables à elles seules de rendre une cour vénérable et d'y faire aimer la vertu. Madame de Larochefoucauld, à laquelle j'ai fait annoncer ce matin sa nomination, vient de venir m'en remercier, et elle attend que je te la présente, ce que je ferai bientôt. Après son compliment *fort bien troussé*, aurait dit M. de Pourceaugnac, je lui ai dit qu'elle ne me devait rien, et que déterminé à ne placer là et à ne chercher que la plus digne, il m'avait bien fallu venir à elle. Puis j'ai ajouté : « Tâchez de bien apprendre comment on se réglait dans l'intérieur de feue la reine Marie-Antoinette, quels étaient les usages, les coutumes et l'étiquette suivis à sa cour. Que votre prudence prenne dans ce cérémonial ancien tout ce qui pourra s'accommoder à l'âge actuel ; et toutefois, lorsqu'il s'agira d'augmenter la dignité de ma maison, ne craignez pas de vous rapprocher des formes antiques. Les Français sont légers, inconsidérés, familiers : on a besoin, pour les contenir, de leur en imposer par une pompe sévère, par de la magnificence alliée à de l'austé-

rité. Au reste, je crois qu'on m'a dit que M. de Cramayel tenait chez Louis XVI par quelque petite charge à la grande maîtrise des cérémonies. Appelez-le; questionnez-le; il doit se rappeler ces usages oubliés aujourd'hui, et vous apportera utilement le fruit de ses souvenirs. Je vous recommande en outre de vous régler selon la position des personnes qui vont composer ma cour. Vous pouvez ne rien passer et même être raide envers celles présentées jadis à Versailles, parce que si celles-là font des incongruités ou manquent aux convenances, ce ne sera pas par ignorance qu'elles pécheront, mais bien par volonté maligne et déterminée. Quant aux nouvelles venues, aux femmes de mes généraux, peu formées, comme eux, aux belles manières, mettez-y de l'indulgence, passez-leur de manquer à ce qui leur est inconnu, elles sont pleines de bonne volonté pour bien faire: leur amour-propre les aiguillonnera et les poussera à imiter leurs devanciers; venez donc à leur aide, et ne les effarouchez pas surtout. Une femme humiliée mal à propos nous fait en un tour de mains un ennemi irréconciliable du mari le plus fidèle et le plus soumis jusque là. »

HORTENSE. — Sire, vous êtes la souveraine raison: vous lisez dans les cœurs.

JOSÉPHINE, *heureuse et à sa fille.* — Que t'ai-je dit, il sait ou il devine tout. C'est bien le premier homme de son siècle.

NAPOLÉON. — Flatteuse!

JOSÉPHINE et HORTENSE. — Non, mais véridique.

NAPOLÉON. — Paix! paix! laissez-moi achever. Madame de Larochefoucauld m'a répondu très-pertinemment là-dessus, puis je l'ai congédiée, et déjà elle me faisait sa première révérence, lorsque l'interrompant dans cet exercice solennel :

« A propos, Madame, lui ai-je dit encore, cherchez des lumières, des modèles, des exemples, des souvenirs d'étiquette partout où vous espérerez de les rencontrer. Mais à l'avance, soyez prévenue que vous iriez vainement questionner sur toutes ces choses mon grand-maître des cérémonies, M. de Ségur, car avec une franchise et une humilité parfaite, il a parodié dans sa réponse à la nouvelle de sa nomination que je lui donnais, le mot connu de M. Bignon à son neveu, appelé, comme son successeur, au poste de bibliothécaire du roi. Celui-là dit en cette circonstance : *Mon neveu, voici une belle occasion pour apprendre à lire.* M. de Ségur m'a certifié qu'il était charmé que mon choix le mît en position de faire une étude du cérémonial et de l'étiquette. » Madame de Larochefoucauld a souri et m'a dit qu'elle s'adresserait avant tout à la princesse de Chimay, dame d'honneur de Marie-Antoinette (1).

(1) Lors du divorce, madame de Larochefoucauld, sans

ÉLISA. — *Dame d'atour* : Madame de Lavallette.

JOSÉPHINE. — Ma parente, la charmante fille du sénateur François de Beauharnais, femme forte d'âme, douce de cœur, et remplie de talents, de qualités et de vertus. Sire, tu m'as fait en elle un beau présent (1). Elle saura me gagner ou retenir pour mon compte les cœurs que je laisserais échapper.

ÉLISA. — *Dames du palais* : Mesdames de Rémusat, de Luçay, de Talhouet, de Lauriston, maréchale Ney, d'Alberg, maréchale Lannes, Duchâtel, de Serent, de Colbert, Savary, Octave de Ségur.

JOSÉPHINE. — Bien, j'approuve les choix. Madame Duchâtel est encore une Beauharnais; elle est gracieuse, belle et bonne, ce qui vaut mieux,

reconnaissance des bontés dont Joséphine la comblait, voulut l'abandonner et passer, au même titre, au service de Marie-Louise. Napoléon, méprisant cette ingratitude, répondit par un dur refus. Cette dame se retira sans charge et dans une disgrâce bien méritée.

(1) Madame de La Vallette dont il est ici question, est la même qui, en 1815, sauva son mari sur-intendant général des postes, de la condamnation à mort à laquelle la justice royale l'avait condamné. Sa conduite sublime en cette circonstance couronna glorieusement une vie si pure et si belle. Madame de La Vallette est morte quelques années après, dans un état fatal de santé, ses malheurs ayant alors obscurci sa raison.

en vérité. Nous serons toutes jalouses de la beauté incroyable de madame de Colbert, fille du général-sénateur de Canclaux : je la chéris déjà, et je te remercie de me l'avoir donnée. Mesdames de Rémusat et de Luçay sont déjà nos amies : nous les savons par cœur, et elles ont gagné à cette connaissance intime. J'espère que madame d'Alberg ne portera pas à ma cour les prétentions germaniques ou flamandes, à cause du nom de son mari. Madame de Talhouet sera la bienvenue. J'estime madame de Serent, quoique je la craigne presque. Quant à madame de Lauriston, ce ne sera pas ma faute si nous ne pouvons nous entendre. Puisse la jeune Ségur être aussi heureuse qu'elle est digne de l'être. Je présume que ton aide-de-camp Savary, qui fait pour toi une police secrète, n'a point placé chez moi sa femme; mademoiselle de Faudoas, en observation. Je crois que celle-ci est trop occupée pour son propre compte, et que ses affaires de cœur lui laisseront peu de temps à donner à la surveillance des miennes..... Au reste, que ceci soit sans portée, sans sous-entendu : je le dis en badinant.

HORTENSE. — Ma mère, remerciez l'Empereur de ce qu'il vous attache madame la maréchale Lannes. On peut ne pas l'aimer : je crains même qu'elle tienne peu à l'être, mais du moins on ne lui refusera pas de l'estime. La calomnie la frap-

pera sans la blesser : elle restera toujours au-dessus de ses attaques.

ÉLISA. — Ma sœur, tenez vous bien; voici venir madame la maréchale Ney, elle a de tout point ignoré son origine, et je gage qu'elle se croit issue du sang de Jupiter. Tenez-vous bien devant elle. Elle va vouloir régner aux Tuileries comme si elle y fût née, et malheur à celle qui lui disputera le premier rang.... *Premier chambellan :* Le général Nansouty. *Chambellans* : MM. de Beaumont et Hector d'Aubusson de La Feuillade. *Premier écuyer :* Le général-sénateur d'Harville. *Ecuyers :* Le colonel Foulers, le général Bernardy-Saint-Sulpice. *Secrétaire des commandements* : M. Deschamps.

JOSÉPHINE. — Tout cela est à merveille, et je ne peux que m'applaudir des choix : ces messieurs sont dignes de leurs places, et en particulier je suis très-satisfaite de voir M. Deschamps dans un poste où il pourra faire valoir sa grâce, sa politesse et son urbanité. Poète léger et frivole, il badine et n'invente pas. Mais ses riens sont agréables, et on les juge d'autant plus, que lui-même n'a pas la prétention de vouloir les faire passer pour des chefs-d'œuvre.

Ainsi, dans leur début simple, furent composées les premières maisons de l'Empereur et de l'Impératrice. Le personnel des hommes et des femmes en charge n'était d'abord guère étendu;

mais à mesure que la maison impériale augmentait, le nombre des ambitieux se mit à croître de la même façon. L'ancienne noblesse, les gens du nouveau régime firent tant d'instances pour être admis au nombre des favorisés, qu'on força la main à l'Empereur, et qu'il dut étendre de beaucoup sa maison civile et militaire. Les ex-habitués à la cour de Louis XVI, évitant pour la plupart une carrière qui les eût contraints à prendre les armes, sollicitèrent avec tenacité les charges pacifiques de chambellans et d'écuyers. On sait que leur affection à rechercher l'exercice de cette haute domesticité, leur attira le mot sanglant de Napoléon : « Je leur ai montré le chemin de la gloire si ho- » norablement parcouru par leurs ancêtres : tous » s'en sont reculés avec un lâche effroi. Je me suis » avisé par mégarde de leur ouvrir mon anti- » chambre, eh bien! aussitôt ils s'y sont tous pré- » cipités en foule. »

Lorsque Joséphine divorça, sa maison était deux fois plus nombreuse qu'en 1804; celle de Marie-Louise le fut encore davantage. Napoléon se mit à nommer des multitudes de chambellans : il en eut jusqu'à cent dans les derniers temps de son règne. Certains recevaient un traitement annuel de douze mille francs, d'autres servaient gratuitement. Mais ceux-ci, maltraités en apparence, ne l'étaient pas au fond, car presque tous choisis dans des familles sur lesquelles avait pesé

l'orage révolutionnaire, avaient des forêts, des propriétés rurales, des hôtels, des maisons à réclamer, et l'Empereur ne refusait jamais de les leur rendre sur la demande qu'ils en faisaient.

Beaucoup de ceux-là se sont vantés d'une nomination forcée : la chose a eu lieu rarement. L'Empereur n'avait pas besoin d'en venir à cette violence, puisqu'il pouvait choisir cette classe de hauts valets, parmi plus de douze mille pétitions en demande de service dans la maison impériale ou dans celles des princes et princesses de la famille, écrites et signées par les gentilshommes les plus illustres de la monarchie. C'était devenu à la mode que de solliciter ces charges, comme aussi de se poser en victimes lorsqu'on les avait obtenues.

Au moment du sacre de Napoléon, quatorze maréchaux d'Empire titulaires et quatre sénateurs militaires, reçurent honorairement le bâton de maréchal. Au reste, il n'y eut dans la suite entre ceux-ci et ceux-là aucune ligne de démarcation ; et quand Louis XVIII rentra, ceux qui vivaient à cette époque de l'une et de l'autre classe, reçurent uniformément le titre de maréchal de France. Les premiers nommés en 1804 furent Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust, Bessières, Kellermann, Lefebvre, Pérignon et Serrurier. Dans tout ce nombre on ne

NEY

(Michel)

Maréchal de France.

Publié par PH Krabbe

comptait que deux ou trois nobles fort peu anciens. Le reste, enfant de ses œuvres, fonda une noblesse remplie de bravoure et vite passée.

SOIRÉE XXX.

Le Pape et l'Empereur. — Premier discours de Napoléon à la Législature. — État de l'Europe en 1805. — Napoléon, Roi d'Italie. — Suite de l'état de l'Europe. — Coalition contre la France. — Soirée chez l'impératrice Joséphine. — Napoléon survient. — Colloque très-animé. — Précis de la bataille d'Austerlitz et des évènements qui la précédèrent, racontés par Napoléon. — Le général Mack. — Discours de Napoléon au Sénat. — Proclamation à la Grande Armée. — Entrée en campagne. — Capitulation d'Ulm. — Faits et anecdotes. — Autre proclamation.

Ce ne fut qu'au 5 avril 1805, que le Pape, quittant Paris, se sépara de l'Empereur; ces deux hautes personnes avaient eu l'une pour l'autre une affection extrême, jusqu'à l'heure qui les mit en présence. Dès lors, elles se déplurent réciproquement, et de ce qui devait resserrer les nœuds de leur amitié, ressortit un mal-vouloir qui depuis alla toujours croissant. Pie VII, re-

prochait à Napoléon de n'avoir rien tenu des promesses qu'il lui avait faites, pour le déterminer à venir le sacrer. L'Empereur prétendait n'avoir rien promis, et que si des espérances avaient été offertes à Sa Sainteté, comme des réalités, c'étaient le cardinal Fesch et autres intermédiaires, à qui le tort devait en être attribué. Selon lui, et dans leur zèle pour amener le Pape à Paris, ils auraient pris avec le Saint Père des engagements au nom de Napoléon, dont celui-ci n'eut connaissance que lorsque Pie VII les lui mit sous les yeux.

La finesse ultramontaine ainsi jouée, en garda de la rancune. Les relations devinrent difficiles. L'Empereur fut exigeant, le Pape tenace dans ses refus, la chancellerie romaine suscita à notre clergé des difficultés sans nombre. L'Empereur demanda que les États du Saint Père fussent fermés aux Anglais, et en outre successivement aux peuples avec lesquels il était en guerre; le Pape répondait négativement et avec raison, car en sa qualité de Père commun des fidèles, sa cour doit toujours être neutre et ouverte à toutes les nations. L'Empereur contesta, nia ce droit et ce devoir, et peu à peu on en vint de part et d'autre à une lutte découverte, pendant laquelle le Pape perdit ses États, et où il excommunia son terrible adversaire; plus tard nous reviendrons sur ces époques importantes de notre histoire contemporaine.

Avant de parvenir à l'Empire et tant qu'il avait été premier Consul, les rapports entre la législature et le chef du gouvernement avaient eu lieu par l'intermédiaire des ministres. Mais dès que Napoléon eut posé la couronne impériale sur sa forte tête, il voulut lui-même prendre ce soin, et à la prochaine ouverture de la session, il arriva dans la salle du Corps-Législatif, avec tout l'appareil de la souveraine puissance. Là, s'adressant aux sénateurs, aux législateurs, aux tribuns réunis dans la même enceinte, il commença le discours suivant :

« Messieurs les Sénateurs, Messieurs les Députés des départements au Corps-Législatif, » Messieurs les Tribuns, Messieurs les Membres » de mon Conseil-d'État; je viens présider à l'ouverture de votre session, c'est un caractère plus » imposant et plus auguste que je veux imprimer » à vos travaux. Princes, magistrats, soldats, citoyens, nous n'avons tous dans notre carrière » qu'un seul but, l'intérêt de notre patrie. Si » ce trône sur lequel m'ont placé la Providence et » la volonté de la nation est cher à mes yeux, » c'est parce que seul il peut défendre et con» server les intérêts les plus sacrés du peuple » français. Sans un gouvernement fort et pater» nel, la France aurait à craindre de retomber » dans les maux qu'elle a soufferts. La faiblesse » du pouvoir suprême est la plus affreuse cala-

» mité pour les peuples. Soldat ou premier Con-
» sul, je n'ai eu qu'une seule pensée. Empereur,
» je n'en ai point d'autre, les prospérités de la
» France. J'ai été assez heureux pour l'illustrer par
» des victoires, pour la consolider par des traités,
» pour l'arracher aux discordes civiles, pour y
» préparer la renaissance des lois, des mœurs
» et de la religion. Si la mort ne me surprend
» pas au milieu de mes travaux, j'espère laisser à
» la postérité un souvenir qui serve à jamais
» d'exemple ou de reproche à mes successeurs.

» Mon ministre de l'intérieur vous fera l'exposé
» de la situation de l'Empire. Les orateurs de
» mon Conseil-d'État vous exposeront les divers
» besoins de la législation... Quelque étendus
» qu'aient été les préparatifs qu'a nécessités la
» guerre dans laquelle nous sommes engagés, je
» ne demanderai à mon peuple aucun nouveau
» sacrifice; il m'aurait été doux à une époque
» aussi solennelle de voir la paix régner dans le
» monde; mais les principes politiques de mes
» ennemis..... en font assez connaître les diffi-
» cultés. JE NE VEUX PAS ACCROITRE LE TERRITOIRE
» DE LA FRANCE, mais en maintenir l'intégrité;
» je n'ai pas l'ambition d'exercer en Europe une
» plus grande influence, mais je ne veux pas dé-
» choir de celle que j'ai acquise. AUCUN ÉTAT NE
» SERA INCORPORÉ A L'EMPIRE (1); mais je ne sacri-

(1) Malgré sa promesse solennelle donnée à cette époque,

» fierai pas les droits ni ne romprai les liens qui » m'attachent aux États que j'ai créés.

» En me décernant la couronne, mon peuple » a pris l'engagement de faire tous les efforts que » requéraient les circonstances, pour lui con- » server cet éclat nécessaire à sa gloire comme à » la mienne. »

Ce langage était noble et digne, Napoléon en avait besoin, car un nouvel orage le menaçait. Le 2 janvier 1805, il avait écrit de sa main une lettre au roi d'Angleterre, la réponse fut méprisante, elle eut lieu sous forme de note diplomatique et adressée par le ministre des affaires étrangères du cabinet de Londres, au ministre des relations extérieures à Paris. A part cette insulte, tout traité y était repoussé, tout arbitrage décliné. En

de ne pas accroître le territoire français, et de n'y réunir aucun autre État, Napoléon, jusqu'à la fin de son règne, incorpora définitivement à la France ou au royaume d'Italie, les duchés de Parme et de Plaisance, la République de Genève, celle de Gênes, la principauté de Guastalla, le royaume d'Étrurie, les États du Pape, ceux de Venise, les royaumes de Piémont, de Lombardie, de Naples, d'Espagne, le grand duché de Berg et de Clèves, le royaume de Westphalie, où trônait nominativement son frère Jérôme; celui de Hollande, les provinces et villes anséatiques, la République de Raguse, des Sept Iles, le Cattaro, la Dalmatie, l'Illyrie, l'Istrie, le Portugal pendant un temps, etc., etc., etc.

même temps l'Angleterre négociait activement avec les puissances continentales, pour qu'elles reprissent les armes. Déjà, et dès décembre 1804, l'Empereur des Turcs, Sélim III, avait refusé de reconnaître la nouvelle forme du gouvernement français. Le 8 avril 1804, on signait à Saint-Pétersbourg, entre les cours de Russie et d'Angleterre, une union hostile à la France, à la suite de laquelle le général Hédouville, notre ambassadeur auprès d'Alexandre, dut rentrer à Paris, en y apportant la fâcheuse nouvelle que je viens de signaler. Déjà le général Brune était parti de Constantinople, et nous pouvions nous regarder comme en guerre ouverte avec les Turcs. La Russie tarda peu à commencer les hostilités ; l'une de ses flottes ayant pénétré dans l'Adriatique, s'empara militairement des sept îles, Céphalonie, Xante, Corfou, Itaque, etc., que notre gouvernement avait détachées des possessions vénitiennes, et que conservant, il n'avait pas abandonnées à l'Autriche avec les possessions de terre-ferme de cette antique république disparue si inopinément.

Le 18 mars 1805, la république Cisalpine prit fin par la nomination qu'elle fit de Napoléon à titre de son roi. Celui-ci accepta ce nouveau titre et fut sacré Roi d'Italie par le cardinal Caprara, dans la cathédrale de Milan. Le 26 mai suivant, à cette même époque, il institua l'ordre royal de la

couronne de fer qui fut l'apanage particulier de son nouveau royaume.

Cette dignité, ajoutée à celle d'Empereur des Français, semblant ôter à tout jamais à l'Empereur François II l'espérance de récupérer la Lombardie, le détermina à recourir aux armes et à répondre ainsi favorablement aux instances qui lui étaient faites par les cabinets de Londres et de Saint-Pétersbourg. Déjà ce César, dans un sage esprit de prévoyance, craignant que le terme fût proche de la dissolution de l'Empire d'Allemagne, et ne voulant pas, cette catastrophe arrivant, demeurer en Europe simple roi de Hongrie, de Bohême et archiduc d'Autriche, déjà, dis-je, et dès le 4 août 1804, il s'était, par le fait de son omnipotence impériale et en sa qualité de successeur d'Auguste et de Charlemagne, élevé à la dignité suprême des États réunis sous le sceptre de la branche aînée de Lorraine, sous le titre particulier d'Empereur d'Autriche. Napoléon avait vu une rupture prochaine dans cette mesure; on se manifestait visiblement une défiance hostile de ses intentions cachées et d'avenir ; aussi, lui également, s'était-il préparé en silence.

Depuis la rupture de la paix d'Amiens, Napoléon faisait les préparatifs immenses sur le littoral de l'Océan et aux alentours du port de Boulogne particulièrement, d'une descente en Angleterre. On construisait des flottilles de bâteaux plats des-

tinés à porter nos troupes, et une armée formidable s'amoncelait sur le rivage du Boulonnais, prête à s'embarquer et à profiter d'un bon vent et d'une circonstance heureuse. Dans l'île britannique on feignait en apparence un grand mépris de ces apprêts gigantesques, et en réalité ils causaient à la nation anglaise une terreur qui perçait dans les travaux de résistance auxquels on se livrait de l'autre côté du canal.

Ainsi, la discorde allait diviser les peuples, et néanmoins à l'extérieur la paix semblait régner en Europe. Le 26 avril, une nouvelle constitution était donnée par Napoléon à la Hollande : elle devait servir de base à cette royauté contrainte à laquelle l'ambition de notre Empereur forcerait bientôt après le peuple batave à se soumettre.

Le 4 juin vit le terme de l'existence de la république ligurienne. Les Génois furent amenés par une violence cachée à renoncer à leur indépendance et à demander comme une faveur leur réunion à l'Empire français. Ainsi, déjà Napoléon démentait sa promesse énoncée dans son discours dernier adressé aux chambres législatives, de n'agrandir plus ses États. Le même jour et par une démarche semblable, le peuple Lucquois parut solliciter notre Empereur de lui donner pour souverain un des membres de sa famille. Ce vœu forcé fut exaucé, et madame Élisa Bonaparte, femme du comte Bacchiochi, ceignit, avec son

mari, cette petite couronne, à laquelle ils réunirent la principauté de Piombino, arrachée aux Ludovisi, ses propriétaires légitimes, et que leur frère et beau-frère leur avait donnée. Déjà enfin, le 21 juillet de la même année, un simple décret impérial réunit à l'Empire français le riche et beau duché de Parme, dont les possesseurs, Bourbons infants d'Espagne, portaient momentanément par le choix de Napoléon le sceptre de l'Étrurie ; nom ancien imposé à la Toscane lorsqu'elle avait perdu ses grands ducs de la maison de Lorraine, à la suite de la paix de Lunéville.

Les choses étaient dans cet état, lorsque le 9 août 1805, l'Empereur d'Allemagne, François II, signa un traité d'alliance offensive et défensive avec la Russie et l'Angleterre, et fit connaître publiquement les motifs qui le ramenaient à prendre les armes et à faire marcher ses troupes contre la France.

J'ai cru nécessaire, pour l'intelligence de ce qui va suivre, de peindre à larges traits la situation des choses en Europe au moment où la discorde des souverains allait l'ensanglanter de nouveau. Cette esquisse devenait nécessaire pour bien saisir la marche des évènements qui avaient amené, depuis la bataille de Marengo, cette rupture de la bonne intelligence entre les cours de Vienne et de Paris. Maintenant, je vais laisser parler Napoléon lui-même.

C'était vers le milieu du mois d'avril 1809, l'Empereur se trouvait au château des Tuileries. Joséphine, quelque peu souffrante, n'avait pas néanmoins fermé la porte de son appartement, et autour d'elle il y avait deux ou trois ministres plénipotentiaires des États d'Allemagne, entre autres le baron de Cetto, ambassadeur de Bavière à Paris, avec aussi l'ambassadeur de Prusse, et le chargé d'affaires de l'électeur de Hesse; de plus, il y avait là le prince hongrois d'Esterhazy et deux ou trois magnats de Bohême, qui venaient prendre congé de S. M. I. et R., à tel point les inquiétaient les mouvements hostiles qui avaient lieu en Autriche et, sans doute mieux encore, ce que leur avait appris leur correspondance particulière avec leur patrie; les maréchaux d'Empire Masséna et Berthier, les duchesses d'Abrantès et Lefebvre, augmentaient le cercle assez taciturne. Joséphine, souffrante, et d'ailleurs inquiète (car déjà elle redoutait le malheur qui l'accablerait à la fin de cette année), allait congédier sa cour, lorsque tout à coup la porte de l'escalier intérieur qui descendait des appartements du premier étage au sien, fut poussée avec cette violence qu'un seul homme pouvait se permettre. Chacun tressaillit; S. M. laissa échapper un demi-cri d'effroi, qu'elle comprima soudainement à la vue de Napoléon.

L'Empereur apparut aux yeux étonnés et presque effrayés de ses sujets et des étrangers présents,

avec les joues et le front pâle de colère. Une émotion pareille lui causait un tremblement convulsif, et il froissait fortement plutôt qu'il ne tenait un papier ployé dans sa main. Il avait entendu le cri de terreur de Joséphine, et s'en irritant :

« Eh bien ! qu'est-ce ? avez-vous à me redouter, Madame.... J'arrivais, vous sachant indisposée.... je voulais vous communiquer..... »

Il suspendit sa phrase entamée, car déjà son coup-d'œil inquisiteur avait parcouru les groupes et reconnu d'abord ceux qui en faisaient partie. La composition de l'assemblée, telle qu'elle n'eût pu être plus convenable à sa pensée, si à l'avance il l'eût formée, ramena sur ses traits un moment de calme. Il sentit la nécessité de se rendre maître de l'apparence, et aussitôt s'adressant aux étrangers :

« Ah ! messieurs, soyez les bienvenus : je suis charmé de vous rencontrer à cette heure, où j'apprends que S. M. l'Empereur d'Autriche, oubliant ma loyauté, ma générosité, j'ose le dire, me déclare la guerre inopinément, et marche encore contre la France. Vous, messieurs, qui représentez près de moi des alliés fidèles ; et vous qui êtes les sujets de l'Empereur François, je vous prends à témoin de sa conduite.... Oh ! blâmable, car enfin j'ai cru à sa parole, à sa bonne foi....

— Sire, dit le prince hongrois, je supplie V. M. I. et R. de me permettre de me retirer,

je ne peux entendre parler ainsi de mon souverain....

NAPOLÉON, *se contraignant.* — Oui, Monsieur, vous avez raison, et je vous estime encore plus pour ce que vous venez de dire. Vous êtes un noble, un digne sujet : plaise à Dieu que les miens vous imitent en pareil cas. Mais prince, mais vous, Messieurs, également dépendants de l'Empereur mon frère ; vous enfin, Messieurs du corps diplomatique, puisque le hasard vous a rassemblés ici, je veux dérouler devant vous tout le tableau du passé, vous raconter ce que j'ai fait dans la campagne de 1805, et vous contraindre à m'avouer que dans la circonstance présente, je mériterais mieux de la part de mon frère l'Empereur d'Autriche, roi de Bohême et de Hongrie. Oui, Messieurs, écoutez, et vous aussi, Mesdames, et vous autres également, mes braves et fidèles maréchaux. »

De telles paroles étaient un ordre impérieux, auquel nul d'entre les auditeurs n'eût osé se soustraire. D'ailleurs, dans la situation critique des choses, tout piquait à haut point la curiosité. Aussi, parmi les Allemands qui étaient là, tous remercièrent la sorte de violence qui leur était faite : elle les excuserait auprès de leurs cours respectives, et en même temps elle leur procurerait l'occasion d'apprendre de la bouche de Napoléon des faits, des circonstances, qui deviendraient

dans la suite l'éternel sujet de leur entretien et de leur souvenir. Tous donc, au lieu de se retirer, se rapprochèrent de celui qui allait parler, et aussi près que put leur permettre leur tact exquis des convenances. Joséphine, mesdames de Larochefoucauld, de La Vallette, d'Abrantès et Lefebvre, partagèrent la satisfaction commune; et la première en fut si vivement excitée, qu'elle en oublia sa migraine et ses *horribles* maux de nerfs.

De son côté, Napoléon, charmé d'un auditoire qui répéterait dans toute l'Allemagne son manifeste animé, contenant sa joie, se recueillit un moment, et puis il commença à parler en ces termes :

PRÉCIS ANECDOTIQUE DE LA BATAILLE D'AUSTERLITZ, *et des évènements qui la précédèrent, racontés par Napoléon.*

NAPOLÉON. — « Malgré tout ce que je savais, je ne pouvais ce matin croire encore que l'Empereur François II se déterminât à courir aux armes. Je me flattais que, suivant le fameux adage, il ne faisait tant de préparatifs hostiles, que pour m'amener, par des négociations, au maintien de la paix.... J'étais dans l'erreur. L'Angleterre, en cette circonstance, l'emporte sur la raison, sur l'humanité. C'est la guerre, véritablement la guerre, que veut S. M. Impériale et Royale : eh bien ! elle l'aura, mais vive, mais terrible. Et certes, à mon tour, si la Providence me seconde (et j'y

compte, car ma cause est bonne), je ne traiterai désormais qu'en toute sûreté pour l'avenir, et je mettrai mon ennemi infatigable et irréconciliable..... Messieurs les Allemands, ces épithètes lui sont justement appliquées... ; je le mettrai, dis-je, dans l'impossibilité de recommencer. En attendant, on va se battre; les hostilités sont entamées. La Bavière est envahie, et j'espère arriver sur le champ de bataille plus tôt que l'on ne voudrait m'y voir (1). Au bal d'avant-hier, à La Malmaison, je doutais encore..... Oh ! je me suis expliqué vivement avec ce... avec M. de Metternich. »

Ici une dame du cercle éprouva un besoin rapide de se moucher ; et quand elle eut relevé son visage, on y vit les nuances foncées d'une rougeur qui ne provenait pas du fard. Cependant Napoléon poursuivait.

« Au demeurant, ce n'est pas de l'époque actuelle que je veux vous entretenir, mais bien de la campagne de 1805, celle que termina le coup de foudre d'Austerlitz. La seule exposition des faits montrera où est aujourd'hui le bon droit et l'ingratitude.

» Facile à persuader et sans défiance insultante, je ne m'occupais, en 1805, que des préparatifs de ma descente en Angleterre. Je ne faisais qu'aller

(1) Il partit avec l'Impératrice dans la même nuit, celle du 12 au 13 avril.

et venir de Bologne à Paris. Assuré de ne pas être attaqué sur le Rhin, j'avais dégarni de troupes cette frontière de mon Empire, et une armée nombreuse, aguerrie et fidèle, assemblée sur le littoral de l'Océan, menaçait de ses cris belliqueux l'ennemie éternelle de la France. Qu'avais-je à craindre? le cabinet de Vienne répondait par des protestations d'amitié, de bonne intelligence, aux notes par fois inquiètes de mon ministre des relations extérieures, dont je blâmais la défiance, que je croyais outrée. Bon homme que j'étais!!! Et tandis que je m'endormais dans une sécurité périlleuse, et que mon regard détourné ne contemplait que les côtes de la Grande-Bretagne, l'Autriche déchire le voile; ses troupes marchent en avant, et en octobre 1805, elles passent l'Inn, la Bavière est envahie, et mon illusion est dissipée. Alors je vis la vérité.

» Je sus tout ce qui se passait. Georges III garantissait à François II la récupération de ses états d'Italie et de plus les trois légations romaines. Le roi napolitain Ferdinand III se joignait à la coalition, à laquelle adhéraient la Suède et surtout la Russie. On devait m'attaquer de tous côtés; on se targuait de pousser une armée de Russes, d'Anglais, de Napolitains, dans la Provence, en se glissant le long du littoral génois, et en tournant les positions que Masséna gardait dans la haute Italie. Un débarquement aurait lieu à Venise, et on le

préparerait à Corfou. Le Hanôvre, que je possédais, serait attaqué par le roi de Suède, le duc de Cambridge, les bataillons venus de Moskou, et même on se flattait d'entraîner mon allié le roi de Prusse, dans cette guerre continentale; lui, cette fois, écouta sa sagesse. J'aurais bien voulu que depuis il eût toujours fait ainsi. Enfin, la grande armée autrichienne, secondée par celle que l'Empereur Alexandre amènerait lui-même, allait, à travers la Bavière, conquérir la Forêt-Noire et rejeter les Français, pensait-on, en deçà du Rhin. Ce plan, qui eût peut-être eu quelque succès, si on l'eût laissé remplir à l'archiduc Charles, fut confié, par bonheur pour moi, au plus inepte des hommes, au général Mack.

» Comment se fait-il, Messieurs, que dans certaines circonstances le jugement général soit faussé et les yeux rendus aveugles! Un militaire sans capacité, mais sot, orgueilleux, outrecuidant, jactant sans mesure, déjà battu sans combat à Naples, et vivant sur une réputation que ne certifiait aucun acte important, sorte d'aventurier plutôt que général recommandable : tel était à cette époque le sieur Mack. Félon et traître à sa promesse, il s'était échappé de la France, où prisonnier on le laissait libre sur sa parole d'honneur. Voilà que par une hallucination étrange, la haine qu'on me porte s'empare de ce pauvre officier, l'habille, le pare de couronnes, de palmes, et le présente à l'Eu-

rope comme un autre Annibal, comme un nouveau Scipion, comme enfin le héros vainqueur, dont la science et la bravoure détruiront ma gloire militaire et me renverseront du double trône sur lequel je me suis assis.

» Cette folie gagne chaque État : elle pénètre même en France. Mes adversaires du dedans et du dehors attendent des merveilles du général Mack; et afin d'en presser l'accomplissement, on met à l'écart l'archiduc Charles, et on le remplace par ce matamore, qui s'engage à me dévorer tout vif. Nul ne doutait en Autriche, en Allemagne, en Italie, en Russie, en Suède, en Angleterre, et même en Prusse, qu'il ne tînt ce qu'il promettait, et la campagne s'ouvrit. Le prince de Schwartzenberg fut dépêché pour me rendre infidèle l'électeur de Bavière, qui, plein de loyauté, se laissa envahir plutôt que de m'abandonner.

» Les Autrichiens entrèrent à Munich le 11 septembre. Mack, pour compléter son succès, y amena François II, et nul de vous, Messieurs, n'a oublié l'entrée triomphale de ce souverain dans la capitale envahie de l'électeur bavarois.

» J'étais à Boulogne à la première nouvelle de cette infraction au traité précédent. Le 4, je rentrai dans Paris, et le 23 septembre, mes préparatifs terminés et mon armée accourue des bords de la Manche sur le Rhin, je me rendis au Sénat, et là je prononçai le discours suivant, destiné à

me servir de manifeste en France, comme en Europe et dans le reste du monde.

« Sénateurs, dis-je....., je vais quitter ma capitale pour me mettre à la tête de l'armée, porter un prompt secours à mes alliés, et défendre les intérêts les plus chers à mon peuple.

» Les vœux des éternels ennemis du continent sont accomplis. La guerre a commencé au milieu de l'Allemagne; l'Autriche et la Russie se sont réunies à l'Angleterre, et notre génération est entraînée de nouveau dans toutes les calamités de la guerre. Il y a peu de jours que j'espérais encore que la paix ne serait point troublée: les menaces, les outrages, m'avaient trouvé impassible. Mais l'armée autrichienne a passé l'Inn, Munich est envahie, l'électeur de Bavière est chassé de sa capitale, toutes mes espérances se sont évanouies.

» C'est dans cet instant que s'est dévoilée la méchanceté des ennemis du continent. Ils craignaient encore la manifestation de mon profond amour pour la paix; ils craignaient que l'Autriche, à l'aspect du gouffre qu'ils avaient creusé sous ses pas, ne revînt à des sentiments de justice et de modération: ils l'ont précipitée dans la guerre. Je gémis du sang qui va couler encore en Europe, mais le nom français en obtiendra un nouveau lustre.

» Sénateurs, quand à votre vœu, quand à la

» voix du peuple Français tout entier, j'ai posé sur » mon front la couronne impériale, j'ai reçu de » vous et de tous les citoyens l'engagement de la » maintenir pure et sans tache. Mon peuple m'a » donné, dans toutes les circonstances, des preuves » de sa confiance et de son amour. Il volera sous » les drapeaux de son Empereur et de son armée, » qui, sous peu de jours, auront dépassé les fron- » tières.....

» Toutes les promesses que j'ai faites au peuple » Français, je les ai tenues. Le peuple Français, à » son tour, n'a pris avec moi aucun engagement » qu'il n'ait surpassé dans cette circonstance si » importante pour sa gloire et pour la mienne. Il » continuera à mériter le nom de GRAND PEUPLE, » dont je le saluai au milieu des champs de ba- » tailles.

» Français! votre Empereur fera son devoir, » mes soldats feront le leur, vous ferez le vôtre. »

» Le Sénat, dans cette même séance, ordonna la levée de quatre-vingt mille conscrits et une nouvelle réorganisation de la garde nationale. Mon espérance ne fut pas trompée, la nation partagea mon ressentiment, et de toutes parts me vinrent des témoignages de son amour et des preuves dans les sacrifices qu'elle s'imposa pour me soutenir. La garde nationale, installée, me permit de disposer de presque toute mon armée, que j'augmentai par la création du corps des velites à

cheval, du nombre de huit cents hommes, divisés en huit compagnies.

» Le 27 septembre, j'arrivai à Strasbourg, où j'attendis avec une vive impatience que toute l'armée française se portât sur le lieu du combat. Le retard que je mis à agir gonfla la vanité du général Mack; il s'imagina n'avoir pas besoin, pour me vaincre, du concours des Russes, déjà en chemin pour se réunir aux Autrichiens. Et dans sa folle jactance, il ne cessa, dans ses rodomontades, de me peindre comme à demi-battu, par le seul effet de la terreur inspirée par son nom.

» De mon côté, rempli d'espérance à la vue de l'énergie de mes braves régiments, je ne doutai pas de la victoire, dont eux me répondirent par leurs vives acclamations. Le maréchal Bernadotte, avec les corps qu'il commandait, quitta le Hanôvre, traversa neutralement l'électorat de Hesse, dont le mauvais vouloir du souverain n'osa éclater devant la vaillance française. Et les trois divisions arrivèrent le 30 septembre, sans encombre, à Wurtzbourg, où elles prirent position.

» Les autres corps qui venaient de France avaient pour chefs les maréchaux d'Empire Soult, Davoust, Ney et Lannes. Le maréchal prince Murat commandait la cavalerie. Mon armée s'étendait de Strasbourg à Mayenne : à Spire était le centre. Cinq divisions de cavalerie, guidées par les généraux Nansouty, d'Hautpoul, Klein, Beau-

mont et Walther, formant ma réserve, pirouetta dans un cercle dont la Forêt-Noire était le milieu, inquiétant l'ennemi, qui ne put deviner où elle donnerait.

» Marmont, avec les régiments stationnés en Hollande, traversa le Rhin à Cassel, et marcha vers Wurtzbourg, en passant par Offenback. Enfin, l'armée bavaroise me fut amenée par le général comte de Wrede : elle alla rejoindre celle de Bernadotte, confondue avec celle de Marmont, mais commandée néanmoins par celui-là.

» Le 27, je me portai en avant. Le 10 octobre, je rejoignis, à Esslingen, l'électeur de Bade, que je consolai en lui promettant une vengeance éclatante et d'immenses dédommagements, en retour des pertes qu'on lui avait fait essuyer, car lui aussi supportait les conséquences de l'attaque des Autrichiens. Le lendemain, j'étais à Ludwigsbourg, où résidait l'électeur de Wurtemberg, si nouvellement élevé à cette dignité. Mais, avant de franchir le Rhin, j'avais fait répandre la proclamation que voici :

« Soldats,

» La guerre de la troisième coalition est commencée; l'armée autrichienne a passé l'Inn, violé » les traités, attaqué et chassé de sa capitale notre » allié (l'électeur de Bavière)..... Vous-mêmes, » vous avez dû accourir à marches forcées à la

» défense de vos frontières, mais déjà vous avez » passé le Rhin.... Nous ne nous arrêterons plus » que nous n'ayons assuré l'indépendance du » corps germanique, secouru nos alliés, et con- » fondu l'orgueil de nos injustes agresseurs. Nous » ne ferons plus de paix sans garantie : notre gé- » nérosité ne trompera plus notre politique.

» Soldats, votre Empereur est au milieu de » vous : vous n'êtes que l'avant-garde du grand » peuple. S'il est nécessaire, il se lèvera tout en- » tier à ma voix pour confondre et dissoudre cette » nouvelle ligue, qu'ont tissue la haine et l'or de » l'Angleterre.

» Mais, Soldats, nous aurons des marches for- » cées à faire, des fatigues, des privations de toute » espèce à endurer. Quelques obstacles qu'on nous » oppose, nous les vaincrons, et nous ne pren- » drons pas de repos que nous n'ayons planté » nos aigles sur le territoire de nos ennemis. »

» J'adressai en même temps une allocution aux Bavarois, qui les enflamma et qui acheva de les porter à des mouvements de haine et de vengeance, justement excités par la conduite de l'ennemi.

» Mack, cependant, ne savait de quel côté je fondrais sur lui, se flattant, par son habileté, de m'amener où il lui serait convenable. En conséquence, il réunit toutes ses forces, et les concentra dans les environs d'Ulm, de Stockach et de Memmingen. Il franchit le Danube, non sans laisser à la

rive gauche de ce fleuve des forces considérables, sous le commandement du général Kienmayer, et s'en alla s'ensevelir au lieu qu'il ne quitterait plus que couvert de honte et de misère.

» De mon côté, je faisais marcher avec rapidité mes divisions. Et l'une de celles aux ordres de Soult, et guidée par Vandamme, ouvrit la campagne, le 6 octobre, par un fait d'armes brillant, à Donawerth, où il vainquit les Autrichiens. Murat poursuivit ce premier avantage. Il traversa le Danube, et se porta rapidement sur le Lech. Le colonel Waltiers, à la tête de deux cents dragons du quatrième, passa la rivière à la nage, et il écrasa un fort régiment autrichien avec une poignée de braves. Murat, Klein, Beaumont, Nansouty, continuèrent le mouvement. Murat enveloppa une division d'infanterie autrichienne, composée de douze bataillons de grenadiers et de quatre escadrons du régiment de cuirassiers d'Albert.

» Nansouty, d'après les instructions de Murat, vint à son aide; les colonels Maupetit et Arrigghi, mon parent, firent là des prodiges de valeur. Le premier y fut grièvement blessé. La victoire nous resta, et les Autrichiens furent écrasés et vaincus.

» Lannes suivait Murat et concourait à l'ensemble de cette heureuse opération, que les grenadiers d'Oudinot décidèrent. L'artillerie, les drapeaux, deux lieutenants-colonels, six majors, soixante officiers, et près de quatre mille soldats, tombèrent

en notre pouvoir. Cette brillante affaire prit le nom de Wertengen. Pendant ce temps, je m'approchai d'Ulm, où tous les corps venaient me rejoindre. Excelmans, alors chef d'escadron, m'ayant apporté les étendards vaincus, je lui dis, en le faisant officier de la Légion-d'Honneur : « Je sais » qu'on ne peut être plus brave que vous. » Et c'était vrai.

» A Elchingen, à Langenau et à Ulm, les Autrichiens continuèrent à être battus vigoureusement. Mes divisions arrivèrent par toutes les routes, et déjà Mack se trouvait au milieu d'une circonvallation de fer. Il est vrai que pour amener ce résultat, je ne prenais guère de repos. On me voyait à cheval le matin, le soir, à midi, dans la nuit, visitant tous les postes, encourageant les soldats, et par mon exemple et mes paroles les rendant invincibles.

» Mack, commençant à prendre en lui moins de confiance, rappela vers Ulm les régiments qui manœuvraient sur les bords du lac de Constance; comme aussi la plus forte portion de son armée, qui, partie de Buchau et de Riedlingen, descendit les deux rives du Danube; il se renforçait ainsi dans Ulm, ai-je dit, et dans Guntzburg.

» Je vis tout cela, et j'ordonnai à Ney, inférieur en nombre, d'attaquer intrépidement. Il avait, avec les divisions Dupont, Malher, Loison, le septième et les dragons à pied du général Baraguay-

d'Hilliers. Le 6 octobre, l'attaque eut lieu. L'archiduc Ferdinand était venu au secours de Mack, et lui-même défendait Guntzburg. Le pont fut emporté ainsi que la ville et l'artillerie. Mais j'y fis une grande perte, celle du colonel, Gérard de Lacuée, mon aide-de-camp, qui périt de la mort des héros.

» L'archiduc Ferdinand, repoussé, rentra dans Ulm dans la nuit du 9 au 10 octobre. Mack, avec tout l'état-major autrichien, l'y rejoignit. En ce moment j'entrais dans Augsbourg. A Landsberg, le maréchal Soult rencontra l'archiduc Ferdinand qui se rendait à Ulm. Il l'attaqua, dispersa son corps, et l'archiduc atteignit à peine la ville vers laquelle il cheminait. Le 12 octobre, capitulation de Memmingen, où je fis un butin considérable. Bernadotte, de son côté, chassa les Autrichiens de Munich, après les avoir battus rudement. Davoust aussi répondit pleinement à mon attente, et l'armée ennemie fut enfin cernée dans les murailles et autour d'Ulm.

» Le 11, les Autrichiens, au nombre de vingt-cinq mille hommes, tentèrent de rompre la digue à Albech, sur la rive gauche du Danube. Le général Dupont, n'ayant avec lui que le quatrième et neuvième léger, le trente-deuxième, le soixante-neuvième, le quatre-vingt-seixième de ligne, formant six mille hommes, et que les masses ennemies environnèrent, agirent avec tant de valeur,

qu'elles conservèrent leur position, repoussèrent dans Ulm l'ennemi, en lui faisant quinze cents prisonniers. Barrois, colonel du quatre-vingt-seizième, s'y distingua particulièrement.

» Le 14, comme je l'ai dit déjà, le maréchal Ney remporta, à Elchingen, une de ces victoires qui lui sont si communes : celle-là est devenue son titre de duché. Seize mille combattants lui étaient opposés, le pont fut enlevé au pas de course. Le soixante-neuvième, le soixante-seizième de ligne, le dix-huitième de dragons, le dixième de chasseurs, s'y couvrirent de gloire. Trois fois ils revinrent à la charge. Un général-major et trois mille prisonniers furent les fruits de cette affaire.

» De tous ces mouvements, de tous ces combats, il advint l'impossibilité à Mack de pouvoir m'échapper et d'aller se reformer et ravitailler ailleurs. Je passe sous silence une foule d'autres beaux faits d'armes, afin d'arriver plus vite au point principal, la capitulation de l'armée ennemie. Certain qu'elle ne pouvait m'échapper, et voulant épargner à l'humanité l'horreur d'un massacre universel, je fis demander le prince de Lichtteinstein, que je savais enfermé dans la place. C'est un homme sage, modeste, vertueux et rempli de bonne foi : il accourut ; je m'expliquai ; je lui fis voir mon avantage, et le conjurai de ne pas livrer la troupe et la bourgeoisie à la colère de mes soldats, qui n'épargneraient rien.

» Lui, ne pouvant nier la nécessité d'une capitulation, prétendait que l'on accordât aux officiers et aux hommes la permission de rentrer en Autriche.

« Prince, dis-je, cela sera octroyé aux premiers, soit, mais non aux seconds; car, qui me garantira qu'une fois mis en liberté, votre gouvernement ne les fera pas marcher de nouveau contre moi, contre mes braves !! »

» Puis, ayant réfléchi et pesé toutes les conséquences, je me rapprochai de M. de Lichtteinstein, dont je m'étais éloigné; et, l'attirant à moi en le tirant par l'un des boutons de son habit, selon ma manie :

« Eh bien ! ajoutai-je, je consens à me confier en la promesse de l'archiduc Ferdinand. S'il est dans Ulm, je veux lui donner une marque de mon estime et lui accorder ce que vous me demandez, prince, dans l'espoir que l'Empereur ne démentira pas la promesse de son parent. »

» Lichtteinstein me répondit que l'archiduc était parti déjà.

« J'en suis fâché, repris-je, car je ne vois dans Ulm personne qui puisse me donner la parole que j'exige. »

» Le prince rentra avec mon assurance que je n'attaquerais pas avant deux jours. C'était un délai, mais la fortune avait abandonné Mack, et avec elle ses bravades tombaient. Anéanti sous le poids de son incapacité et de ses fautes, il ne chercha ni à

combattre ni à me tromper ; et le 17 courant, il signa la capitulation qui, en conservant la liberté aux officiers, envoyait les soldats prisonniers en France. Tout ce qui était bagages, munitions, artillerie, provisions de toute sorte, devenait ma propriété.

» Parmi les beaux faits d'armes qui ont signalé les diverses guerres des temps modernes, celui de la capitulation d'Ulm se placera au premier rang. La nouvelle qui s'en répandit accabla la cour de Vienne, et surprit au plus haut point l'Allemagne et le reste de l'Europe. Partout on s'attendait à me voir battu et refoulé sur la France par l'invincible Mack. Ma victoire, mes manœuvres heureuses, confondirent les esprits. En Angleterre, en Autriche, on se hâta de presser la marche des Russes, qui venaient lentement au gré de cette épouvante subite.

» Le 19, le général en chef des Autrichiens se rendit à mon quartier, où je le reçus sans forfanterie, et avec autant de simplicité que de contentement intérieur, je l'avoue. Le 20, les troupes vaincues commencèrent à défiler devant notre armée, depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à sept du soir, au nombre de trente mille hommes. Elles déposèrent leurs armes, et remirent en outre quarante drapeaux et soixante pièces de canon. Je m'etais environné, pour cette cérémonie, de ma garde et de mon état-major. Je fis appeler les gé-

néraux autrichiens, au nombre de seize. Je les gardai près de moi tant que le défilé dura, les traitant aussi bien qu'il me fut possible.

« Messieurs, leur dis-je, l'Empereur votre maître me fait une guerre injuste. Je vous le dis avec franchise, je ne sais pourquoi je me bats, je ne sais ce qu'on veut de moi. » Ici, leur montrant mes soldats, j'ajoutai : « Ce n'est pas dans cette seule armée que consistent mes ressources. Cela serait-il vrai, je ferais bien voir du chemin avec cette même armée. Mais j'en appellerai à vos soldats prisonniers, qui vont traverser la France; ils verront quel esprit anime mon peuple, et avec quel empressement il viendra se ranger sous mes drapeaux. Voilà l'avantage de ma nation, de ma position : avec un mot, deux cent mille hommes de bonne volonté accourront auprès de moi, et en six semaines seront de bons soldats, au lieu que vos recrues ne marcheront que par force, et ne pourront, qu'après plusieurs années, faire des soldats. Je donne encore un conseil à mon frère l'Empereur d'Allemagne, c'est qu'il se hâte de faire la paix. C'est le moment de se rappeler *que tous les Empires ont un terme. L'idée que la fin de la maison de Lorraine est arrivée, doit l'effrayer.* Je ne veux rien *sur le continent.* Ce sont des vaisseaux, des colonies, du commerce, que je veux, et cela vous est avantageux comme à nous. »

» J'achevais, lorsque le général Mack, avec cet

aplomb qui caractérise l'imbécille, se mit à me répondre gravement, et certes sans songer combien, par ses paroles, il rabaissait son souverain : que Sa Majesté Impériale était loin d'avoir voulu la guerre, mais qu'elle avait été forcée à l'entreprendre à la persuasion irrésistible de la Russie.

» A ces mots inconséquents, je reculai d'un pas : mon visage s'enflamma, et en élevant la voix : . . . . . .

« En ce cas, messieurs les Autrichiens, vous n'êtes plus une puissance, dès que les étrangers peuvent vous contraindre à guerroyer malgré vous. » . . . . . .

» Je vis la honte, la colère, couvrir plus d'un front. Le prince de Lichtteinstein haussa les épaules; et par un signe rapide, protesta d'une sottise échappée, selon lui, à l'impéritie d'un homme aussi mauvais politique qu'il venait d'être médiocre général. Et dans ce dernier cas, comme en poésie, on peut appliquer hardiment le précepte de notre grand poète Boileau : . . . . . .

Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

» Le lendemain de la prise d'Ulm, Murat, dans un engagement sur la route de Furth à Nuremberg, enleva à l'ennemi soixante-quatre drapeaux, cinquante pièces de canon, quinze cents charriots et seize mille hommes, en y comptant la division Werneck, qui avait déjà capitulé. Ainsi, dès le

début de la campagne jusqu'à ce jour, j'avais obtenu, en ma faveur, le chiffre énorme de soixante mille soldats prisonniers, avec deux mille officiers et vingt-neuf généraux. Du reste, grâce à mes manœuvres, cette guerre n'avait encore été que peu sanglante des deux côtés. Nous avions à peine à déplorer la perte de deux mille braves. Aussi mes soldats se disaient entr'eux : « Le petit caporal a trouvé une nouvelle manière de faire la guerre : il se sert bien plus de nos jambes que de nos baïonnettes. » Et moi je répondais : « Ils ont raison, car c'est pour épargner leur sang que je prodigue leurs sueurs. »

» Le prince de Lichtteinstein, dont j'aimais la personne et le caractère, s'étonnait, à mes côtés, de me voir couvert de boue et abimé de fatigues, passer la revue, sur le champ de bataille, des troupes victorieuses. Je l'entendis ; et me rapprochant de lui, je lui dis : « Prince, votre maître a voulu me faire ressouvenir que j'ai été soldat. J'espère qu'il conviendra que le trône et la pourpre impériale ne m'ont pas fait oublier mon premier métier. »

» Enfin et pour signaler convenablement tant de victoires, obtenues grâce à l'intelligence et à la bravoure française, j'adressai à la grande armée, qui dès lors prit ce nom, la proclamation suivante :

« SOLDATS DE LA GRANDE ARMÉE,

» En quinze jours vous avez fait une campa-
» gne.

» Ce que nous nous proposions de faire est
» rempli. Nous avons chassé de la Bavière les
» troupes de la maison d'Autriche, et rétabli
» notre allié dans la souveraineté de ses États.

» Cette armée, qui, avec tant d'ostentation et
» d'imprudence, était venue se placer sur nos
» frontières, est anéantie.

» Mais, qu'importe à l'Angleterre, son but
» est rempli. Nous ne sommes plus à Boulogne,
» et son subside ne sera ni plus ni moins grand.

» De cent mille hommes qui composaient cette
» armée, soixante mille sont prisonniers. Ils iront
» remplacer nos conscrits dans les travaux de la
» campagne.

» Deux cents pièces de canon, tout le parc
» d'artillerie, quatre-vingt-dix drapeaux, tous
» leurs généraux, sont en notre pouvoir. Il ne
» s'est pas échappé quinze mille hommes.

» Soldats, je vous avais annoncé une grande
» bataille; mais, grâce aux mauvaises combinai-
» sons de l'ennemi, j'ai pu obtenir le même suc-
» cès sans courir aucune chance; et ce qui est
» sans exemple dans l'histoire des nations, un si
» grand résultat ne nous a pas mis plus de quinze
» cents hommes hors de combat.

» Soldats, ce succès est dû à votre confiance

» sans bornes en votre Empereur, à votre patience » à supporter les fatigues et les privations de » toute espèce, et votre rare intrépidité.

» Nous ne nous arrêterons pas là; vous êtes » impatients de recommencer une seconde cam- » pagne.

» Cette armée russe, que l'or de l'Angleterre a » transportée des bouts de l'univers, nous allons » lui faire éprouver le même sort.

» A ce combat est attaché plus spécialement la » gloire de l'infanterie française; c'est là que va » se décider pour la seconde fois cette question, » qui l'a été déjà une première en Suisse et en » Hollande: Si l'infanterie française est la pre- » mière ou la seconde de l'Europe.

» Il n'y a pas là de généraux contre lesquels je » puisse avoir de la gloire à acquérir. Tout mon » soin sera d'obtenir la victoire avec le moins d'ef- » fusion de sang possible. Mes soldats sont mes » enfants. »

» Je ne m'en tins pas envers eux à de simples paroles. Un décret impérial ordonna que les mois de septembre et d'octobre 1805 seraient comptés pour une année de campagne militaire à tous les individus faisant partie de la grande armée, pour leur avancement, leurs droits quelconques et leur pension de retraite.

» Par un second décrèt je déclarai que tous les revenus de la maison d'Autriche en Souabe, que

les contributions ordinaires et extraordinaires levées sur l'ennemi dans ce pays, seraient distribués aux mêmes soldats et officiers, comme aussi le produit résultant de la vente de tous les magasins d'artillerie, de munitions et de subsistances quelconques, et ce, au prorata de la solde de chacun.

» C'est ainsi, Messieurs, que j'ai toujours agi, que j'agirai encore; et par ce moyen, mes soldats me reconnaîtront pour leur père, et auront pour moi l'attachement que ressentent des enfants remplis d'amour et de reconnaissance. »

SOIRÉE XXXI.

Suite de la capitulation. — Combat de Diernstein. — Marche des événements. — Rencontre à Austerlitz des trois armées. — Première proclamation. — Prélude de la bataille. — Napoléon et un grognard. — Bataille d'Austerlitz. — Faits, évènements et anecdotes touchant ce grand jour. — Dernière proclamation. — Fuite des Russes. — L'Empereur d'Allemagne demande à traiter. — Récit de son entrevue avec Napoléon. — Propos et retraite de l'Empereur Alexandre. — Paix de Presbourg.

SUITE DE L'HISTOIRE ANECDOTIQUE DE LA BATAILLE D'AUSTERLITZ RACONTÉE PAR NAPOLÉON.

NAPOLÉON, *poursuivant son récit.* — Les conséquences désastreuses de la capitulation d'Ulm, si fatales pour l'Autriche, qu'elle frappait au cœur, remplirent l'Europe d'étonnement, la coalition de stupeur, et la France de joie. On ne revenait pas en Angleterre, en Allemagne, en Prusse, en Russie, en Suède et en Italie, de l'étrangeté de ce coup de théâtre, qui renversait si complète-

ment tant d'espérances présomptueuses. L'incapacité de Mack, élevée si haut, blessait tous les amour-propre; ceux qui me menaçaient de son *effrayant génie* souffraient péniblement d'être mystifiés par moi, car ma victoire, ou pour mieux dire mon traquement, avait un double résultat, l'un physique, si on peut s'exprimer ainsi, l'autre moral, et celui-ci était certes le plus important. Désormais je demeurais sans rival dans la science militaire; ceux qui avaient tant compté sur Mack n'osaient plus m'opposer un autre capitaine, bien que des voix timides nommassent le prince Charles, héros moderne, j'aime à le dire, que j'aime, que j'apprécie, et dont, avant l'affaire d'Ulm, je mettais la réputation stratégique bien au-dessus de celle extorquée de son indigne concurrent Mack.

» Désormais, je pouvais compter sur une suite de nouveaux triomphes : en Italie, mon fils d'adoption et de tendresse, vice-roi de ce beau royaume, le maréchal Masséna, l'*enfant chéri de la victoire*, me payaient avec ma monnaie. Opposés sur ce point au prince Charles, et ensuite à l'archiduc Jean, ils vainquirent successivement à Caldiero, à Montebello, à Bassano, etc. Ney s'emparait du Tyrol, et ses soldats retrouvaient dans l'arsenal d'Inspruch des drapeaux français enlevés pendant les campagnes de 1796 et 1797 : partout mon ascendant dominait.

» D'Ulm, je fus à Augsbourg; je fis concentrer

la grande armée autour de Munich, où j'entrai le 24 octobre. Je rougis de la réception que me fit la reconnaissance des Bavarois, il est vrai que j'avais fait beaucoup pour eux, que depuis j'ai beaucoup fait, que maintenant je vais faire encore, car je veux agrandir ce royaume de manière à le rendre respectable. Certes, si là jamais on est ingrat envers moi, il n'y aura plus que de la félonie sur la terre.

» Je passe rapidement sur une foule de faits d'armes qui, isolés, eussent à eux seuls, fait la gloire d'une nation, et qui seront conservés à l'éternel honneur de la France. Néanmoins je ne peux taire l'héroïque, ou plutôt le fabuleux, le mythologique combat de Diernestein, livré le 11 novembre par le maréchal Mortier, commandant ses QUATRE MILLE SIX CENTS FRANÇAIS, et ayant pour adversaires TRENTE MILLE RUSSES.

Déjà l'une des trois divisions de l'armée russe, accourue au secours de l'Autriche, était arrivée en ligne avec le feld-maréchal Kutusoff; déjà celui-ci s'était heurté sans gloire contre mes soldats, mais jamais il n'avait éprouvé un revers comme celui dont Diernestein fut témoin; lieu autrefois célèbre à cause du séjour contraint qu'y fit un prisonnier du duc d'Autriche, le célèbre Richard *Cœur-de-Lion*, roi d'Angleterre. Là, possédant les avantages du nombre, des localités et du terrain, trente mille Russes avec quelques Autri-

chiens, j'aime à le redire, attaquèrent vainement avec une rage toujours croissante mes quatre mille six cents héros.

» Mortier, avec sa poignée d'hommes, soutint des chocs à renverser une armée; il ne fit aucune faute, il profita habilement de chaque incident, secondé, il est vrai, avec autant de courage que d'intelligence par ses quatre mille six cents lions, et en particulier par les généraux Gazan, qui surpassa la bravoure humaine et l'habileté militaire, et Dupont, etc.; les colonels Taupin, Ritay, qui fut blessé grièvement; le major Henriod, qui, pour sa part, rendit croyables les hauts faits des Roland, des Renaud, des Amadis.

» Le major Henriod, après des efforts sans second, et auquel sur ce point il ne restait que quatre mille combattants, se voyant cerné par l'ennemi, se jeta au front de sa colonne, et d'une voix de tonnerre leur dit : « Camarades, nous » sommes environnés par trente mille russes, et » nous ne sommes que quatre mille, mais les Fran- » çais ne comptent pas leurs ennemis; nous leur » passerons sur le ventre. Grenadiers du 100e ré- » giment, vous aurez l'honneur de charger les » premiers! Souvenez-vous qu'il s'agit de sauver » les aigles françaises!!! »

» Tous unanimement répondirent : « Major, » nous sommes tous grenadiers!!! » Six boulets restaient seuls des munitions d'artillerie, ils fu-

rent si habilement employés qu'ils renversèrent deux murailles sur l'ennemi. On recommença la mêlée, les Russes furent repoussés, refoulés, débandés bientôt, et frappés d'une terreur irrésistible, ils se mirent à fuir avec tant d'épouvante et de précipitation, qu'il fallut près de cinq heures pour que leurs chefs pussent les rallier, mais bien loin du champ de bataille et au-delà des rives du Krems, qu'ils avaient repassé précipitamment.

» Cette journée glorieuse fut trop meurtrière, nous perdîmes en tués, blessés ou prisonniers, douze cents des nôtres; les Russes comptèrent six mille cadavres des leurs, dont cinq cents brûlés dans un village, et par leurs camarades, qui les prirent pour des Français. Le général Schith, autrichien, deux autres généraux, plusieurs officiers supérieurs, furent aussi tués, et le butin considérable.

» Dès lors, partout je fus vainqueur, nulle résistance sérieuse ne me fut opposée, je me logeai en avançant de Vienne dans l'abbaye de Molk, où je demeurai jusqu'au 13 novembre. Déjà l'ennemi avait évacué la capitale; les troupes, l'Empereur, la famille impériale, en étaient partis; Murat l'approchait à quatre lieues de distance, et Sébastiani attendait mes ordres pour y entrer. Je vis arriver à moi une députation des Viennois, à laquelle je fis un bon accueil. La capitulation fut arrêtée, et ce même 13, Sébastiani et Murat ensuite, occu-

pèrent les faubourgs, la ville et les principales positions, aux environs.

» Jamais armée victorieuse n'inspira confiance pareille à une bourgeoisie vaincue, que celle manifestée envers nous par le peuple de Vienne. Aucune boutique ne fut fermée, les marchés demeurèrent ouverts, et les habitants déclarèrent qu'ils aimaient mieux voir les Français chez eux que des Cosaques et des Russes. J'entrai à mon tour, mais ce fut sans faste, sans pompe insultante. Messieurs, je vous adjure de le dire, vîtes-vous en moi un vainqueur irrité ou avide?

LES AUTRICHIENS PRÉSENTS.—Non, Sire...., on admira votre modération autant que votre génie.

NAPOLÉON. — Je ne vous demande pas ceci, Messieurs, je tenais seulement à votre témoignage. Je ne voulus pas me loger dans le palais impérial par égard pour mon frère, François II; j'allai m'établir au château de Schœnbrunn, dont, et à mon grand regret, étaient parties la veille les archiduchesses filles de l'Empereur. Elles eussent pu y rester, je n'en aurais pas approché, je les aurais environnées de mon respect; je ne fais pas la guerre aux dames, à moins qu'elles ne m'attaquent les premières, et cela s'est vu à mon égard (1). Je fis rendre à l'électeur de Bavière l'artillerie qu'on lui avait enlevée.

(1) Il faisait ici allusion à madame de Staël, et aux reines de Naples et de Prusse.

» Divers combats eurent lieu entre les Austro-Russes et nous à Hollabrunn, à Guntterdorf, à Waldemunchen, à Scharnitz, et toujours à notre avantage. Je passai le Danube, et le 20 novembre j'occupai Brunn, citadelle importante, bien approvisionnée, très en état de défense, et qu'on me livra sans coup férir. C'était dans la Moravie que je devais rencontrer les restes de l'armée autrichienne et les corps de celle des Russes que nous n'avions pas encore battus.

» Néanmoins, toujours porté vers la paix, j'avais envoyé vers l'Empereur Alexandre, Savary, mon aide-de-camp. Il revint me trouver, il m'annonça qu'il fallait se disposer à combattre. La jactance des officiers russes entraînant l'irrésolution de l'Empereur, excité d'ailleurs par les agents de l'Angleterre et par la cour autrichienne, S. M. l'Empereur Alexandre m'expédia en retour son aide-de-camp, le prince Dolgorouky. Ce jeune homme, sans science, et présomptueux comme tous les médiocres, me fit, au nom de son souverain, des propositions que je n'eusse pas accordées, si les alliés vainqueurs eussent envahi les deux rives de la Seine; il voulait que je cédasse la Belgique, que j'abandonnasse la couronne d'Italie, etc., et autres pauvretés semblables; je le congédiai, et l'on ne songea plus qu'à s'attaquer réciproquement.

» Les trois armées, les trois Empereurs, qui al-

laient donner le nom à une de ces batailles gigantesques qui décident du sort des peuples, se rassemblèrent dans la Moravie, auprès du fameux village d'Austerlitz. Là, je montai à cheval, je parcourus mes lignes, je fus salué par les acclamations ordinaires, et déterminé à en finir par un coup d'éclat, je fis répandre dans les rangs la proclamation suivante :

« Soldats, l'armée russe se présente devant » vos yeux pour venger l'armée autrichienne » d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous » avez battus à Hollabrunn, et que depuis vous » avez poursuivis constamment jusqu'ici; les positions que nous occupons sont formidables, et » pendant qu'ils marcheront pour tourner ma » droite, ils me présenteront le flanc.

» Soldats, je dirigerai moi-même vos bataillons; je me tiendrai loin du feu, si, avec votre » bravoure accoutumée, vous portez le désordre » et la confusion dans les rangs ennemis; mais si » la victoire était un moment indécise, vous verriez votre Empereur s'exposer aux premiers » coups, car la victoire ne saurait hésiter dans » cette journée surtout, où il y va de l'honneur » de l'infanterie française, qui importe tant à » l'honneur de toute la nation.

» Que sous prétexte d'amener les blessés, on ne » dégarnisse pas les rangs, et que chacun soit » bien pénétré de cette pensée, qu'il faut vaincre

» ces stipendiés de l'Angleterre, qui sont animés » d'une si grande haine contre notre nation.

» Cette victoire finira notre campagne, et nous » pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où » nous serons joints par les nouvelles armées qui se » forment en France, et alors, la paix que je ferai » sera digne de mon peuple, de vous et de moi. »

» Ce fut vers le coucher du soleil que cette proclamation imprimée fut distribuée dans les divers cantonnements. Dès que la nuit fut tombée, il me prit fantaisie de parcourir les lignes et de visiter certains bivouacs en avant du quartier-général. Je sortis donc de ma baraque en terre et en paille, incognito, caché sous ma redingote grise et sous un manteau brun, mais je ne tardai pas à être reconnu, malgré les précautions les plus sévères. A peine mon nom eut été prononcé, à peine m'eut on aperçu, que je fus salué par des acclamations qui, de proche en proche, s'élevèrent de tous les régiments dont je m'approchais. C'était la veille de l'anniversaire de mon couronnement impérial, je ne sais qui en rafraîchit la mémoire du soldat; toutefois fut-il, qu'enthousiasmés par mon aspect, et voulant fêter cette auguste cérémonie, tout à coup chaque homme et chaque compagnie ou escadron saisissent la paille sur laquelle ils reposaient, l'accommodent prestement au bout de perches ou de baïonnettes, et instantanément y mettent le feu.

» Ce fut certes une bizarre et même une magnifique illumination que celle improvisée ainsi par l'amour de mes braves, et qui resplendit uniformément dans la plaine immense de Schlapanitz, au milieu des ténèbres, dont, pour quelques minutes, elle éclaira la noirceur. Je sus que ce spectacle extraordinaire et inattendu, présage de ma victoire, avait porté une sorte d'effroi chez l'ennemi, en lui faisant croire mon armée beaucoup plus considérable qu'elle ne l'était en effet.

» Pendant que suivi de mon état-major, qui était venu me rejoindre dès que mon incognito avait pris fin, je parcourais les divers bivouacs, un vieux grenadier se posant immobile devant moi, et exécutant le cérémonial militaire en usage pour tout soldat qui veut parler à son souverain :

« Sire, dit-il (et son propos se rapporta à une phrase de ma proclamation), Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer ; je te promets, au nom de mes camarades, que tu n'auras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons, demain, les drapeaux et l'artillerie russe, pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement.

— Je ne doute pas de la chose si tous te ressemblent, repartis-je, car tu es un lapin qui me suis depuis long-temps.

—Un peu, la République et toi ! J'étais en Amérique avec Rochambeau ; j'entrai en Belgique avec Dumourier ; j'ai parcouru le Rhin, avec tes

plus habiles généraux. Tu m'emmenas en Italie, où nous fîmes cinq campagnes en un an. Je te suivis en Égypte, où les Mamelucks et les crocodiles, avec les *serpents à sonnettes*, ne se mouchaient pas du pied. A la bataille des Pyramides, j'ai aiguisé mon sabre sur la grande bête qu'on appelle le Sphinx. Au Thabor, je pris ma part d'une brillante journée; à Marengo, je fus blessé, mais je fus me coucher dans un drapeau que j'avais enlevé au prix de mon sang..... Et me voilà!!!

— Quoi! m'écriai-je, sans grade, sans croix, pour tant de beaux faits d'armes!!

— Dam! répliqua-t-il avec une modestie adorable, c'est qu'il y en a tant d'autres qui ont fait mieux. D'ailleurs, l'écriture n'est pas ma payse.

— Du moins prends ceci, dis-je, et songe que tu vas porter la croix qui pendait à la boutonnière de ton Empereur. »

» Ce rocher sur un champ de bataille, ici se mit à pleurer de joie comme un enfant. Je lui tendis la main: il la baisa. Moi, l'attirant, je le serrai sur ma poitrine.

— Mon vieux, ajoutai-je, vas dire à tes camarades, que c'est eux tous que j'embrasse en toi.

» Ma mémoire se rappelle avec bonheur les expressions d'allégresse et de délire qui retentirent de mille côtés à cet acte si simple et à ces

paroles sorties de mon âme : ce furent des cris, une ivresse !!! Aussi, lorsque je rentrai dans mon palais de boue et de torchis, je m'écriai avec une douleur sincère : « Voilà, certes, la plus belle soirée de ma vie.... Pourquoi faut-il que demain je perde tant de mes enfants. Cette pensée est affreuse ; elle empoisonne la douce satisfaction qu'ils viennent de me donner. »

» Le reste de la nuit se passa dans des transports pareils. Son calme ordinaire fut troublé par les cris de *vive l'Empereur !* Et moi, qui les écoutais, je demeurais invincible.

» Le 2 décembre 1805 fut un grand jour. Il glaçait fort, mais le soleil se leva pur, et le ciel demeura sans nuages. Bien avant ce moment, et à une heure du matin, les divers généraux autrichiens et russes furent avertis que l'on allait combattre, et tous reçurent leurs instructions à ce sujet. Kutusow, quoique bien près de nous, se trompa sur mon plan. Il crut que j'avais le projet, d'affaiblir le centre de mon armée pour renforcer ma droite ; et plein de cette erreur, il manœuvra d'abord en conséquence. Une telle faute lui coûta cher.

» Le soleil, viens-je de dire, monta sur l'horizon avec une pompe remarquable ; aussitôt qu'il parut, je courus aux premières lignes, et je les parcourus toutes. J'examinai en détail chaque régiment, parlant à tous, leur rappelant leurs beaux

faits d'armes, et par là les excitant à surpasser la gloire déjà acquise. Quand je fus au front du 55e :

« Enfants, leur dis-je, ressouvenez-vous qu'il » y a nombre d'années que je vous surnomme » le *terrible*. »

» Au 28e, presque tout composé de conscrits du Calvados et de la Seine-Inférieure :

« J'espère, dis-je en passant, que les Normands » se distingueront aujourd'hui. »

» A un autre, où je remarquai une foule de physionomies languedociennes et bordelaises :

« Allons, m'écriai-je, messieurs les Gascons, » souvenez-vous que votre pays a produit à lui seul » plus de maréchaux de France que dix autres » provinces ensemble. »

» Pendant ce temps, les ombres s'effaçaient, la perspective se déroulait, et on put voir les hauteurs de Pratzen se dégarnir rapidement et les ennemis descendre dans la plaine au pas de charge. Dès cinq heures, les Russes avaient commencé leurs divers mouvements. Les alliés réunissaient à eux deux cent mille hommes. Je dirigeais cent soixante à cent soixante-dix mille Français tout au plus. Il y avait inégalité de nombre, et non, grâce à Dieu, de courage et d'expérience.

» Trois colonnes russes, une autrichienne, attaquèrent d'abord ma droite. La cinquième, toute de cavalerie, forte de quatre-vingt-deux escadrons, commandés par le prince de Lichtteinstein, s'a-

vança aussi pour protéger les manœuvres, et celles de la troisième colonne principalement. L'avant-garde aux ordres du prince Bagration, se mit aussi en marche par les hauteurs de la colline et de Dwarosckna, pour y établir d'importantes batteries. Le grand-duc Constantin, avec sa division, forte de dix bataillons et de dix-huit escadrons, devait, en suivant les collines en avant d'Austerlitz, appuyer la cavalerie de Lichtteinstein et l'infanterie de Bagration.

» Ainsi, tout se déciderait, selon le maréchal Kutusow, selon ce que ferait sa gauche.

» Je voyais tout cela, et je méditais mon plan de victoire. Comprenant que l'impulsion donnée aux corps ennemis mettrait en eux un fort intervalle, qui, presque, permettrait de les attaquer isolément, je fis signe au maréchal Soult, posté assez près de moi, de venir me rejoindre. Alors je lui dis :

« Combien de temps pensez-vous qu'il faudrait pour atteindre les hauteurs de Pratzen ?

— Moins de vingt minutes, me répondit-il. Et d'ailleurs le brouillard, encore stationnaire et qui couvre le fond de la vallée où nos troupes sont portées, la fumée des bivouacs qui s'éteignent, déroberont sur ce point tout mouvement que Votre Majesté voudra commander.

» En ce cas, dis-je, attendons encore quinze minutes. »

» Déjà j'avais ordonné au maréchal Bernadotte

d'attaquer en traversant le ruisseau de Sirzockowitz. Me tournant vers les troupes prêtes à combattre, je leur dis brièvement :

« Soldats! souvenez-vous que cette bataille doit être un combat de géants. Il faut finir la campagne par un coup de tonnerre qui confonde l'orgueil de nos ennemis, et apprenne enfin au monde que nous n'avons pas de rivaux. »

» Soult alla exécuter mes ordres vers le village de Kobelnitz, où il rencontra en arrière la belle division du brave Saint-Hilaire. Lui aussi voulut parler à la troupe; et, s'adressant au 10e d'infanterie, dit :

« Rappelez-vous qu'en Suisse, en 1799, vous battîtes les Russes.

— Nous ne l'avons pas oublié, répondirent les braves soldats, et nous nous flattons que l'on en dira autant de cette journée. »

» Vandamme avec sa division suivit celle-là, le général Legrand avec la sienne, qui formait l'extrême droite, devait d'autant plus garder sa position, que ce serait là par où l'attaque débuterait.

» Je négligerai dans le compte-rendu de cette bataille une multitude de faits importants et partiels, c'est l'ensemble seul que je veux décrire. On se battait vivement sur la gauche, on se battait chaudement sur la droite, et avec des succès partagés; mais comme je l'avais deviné, le plan de bataille de l'ennemi tendait à mettre de la confusion dans

son ensemble. Les corps séparés par trop de distance, ne pouvaient réciproquement ni s'aider à vaincre ni se défendre en cas de malheur. Je vis que l'aile gauche s'éloignait trop du centre; pour l'appuyer, aussitôt je fis marcher vers celui-ci une partie des divisions que je gardais rassemblées, de manière à ce qu'elles coupassent les trois colonnes dont j'ai parlé d'abord, et qui étaient très-isolées. Néanmoins, je conservai sur les monticules de Kobelnitz et de Schlapanitz ma réserve, formée de dix bataillons de ma garde impériale et de dix bataillons de grenadiers, conduits par Oudinot, qui n'était pas guéri de ses dernières blessures.

» Soult, d'après mes injonctions, fit avancer les divisions de Saint-Hilaire, de Bernadotte, de Rivaud et de Drouet; à gauche marchaient la cavalerie et le prince Murat; à sa tête le maréchal Lannes flanqué des divisions Caffarelly, à droite de celle Suchet, et à gauche se portait en avant de la chaussée occupée par le prince Murat, sous les ordres duquel était le général Kellermann. Là s'engagea un rude combat, soutenu, du côté des Austro-Russes, par le grand-duc Constantin, les princes Lichtteinstein et Bagration, le lieutenant-général Uwarow. Les divisions Caffarelly, Drivaud et Drouet, celle de Kellermann, soutinrent le choc terrible, et rendant avec usure les coups qu'ils recevaient, mal-menèrent et repoussèrent cette forte portion de l'armée ennemie.

» Alors, l'empereur Alexandre avec le général Kutusow, se présentèrent à la tête de la quatrième colonne, qui commençait à s'ébranler, pour soutenir l'action si vigoureusement engagée ailleurs; ils arrêtèrent son élan pour mieux le combiner avec celui des autres, et celle-ci se complétait par d'autres corps qui se réunissaient dans le temps que la mêlée de Telnitz avait lieu.

» A neuf heures et demie du matin, cette colonne du centre ennemi, forte de quinze mille hommes, vit tout à coup dans un vallon, en avant de Pratzen, les trois brigades françaises des généraux Morand, Thiébault et Varé; elle s'empara avant elles du village de ce nom, franchit un pont avancé et se prépara à combattre, mais avec une sorte d'hésitation, car les calculs de Kutusow étaient trompés, il s'attendait à attaquer, et c'était lui qui l'était presque. Il comprit l'importance de Pratzen, position dominante, et dont la possession décida le gain de la bataille générale.

Les brigades Morand et Thiébault s'avancèrent tranquillement et en un ordre admirable, suivies de celles du général Varé, qui faisaient mine de couper les communications entre Kutusow et le prince de Lichtteinstein; les Russes tentèrent de repousser les nôtres, qui, sans faire feu, venaient rapidement. La fusillade ne commença qu'à vingt pas du front ennemi, elle lui fit un mal énorme et troubla ses mouvements. L'empereur Alexandre

(et je me plais à le dire à sa juste louange), qui, dans cette circonstance, s'exposait en simple soldat, afin d'animer les siens, tenta de nous prendre en flanc sur ce point, et là s'engagea une horrible mêlée, qui nous fut fatale à bien des égards. Beaucoup y perdirent la vie : le colonel Mazas du 14ᵉ y fut tué, ainsi que Richebourg, aide-de-camp de Thiébault ; Lamothe-Houdard, colonel du 36ᵉ, y fut grièvement blessé.

» D'une autre part, Soult avait fort à faire ; une fausse manœuvre compromit là le succès un instant ; un bataillon du 4ᵉ de ligne, environné par des masses nombreuses, y fut sabré, et, de mon éternel désespoir, l'une de mes aigles, tomba au pouvoir des Russes: cependant le mal fut réparé, et là aussi, nous ne cédâmes pas.

» Kutusow, sur ces entrefaites, s'imagina que, pour arrêter l'élan de mes divisions victorieuses, il fallait diriger contre elles une charge générale et à la baïonnette, afin de nous culbuter des hauteurs de Pratzen ; il donna cet ordre, et aussitôt les brigades autrichiennes et russes s'élancèrent la baïonnette en avant. Mais ceux à qui elles avaient à faire, loin de s'étonner et de reculer surtout, les reçurent avec calme et bravoure, avec un feu bien nourri, ce qui causa parmi elles un horrible ravage en éclaircissant leurs rangs. Les nôtres, attaqués également par leur flanc droit, maltraitèrent plus encore les brigades du général

russe Micorddowick, deux généraux-majors de celles-ci y furent dangereusement blessés; MM. Berg et Repneinskoï.

» Cette résistance croissant au lieu de faiblir, jeta le désordre dans les rangs des coalisés, effrayés aussi des pertes énormes qu'elle leur causait. A cette vue, le général autrichien Sürezech se mettant à la tête de trois bataillons de ses compatriotes, et déployant une bravoure héroïque, fut sur le point de nous ébranler; il fut blessé, ses soldats décimés, ils perdirent leur enthousiasme, et tout fut dit. Les Français, au lieu de se défendre, continuèrent leur mouvement d'avant, et parvinrent, après des efforts inouïs, sur le plateau de Pratzen, qu'ils occupèrent dans toute son étendue. L'ennemi repoussé sans retour, se mit à fuir précipitamment en abandonnant toute son artillerie. Ce qui acheva la déroute, fut l'art avec lequel le maréchal Soult lança sur ce point plusieurs de nos batteries, dont le feu infernal causa un grand ravage dans les bataillons ennemis. Les Autrichiens principalement furent écrasés en cette circonstance, ils laissèrent morts sur le champ de bataille un général, six officiers supérieurs, et deux mille soldats.

» De son côté, le prince de Lichtteinstein instruit de la mésaventure des corps postés sur les hauteurs de Pratzen, y envoya des troupes qui, si elles ne purent changer la face des choses, aidè-

rent au moins à rallier les vaincus de ce côté. Il en arriva que la bataille continuant ailleurs, le général Kollowrath demeura tranquille au bas de la colline de Pratzen, entre ce village et celui de Krenowitz ; d'une autre part, à Blazowitz, le grand-duc Constantin combattait avec avantage contre la division Drouet, ce qui amena au secours de celle-ci la compagnie d'artillerie du 6e, commandée par le capitaine Charrue, qui, à l'aide d'une batterie de six pièces, arrêta les Russes, les contint, ce qui, ranimant le 27e léger, les 94e et 95e de ligne (la division de Drouet), les ramena à la charge avec tant de véhémence, que là, pareillement, l'ennemi fut culbuté.

» La cavalerie russe, témoin de cette déroute, accourut pour la changer en succès, mais elle se trouva face à face avec la cavalerie de ma garde impériale, que j'avais fait avancer sur ce point, et que commandait le maréchal Bessières, cette fleur des braves. Rapp, sans peur et sans reproche, Morlant, impétueux et plein de vaillance, chargèrent avec tant de vivacité, que les cavaliers russes, battant en retraite, repassèrent entre les régiments de la division Drouet qui, à bout portant, leur tuèrent beaucoup de monde. Le prince Repnin, l'un des colonels des chevaliers-gardes, fut blessé dans un combat corps à corps avec mon général Rapp, et se rendit prisonnier à celui-ci. Ce fut à cet engagement furieux que le colonel Mor-

Maréchal de France.

Publié par PH Krabbe

land perdit la vie; la mitraille qui venait de frapper un si bon officier, atteignit à la cuisse le colonel Gérard (1); là périt aussi le chef d'escadron Chaloppin, aide-de-camp de Berthier.

» Il résulta de ces charges heureuses la retraite sur Austerlitz, de toute la garde impériale russe, et l'occupation en avant pour nous des villages et positions de Krenowitz et de Blazowitz.

» Partout la victoire se décidait à couronner mes armes. Le maréchal Lannes conduisant, ai-je dit, les divisions Caffarelly et Suchet sur la chaussée de Brunn à Olmutz, repoussa également, après une résistance opiniâtre, les corps aux ordres du prince Bagration. On se disputa un mamelon connu dans le pays sous le nom de *Mausolée du Santon* (2), qui nous demeura enfin, et le prince Bagration, vaincu sur toute la ligne, fut, lui aussi, contraint à se replier vers Austerlitz.

» Là encore, on nous cédait le champ de bataille, mais après avoir dépassé Telnitz et Sokolnitz, les trois premières colonnes des Austro-Rus-

(1) Aujourd'hui Maréchal de France, Grand Chancelier de la Légion-d'Honneur, etc.

(2) *Santon*, moine turc. Un de ces religieux avait été enseveli en ce lieu, dans le temps où la Moravie faisait partie de l'empire Ottoman. Huit jours avant la bataille, Napoléon en parcourant la campagne et parvenu à ce lieu avait dit à son escorte: « Examinez bien cette position, car avant peu elle deviendra très-importante. »

ses, sans point de contact avec le reste de leur armée, et formant une masse d'environ trente mille hommes, commandés par le général Buxhoewden, attaqua vigoureusement la division française du général Friand et une seule brigade de celle de Legrand, formant à peine un effectif de six mille soldats ou pour mieux dire d'autant de héros; mais au lieu de passer sur le corps à une force autant minime, elle fut arrêtée par les prodiges de valeur de celle-ci, et bientôt même repoussée, traversée, éparpillée, de manière à neutraliser ses efforts. Ce fut, je le répète, un miracle, que cette victoire enlevée à la baïonnette à de dignes ennemis, véritables murailles animées, et qu'on s'étonnait d'avoir vaincus, tant ils disputaient le champ de bataille. Deux de ces colonnes russes dispersées dans leur retraite et ayant perdu presque la raison, coururent vers un vaste étang glacé et tentèrent de le traverser, afin de nous échapper plus vite; notre artillerie rompit la glace sous leurs pieds, de sorte qu'une portion nombreuse de cette partie de l'armée coalisée se noya dans les eaux de l'étang, où vint périr également une multitude de Russes de la division Przybyschewsky poursuivie par celle française du général Thiébault, qui reçut là une blessure grièvе. Le général russe et six mille hommes furent faits prisonniers, et il en périt dans le lac au moins autant; nous leur enlevâmes toute leur artillerie.

Ce ne furent pas les seuls malheurs de ce genre qui frappèrent les Russes ; ceux opposés de nouveau au maréchal Soult, vainqueur à Pratzen, se trouvèrent tout à coup assaillis, non seulement par les divisions qu'il commandait, mais encore par la garde à pied et la division de grenadiers d'Oudinot, que j'avais dirigées vers ce lieu, où je me portai moi-même avec l'artillerie légère de ma garde. Je dirigeai leur route vers la chapelle de Saint-Antoine, située au dessus du village d'Augezd et vers le château de Solkenitz.

» Là, l'ennemi pressé de toutes parts, et cherchant une retraite prompte et sûre vers Augezd, conduisit un parc de cinquante pièces d'artillerie sur une digue submergée et au travers d'un lac voisin ; la masse énorme qui pressa la glace, la fit rompre, elle se brisa, s'entr'ouvrit, et les soldats, les artilleurs, les officiers, les généraux, les canons, les munitions de diverses sortes, tout fut englouti, tout disparut. Ce fut une horrible catastrophe que je déplorai douloureusement. Le nombre des noyés fut considérable. Là à peu près, on fit prisonnier l'un des généraux en chef de l'Empereur Alexandre, c'était un émigré français, l'ex-marquis de Langeron ; il me fut amené. Savary me conseilla de le traiter comme transfuge, pris les armes à la main.

» — Fi donc, dis-je à mon aide-de-camp, me proposerez-vous d'imiter la conduite de nos pro-

consuls féroces, je regarderai toujours comme un frère malheureux tout militaire vaincu sur le champ de bataille.

» Au lieu donc de faire fusiller M. de Langeron, je le fis venir devant moi, et feignant d'ignorer son origine.

Moi. — Monsieur le général, dis-je, qui commande l'armée russe?

Langeron. —Sire, c'est l'Empereur Alexandre.

Moi. — Je vous demande le nom de votre général en chef.

Langeron. — Le général Kutusow.

Moi. — A la bonne heure, car l'Empereur, mon frère, est trop jeune encore pour diriger une armée.

Langeron. — Il a pourtant, Sire, l'âge ou à peu près qu'avait Votre Majesté en 1796.

» Ce propos me parut un peu courtisan, et comme je déjeunais, je pris prétexte, pour ne pas le relever, de verser du vin dans un gobelet de vermeil, et le présentant au prisonnier je dis: « Buvez, M. de Langeron, c'est du vin de Bour» gogne, il vous fera plaisir, vous le connaissez.»

» Ce fut la seule allusion qui me servit à lui prouver que je le savais Français et Bourguignon.

» Enfin, la division Vandamme, renforcée de la division Bourlier, alors commandée par le général de brigade Margaron, donna le dernier coup

de collier et détermina le gain de la bataille. Elle emporta Telnitz, déjà pris et repris à diverses fois, et qui, celle-ci, ne nous fut plus enlevé. Notre artillerie, admirablement placée, foudroya la cavalerie, l'infanterie ennemie; en tua bon nombre. Des bataillons entiers périrent dans les glaces brisées des lacs, mais le dévoûment de cette cavalerie, presque toute autrichienne, laissa le temps au général Dochtorow de rallier divers bataillons, faible noyau d'environ huit mille hommes, et qui dut à la nuit trop tôt arrivée, de ne pas tomber en mon pouvoir.

» Ainsi, de toutes parts, la retraite de l'armée entière des alliés, s'effectua par Borcowitz en grande partie; le reste alla où il put, mais lassé, découragé, abîmé, démoralisé surtout et incapable de rien entreprendre. L'Empereur François II, l'Empereur Alexandre Ier, l'un consterné, l'autre couvert de honte, se retirèrent précipitamment à Hodiegitz, en arrière du village d'Austerlitz, tandis que mes troupes triomphantes occupèrent cette nuit sur les hauteurs, si vivement disputées, les positions où la veille, et le cœur plein d'espérances, les alliés avaient bivouaqué.

» J'ai dit que mes soldats appelaient cette bataille celle des *Trois-Empereurs;* je lui imposai dans mon bulletin le nom d'Austerlitz, qui a prévalu. Elle coûta aux Austro-Russes quarante mille hommes tués, blessés ou captifs; six cents Autri-

chiens, dix-huit mille Russes périrent par le fer, le feu et l'eau. Nous déplorâmes la fin glorieuse de deux mille des nôtres, et quatre à cinq mille restèrent momentanément mis hors de combat, mais ils tardèrent peu à rentrer dans les rangs.

» On compta parmi nos blessés illustres les généraux de division et de brigade Saint-Hilaire, Kellermann, Walther, Salhubert, décédé peu de jours après, Thiébault, Sébastiani, Rapp et Compans; ensuite Lacour, Digeon, Bessières, Gérard, Mariz; les colonels, Perrier, Guy, Schwither, Ohrissot, Rubier, Mobillard, Profit; les chefs de bataillons Beyermonn, Bohin, Thiry, Grumblot, Boudichon, Trévilliers, David; les chefs d'escadron, Tervé, Geist; les capitaines des chasseurs de la garde, Puzot, Barbanègre, Guyot, Fournier, Adet, Bayeux, Menager et Rollet, lieutenants des chasseurs de la garde: les colonels Morland, Mazas; le chef d'escadron Chaloppin et plusieurs autres furent tués.

» Pour être juste, je devrais nommer tous les généraux, officiers et soldats, car du premier au dernier ils rivalisèrent de zèle, de bravoure et de dévoûment. Cette proclamation-ci leur peignit ma reconnaissance :

« Soldats, je suis content de vous !!! vous avez » à la journée d'Austerlitz, justifié tout ce que » j'attendais de votre intrépidité; vous avez dé» coré vos aigles d'une gloire immortelle! une ar-

» mée de cent mille hommes, commandée par les » Empereurs d'Autriche et de Russie, a été en » moins de quatre heures, ou coupée ou disper- » sée, ce qui a échappé à votre feu s'est noyé dans » les deux lacs.

» Quarante drapeaux, les étendards de la garde » impériale de Russie, cent-vingt canons, vingt » généraux, plus de trente mille prisonniers, sont » les résultats de cette journée à jamais si célè- » bre. Cette infanterie tant vantée et en nombre » supérieur, n'a pu résister à votre choc, et dé- » sormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. » Ainsi, en deux mois, cette troisième coalition a » été vaincue et dissoute. La paix ne peut être » éloignée, mais, comme je l'ai promis avant de » passer le Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous » donne des garanties et assure des récompenses » à nos alliés.

» Soldats, lorsque le peuple français plaça sur » ma tête la couronne impériale, je me confiai à » vous pour la maintenir dans ce haut état de » gloire, qui seul pouvait lui donner du prix à mes » yeux; mais dans le même moment, nos enne- » mis pensaient à la détruire et à l'avilir, et cette » couronne de fer conquise par le sang de tant de » Français, ils voulaient m'obliger à la placer sur » la tête de nos plus cruels ennemis. Projets témé- » raires et insensés que le jour même de l'anni- » versaire de votre Empereur vous avez anéantis

» et confondus! vous leur avez appris qu'il est » plus facile de nous braver, de nous menacer, » que de nous vaincre.

» Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire » pour assurer le bonheur et le repos de la pa- » trie sera accompli, je vous ramènerai en » France. Là, vous serez l'objet de mes tendres » sollicitudes; mon peuple vous reverra avec joie, » et il vous suffira de dire : *J'étais à la bataille* » *d'Austerlitz*, pour qu'on vous réponde : VOILA UN » BRAVE. »

» Déjà la veille, en lisant les rapports qui me venaient de tant de marques de courage, je m'étais écrié : « Je manque de puissance pour ré- » compenser dignement tant de braves. » Je me tournai ensuite vers mon état-major :

« Messieurs, lui dis-je, j'ai livré vingt batailles aussi chaudes que celle-ci, mais je n'en ai vu aucune où la victoire ait été aussi promptement décidée, et ses destins aussi balancés. »

» Un commandant de l'artillerie russe fait prisonnier, dit en passant devant moi, et emporté par le désespoir : « Sire, faites-moi fusiller, je viens de perdre mes canons. » Et moi alors, en réponse à ce propos insensé : « Jeune homme, dis-je, j'apprécie vos regrets, mais on peut être battu par mes braves et conserver encore une part de gloire. »

» Un carabinier du 10e de ligne avait eu le bras

gauche emporté par un boulet de canon ; il dit à son camarade qui, chargé de son bagage, le traînait à l'ambulance : « Donne-moi mon sac et mon fusil, je puis les porter et marcher sans toi, retourne au combat, un jour comme celui-ci, les hommes de cœur sont utiles, tu y tiendras la place de deux. — T'as raison, Fanfan, répondit l'autre, que le chirurgien et Dieu te guérissent, je vais, moi, te venger ; et vive l'Empereur! »

» Le général Valhubert venait d'avoir la cuisse emportée, ses soldats se préparaient à l'emporter à l'ambulance : « N'en faites rien, dit-il, l'ordre du jour nous l'a dit : « Reprenez vos rangs, et feu » à l'ennemi. » Si vous êtes vainqueurs, eh bien! alors, il sera temps de m'emmener d'ici ; dans un cas de défaite, que m'importe un reste de vie... » Puis, il ajouta : « Que n'ai-je plutôt perdu un bras, je pourrais combattre de l'autre, et mourir à mon poste. »

» Vingt-quatre heures plus tard, et presque à son instant dernier, ce brave sous-supérieur m'écrivit en ces termes :

« SIRE,

« J'aurais voulu faire plus pour vous, je » vais mourir, je ne regrette pas la vie, puisque » j'ai participé à une victoire qui vous assure un » règne heureux. Quand vous penserez aux bra- » ves qui vous étaient dévoués, souvenez-vous de » moi ; il me suffit de vous dire que j'ai une fa-

» mille, je n'ai pas besoin de vous la recommander (1). »

» J'ajouterai qu'en retour de tant de drapeaux, d'étendards, d'enseignes, enlevés à l'ennemi, un de mes bataillons écrasé avait perdu l'aigle du régiment, le 4e de ligne. Six jours après, passant en tête de ce bataillon malheureux :

« Soldats, dis-je d'une voix triste et sévère, qu'avez-vous fait de l'aigle que je vous avais confiée, vous aviez juré qu'elle vous servirait de point de ralliement et que vous la défendriez au péril de votre vie; ce serment, comment l'avez-vous tenu?

» Tous, consternés, tous, accablés du poids de la douleur héroïque, se taisaient; je voyais de grosses larmes couler sur les joues bronzées de ces hommes de fer; plus d'un grenadier mordait sa lèvre avec rage. Le major Bigarré, officier autant courageux que plein d'énergie, et qui commandait ce régiment, osa me répondre qu'au milieu du combat et dans la fumée, le porte-dra-

(1) L'Empereur accomplit les derniers vœux du brave Valhubert. Il se chargea de sa famille, ordonna qu'un monument serait élevé au lieu où il avait été blessé, que son nom fût donné à la place de Paris qui se trouve entre le Jardin-des-Plantes et le pont d'Austerlitz, et qu'on sculptât en marbre sa statue. Les noms des colonels Morland et Bourdon furent donnés aussi à la place opposée à celle-là dans Paris.

Victoires et Conquêtes, tom. xv, p. 271.

peau ayant été tué, ses camarades, occupés à se défendre, n'avaient vu tomber ni l'aigle ni lui; que la division ayant fait un mouvement à droite, le bataillon, forcé de le suivre, ne s'était aperçu que loin de là de son malheur, que ne pouvant retrouver son aigle, il s'était précipité au milieu de deux régiments russes, et leur avait enlevé deux étendards.

» — Les voilà, Sire, dit alors un grognard qui les tenait à la main, nous espérons que S. M. I. nous les changera contre un aigle. Quant à la nôtre, Sire, faites attention qu'elle n'a pas été prise, mais perdue, qu'on l'a ramassée et non enlevée, qu'enfin, c'était un acte d'escamotage pour qui s'en faisait gloire, tandis que ces chiffons-ci sont arrosés du sang de leurs défenseurs et du nôtre.

» Je fis semblant de réfléchir, de balancer, puis m'avançant à deux pas du bataillon, je lui criai d'une voix puissante : « Officiers et soldats, me » jurez-vous qu'aucun de vous ne s'est aperçu de » la perte de son aigle, et que si vous eussiez vu » qu'on vous la ravissait, vous auriez pour la retenir péri plutôt sur le champ de bataille, car un » soldat qui a perdu volontairement son drapeau, » a tout perdu, oui, tout son honheur, qui est plus » que la vie?... »

» Chaque militaire, sans hésiter, sans rougir (car ils étaient innocents), étendit la main, et

tous ensemble firent cette promesse, en ajoutant qu'ils défendraient l'aigle qu'on leur accorderait avec l'intrépidité qu'ils avaient mis à enlever les deux drapeaux qu'ils m'offraient en retour.

» En ce cas, dis-je en souriant, je vous rendrai votre aigle, mais à la fin de la campagne, puisque ne pouvant, n'osant supposer ou prévoir un tel malheur, je n'avais pas apporté des aigles de rechange. Cette leçon produisit le meilleur effet.

» Ce fut pour moi, particulièrement, une belle et une honorable journée, je n'étais environné que de visages heureux et triomphants. La nuit se passa à recevoir des félicitations et à donner des ordres pour profiter d'une aussi grande victoire. Pendant sa durée, les deux souverains vaincus discutèrent de leurs plans à venir : Alexandre voulait se retirer, François II se soumettre. Le 3 décembre, au point du jour, je vis venir à moi le prince Jean de Lichtteinstein, à la fois diplomate et militaire, et remplissant bien ces deux emplois; il me demanda une entrevue au nom de son maître, je l'accordai pour le lendemain 4, dans mon quartier-général.

» Assurément, Messieurs, vous avez trop bien présent à votre pensée le souvenir des lieux, des évènements et des positions respectives, nul de vous niera, je présume, que libre d'écraser les deux armées en déroute, je pouvais encore faire prisonniers leurs empereurs. Je tenais à cette

époque, dans ma main, leur sort et celui de leur vaste Empire. Le leur, au moins, je le répète, le leur, et comme aussi des troupes qu'ils avaient amenées à Austerlitz contre moi. Convenez-en ou le niez... Votre silence est un aveu que je dis vrai, il me contente; l'exiger de vos paroles, vous placerait dans une situation... Dieu est témoin que si je l'eusse voulu, je pouvais livrer long-temps à d'amères larmes la Russie et l'Autriche. Je n'en fis rien... Non, je n'abusai pas de ma victoire, je fus généreux, et principalement envers l'Empereur Alexandre; lui, l'empereur François, et vous, Messieurs, oseriez-vous dire qu'à la suite de trois guerres malheureuses pour la France et pour moi, vos cabinets, maîtres de Paris, et venant de me vaincre complètement sur les rives de la Loire, si, dis-je, en un cas pareil, vous eussiez agi envers moi avec autant de clémence (1)... La Providence seule sait ce qu'eux et vous auriez fait alors.

» Quant à moi, j'arrêtai l'élan de mes brigades triomphantes, je ne mis aucun obstacle à la retraite des Russes; la parole du czar me parut suf-

(1) Les événements de 1814 et de 1815 ont donné la mesure de la générosité des cours de Russie et d'Autriche envers Napoléon; celui-ci fut toujours clément; à chaque victoire, les autres ont été impitoyables chaque fois que la fortune a été pour eux. Dieu et la postérité les jugeront au poids de leur balance, et la magnanimité du soldat couronné resplendira au dessus de la vengeance méchante et cupide de ces souverains de race impériale.

fisante, et je dois ajouter qu'il la démentit trop promptement, et que moins de deux ans après, je rencontrai ses drapeaux ennemis mêlés contre moi à ceux de la Prusse..... Ne récriminons pas, je me flatte que dans la guerre actuelle qui commence, l'Empereur Alexandre se maintiendra, et qu'il est à cette heure mon fidèle allié.

» Le 4 décembre 1805, mon armée se porta militairement sur plusieurs lignes, entre Damhorzehütz et Saroschütz; je plantai mon bivouac presque au point du cantonnement et dans une masure de boue et de paille, couverte de chaume et de branches de sapin. J'attendis le César moderne, l'Empereur d'Allemagne qui, vaincu, venait me demander la paix pour lui, comme pour son puissant allié.

» Dix minutes avant que je reçusse chez moi mon frère, l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, mes yeux, jusqu'alors distraits par tant de successions rapides des choses, se portèrent sur les murailles de ma cahute, et je fus surpris de la magnificence héroïque de la tapisserie. On s'était avisé, au lieu de brocards, de damas, ou de velours, ou de tentures de haute-lice, des Gobelins, de la garnir de haut en bas, et même au plafond, des drapeaux, étendards, guidons et enseignes, en nombre immense, enlevés aux régiments russes et autrichiens. La chose me plut d'abord,

mais la réflexion tarda peu à me faire sentir combien cette pompe triomphale blesserait mon hôte, je me hâtai de faire enlever tout ce qui eût piqué au cœur la Majesté césarienne; il n'y resta que les dépouilles russes. Celles-là et les autres furent distribuées plus tard, et par moi, au Sénat, au Corps-Législatif, au Tribunat, pour en parer les lieux de leurs séances. Le reste fut envoyé aux Invalides et à Notre-Dame.

» L'empereur François arriva dans une calèche à six chevaux, quatre piqueurs le précédaient; un couple de laquais autrichiens, un de heïduques pesaient sur le plein de derrière; à chaque portière il y avait un page; quelques hulans couraient en avant et après : ils s'arrêtèrent même à l'entrée du camp, et malgré les instances qui lui furent faites, l'officier qui les commandait arguant l'ordre impératif de son souverain, se refusa à les faire aller plus loin. Je fus sensible à cette noble marque de confiance. Ah! certes, votre maître, Messieurs, n'a jamais été sous une surveillance plus active dans son palais, au milieu de ses loyaux hulans et de sa garde noble hongroise, que lorsque mes Français répondaient de lui à l'Europe et à ses sujets en particulier.

» Les deux princes de Lichtteinsten et de Schwartzenberg, ses aides-de-camp, l'accompagnaient, et étaient dans la calèche, assis en face de lui. Il portait un habit blanc à la coupe militaire,

sa queue, démesurément longue, était aussi poudrée que sa tête : il avait, je suis contraint de le dire, la physionomie calme et la contenance embarrassée. Je fis plusieurs pas pour aller le rejoindre à la descente de sa voiture; je le conduisis dans ma *salle d'audience* (un vrai hangar), en lui donnant la main. Je tâchai par l'accueil de le dédommager de tout ce que cette démarche avait pour lui de pénible. Je me sentais à l'aise, j'aurais souhaité qu'il y fût aussi.

« Sire, mon frère, dis-je, pardonnez-moi de vous recevoir dans le seul palais que j'habite depuis deux mois.

François II, *essayant de sourire.* — Vous tirez un si bon parti d'une telle demeure, qu'elle doit vous plaire.

Moi, *citant J.-B. Rousseau :*

Dieu ne nous fit pour nos aises avoir.

François II. — Aux Tuileries, à Versailles, vous êtes mieux logé.

Moi. — A Dieu plaise que je lui en fasse les honneurs.

François II. — Plût à Dieu aussi, mon frère, dit-il vivement, que ce fût de la même manière qu'aujourd'hui, mais en changeant les rôles.

Moi, *riant.* — Vous m'excuserez si je n'ajoute pas : Ainsi-soit-il. »

» Après ce début, qui rompit la glace, lui et

moi respirâmes. Il me présenta cérémonieusement ses trois aides-de-camp; ils m'étaient connus; j'en aimais et appréciais un, le prince de Lichtteinsten aîné. Puis, nous dîmes un mot de nos affaires... Je coupai court, la civilité, d'une part, les convenances, avec elle, mon intérêt, de l'autre, ne me permettant pas de traiter ce point, et je renvoyai tout à nos plénipotentiaires. Il me demanda une trêve pour l'armée russe, en pleine déroute.

Moi. — Mais, Sire, elle est entièrement cernée, elle n'a plus aucune issue libre, je peux la contraindre à mettre bas les armes; néanmoins, je dirai à Votre Majesté que pour faire une chose agréable à mon frère, l'Empereur Alexandre, je consens à arrêter la marche de mes colonnes, et à ouvrir le passage à ses troupes, mais Votre Majesté s'engagera-t-elle à ce que cette armée retourne sur-le-champ en Russie, et qu'elle abandonne l'Allemagne ainsi que la Pologne autrichienne et prussienne?

François II. — Je vous certifie que c'est l'intention formelle de l'Empereur Alexandre; vous pouvez, d'ailleurs, vous en convaincre, en envoyant un de vos officiers auprès de ce monarque.

» J'accédai à la prière, je crus à la promesse. Pourtant, à la suite de l'entrevue, je dis à Murat et à Berthier :

« L'empereur François vient de me faire faire une faute, car j'aurais pu suivre ma victoire, et toute l'armée russe, avec les débris de celle d'Autriche, fussent tombées en mon pouvoir; mais enfin, on versera quelques larmes de moins. Ce point arrêté, la conversation continua.

François II. — Sire, je demande comme une grâce à Votre Majesté d'étendre sa longanimité sur tous les coalisés ensemble; veuillez ne point peser de toute votre colère sur notre frère le roi de Naples; s'il a pris les armes, c'est par force, par entraînement; l'Angleterre, la Russie et moi, sommes ceux qu'il doit accuser, si vous êtes inflexible envers lui.

Moi. — Sire, ne me parlez plus de lui, ce monarque a cessé de régner, il a trahi sa parole et trop abusé de ma bonne foi. D'après ses sollicitations, j'avais traité avec lui, et retiré de ses États les troupes qui m'en assuraient la neutralité. A l'entendre, pour qu'il ne séparât jamais sa cause de la mienne, il lui suffirait de m'être engagé par un serment. Tant de félonie doit avoir sa punition; d'ailleurs, sa femme, votre tante, et son ministre Acton, sont mes plus mortels ennemis.

François II. — C'est mon beau-père.

Moi. — C'est le valet de sa femme et de tout le monde....; il perdra le royaume de Naples. »

L'Empereur, qui songeait à lui plutôt qu'aux

autres, détourna la conversation, puis me quitta; et le prince Jean de Lichtteinsten étant revenu le lendemain, l'armistice fut conclue, et les positions des armées restèrent à mon avantage du moment. Pendant ce temps, mon aide-de-camp Savary, avec le général autrichien Sutterhenn, arrivèrent à minuit, à Nolitsch, où se trouvait le quartier-général russe. Dès l'arrivée de ces Messieurs, Savary fut introduit avec son collègue auprès de l'Empereur Alexandre. Les premiers compliments épuisés, le prince, croyant sans doute me plaire, dit à mon aide-de-camp:

« Votre maître fait des miracles, la journée du 2 a augmenté, a accru, mon admiration pour lui, je le regarde comme un prédestiné. Il faudra à mon armée encore cent ans pour égaler la sienne, mais puis-je me retirer avec sûreté?

» — Oui, Sire, dès que Votre Majesté Impériale aura ratifié, en ce qui la concerne, les conventions arrêtées dans l'entrevue de LL. MM. l'Empereur des Français et l'Empereur d'Allemagne.

» — Lesquelles?

» — Que Votre Majesté fera retirer son armée à journées d'étapes, qui seront réglées par l'Empereur, et qu'elle évacuera l'Allemagne et la Pologne autrichienne; à cette condition acceptée par vous, j'ai ordre de me rendre à nos avant-postes, qui vous ont déjà tourné, et d'y donner les ordres nécessaires à protéger votre retraite, l'Empereur

des Français voulant respecter l'ami du premier Consul de la République.

» — Puisque l'Empereur François est content, je dois l'être, car j'étais venu uniquement pour lui. Eh bien ! Monsieur, quelles conditions exige-t-on de moi, quelle garantie sera-t-elle suffisante à mon frère, votre souverain?

» — Votre parole, Sire.

» — Recevez-la donc, Monsieur ; je jure à l'Empereur Napoléon de me conformer entièrement à tout ce qui vient d'être développé par vous, en son nom. »

» Cela dit, l'Empereur Alexandre se mit en route pour retourner dans ses États.

» Un incident piquant de cette campagne, fut celui auquel la Prusse prit part. Le roi de ce pays, gagné en partie par la coalition, me dépêcha le prince d'Haugwitz, qui, arrivé la veille de la bataille, avait d'abord refusé sous prétexte d'indisposition, et celle-ci d'une espèce singulière, la prompte audience que je voulais lui donner. Ensuite il se montra boutonné, mystérieux, le même soir, et le lendemain pendant la mêlée; mais la victoire passée de notre côté, tout changea en lui : il devint gracieux, empressé à me féliciter sur mon heureuse fortune, et il me remit une lettre de son souverain qui me faisait de tendres amitiés, et qui m'assurait d'une alliance éternelle. Je savais, moi, qu'on lui avait remis deux mis-

sions, celle-là toute affectueuse, et une seconde chagrine, menaçante, et de rupture, enfin; aussi, je ne pus m'empêcher de dire tout bas, en passant la dépêche à Murat : « Voici un compliment dont la victoire a changé l'adresse. » Puis, à mon tour, je me plaignis, je grondai si bien que l'ambassadeur prussien en trembla, et sans attendre de nouvelles instructions de sa cour, me céda, au nom du roi, son maître, les États d'Anspach, de Bareyth, de Clèves, de Juliers et de Neufchâtel, en retour de l'électorat d'Hanôvre que j'avais conquis sur le roi d'Angleterre. Par ceci, je brouillais ces deux souverains, je le crus, du moins; ils prirent plus tard le soin de me détromper.

» Enfin, le 25 décembre, et dans la ville de Presbourg, le prince de Talleyrand, en mon nom, et le prince de Lichtteinsten, au nom de l'Empereur d'Allemagne, signèrent le traité de paix qui renouait à tout jamais, était-il dit dans le protocole, l'alliance de la France et de l'Autriche. Ses conditions furent :

» Confirmation des traités de Campo-Formio et de Lunéville; assurance réitérée d'abandon à ma couronne de la Belgique, des provinces rhénanes et du Milanais; reconnaissance des prince et princesse de Lucques et de Piombino; cession qui me fut faite de Venise et de tous les pays dépendants de cette ancienne république, livrés à l'Empereur François II par la paix de Lunéville,

et que je réunis à mon royaume d'Italie; promesse faite par moi de céder ce trône-ci à la paix générale, à un prince indépendant de la France et de l'Autriche, garantie par celle-ci des électorats et souverainetés de la Bavière, du Wurtemberg, du Badois, de la Hollande, etc.; cession du comté du Tyrol à l'électeur de Bavière; les électeurs de Bavière, de Saxe et de Wurtemberg, reconnus dans le titre royal qu'ils prendraient; cinq villes sur le Danube réunis au Wurtemberg; le Brisgaw, la ville et l'évêché de Constance, donnés au grand-duc de Bade. L'Autriche payant la dette de tous les États cédés; assurance par les deux hauts souverains contractants, de l'indépendance de la Suisse, de la Hollande, des villes anséatiques, etc. Un article secret portait que S. M. l'Empereur d'Autriche abdiquerait le titre d'Empereur d'Allemagne, et que cet Empire fictif cesserait d'exister, etc.

» Assurément, Messieurs, poursuivit Napoléon, en accordant la paix à l'Empereur à des conditions aussi douces, je devais m'attendre à plus de reconnaissance de sa part. Au lieu d'en avoir, déjà dès 1806 et 1807, il aurait recouru aux armes si j'eusse été vaincu dans la guerre folle que la Prusse me déclara; j'en ai la preuve, mais la Providence me soutint, et il resta paisible. Aujourd'hui que privé des alliances des puissances du nord, il veut rentrer en lice, qu'il y prenne

garde, son avenir devient obscur, ma longanimité encore au terme, et s'il me pousse à bout, la maison de Lorraine, comme celle de Bourbon, cessera de régner..... Voilà ce que je voulais vous dire, j'ai tenu à vous rappeler le passé. »

SOIRÉE XXXII.

Pont d'Austerlitz. — Mort de Pie. — Hostilités du roi de Naples. — Il est détrôné. — Joseph Bonaparte, roi de Naples. — Saint-Denis restauré. — Discours de Napoléon. — Princesse Stéphanie. — Murat, grand duc de Clèves. — Louis Bonaparte, roi de Hollande. — Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent. — Cardinal Fesch, successeur du prince Primat. — Bernadotte, prince du Ponte-Corvo. — Duchés distribués à des Français. — Les marquisats impériaux. — Soirées aux Tuileries. — Nouvelle politique. — Nombres de prétendants aux marquisats. — Napoléon renonce à ce projet. — Création de la nouvelle noblesse. — Titres conservés. — Marques distinctives. — L'argent devient le fond de cette chevalerie moderne.

La bataille d'Austerlitz, ses résultats immenses, la paix de Presbourg, l'Angleterre abandonnée cette fois, en apparence, de tout le continent, et la puissance de Napoléon élevée au plus haut point où elle pût arriver; tous ces évènements inspirèrent à l'Europe un sentiment mêlé d'admiration et de terreur. La France glorieuse manifesta par des fêtes son ivresse et son orgueil. Les

troupes, qu'avaient précédées les colonnes des prisonniers fait à Ulm, furent, à leur rentrée, reçues dans les villes de leur passage et à Paris, par les municipalités, les bourgeois et le peuple, avec des acclamations; on les invita à des banquets civiques; on couronna leurs aigles de laurier.

Le 1er janvier 1806, le pont de fer que l'on avait construit en face du Jardin-des-Plantes, et que ce jour-là on livra à la circulation, reçut le nom immortel d'*Austerlitz*. Le 13 du même mois, le prince impérial Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, épousa solennellement S. A. R. la princesse Amélie, fille du roi de Bavière. Dans la communication faite au Sénat conservateur de cet hymen, Eugène fut déclaré le successeur de Napoléon à la couronne d'Italie.

Le 22 janvier, mourut à Londres le célèbre ministre sir Williams Pitt, ennemi infatigable de la France. Nos succès nouveaux empoisonnèrent ses derniers moments, car la victoire d'Austerlitz compensait largement la perte fatale du combat naval de Trafalgar. Notre marine fut presque détruite, mais les Anglais y perdirent leur plus grand homme de mer, l'amiral Nelson.

Napoléon, le 28 janvier, revint à Paris, il y fut accueilli avec joie et amour. Le 3 février, Sélim III, effrayé de la tournure des choses, cessa de se montrer en ennemi de la France, et pour s'en rapprocher complètement, reconnut Napoléon

Bonaparte en sa qualité d'Empereur des Français et de roi d'Italie.

Dans le temps que Napoléon enfermait Mack et son armée dans Ulm, et le contraignait à une capitulation honteuse, la cour de Naples, entraînée par les sollicitations des Anglais, des Autrichiens et des Russes, rompait avec nous et recevait dans ses ports une flotte combinée d'Anglo-Russes et une armée de terre, et de douze mille hommes sujets de l'Empereur Alexandre, qui débarquèrent dans ses ports. Aussitôt, ayant réuni ses troupes et se mettant à leur tête, il marcha avec l'espérance folle de nous chasser des États-Romains et de la Toscane.

L'Empereur, irrité de cette prise d'armes contre la bonne foi, rassembla une armée, en donna le commandement suprême à son frère Joseph, Altesse Impériale, et enjoignit à celui-ci de courir à la conquête du royaume de Naples, dont plus tard il lui donna la souveraineté. Masséna en avait la direction principale, ayant pour premiers lieutenants les généraux de division Gouvion Saint-Cyr et Régnier. Jamais envahissement ne fut plus rapide : l'armée française, le 8 février, passa le Garigliano ; le 12, elle se présenta devant Capoue, qui ne fit aucune résistance, et le roi Ferdinand trahi, abandonné, livré même sans défense par l'Angleterre, l'Autriche et la Russie, dut, avec sa famille infortunée, abandonner sa capitale, tous

ses États de terre ferme, et se réfugier avec son trésor, ses plus beaux tableaux, et des chefs-d'œuvre d'arts, en Sicile, où d'autres angoisses l'attendaient. Il ne régna donc plus que dans l'antique Trinacrie, encore ce fut uniquement sous le bon vouloir des Anglais, maîtres des ports et des lieux fortifiés de cette île. Ce fut pour lui moins une domination qu'un long, qu'un pénible esclavage, qui ne prit fin qu'à la suite des événements du continent de 1815.

Le 13 février, Naples insurgée, ses principaux habitants, pour arracher cette capitale à l'empire désastreux et despotique des lazzaroni, demandèrent à capituler honorablement. Capoue, Pescarra, Reggio, Tarente, Otrante, Barri, Salerne, les deux Calabres, l'Ultérieure, la Citérieure, se soumirent au vainqueur; une seule cité ne suivit pas cet exemple de faiblesse. Le prince de Hesse, Philippstadt, aventurier brave et généreux, plus noble que riche, étant venu chercher fortune en Italie, le roi de Naples l'accueillit, et lui donna le gouvernement de Gaëtte, place de guerre, forte par sa situation, son système de défense; le courage des soldats qu'elle contenait, et surtout l'énergie héroïque imprimée à tant de bras et de têtes, par la valeur tranquille et constante du prince de Hesse la conserva pendant plusieurs mois.

Le 15 février, Joseph Napoléon, Altesse Impériale de France, et appelé par nos constitutions à

la succession de son auguste frère, notre souverain, qu'il recueillerait en premier; Joseph, dis-je, fit son entrée solennelle dans la bonne ville de Naples. Les lazzaroni qui avaient tour à tour pleuré et sifflé au départ de leur ex-roi, applaudirent celui-ci avec un enthousiasme qu'expliquait seulement leur mobilité.

Au milieu du bruit causé par la chute de cet autre trône des Bourbons et par l'érection du nouveau, auquel on appelait encore la famille Bonaparte, l'Empereur relevait Paris de ses ruines. L'église abbatiale de Saint-Denis fut restaurée et redonna une sépulture royale aux ossements de tant de rois, de reines et de princes des trois maisons, qui tour à tour portèrent l'illustre couronne de France. Les Jacobins, en 1792 et 1795, avaient profané, ouvert ces grands mausolées, ils en arrachèrent des restes vénérables, et les jetèrent sacrilègement.

Napoléon, dont toute pensée était grande ou digne, rebâtit presque en entier ce vaisseau magnifique, l'orna, et dans trois chapelles expiatoires, fit ensevelir avec pompe et respect les dépouilles mortelles des Mérovingiens, des Carlovingiens et des Capétiens. Un quatrième caveau était destiné par ce même Empereur au repos de ses cendres et de celles de sa famille; sa volonté en ceci a été tellement manifestée, que c'est en violation patente de son commandement suprême,

que ces cendres précieuses et augustes seront déposées aux Invalides, où on les confondra avec celles des malheureuses, sans doute, mais très-obscures victimes de l'attentat de Fieschi. Napoléon, à la place des anciens moines bénédictins qui desservaient cette sainte et antique maison, créa un chapitre, dont la première catégorie était formée de douze évêques. Cette noble institution ecclésiastique, la seule en France qui, maintenant, porte une décoration de chevalerie, que lui donna Louis XVIII, a survécu au dernier naufrage de 1830.

Ce fut le 2 mars de cette année 1806, que S. M. I. et R. ouvrit la session annuelle du Corps-Législatif. Dans le discours qu'il y prononça, on remarqua ces passages-ci :

« Messieurs,

« Depuis votre dernière session, la plus grande » partie de l'Europe s'est coalisée avec l'Angle- » terre; mes armées n'ont cessé de vaincre que » lorsque je leur ai commandé de ne plus com- » battre... Mes alliés ont augmenté en puissance » et en considération... La maison de Naples a » perdu sa couronne sans retour, la presqu'île de » l'Italie *toute entière fait partie du grand Em-* » *pire*... La Russie ne doit le retour des débris de » son armée qu'aux bienfaits de la capitulation » que je lui ai accordée... Maître de renverser le

» trône impérial d'Autriche, je l'ai raffermi.....
» Nourri dans les camps, à la tête d'armées tou-
» jours triomphantes, je dois dire que dans ces
» dernières circonstances, mes soldats ont sur-
» passé mon attente..... Rien ne vous sera de-
» mandé qui ne soit nécessaire à la sûreté et à la
» gloire de mes peuples. »

Ce langage fier convenait à un vainqueur si glorieux. Les souverains recherchaient déjà l'alliance heureuse et puissante de la nouvelle maison Impériale; aussi et vu l'occurrence, le grand-duc de Bade obtint, le 4 mars, avec joie, la main de S. A. I. la princesse Stéphanie de Beauharnais, nièce de l'Impératrice Joséphine, et fille du sénateur comte de Beauharnais, depuis pair de France, ambassadeur dans diverses cours, grand'croix de la Légion-d'Honneur, et de nombre d'autres ordres. Cette jeune princesse, aussi belle que vertueuse, vit encore dans une honorable et chaste viduité, rendant respectable, en Allemagne, son sexe et ses trois familles (1), tandis que l'Italie a vu avec honte et douleur profaner par une veuve sans mérite, le plus auguste époux que le monde eût pu lui donner.

Poursuivant ses projets pour la grandeur et l'agrandissement de ses proches, Napoléon inves-

(1) Celle de Beauharnais, de Bonaparte et de son époux.

tit cette année et provisoirement, le 15 mars, son beau-frère, Joachim Murat, Altesse Impériale, grand-amiral, maréchal d'Empire, du beau et riche duché allemand de Berg et de Clèves; il céda également, et à titre royal, le 30 du même mois, à son frère Joseph, grand-électeur de l'Empire, la couronne de Naples, et ses provinces du continent. Ce jour encore, il accorda à S. A. I. sa sœur Pauline, veuve du général Leclerc, et convolée en secondes noces avec le prince romain Paul Borghèse, la souveraineté de la petite principauté de Guastalla, que, du reste, il tarda peu à lui reprendre, non par châtiment, mais en vertu de conventions de bon accord passées entre eux trois. Le 5 juin, la Hollande érigée en royaume, devint le partage de S. A. I. le prince Louis Bonaparte, grand connétable de l'Empire, etc. Les Hollandais, d'eux-mêmes, et sans aucune contrainte, du moins apparente, par l'effet libre de leur volonté, demandèrent ce changement dans la forme de leur gouvernement; comme aussi eux-mêmes encore désignèrent ce bon prince pour devenir leur roi. Certes, aucun meilleur choix n'aurait pu être fait. S. M. l'ex-roi de Hollande heureusement vivant aujourd'hui à Florence, déploya sur le trône ces vertus, ces qualités précieuses, qui font aimer les souverains. Adoré de son peuple qui le regrette encore, qui, assurément, l'eût préféré, en 1814, à toute autre maison

première, si la sainte-alliance l'eût laissé maître de désigner son roi, ce monarque est le seul dans tous les temps historiques, qui ait abdiqué son pouvoir suprême par le seul motif, qu'en le conservant, il aiderait à la ruine de la Hollande. Cet acte de magnanimité, sans second exemple, achève d'élever la maison Bonaparte à la plus haute place parmi les souverains. Mon aveu est un hommage que je me plais à lui rendre aussi. Je ne doute pas que, dans les temps à venir, si un peuple veut se donner un chef qui, le gouvernant avec équité, sache descendre du trône, lorsque par lui-même il ne pourra plus rien pour le bonheur public, je ne doute pas, dis-je, qu'il ne le prenne dans la loyale race de l'ancien monarque hollandais. Là, on ne trouvera jamais ni basse dissimulation ni flatterie; et le nouvel élu du peuple ne salira pas sa vie privée d'honnête homme en s'affermissant par l'astuce, et en ne régnant qu'appuyé sur des bourreaux, des prisons, des tortures, et sur des sacs d'or et d'argent.

Le même jour où S. A. I. le prince Louis acquit la couronne de Hollande, le maréchal Bernadotte, le prince de Talleyrand-Périgord, grand-chambellan et ministre des affaires étrangères, furent investis, l'un de la principauté de Ponte-Corvo, l'autre de celle de Bénévent, et toutes deux en litige éternel entre les papes et les rois napo-

litains. Déjà, le 30 mai précédent, le maréchal d'Empire, Alexandre Berthier, vice-grand connétable, avait obtenu aussi la principauté indépendante de Neufchâtel et du Valengen, petit pays qui touche à la Suisse, et que le roi de Prusse venait de céder, forcément peut-être, à l'Empereur Napoléon. Ce même prince Berthier, ministre de la guerre à certaine époque, presque toujours major-général de la grande armée, épousa une princesse du sang royal de Bavière, matrone sage et noble, et qui aurait pu facilement rencontrer un plus illustre époux. Enfin, le 27 mai, le prince primat de la confédération du Rhin, grand-duc de Francfort, nommait en qualité de son successeur, S. A. I. le cardinal Fesch, oncle maternel de Napoléon.

L'Empereur ne s'arrêta pas à ces créations brillantes, et tandis qu'appuyé sur sa volonté dominatrice, les princes possesseurs de la Bavière, de la Saxe et du Wurtemberg, se revêtaient de la dignité royale, dont l'érection, sans le concours de l'Empereur d'Allemagne, tout en déchirant alors la bulle d'or, anéantissait l'autorité impériale, l'Empereur, dis-je, créa le 30 mars, en fiefs impériaux, douze duchés pris en Italie, dans les provinces ci-devant soumises au dogat vénitien. Ce furent douze souverainetés féodales distribuées ainsi : au maréchal Soult, la Dalmatie; au maréchal Bessières, l'Istrie; au grand-maré-

chal du palais, Duroc, le Frioul; au ministre des relations extérieures, Champagny, Padoue; au maréchal Victor, Bellune; au maréchal Moncey, Conégliano; au maréchal Mortier, Trévise; au ministre de la guerre, Clarke, Feltre; au ministre secrétaire-d'État, Maret, Bassano; au comte de Caulaincourt, grand-écuyer et depuis ministre des affaires étrangères, Vicence; au général de division, Arrighy, parent des Bonaparte, Padoue; au général Savary, depuis ministre de la police, Rovigo. Plus tard, l'archichancelier de l'Empire, Cambacérès, obtint le titre héréditaire de duc de Parme; et l'architrésorier Lebrun, celui de duc de Plaisance.

Ce fut vers ce temps que des journaux annoncèrent non officiellement, mais néanmoins avec l'attache de la volonté suprême, la création prochaine de trente marquisats impériaux, fiefs encore féodaux, et sous la directe de l'Empire. Cependant, cette érection n'eut pas lieu, je vais en faire connaître la raison; mais auparavant, je veux achever de faire connaître la suite des évènements célèbres accomplis en cette année 1806.

Le premier dont j'aurais dû parler avant tout, fut le retour de la France au calendrier grégorien, ce qui arriva le 1^er^ janvier de cette présente année. Ainsi, l'an XIII de l'ère républicaine eut une durée de quatorze mois. Nous vîmes avec une satisfaction partagée universellement cette

sage mesure. Le mode adopté, outre ses graves inconvénients, avait celui bien majeur de nous isoler du reste de l'Europe; la nécessité d'une double date nuisait aux comptes, aux spéculations, et pouvait amener une foule d'erreurs bien préjudiciables aux Français, à leurs correspondants, et à tout étranger en rapport avec nous, d'affaires ou de commerce. Les Russes, dont le calendrier grec diffère seulement d'environ seize jours du nôtre, en recevaient mille inconvénients. Parmi nous, le peuple entier des campagnes, les dix-neuf vingtièmes de celui des villes, repoussaient cette manière de diviser l'année, et de la commencer en arrière de tous les autres États. D'ailleurs, en renonçant à la première période de la décade, et en revenant à celle de la semaine, mieux appropriée à la force humaine, à nos habitudes et au christianisme, on avait détruit le peu d'avantages du système décimal appliqué au temps; les cinq jours complémentaires n'existant plus, on avait souvent, dans les calculs, de la peine à combiner exactement la durée des mois. L'œil pénétrant de Napoléon comprit que ce mode, si utile dans les mathématiques, dans les poids et mesures, bien qu'il ait plutôt recours aux fractions que le système duodécimal, et que souvent on ne peut fractionner et décomposer jusqu'à l'unité, comme l'ancien, n'était qu'embarrassant dans la règle de l'année. Il y fit

renoncer le gouvernement à dater, ai-je dit, du jour qui ouvrait l'an de grâce 1806, et ce décret impérial fut accueilli avec d'autant plus de joie, qu'on en ressentait depuis long-temps la nécessité.

Joséphine demeurait à la Malmaison. L'Empereur était venu passer la journée à Paris, et se disposait à coucher aux Tuileries, lorsque les maréchaux Masséna, Berthier, Soult et Lefebvre, les princes archichancelier, architrésorier, les ministres de l'intérieur Crétet, et de la police Fouché, arrivèrent ensemble et demandèrent à le voir. Cette réunion, cette obtention d'une audience, sollicitée en commun, étonna, intrigua, et par dessus tout, déplut à Napoléon, accoutumé à voir une obéissance passive dans tous ceux qui l'environnaient. Ne voulant admettre dans la forme de son gouvernement aucun corps intermédiaire, dont la force de résistance pût dominer ou neutraliser sa volonté, comme sous les rois, ses prédécesseurs, les parlements le faisaient, il vit avec chagrin cette assemblée de hauts dignitaires et fonctionnaires auxquels il supposa, par instinct, le projet de venir pour obtenir de lui quelque concession importante. Néanmoins, et à l'avance, il était rassuré, tant par la sagesse méticuleuse des uns, que par le dévoûment bien connu des autres; et puisqu'il voyait entre autres à la tête de ce groupe, le prince Cambacérès, il devina d'abord que la chose avait moins d'importance qu'elle ne

semblait en avoir. Ceci le calma; il rasséréna son front, et prenant sa physionomie impassible, il ordonna qu'on fît entrer ces Messieurs.

Le coup-d'œil rapide que Napoléon jeta sur tous ces visages, lui laissa voir, heureusement pour ces survenants, tant de crainte de lui déplaire, tant de frayeur de le contrarier en rien, qu'il acheva d'en perdre sa première inquiétude, et qu'il se disposa tranquillement à ouïr ce qu'on venait lui communiquer avec cette solennité. Ce fut avec une soumission, un respect tellement profond que les premiers hommages lui furent rendus, qu'il ne balança pas à demander quelle cause inconnue amenait ce soir-là des gens investis de toute sa confiance. Eux s'entre-regardèrent, et leur hésitation piqua la curiosité de l'Empereur, qui reprenant :

Napoléon. — Eh bien! Princes; eh bien! Messieurs, qu'est-ce? que me voulez-vous?

On ne se pressait pas de répondre, et on s'inclinait de nouveau. Lui, plus que jamais, reconnaissait son influence, et au dessus de toute inquiétude, se disait que dans ce groupe il ne devait pas craindre de rencontrer un successeur. Il jouit pendant quelque temps de cette pensée. Enfin, lassé de ce silence prolongé, il renouvela sa question d'un ton si impérieux, que l'on n'osa pas attendre qu'il la recommençât une troisième fois; alors, l'archichancelier se mit à dire :

« Votre Majesté voit devant elle ses sujets les plus dévoués.

NAPOLÉON, *voyant qu'il se tait.* — Je n'en doute pas, je vous connais tous, mes fidèles, et dès lors, je suis très-intrigué de cette réunion, qui m'annonce quelque chose de très-important.

LE PRINCE LEBRUN. — Oui, très-important, très-important, Sire; des journaux ont annoncé que Votre Majesté Impériale et Royale va instituer trente marquisats impériaux, sorte de petite souveraineté en diminutif...

NAPOLÉON. — Eh bien! Messieurs, quel mal voyez-vous à cela?

MASSÉNA. — Quel mal, Sire? aucun au fond, je l'affirme; mais ces Messieurs, vos ministres et nous, maréchaux de l'Empire, sommes épouvantés de la foule effrayante d'ambitions éveillées par cette nouvelle.

NAPOLÉON. — Expliquez-vous.....

M. CRÉTET. — Voilà huit ou dix jours à peine que le bruit de cette création est répandu, et chacun de vos ministres, Sire, les deux princes archichanceliers, vos augustes frères, les autres grands dignitaires et grands-officiers de l'Empire, sommes depuis ce moment entourés, assiégés, priés, assommés par la multitude de ceux qui se vantent de leurs droits réels, et de ceux qui s'en font de leur fantaisie et de leur avidité.

BERTHIER. — Il n'y a pas, Sire, en France, un

seul lieutenant-général, soit qu'il ait ou non commandé en chef, qui n'affiche à l'un de ces marquisats impériaux des prétentions exagérées; ils sont trois cents, au moins, et les élus en auront moins de reconnaissance, que les repoussés n'en ressentiront de colère et de dépit.

FOUCHÉ. — Je dirai pareillement à l'Empereur que tous les membres du Directoire qui sont en vie, hors un seul (Barras)...

NAPOLÉON, *à mi-voix*. — Il fait bien, il se juge lui-même.

FOUCHÉ, *poursuivant*. — Que tous les présidents de la Convention nationale, que les ambassadeurs près des puissances majeures, qu'enfin, tous les hommes influents de la révolution, républicains ou royalistes, imitent les officiers-généraux, et aspirent à l'un de ces trente marquisats.

NAPOLÉON. — Et vous en concluez?...

CAMBACÉRÈS. — Que dans l'impossibilité physique de satisfaire tant d'ambitions, que dans la crainte de mécontenter une cohue si nombreuse en ne satisfaisant qu'une poignée de gens, il vaudrait mieux renoncer à ce projet; et nous qui sentons la difficulté de l'accomplir, sommes venus vous présenter le catalogue des divers aspirants à cette dignité, afin de vous montrer combien, entre eux tous, un choix serait désavantageux à faire; voici ma liste, Sire, elle contient cent quatre noms.

LEBRUN. — J'en compte soixante-sept sur la mienne.

FOUCHÉ. — Celle des divers ministres monte à quatre cent quatre-vingt-onze.

BERTHIER. — Le total de celle des maréchaux s'élève à deux cent vingt-six, et, Sire, vous n'avez pas celles des princes vos frères, de vos beaux-frères, de madame-mère, de vos sœurs, du prince Eugène, etc.

NAPOLÉON, *demi-riant et soucieux*. — En effet... comment ici seulement, je vois un total de *huit cent quatre-vingt-huit;* sur la mienne je trouve couché cent dix-neuf, ce qui porterait seulement ce nombre à celui de *mille sept* aspirants; que toutes les autres listes réunies ne dépassent pas quatre cents (et cela me semble impossible), mes quelques marquisats impériaux seraient donc le point de mire de plus de *quatorze cents* affamés!!! Vous avez raison, il vaut mieux ajourner cette mesure; cependant, on ne peut élever un trône d'Empereur, surtout, sans alentours brillants, et j'avais pensé qu'avec les ducs déjà nommés, mes trente marquis..... »

Il s'arrêta et parut méditer. L'archichancelier l'approchant, lui dit presque à l'oreille : « Sire, créez une noblesse ou reconstituez l'an..... »

Un regard imposant du maître lui coupa la parole, nul n'avait entendu que lui pourtant la proposition du prince. Le silence revint dans ce lieu,

où le groupe de conseillers se tenait immobile. L'Empereur, au contraire, se mit à marcher vivement, puis se tournant vers ses serviteurs dévoués :

« Oui, vous avez raison, il vaut mieux ne pas mécontenter la foule que de satisfaire trente vanités ; les marquisats en question resteront dans le néant, ce qu'on en aura dit sera billevesée de gazettes. Ah! ce ne sera pas la première fois que ces trompettes du mensonge auront dit autre chose que la vérité. Je vous remercie, Messieurs, de votre bon conseil... Au revoir... Prince Cambacérès, demeurez, j'ai à vous parler.

CAMBACÉRÈS, *à part.* — Allons, il est mécontent, il me garde pour me laver la tête ; oh! j'en mourrai de désespoir... »

Les grands dignitaires, architrésorier et maréchaux, les ministres, sortirent, ne doutant pas, eux aussi, que le malencontreux qui ne les suivait pas ne devînt leur bouc émissaire, et chacun bénissant le ciel de ce que le choix de Napoléon ne fût pas tombé sur lui. Cambacérès, accablé, suait à grosses gouttes, sa mine piteuse annonçait les angoisses de son cœur ; il se tenait droit et immobile, attendant le coup de foudre qui allait le frapper. Mais dès que l'huissier de service eut refermé la porte, que l'on eut entendu le mameluck Roustan se recoucher avec indolence sur le seuil de celle-ci, l'Empereur se rap-

prochant de son ancien collègue, au temps du Consulat, lui dit toujours à voix basse, et en même temps qu'il se mettait à se promener dans le cabinet : « Prince, que vous semble de ma cour, n'est-elle pas trop privée de cette pompe qui pare si bien les autres?

CAMBACÉRÈS. — Néanmoins, il en coûte cher à ceux qui la composent, en costumes d'uniforme, ou de charge, en chevaux, voitures, valetaille, maison montée; tout cela est un gouffre...

NAPOLÉON. — Où, à vous entendre, vous tomberiez tous; oh! Messieurs, la chose pourtant n'en est pas ainsi, car à part une demi-douzaine d'insensés qui se mettent à sec chaque semaine, la meilleure partie de mes dignitaires, de mes sénateurs et conseillers d'État se font signaler par leur lézinerie. »

L'épigramme impériale atteignit le but. Cambacérès outrait l'économie, il soutenait mal les arts et la littérature; il achetait peu, très-peu, à moins que ce ne fût des fermes; on ne voyait dans son palais ni tableaux, ni statues, ni rien de ces colifichets, chinoiseries, inutilités, porcelaines du vieux Sèvres, meubles de la renaissance, antiques médailles, en un mot, rien des superfluités brillantes, par lesquelles les grands seigneurs pensionnent indirectement le mérite obscur et craintif. On vantait sa table, et les vrais gourmets en dédaignaient les menus. Le mar-

quis de Cassy, le conseiller Brillat-Savarin, l'illustre Grimaud de la Reynière, M. de Montrond, ces colonnes de la gueulerie royale, avec le duc de Lauraguais, et le marquis de Chimène ou de Ximénès, ces débris de la vieille cour, étaient bons à entendre, lorsque réunis en comité gastronomique, ils entreprenaient le marquis d'Aigufeuille sur la ladrerie culinaire de son patron (1). Cambacérès, peu envieux de répondre, parce qu'il ne voulait pas s'attribuer le reproche de Napoléon, se tut dans l'occurrence, et laissa celui-ci continuer.

« Il me semble que la qualification des charges ne suffit pas, et qu'elle écrase plutôt un homme qui n'est titré que par elle. Le grand chambellan Talleyrand, le préfet du palais de Beausset, sont des dénominations boîteuses; il faut imiter les cours étrangères, et alors on marchera de pair avec elles. Combien on aurait bonne grâce de dire : M. le prince de Talleyrand, grand-chambellan, M. le comte de Ségur, grand-maître des cérémonies! M. Regnault, M. Farine, tout court, sont ridicules, malgré le mérite civil de l'un, et les vertus militaires de l'autre; mais le duc Regnault, le baron Farine, voilà tout à coup des noms parés et resplendissants.

(1) Le marquis d'Aigufeuilles, chevalier de Malte, procureur-général de la cour des aides de Montpellier, ami de Cambacérès, célèbre par son esprit et son amour de la bonne-chère. Il survécut à la Restauration et mourut peu heureux avant 1820.

CAMBACÉRÈS. — Oui, sans doute, Sire, la chose ainsi irait mieux, et toutefois, ce sont ces titres que l'assemblée nationale a pris plaisir à détruire, à supprimer avec acharnement.

NAPOLÉON. — Pouvait-il en être autrement : là étaient en majorité, par le forfait félon de Necker, des avocats, des procureurs, des médecins, des bourgeois, etc. ; c'était une injustice, car la noblesse par la sanction des siècles devenait propriété personnelle, dont nul sans crime ne pouvait être dégradé. Cette première faute ouvrit la porte à la démagogie ; les nobles éteints, les sans-culottes régnèrent. Or, comme moi je vais à la royauté, or, comme je fonde, ou comme plutôt je rétablis l'Empire de Charlemagne, il est convenable que je remette en lumière également des titres concédés par ce grand prince et par ses successeurs.

CAMBACÉRÈS. — Ainsi, comme tantôt je vous le soufflais tout bas, Sa Majesté reconstituerait l'ordre de la noblesse?.....

NAPOLÉON, *vivement*. — Reconstituer, rétablir la noblesse éteinte!!! Non, certes, et Dieu me pardonne, en commettant une pareille sottise, moi, les miens, tous les généraux, tous les administrateurs, tous les hommes habiles de la révolution, deviendrions un groupe de vilains, de roturiers, en présence de ces illustrations passées. Le secrétaire du roi de 1789, l'échevin de cette

même année, toute la noblesse de plume et de cloche se croiraient d'une classe bien supérieure à celle..... de mes maréchaux par exemple. Prince, je ne veux rien retirer du tombeau, je veux, à l'exemple du ciel, créer sur la terre; je veux que nul ne s'avise de remonter plus haut que les miens. Je veux des titres honorifiques, et en nombre, et pas de noblesse, ou plutôt j'admets celle-ci, mais personnelle, uniquement et sans aucune hérédité, entendez-vous.

CAMBACÉRÈS. — Ce sera une institution neuve et sans antécédents connus; car, en Angleterre même, il y a de noblesse sans titre, mais il n'y a pas de titre (les pairs) sans noblesse. Tout membre de la chambre haute en recevant un titre est anobli aussi.

NAPOLÉON. — Tant mieux... ma pensée est profonde, je veux des distinctions presque personnelles, ou du moins restreintes à une seule branche dans une famille, et cela afin de ne pas creuser un fossé trop profond entre ma noblesse et le reste de la nation. Dans la même maison, une branche titrée appartiendra à la noblesse; les autres, maintenues bourgeoises, rattacheront au peuple celle-là. Il en résultera un commerce intime entre les diverses castes, moins de fierté dans l'une, et dans l'autre; moins d'envie, puisque par l'extinction de la branche aînée, la cadette pourra, de plein droit, être investie de ses honneurs.

CAMBACÉRÈS, *après réflexion*. — Sire, à part l'antique chevalerie, votre projet sera vivement applaudi par le reste de la nation.

NAPOLÉON. — Vous m'approuvez, bonne tête, tant mieux ; ce plan est le meilleur, oui, j'établirai des titres, mais choisis, ceux de prince, de duc, de comte, de baron.

CAMBACÉRÈS. — Votre Majesté oublie ou néglige les marquis et les vicomtes.

NAPOLÉON. — C'est avec intention que je les laisse à l'écart. Les vicomtes ne devraient exister que comme les remplaçants des comtes envoyés dans les provinces pour y rendre la justice et administrer les districts séparés; or, attendu que mes comtes ne seront qu'une distinction, les vicomtes deviennent inutiles. Quant aux marquis, depuis Molière, on les ridiculise tant sur tous les théâtres, qu'on en était venu à mépriser cette qualification. Appliquée à mes parvenus, elle ferait dire trop souvent *Saute, marquis*; je la laisse donc à l'écart ; et quand tous mes quatorze cents solliciteurs seront devenus des princes, des ducs, des barons, alors je remettrai en lumière mes trente marquisats impériaux, et ils deviendront la récompense de quelque grand dévoûment.

« Cette sorte de noblesse aura, ainsi que l'autre, des armoiries, mais sans couronne et sans support, afin qu'elle ne ressemble pas en tout à l'ancienne. Mes titrés suppléeront à ces insignes

par des toques garnies de plumes, en nombre moindre, selon le plus ou moins d'importance du titre qui aura, pour couvrir l'écu, des lambrequins en accompagnement : les princes seuls porteront une manière de couronne, ce sera un bonnet de velours surmonté de deux cercles, et fermé d'un autre. Les ducs pareront leur toque de sept plumes, les comtes de cinq, les barons de trois, autant de lambrequin que de plumes; les chevaliers n'ayant pas ceux-ci, ne garniront leur toque que d'une simple aigrette; enfin, dans chaque écusson, un franc-quartier ou un chef désignera l'origine de cette illustration. L'écu des princes aura en chef, des abeilles d'or sans nombre sur un champ de gueules; les ducs auront le chef d'azur aux étoiles d'argent sans nombre. Les *comtes, ministres*, auront leur franc-quartier d'azur, à la tête de lion arrachée d'or; *sénateurs*, d'azur, au miroir d'or entortillé d'un serpent d'argent; *conseillers d'État*, échiquetés d'or et d'azur; les *archevêques*, d'azur, à la croix ancrée d'or; les *chambellans*, d'azur ou de gueules, au palais antique d'or ou d'argent, accosté de ces deux lettres romaines A. D. (*domus augustus*). La différence du champ et des pièces annonçait les chambellans de l'Empereur ou des princes et princesses de la famille. Les *généraux de division*, d'azur, à l'épée en pal et d'or; les *propriétaires*, de gueules, à la branche de chêne d'argent, etc. Les francs-quartiers de ba-

rons étaient : *Premiers présidents*, de gueules, aux balances d'or; *procureurs-généraux*, de gueules au mortier d'or (mortier, bonnet magistral); *maires de bonnes villes*, de gueules au mur d'argent maçonné de sable; *militaires*, d'azur, à l'épée en bande d'argent; *évêques*, de gueules, à la croix carrée et alaisée d'argent; *propriétaires*, de gueules, à la branche de chêne d'argent. *Les bonnes villes*: au chef d'azur, chargé de trois abeilles d'or, l'écu sommé d'un caducée en face, supportant une couronne murale d'or, et soutenant une guirlande d'olivier et de chêne encadrant le blason. *Villes de second ordre*: chef de gueules semé d'étoiles d'or, sommé d'une flèche supportant une guirlande différente de l'autre. *Villes de troisième ordre* : point de chef particulier, et couronnées d'une corbeille d'or remplie d'épis de même. Nul dans son blason ne placera ni un aigle ni aucun meuble appartenant à une maison souveraine, sans une autorisation spéciale de l'Empereur. Par là, je ferai disparaître ces fleurs de lis, que je ne veux plus voir nulle part. Au demeurant, Regnault a commission de me présenter un travail sur ce sujet. Le sénat sera titré en masse, si pourtant les sénateurs républicains veulent de ce signe de servage.

Cambacérès. — Ah! Sire, ils placeront leur écusson dans le lieu le plus secret de leur demeure, et ils le feront peindre sur les vases du plus nocturne usage; ces hommes n'ont voulu

abolir les distinctions que parce qu'ils ne pouvaient les avoir. Sire, il n'y a pas un seul républicain de bonne foi.

NAPOLÉON, *riant.* — Quoi! pas même Barrère, Carnot, et mon frère Lucien?

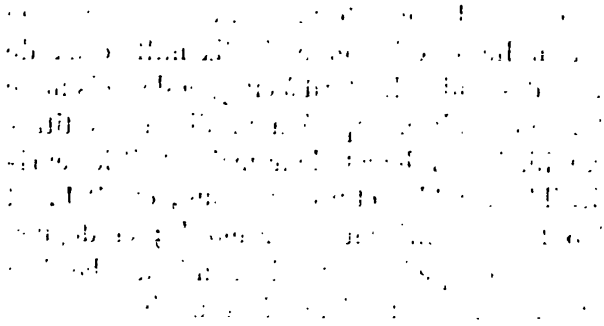
CAMBACÉRÈS. — Avant la révolution, le premier s'affublait du titre de baron de Vieusac; le second prendra la qualification que vous lui accorderez; et quant au troisième, ce ne sont pas les honneurs qu'il repousse, mais c'est leur pleine indépendance qu'il veut.

NAPOLÉON, *vivement.* — C'est exiger l'impossible: la grandeur de la France veut que l'Empereur seul soit au dessus de la loi; tout autre roi sur un trône quelconque ne peut être que son lieutenant.»

Ici, Napoléon congédia l'archichancelier, qui fut remplir les ordres de Sa Majesté Impériale et Royale. De son côté, Regnault fit un rapport à ce sujet, mais les évènements politiques, la guerre que la Prusse provoqua, retardèrent la nouvelle création. Ce ne fut donc que le 11 mars 1808, qu'un sénatus-consulte parut, portant institution de la noblesse moderne.

Jamais création ne fut mieux accueillie. Bien qu'elle élevât de justes et de vives réclamations, l'ancienne noblesse qu'elle achevait d'anéantir, en réclamait sa part. Peu de ses membres l'obtinrent à cause du majorat à établir. Ceux de

ducs étaient de soixante mille francs de rente, de trente mille ceux de comte, de dix mille ceux de baron, descendu plus tard à cinq, et de trois mille celui de chevalier. Napoléon prodigua ces titres aux militaires, il leur fit leur majorat, il les enrichit, il les combla, et presque tous, en 1814 et 1815, l'abandonnèrent sans remords; et depuis, on compte les quelques-uns demeurés attachés à sa mémoire, et dévoués d'âme à sa famille.



SOIRÉE XXXIII.

Intérieur de la maison impériale. — Munificence et économie de Napoléon. — Une journée de Napoléon. — L'empereur et un auditeur au conseil d'État. — Libre accès des Tuileries. — Etiquettes des réceptions. — Cortège de l'Empereur allant à la messe. — Audience des dimanches. — Le comte de Portalis. — L'abbé d'Astros. — Revue des troupes. — Napoléon et un grognard. — Habitudes gastronomiques de l'Empereur.

La maison impériale montée, ses divers services eurent pour chefs des gens habiles et honnêtes. Le grand-maréchal du palais Duroc, duc de Frioul, y remplissait les fonctions suprêmes de surintendant-général; tous les divers budgets des diverses parties de l'ensemble passaient par ses mains, et subissaient son contrôle inflexible. Sa loyauté sévère, sa probité austère, répondaient parfaitement à la volonté bien connue du maître.

« Je veux donner, disait celui-ci, je ne veux pas qu'on prenne : la dilapidation dans un souverain, loin d'être une qualité, est un vice ; les gens d'honneur et de mérite n'en profitent pas; la prodigalité n'est avantageuse qu'aux fripons et à la canaille. Certes, j'abhorre l'avarice, un prince ladre est, selon moi, le dernier des hommes ; et l'économe d'entre eux est, à mes regards, le premier; l'économie bien entendue, sobre et non parcimonieuse, est un fleuve d'or où tous viennent boire, et qui ne cause pas d'hydropisie. »

Jamais, sous aucun règne de l'histoire de France et même sans mettre à part ceux des magnifiques Valois, les plus généreux, sans contredit, parmi toutes les races royales, sans craindre, en outre, le parallèle périlleux avec celui de Louis XIV, jamais, dis-je, on n'a tant obtenu de faveurs, de dons, de pensions, de secours, de gratifications, de cadeaux, de libéralités, d'aumônes, que pendant les quatorze années, où soit à titre de premier Consul ou d'Empereur, Napoléon Bonaparte nous gouverna.

Chaque obtention de bienfait impérial avait bon air, grand air, était noble et convenable; on n'y remarquait rien de chiche, de serré, d'avarice foncière, déguisée sous une munificence imparfaite; les pensions montaient toujours à la somme de six mille francs, dès qu'il fallait récompenser un savant célèbre, un littérateur illustre, un

artiste distingué. Que de familles honteuses, suivant leur nombre de membres, ou l'étendue de leur besoin et l'exigence de leur situation, recevaient depuis douze cents jusqu'à douze mille francs! Jamais un bon sur la cassette impériale n'était au dessous de cent écus; jamais on ne se défia de la sincérité d'une misère, et jamais, à cette époque, ainsi qu'à celle-ci, on ne déshonorait en retour d'une aumône de cinquante francs un pauvre honteux, chez son portier, son propriétaire, son boucher, sa fruitière, etc.

Tous les malheurs étaient constatés, protégés, secourus; une lettre à l'adresse de S. M. I. et R. mise à la poste, lui arrivait directement. Là, aucun protecteur que le bon droit, n'était nécessaire, et en retour de cette demande isolée, mais appuyée sur des titres irréfragables, un fils entrait à Saint-Cyr, ou obtenait une bourse dans quelque collège; une fille était appelée à partager l'éducation d'Écouen; une pension, une place, une charge, une décoration, survenaient comme tombant des nues, sans s'égarer, sans récompenser l'intrigant, le menteur, le chevalier d'industrie.

La mémoire prodigieuse de Napoléon n'oubliait aucun service rendu à la France, soit ancien, soit moderne, soit par les ancêtres du demandant, soit par les solliciteurs eux-mêmes. Il faut l'avouer: sous son règne, il y a eu peu de gens sans titres, sans mérite, élevés; les ministres, leurs commis, les

députés, les journalistes, les courtiers d'affaires, n'avaient pas d'influence; tel travail de noms élaboré dans l'ombre, et dans l'intérêt d'une cotterie, tombait, au jour de la signature, devant la liste chargée de noms honnêtes, connus et méritants, que l'Empereur tirait tout à coup d'un carton ignoré; et les dispositions savantes des maîtresses, des amis soldés, s'évanouissaient devant une demande directe, énergique et franche. Voici ce que je peux conter à l'appui de ce que j'avance :

« Une création d'auditeurs au conseil d'État devait avoir lieu; M. de L..., toulousain d'origine et Montpeillerais de naissance, était porté pour obtenir cette faveur par son compatriote, et quelque peu parent mais éloigné, le prince Cambacérès, alors archichancelier de l'Empire. La veille où le travail élaboré par ce haut personnage, devait être remis au secrétaire d'État, Hugues Maret, duc de Bassano, investi, par sa place, du droit de le mettre sous les yeux de l'Empereur, une étrangère très-influente par son haut rang et mue par une mauvaise idée, se promit de nuire au très-jeune M. L..... de L..... L..... En conséquence, elle force l'entrée du sanctuaire du ministre suprême, parvient à l'ex-citoyen Hugues Maret, et lui arrache sans peine la parole que le nom du solliciteur sera rayé de la liste dernière.

» La galanterie ridicule du duc de Bassano était connue autant que ses prétentions littéraires, et

non moins absurde ; il n'en fit faute en ce moment, et sans examiner si la prière n'était pas une injustice, il s'engagea à satisfaire une colère barbare et sans cause légitime. Le nom frappé d'ostracisme, à Cythère, est aussi rayé de la liste diplomatique. M. L.... de L..... L..... qui, la veille, comptait sur sa nomination, apprend sa mésaventure, mais sans en soupçonner la cause. Il court le matin du jour suivant chez le prince Cambacérès, et lui raconte sa mésaventure; elle était déjà connue, et elle avait irrité S. A. S., blessée dans son importance, car, enfin, on avait mis à l'écart un nom inscrit par lui et avec une apostille telle qu'il la fallait pour que le choix impérial s'attachât à ce nom. Le prince partage le chagrin et la mauvaise humeur de son protégé et allié; il s'engage à pénétrer dans ce mystère et à découvrir l'ennemi secret et puissant qui venait de porter un tel coup. Ceci avait lieu un samedi, et on ajourna le candidat au mardi suivant, afin que ce jour-là on lui éclairât cette manœuvre obscure.

A onze heures avant midi, au jour indiqué, M. L... de L... L... se rendit au palais du prince archichancelier, et avec quelques solliciteurs, attendit impatiemment l'arrivée de S. A. S. Elle paraît enfin, voit son parent, vient à lui, et l'ayant approché tandis que l'autre complétait ses trois révérences d'usage, chantonne à son oreille, de la voix la plus fausse du monde, ces deux vers si

connus du *Devin du Village*, paroles et musique de Jean-Jacques Rousseau :

Quand on sait aimer et plaire,
A-t-on besoin d'autre bien.....

» Ce fut un vrai coup de foudre pour qui entendit cette application spirituelle, malicieuse et goguenarde, et surtout pour qui en devina le sens cruel. M. de L..... accablé, confondu, anéanti, sans plus demander son reste, se cacha derrière la double haie des empressés, hommes et femmes, et ne comprenant que trop le motif de sa disgrâce fatale, rentra chez lui le cœur dévoré de désespoir et de rage. En vain, le prince qui lui vouait de l'estime et de l'affection, essaya de le retenir, lui ne vit, n'entendit rien des gestes ou des expressions de cette douce et pure bienveillance, et il se jura de renoncer désormais à tout entraînement d'ambition.

» Huit jours s'écoulent, il n'a plus reparu chez le prince, ni au château; il n'a fait agir aucun de ses protecteurs et amis : la comtesse de Beauharnais, tante de l'Impératrice, la reine de Hollande, la duchesse de Chevreuse, les sénateurs de Canclaux, Dambarrere, Fabre de l'Aude, le duc de Monteleonne, le prince de Massérano, le comte Regnault, les Montesquiou, l'archichancelier, le prince Primat, le prince Eugène, le vicomte de Montmorency-Laval, la princesse de Rohan-Ro-

chefort, le prince Ferdinand de Rohan, premier aumônier de S. M. l'Impératrice et Reine, les cardinaux Cambacérès, Albani, Maury, Ruffo, Doria, etc., et il se maintenait dans sa résolution de misanthropie.

»Huit jours, dis-je, s'écoulent, il va au Musée, et demeure un laps de temps assez considérable perdu dans l'admiration que lui cause le prodige de l'art, l'incomparable statue de la *Diane chasseresse!* cette merveille divine des siècles antiques, cette sœur incontestable de l'*Apollon du Belvédère*. Alors, elle ornait la salle qui portait son nom, à gauche, en entrant, dans les galeries du rez-de-chaussée. Dans cette pièce embellie d'un plafond de pendentifs dus au pinceau gracieux et corrégesque de Prudhom, et représentant des scènes de la vie mythologique de la fille de Latone et de Jupiter.

Dès son arrivée à Paris, cette sublime statue, ce chef-d'œuvre inimitable du premier des arts, avait frappé les yeux et le cœur du jeune languedocien. Né d'une famille dont tous les membres étaient amateurs des beaux-arts, élevé au milieu de plusieurs galeries de tableaux appartenant à ses proches, et lui-même rempli de cet amour du vrai et du divin qui élève les âmes, il avait découvert (c'est le mot pour lui), cette statue, dont jusque-là nul ne lui signala l'existence; les plâtres, les gravures, avaient déjà mis sous ses yeux la représentation des antiques célèbres qui ornent les galeries

italiennes, mais aucun Français n'avait gravé ou loué cette Diane, car elle appartenait à la France.

» M. de L... était donc enseveli dans une de ces contemplations absorbantes et mystiques, que les vrais amis des arts connaissent si bien, lorsqu'un individu qui, depuis deux ou trois minutes (pour lui faisant des heures peut-être), l'examinait et ressentait une vive curiosité de cette méditation poétique, le heurta légèrement du doigt sur l'épaule droite, et en même temps lui dit :

« Dormez-vous, Monsieur, ou bien adorez-vous la divinité dans sa plus suave image. »

»M. de L..., surpris de cette question familière, et du geste qui l'a ramené sur la terre, tressaillit, se retourne vivement..... Mais un regard lui a donné la clé de cette hardiesse ; il s'incline, et avec autant de simplicité que de réserve, répond :

« L'admiration..... Monsieur, a parfois le cachet de l'adoration, surtout pour un Français en présence de sa dame et de son souverain.

Lui. — Ah !... fort bien... cette statue vous plaît donc ?

Moi. — Elle me fait sentir d'autant plus vivement la reconnaissance que tout Français doit avoir pour qui, en ajoutant à nos rares chefs-d'œuvre antiques péniblement ramassés par nos rois, nous a doté de tant de fruits glorieux de ses victoires.

LUI. — Vous n'êtes pas militaire?

MOI. — Non, si... non, Monsieur.

LUI. — Mais vous êtes poète?

MOI. — Je serai ce que l'Empereur voudra.

LUI. — Qui êtes-vous?

MOI. — Mon nom est.....

LUI. — Vous êtes noble?

MOI. — Je le suis.

LUI. — Où est votre famille?

MOI. — Dans la Haute-Garonne.

LUI, *souriant.* — Pourquoi ne pas dire en Gascogne?

MOI. — Parce que Toulouse est en Languedoc, et parce qu'il n'y a plus de provinces, mais bien des départements.

LUI. — Et l'accent?

MOI. — Je serais bien fâché de le perdre, c'est mon certificat d'origine.

LUI. — Que venez-vous demander ici?

MOI. — Je voudrais obtenir le titre d'auditeur au conseil d'État.

LUI. — Que savez-vous?

MOI. — Ce que nous apprend une éducation routinière, voilà ce que je tiens des autres; et j'ai appris de moi-même à obéir à mon prince et à faire respecter ses lois, s'il me donne des fonctions qui me procurent cette autorité.

LUI. — Vous avez de l'esprit?

MOI. — Sire, vous avez dit que j'étais Gascon.

Lui, *gravement.* — Vous rétablissez les provinces ?

Moi, *de même.* — Je constate un fait.

Lui. — Voyez de ma part l'archichancelier.

Moi. — Il m'honore de son amitié comme le duc de Bassano de sa haine.

Lui, *vivement.* — Par quel motif?

Moi, *avec énergie.* — Il a appris d'une étrangère à juger et à punir sans motif un serviteur de Sa Majesté l'Empereur et Roi.

Lui. — Qu'est-ce que cela signifie?

En peu de mots, M. de L..... conta son affaire; Napoléon leva les épaules et dit :

— Que l'archichancelier vous porte sur la prochaine liste, je me charge du reste. Je compte sur vous, Monsieur.

Moi. — Sire, j'aurai pour votre service la fidélité avec laquelle mes ancêtres servirent les rois vos prédécesseurs.

Lui. — Propos de vrai noble! il est bien, très-bien, la naissance est un avantage, mais la vertu et les talents lui sont préférables. Adieu. »

C'était Napoléon!!! Le jeune homme, ivre de joie, courut chez Cambacérès, et lui conta de tout point ce que je viens de répéter. Le prince ressentit une vive allégresse de cette rencontre, et une seconde fois, le nom de M. de L..... est présenté, mais une autre fois aussi il est biffé par le duc de Bassano, qui vient apporter sa liste rema-

maniée. L'Empereur la reçut de la main, la lut, la relut, sourit, prit une plume, la trempa dans le carnet, et de sa griffe plutôt que de son écriture, traça au dessus de tous les noms des candidats, celui de M. de L...., et en même temps se retournant vers le ministre secrétaire d'État :

« Duc de Bassano, dit-il, j'ai pris de mon côté des informations, et j'ai la conviction que sur le compte de M. de L....., les miennes valent beaucoup mieux que celles que vous tenez de la dame étrangère. N'oubliez pas que ce jeune homme doit être le premier à recevoir sa lettre de convocation pour prêter son serment; allez. »

Ces paroles terribles firent rentrer le ministre mal-intentionné à cent pieds sous terre, il n'osa plus entraver la nomination du Languedocien; mais il ne négligea aucune intention de lui être défavorable. Que justice soit rendue à qui elle est due.

Napoléon se levait de bonne heure, bien qu'il se fût couché très-tard. Souvent, dès six heures du matin, les aides-de-camp, chambellans, écuyers, tous les officiers de sa maison et de service devaient être rendus aux Tuileries quand la cour était à Paris, et chacun dans le salon respectif désigné à ses fonctions; on y arrivait l'hiver en pleine nuit, et toujours en parure grandissime, non, il est vrai, de fantaisie, mais de costume rigoureux tel que l'étiquette le prescrivait. A la même heure, les dames d'honneur, d'atour, du

dis-je, se réunissaient les fonctionnaires inférieurs, soit d'administration, de finance, de magistrature, les lieutenants, sous-lieutenants, capitaines, chefs de bataillon, etc., appelés ceux-ci par une permission spéciale.

Dans le salon Bleu, sorte de galerie ouverte également par un double rang de fenêtres sur le jardin et la cour, se rassemblaient les majors, lieutenant-colonels, colonels, préfets, tribuns, députés, évêques, généraux de brigades, maires des bonnes villes, conseillers aux tribunaux civils, aux cours d'appel et de justice criminelle, des douanes, receveurs-généraux, etc.

Dans le salon suivant, et qu'on nommait de *la Paix*, à cause d'une statue en argent de cette déesse donnée à l'Empereur par la ville de Paris, et aujourd'hui transportée sans motif dans la salle mesquine dite de *Louis-Philippe*, avaient entrée les sénateurs, le conseil d'État dans ses trois classes de conseillers à vie, de maître de requêtes et d'auditeurs, les archevêques, les conseillers des cours de cassation et des comptes, les membres ordinaires du corps diplomatique, les premiers présidents et procureurs-généraux des cours impériales, etc.

Enfin, la salle du trône était réservée aux rois, aux princes souverains, aux princes, ducs, maréchaux et grands dignitaires de l'Empire, aux cardinaux français et étrangers, aux ministres,

aux premiers présidents et procureurs-généraux des cours de cassation et des comptes, les ambassadeurs, et après, tous ceux admis aux grandes entrées et honneurs du château.

Dès dix heures du matin, le dimanche, cette foule brillante et dorée arrivait individuellement; chacun de ceux qui la composait faisait assaut de luxe et de magnificence : soit, dans sa livrée, et l'on voyait à profusion des valets galonnés sur toutes les coutures; des basques, avec le léger et gracieux costume de leur pays; des nègres vêtus avec un luxe asiatique, des chasseurs élégants, des heiduques, ce fantastique de la domesticité; soit dans ses voitures garnies de bronze, d'argent doré et ciselé, ou peintes ou en porcelaine, ou en laque, aux intérieurs de soie ou de velours brodé; soit dans les chevaux, cochers, et les habits enfin les plus riches, les plus superbes.

La messe avait lieu entre onze heures et midi, le travail plus ou moins pressé de l'Empereur avançait ou retardait ce saint sacrifice. Au moment convenu, deux valets de chambre ouvraient avec fracas les battants de la porte du cabinet impérial : le mameluck Roustan, ployant sous le faix de ses vêtements richissimes, s'avançait d'abord; aussitôt, deux huissiers en uniforme vert et or, ayant au cou une énorme chaîne d'or, annonçaient d'une voix forte et vibrante : L'Empereur!!! Messieurs! l'Empereur!!! De loin en loin, chaque

porte s'ouvrait aussi jusqu'à la chapelle, et de tous les seuils partait ce même avertissement : L'Empereur ! l'Empereur ! Messieurs ! l'Empereur ! ! ! Aussitôt, sur le grand escalier d'honneur, la garde impériale prenait les armes et les tambours battaient aux champs jusqu'à ce que S. M. ou LL. MM. fussent arrivées dans la tribune de la chapelle.

Les huissiers paraissaient à la tête du cortège, puis les hérauts d'armes, les officiers supérieurs du palais, les maréchaux-des-logis, les pages, les écuyers, les officiers d'ordonnance, les chambellans, les aides des cérémonies, les grand-chambellan, grand-écuyer, grand-veneur, grand-maître des cérémonies, les ministres, le secrétaire d'État, le grand-aumônier, un peu avant S. M. l'Empereur; soit en habit militaire, soit en costume de cérémonie, à la Henri IV, avec le manteau violet, la toque à plumes blanches; l'Impératrice, quand elle y était invitée; les rois, les reines de la famille Impératrice, précédés par Madame-Mère, les aides-de-camp de service, les princes archichancelier et architrésorier, les dames de l'Impératrice, celles des princesses, leurs officiers d'honneur, le service d'honneur, des princes et d'autres huissiers, etc.

Le cortège, sans s'arrêter et d'un pas lent, traversait les salles du Trône, de la Paix, les salons Bleu et des Maréchaux, descendait le grand escalier jusqu'au premier repos, là montait les degrés

qui conduisaient au conseil d'État et à la chapelle; puis on tournait à gauche, dans l'antichambre, et la marche s'arrêtait à la tribune, gardée par la garde impériale. LL. MM. s'agenouillaient sur leurs prie-Dieu, la famille impériale en faisait autant, mais sur de simples coussins. Pendant qu'un aumônier disait une messe basse, la musique de la chapelle chantait des motets, des réponds, à grand orchestre. Dans deux rangs de tribunes la cour assistait à l'office divin, et celui-ci terminé, on rentrait avec le même ordre dans les appartements.

Là, le cortège parvenu, l'Impératrice, les princesses, les princes, et tous ceux de la maison d'honneur qui n'étaient pas de service du jour, passaient rapidement à travers les salles, et allaient se séparer dans l'appartement de l'Impératrice. Napoléon, demeuré seul avec deux aides-de-camp, deux chambellans, deux écuyers et deux officiers d'ordonnance, souvent avec quelques ministres, et le prince Cambacérès, mais jamais le prince Lebrun, parcourait lentement le contour de chaque salon, à commencer par celui des Maréchaux, et se promenait au milieu de la foule des courtisans, qui, dès la communion, avaient en hâte quitté la messe, pour aller reprendre leur place dans le grand appartement.

L'Empereur parlait çà et là, soit à ceux qu'il connaissait, soit aux inconnus, soit à ceux que le

premier chambellan lui présentait. Ordinairement les questions étaient peu importantes : — Votre nom? — D'où êtes-vous? — Que souhaitez-vous? — Êtes-vous marié? — Avez-vous des enfants? — Vos fils sont-ils au service? — Êtes-vous sur la liste des notables? — La récolte se présente-t-elle bien? — Vos administrés sont-ils contents? — Y a-t-il dans votre ressort beaucoup de condamnations à mort? — Est-on amateur des procès? — Les conscrits rejoignent-ils? etc.

Il fallait répliquer vite et en peu de temps, surtout ne jamais hésiter. Le bavard, l'indécis, déplaisaient, et l'Empereur tardait peu à leur tourner le dos; mais de la vivacité, de la concision, de la franchise, lui plaisait et l'intéressait. Il faisait prendre par un chambellan ou par un officier d'ordonnance, les pétitions, les requêtes, qu'on lui présentait.

Souvent aussi, les audiences n'avaient pas cette insignifiance. Je l'ai vu terrible, tomber de sa parole dure et tuante sur des fonctionnaires coupables, et assez osés pour venir l'affronter dans sa juste sévérité. Je trouve dans les *Mémoires d'un Pair de France*, ouvrage si recommandable à juste titre, le fait suivant, qui rapporté, servira de preuve à ce que j'avance, mais auparavant, je dois faire connaître la cause première du mécontentement de S. M.

« Vers la fin de 1809, se répandit en France la

bulle d'excommunication, lancée par le pape Pie VII contre l'Empereur Napoléon, à cause de l'envahissement des États du premier par le dernier, sans cause aucune et contre le droit des gens. Le souverain pontife, ne pouvant lutter militairement, employa des armes spirituelles; l'anathème fatal, non seulement, comme je l'ai dit, pénétra en France, mais encore, le 11 novembre 1810, fut affiché et fulminé, selon l'usage, aux portes de Notre-Dame. Il tarda peu à devenir public par les soins de certains dévots, de dames pieuses, de plusieurs ecclésiastiques, et notamment de l'abbé d'Astros, alors grand-vicaire du diocèse de Paris, le siége vacant, depuis évêque de Bayonne, et aujourd'hui archevêque de Toulouse, où il se fait chérir par ses vertus chrétiennes et bienfaisantes.

« Le comte de Portalis, son cousin, fils de l'ex-ministre des cultes, lui-même conseiller d'État et directeur général de la librairie et de l'imprimerie, aurait dû, pour bien remplir sa charge, poursuivre les distributeurs de cette pièce hardie. Il n'en fit rien; et, au contraire, ce fut lui qui la colporta, qui en donna des exemplaires, en un mot, qui accrut sa publicité; il en fit lecture dans plusieurs maisons du faubourg St-Germain, et, en dernier méfait, il la tenait habituellement cachée dans la forme de son chapeau.

La police tarda peu à être instruite de ceci. Le

duc de Rovigo, tout nouvellement ministre de la police, et vraie vipère envenimée, en apporta le premier la nouvelle à l'Empereur.

» Napoléon, instruit de cet acte de félonie, entra dans une colère motivée cette fois, et il la fit éclater le lendemain au conseil d'État, où il vint avec une contenance sombre, une figure courroucée. Quelques mots qu'il laissa échapper, la brusquerie de ses mouvements et son impatience annoncèrent qu'un orage allait éclater. Tous les membres s'interrogeant des yeux, cherchaient sur quel front tomberait la foudre. Cependant, l'Empereur marcha vers son fauteuil avec plus de précipitation que de coutume; il s'assit, et aussitôt promena sur l'assemblée un regard qui ne rassura personne; on eût dit qu'il cherchait à qui parler; nul dans ce moment ne se souciait d'entrer en conversation avec lui, ni d'attirer son attention. Le comte Portalis, par malheur pour lui, ayant besoin de demander à l'un de ses collègues, placé du côté opposé au sien, un renseignement, s'avisa de traverser l'enceinte vide; ce mouvement attira l'attention de Sa Majesté. Tout à coup le visage de Napoléon s'alluma, ses yeux lancèrent des éclairs foudroyants, et d'une voix qui avait l'éclat du tonnerre, il se mit à crier et non à dire :

« Arrêtez, Portalis..... oui, arrêtez-vous; demeurez où vous êtes maintenant. »

» Cela jeté, il se tut, et ses regards scrutateurs

semblèrent descendre au plus profond du cœur de ce malheureux conseiller d'État. Cependant, l'effroi, et certes bien motivé, s'empare de celui-ci, ses genoux fléchissent et flageollent, suivant l'expression de Jean-Jacques Rousseau; il le sent, et craignant de tomber, veut s'approcher d'une chaise voisine. Napoléon devine ce dessein, et reprenant avec une véhémence nouvelle :

« Restez debout, Monsieur..... ou plutôt c'est à genoux que vous devriez être, car c'est la seule posture qui vous convienne dorénavant en face de moi..... L'on ose m'outrager...; un ouvrage coupable est imprimé presque publiquement....; vous en avez connaissance, vous le laissez paraître, distribuer, et vous ne m'en avertissez pas?... Vous gardez même un silence criminel sur des menées perfides..... Est-ce pour cela que je vous ai investi de la place que vous occupez, l'obéissance qui m'est due cède-t-elle dans votre âme à des considérations prétendues religieuses? Lequel donc est votre souverain du Pape ou de moi?

» — Sire, balbutia le comte de Portalis, anéanti par cette voix écrasante, et sans trop savoir ce qu'il disait...; je me rappelle mes serments... je connais l'étendue de mes devoirs.

» — Vos serments, vous les avez trahis; vos devoirs, vous les avez méconnus; comment osez-vous garder le silence quand on m'avilit publiquement, quand on prononce en chaire le nom de

votre Empereur avec des qualifications infâmes ? Comment n'êtes-vous pas saisi d'indignation contre une telle audace ; comment n'êtes-vous pas accouru provoquer ma vengeance contre le téméraire qui a osé lancer sur moi cette prétendue excommunication?... Vous l'avez soutenue, vous avez fait pis encore, vous avez pris vous-même le soin de répandre cette insolente diatribe...; vous l'avez lue dans plusieurs maisons... Je devrais vous traiter comme rebelle, mais je vous fais grâce..... Gardez-vous toutefois de reparaître jamais devant moi. »

» Le comte de Portalis eut à peine assez de force pour se retirer de la salle du conseil d'État ; sa consternation, son effroi, étaient visibles, et tellement, que l'Empereur, dont le cœur était excellent, et qui oubliait les torts de ses sujets dès qu'il le leur avait fait sentir, en eut pitié.

« Comte Portalis, lui dit-il d'une voix moins irritée, je suis fâché de tout ceci pour la mémoire de votre père. »

» M. de Portalis s'en alla, perdit sa charge de directeur de l'imprimerie et de la librairie, fut rayé du conseil d'État et exilé à quarante lieues de Paris. La tempête excitée par la bulle du Saint-Père ne s'apaisa pas après la disgrâce de cet imprudent, et la foudre qui l'avait frappé, tarda peu à choir sur une autre tête. L'abbé d'Astros, dont j'ai parlé plus haut, était l'un des membres du

clergé de Paris, le plus soumis au Pape, le plus contraire aux volontés impériales. Napoléon, à plusieurs reprises, lui avait fait dire de se tenir tranquille ; il n'en fit rien, et ne diminua rien de son zèle intempestif. Plus que tout autre, il prit part à l'affaire de la bulle. On parvint à savoir que c'était à lui que le Pape l'avait adressée, et le duc de Rovigo, dans ses Mémoires, donne des détails très-circonstanciés sur la manière dont la police surprit les secrets de cet abbé.

» M. d'Astros aurait dû se tenir tranquille et surtout éviter de paraître devant Napoléon : c'est ce qu'il ne fit pas. Et le jour de la fête des Rois, 6 janvier 1811, il vint à la tête du clergé de Paris et du diocèse, présenter à l'Empereur les hommages et les vœux du nouvel an. L'Empereur, qui faisait en ce moment sa promenade accoutumée, l'ayant aperçu dans le salon de la Paix, marcha droit à lui en manifestant une mauvaise volonté non équivoque. Le grand-vicaire, sans la voir, ou feignant de ne pas la remarquer, se mit à débiter tranquillement son compliment de bonne année. Il y parla de son dévouement, de son amour même. (Et je suis assuré de ceci, car j'étais présent et à deux pas du harangueur.) Il fut libre d'achever, alors Napoléon répliquant :

« Voilà qui est bien, dit-il, mais il serait mieux encore de vous distinguer par votre obéissance aux lois de l'Empire et par votre respect pour ma

personne. N'est-ce pas vous qui, en vertu d'une résistance coupable, prétendez allumer dans l'Empire le feu de la discorde ? Je ne veux pas plus de révolte que de fanatisme et de martyre, entendez-vous... On dirait, à croire vous et vos pareils, que je ne suis pas chrétien... Je suis pourtant franc catholique; je le suis comme l'étaient Bossuet et Fénélon, mais je n'appartiens pas à l'odieuse, à l'infâme religion de Grégoire VII, dont on cherche à ressusciter les maximes.... Je soutiendrai ma couronne et mes droits contre des entreprises téméraires, et je désire qu'on n'oublie pas que je porte toujours à mes côtés une épée pour les défendre. »

» En même temps sa main frappa avec force sur la poignée du glaive impérial qu'il portait avec tant de gloire ; et le retentissement que nous entendîmes dans le silence absolu de la salle, eut son écho dans le cœur stupéfait de chacun de nous. L'abbé d'Astros, anéanti par cette réplique violente, en perdit toute son énergie et sa présence d'esprit surtout. Quoi qu'il ait pu prétendre depuis, j'affirme que dans cette circonstance il ne balbutia que des mots inintelligibles et sans suite..., paroles échappées à l'effroi et non résultat d'une contenance calme. Il leva les bras, les agita ; et comme il était entièrement bouleversé, les autres membres du chapitre de Paris venus avec lui ce jour-là, l'entraînèrent dans le salon Bleu, dès que

Napoléon, sorti de celui de la Paix, eut permis l'ouverture des portes. Car aussitôt qu'il entrait dans un lieu, un huissier fermait à clef les diverses issues, ne nous rendait la liberté de nous retirer que lorsque Sa Majesté était passée ailleurs : c'était la règle commune des palais impériaux. Au reste, et ce jour-là, M. l'abbé d'Astros fut arrêté au pied du grand escalier : il ne quitta sa prison, ai-je dit, qu'en 1814. » (*Mém. d'un pair de France*, t. III, p. 265 et suiv.)

Dans une autre rencontre, et toujours aux réceptions du dimanche, j'ai entendu l'Empereur reprocher vivement à un commissaire-ordonnateur ses dilapidations et ses concussions militaires. Une autre fois aussi, un particulier le contraignit à écouter sa justification, et l'Empereur ne s'irrita pas de cette sorte de violence. Je compris que la défense de l'inculpé restait victorieuse, car il lui dit :

« On m'avait donc fait un faux rapport. Je suis charmé des preuves que vous me donnez de votre probité. Je vous accorde, pour après-demain, une audience où le ministre (je n'ai su lequel) assistera. Il vous rendra comme moi son estime. »

Après cette promenade de salle en salle, Napoléon, souvent, passait une grande revue : c'était un spectacle magnifique. La cour, la place du Carrousel, les quais, les rues adjacentes, contenaient à peine les nombreux régiments appelés à

ces solennités. Tout cela étincelait d'or, de broderies, de plumes, d'écharpes, de riches costumes militaires. L'escadron des Mamelucks, les lanciers polonais, le reste de la cavalerie légère, les cuirassiers, radieux aux feux du soleil, la garde impériale, si belle et si martiale : dix à douze mille hommes, et trente mille parfois, y manœuvraient avec un ensemble, une précision inimaginables.

Là, Napoléon respirait, sa physionomie s'animait et devenait de plus en plus agréable. On devinait qu'il se retrouvait mieux chez lui, environné de ses braves, qu'il ne l'était dans les Tuileries, au milieu de la foule de ses courtisans. Tout simple troupier qui voulait faire ses réclamations, pouvait être sûr qu'il l'écouterait, surtout lorsque le demandeur appartenait à cette élite de l'armée, à ces vieux grenadiers, à ses *grognards*, comme il les nommait, qui avaient fait avec lui toutes les campagnes précédentes.

Un soldat de cette catégorie se détachait tout à coup des rangs, avançait hors la ligne de quatre à cinq pas, l'arme au bras, le sac sur l'épaule : il s'arrêtait immobile. Napoléon l'ayant aperçu, piquait droit à lui ; et pendant que celui-là lui faisait avec raideur le salut guerrier, lui s'empressait de dire :

« Qu'as-tu à demander ?

Le Soldat. — Sire, me direz-vous combien de

temps il me faudra courir encore pour attraper la croix d'honneur ?

LUI. — Ah ! tu la veux ?

LE SOLDAT. — Je la mérite.

LUI, *goguenardant.* — Tu le prétends.

LE SOLDAT. — Je le prouve par mes services, et mes camarades sont là pour les constater. (*Se retournant.*) Eh ! dites-donc, les autres ?...

LUI. — Bien ! bien ! qu'ils restent là.

LE SOLDAT. — Mais, si vous voulez douter de ma parole, il faut bien, mille Dieu.....

LUI. — Ne jure pas, drôle.

LE SOLDAT. — Ah ! ne jure pas... ça vous est aisé à ordonner. Mais, mille bombes ! c'est sciant d'avoir fait les campagnes du Nord avec le traître et bon b..... de Dumourier, de vous avoir suivi en Italie, quand nous étrillâmes Beaulieu, Wurmser et Alvinsy ; en Égypte, où nous en donnâmes en veux-tu en voilà à cette s.... bande de Mamelucks, de Bédouins, d'Arabes ; à Marengo, quand nous rossâmes Mélas ; à Austerslitz, où les autres Empereurs, dont les deux ne font pas la paire, furent houspillés de si bon jeu ; à Iéna, où nous fîmes marcher les Prussiens plus vite qu'au pas de course. Et au bout du compte, n'être pas plus avancé qu'un blanc-bec de conscrit qui pleure encore la bouillie de la citoyenne sa mère.

LUI. — En effet, je t'ai vu partout.

LE SOLDAT. — Eh bien ! Majesté, faites que je me

voie à la boutonnière un morceau de ruban rouge, et qu'une croix me batte sur le cœur.

Lui. — Tu as été blessé?

Le Soldat. — Neuf fois; excusez du peu, et voyez ce qui reste.

Lui. — Cela vaut une croix et une pension : tu auras l'une et l'autre.

L'Empereur s'éloignait; le vétéran le suivit.

« Sire, encore un mot..... On m'a si souvent promis l'une et l'autre, que si votre mémoire n'est pas meilleure que celle de mes chefs, j'ai grand'peur de n'en voir arriver aucune.

Napoléon, *avec gaîté*. — Ah! tu te méfies de moi, tu doutes de ma parole, coquin! Allons, puisque je ne t'inspire pas de confiance, voici des gages : tiens, prends. »

Il détacha sa propre croix, la jeta dans la main du soldat, qu'il remplit en même temps de napoléons. Le grognard pleurait, riait, trépignait, et de toutes les bouches partirent comme un tonnerre le cri d'amour et d'enthousiasme de *vive Napoléon!*

Rien n'égalait la pompe que présentait l'aspect de ces revues. On aurait dit que la nature était de concert avec l'Empereur, ou qu'elle prétendait le favoriser, tant ces jours-là elle prêtait au ciel de la sérénité. Le soleil luisait dans sa splendeur; jamais la pluie, si commune à Paris, ne tombait à l'heure de la revue. Ce phénomène, qui ne s'est

reproduit que bien rarement pendant les règnes de Louis XVIII et de Charles X, n'a plus eu lieu depuis 1830 : on dirait que les époques de réjouissances et de revues sont celles où l'horison est le plus sombre, le plus humide, et où la boue couvre la terre. Les esprits faibles voient en cela ou des présages ou des emblèmes. Et parce que la dernière révolution a élevé tant de turpitudes, ils en concluent niaisement que le ciel, courroucé, ne veut pas prêter ses rayons à de tristes parodies.

Presque toujours le dimanche, soit la revue terminée ou la simple promenade dans le grand appartement finie, l'Empereur convoquait ou le conseil privé ou celui des ministres; on y décidait les cas importants. Ceci achevé, il se retirait dans sa famille; il appelait auprès de lui d'abord ses neveux, et plus tard son fils le roi de Rome. Il appelait ce délassement patriarchal *faire son dimanche*. D'autres fois, accompagné toujours de Duroc, le grand-maréchal du palais, et mieux que cela, son ami intime, il se déguisait de son mieux et se lançait au hasard dans les rues de Paris. Ordinairement il débouchait sur le quai du Louvre, remontait les bords de la rivière jusqu'au pont d'Austerslitz, puis longeant un côté des boulevards, parcourait ceux-ci jusqu'à la rue Royale, à moins qu'il ne voyageât dans le labyrinthe intérieur des rues si nombreuses. Il inspectait ainsi

l'état des travaux, s'enquêtait des retards, voyait tout par lui-même, de manière à ne pas être trompé. Aussi les monuments, les constructions ordonnées, les démolitions utiles, ou s'élevaient, ou s'achevaient à vue d'œil. Il qualifiait ces courses secrètes, ses promenades à la Haraoun-Alraschid, *ses visites à la bourgeoisie parisienne.*

Rentré au château et le soir venu, il s'attablait volontiers à une partie de whist, dont sa mère, ses femmes tour à tour, les grands dignitaires, le président du Sénat, les ambassadeurs de quelque puissance importante, ou les princes souverains dont les Tuileries étaient encombrées, devenaient, dis-je, les partners obligés; selon certains, il trichait au jeu : cela est possible. Je dois ajouter qu'on ne jouait pas d'argent, ordinairement, du moins.

A La Malmaison, l'Empereur, devenu plus gai, proposait des jeux innocents, des parties de barre, de cheval fondu, de boule, de siam. Il riait, courait, et le soir venu, établissait un vingt-un, où il tâchait de tromper le banquier, mais avec maladresse, car sa joie était d'être accusé de tromper les assistants. Ici encore l'argent ne paraissait pas.

Jamais homme ne fut plus sobre. Il mangeait peu et vite : des mets simples lui suffisaient. Une salade aux haricots lui semblait délectable. A l'armée, son déjeuner se composait souvent d'un morceau de pain et d'un verre de vin. Aux Tuile-

ries, on dressait devant lui une petite table ronde sur laquelle ne paraissaient que deux à trois plats au plus. En dix minutes il avait fini, à moins que, lassé d'un travail extraordinaire, il n'éprouvât le besoin de *fermer le cabinet*. Cela voulait dire que pour se distraire, la société de quelques hommes aimables lui devenait utile.

Alors le préfet du palais de service, soit M. de Bausset ou M. de Cussy, laissaient entrer l'élite de ceux qui attendaient dans les salons d'attente une occasion favorable. Ceux admis le plus souvent à cette faveur, étaient David, le premier peintre; les sénateurs Chaptal, Monge et Bertholet; des hommes de lettres tels que Lormian, Arnaud, Lancival, Chénier, l'acteur Talma; des industriels gens de mérite, des artistes recommandables aussi étaient appelés en ces moments heureux.

Il dînait toujours avec l'Impératrice. Il invitait parfois de hauts fonctionnaires, moins vers la fin de son règne. Il expédiait si vite ce repas, que ceux accoutumés à sa rapidité, avaient le soin de garnir leur estomac avant que de s'asseoir à sa table.

C'était l'Impératrice qui lui préparait et lui présentait le café sur un plateau d'or apporté par un page. L'Empereur, sans le concours de sa femme, aurait oublié de prendre sa tasse, tant il s'abandonnait à sa préoccupation.

SOIRÉE XXXIV.

Abdication de l'Empereur d'Allemagne. — Confédération du Rhin établie. — Fin de l'Empire d'Allemagne. — Débuts de la guerre de Prusse. — Manifeste de Napoléon. — La Prusse hostile. — Message de l'Empereur au Sénat. — Proclamation. — Entrée en campagne. — Mort tragique du Prince Louis de Prusse. — Lettre de Napoléon à Frédéric Guillaume. — Proclamation. — Bataille d'Iéna. — Bataille d'Auerstaëdt. — Double victoire. — La Reine de Prusse. — Anecdote du Colonel Doullenbourg.

En France et en Europe les évènements marchaient rapidement. A l'intérieur, des mesures sages, des institutions habiles et fortes, consolidaient la monarchie naissante. Au dehors, Napoléon prenait un accroissement de pouvoir et de prépondérance. Le Code civil, monument impérissable, constituait la jurisprudence française. L'établissement de la confédération du Rhin trans-

portait à notre monarque la réalité de l'Empire germanique.

En conséquence d'un article secret du traité de Presbourg, l'Empereur d'Autriche signifia à qui il appartiendrait, le 6 juillet 1806, sa renonciation au titre, au rang et aux prérogatives d'Empereur d'Allemagne. Cette abdication devait amener une autre élection; mais avant que celle-ci pût être disposée, et dès le 12 du même mois, quatorze souverains, rois, grands-ducs, ducs et princes, et puis six autres à la fin de la même année, signifièrent, par leurs ambassadeurs, à la diète de Ratisbonne, leur séparation volontaire et perpétuelle du système fédéral de l'Empire d'Allemagne, se déclarant en pleine indépendance et repoussant d'hors et déjà toute vassalité féodale envers l'Empereur à nommer. Ajoutant que pour augmenter la force fédérale de leur nouvelle agrégation, ils reconnaissaient l'Empereur Napoléon à titre de leur protecteur, entendant que ce bénéfice passât perpétuellement à sa descendance héréditaire et légitime.

Ces vingt princes furent le prince Primat, les rois de Bavière, de Saxe et de Wurtemberg, les grands-ducs de Bade, de Clèves, de Hesse-Darmesthadt, de Wurtzbourg; les ducs de Nassau, Usseingen et Weilbourg; les princes de Hohenzolern-Hechingen et Simmaringen, Salm-Salm, Salm-Kieburg, Isenbourg-Pistein, d'Aremberg,

de La Leyen, Saxe-Veymar, Gotha-Meimengen, Hilldenburgausen. En 1811, la confédération s'accrut du roi de Westphalie, des ducs de Saxe-Cobourg-Saalfeld, Anhalt-Dessau, Bernburg, Cœthen; Lippe-Delmottd, Schumburg; Mecklembourg-Schewrin, Strélits; Reust-Greitz Ebersdorfs, Lobeinstein, Schwartzburg Sonderhausen, Rudolstaldt et Waldeck.

Une telle scission rendit impossible la nomination d'un Empereur, et dès lors prit fin l'Empire d'Occident ou d'Allemagne, qui, depuis Charles-le-Grand, roi de France, son régénérateur, y compris inclusivement ce prince et S. M. I. François II, avait eu quarante-cinq Empereurs dans une période de mille ans, depuis 800 à 1806. Dès ce moment, le chef de la maison de Lorraine ne fut plus Empereur que de l'Empire d'Autriche, et il changea son chiffre numérique II en celui de François I^er^.

Une telle prépondérance acquise au souverain de l'Empire français sur les affaires intérieures de l'Allemagne, irrita singulièrement le roi de Prusse. Il s'en voulut de sa conduite tortueuse pendant la guerre de la dernière coalition, et dès lors il se détermina à combattre Napoléon, dans l'espoir de le vaincre. Les Prussiens avaient oublié leurs revers de 1792 : ils vivaient encore sur la réputation d'invincibles, que Frédéric-le-Grand leur avait faite. A les entendre, nos régiments ne

tiendraient pas devant les leurs. D'une autre part, l'influence anglaise et russe, alors puissante dans cette cour, où la reine, jeune et belle, l'appuyait de son crédit, acheva d'entraîner le roi Frédéric-Guillaume III vers une époque de catastrophes et de malheurs.

Cependant il n'eût pas rompu la paix jurée avec la France, si l'Empereur Alexandre ne lui en eût donné l'exemple en refusant de signer le traité définitif auquel M. d'Oubril, son ambassadeur, s'était engagé en son nom. Dès lors il y eut rupture ouverte entre les cabinets de Saint-Pétersbourg et de Paris. Celui-là renoua avec l'Angleterre, avec la Suède, et conclut avec le cabinet de Berlin une alliance offensive et défensive. De toutes parts on courut aux armes.

Déjà dans la partie septentrionale de la Germanie, le maréchal Brune, l'un des lieutenants de Napoléon, envahissait la portion des États du roi de Suède qui confrontaient avec l'Allemagne, la Poméranie suédoise et l'île de Rugen. Au midi, nous nous emparions des bouches du Cattaro, de Raguse et des sept îles que l'Autriche nous avait cédées, et dont un débarquement russe s'était emparé momentanément.

Ces heureux préliminaires furent accompagnés d'un manifeste virulent inséré dans la *Gazette de France*, dû à la plume de Napoléon, qui annonça positivement les intentions hostiles de

la Prusse et l'existence d'une quatrième coalition. Cette pièce curieuse, dont voici les passages les plus piquants, fut une véritable déclaration de guerre.

« ... Le roi de Prusse est l'un des plus honnêtes » hommes de sa cour. Il est fort éclairé sur les » intérêts de sa monarchie; il aime et il désire la » paix : mais c'est un homme sans caractère et » sans fermeté. M. Lombard (ministre du cabi- » net de Berlin), veut la paix, mais son crédit est » trop borné et il ne s'étend que sur le roi. Le » duc de Brunswick et le général Mœllendorfs » veulent la paix (le premier ne la voulait pas), » mais ils n'ont pas assez de force pour faire pré- » valoir leur opinion.

» Qui donc veut la guerre ? Il faut placer à la » tête du parti qui la désire, la reine, femme ai- » mable et jolie, mais légère et inconsidérée, qui » se croit plus d'esprit que son mari, et qui est » excitée par ses parents, *peut-être aussi par son* » *affection pour la Russie*. Presque toutes les fem- » mes de la cour se pâment au souvenir de » l'Empereur Alexandre, et presque toutes, à » l'exemple de leur reine, sont animées d'une bel- » liqueuse ardeur.

» Quel personnage fut en France la cause de la » révolution ? Une femme. Quel autre vient d'être » à Naples la cause de la ruine de sa maison ? Une » femme. Quel autre est, à Londres, la cause de

» la continuation de la guerre? Une femme encore!!! Ce sexe inconstant et léger, aussi capable de passions et de préventions, que peu susceptible de calcul, ne voit l'abîme que lorsqu'il est creusé : alors il pleure, il gémit, mais dans les contestations politiques, les pleurs sont de faibles armes. Si la reine de Prusse est à la tête du parti qui veut la guerre, nous craignons d'avoir à prévoir que de si beaux yeux ne tarderont pas à fondre en larmes.

» Voilà donc le spectacle que présente la Prusse. Une reine jeune et belle qui devrait être un ange de conciliation, de paix, devient un agent de discorde et de guerre! Un roi rempli de sagesse et de probité, mais qui ne développe pas le caractère d'un monarque; un premier ministre éclairé, mais serviteur sans courage... »

Ce manifeste, vrai pamphlet, loin d'adoucir les esprits à Berlin, les anima. La reine, furieuse, demanda vengeance à son époux. Le vieux duc de Brunswick, paré d'une réputation militaire sans solidité, et qui l'avait perdue en 1792, avait la folle manie de jalouser Napoléon : une autre fois, il promettait à son parent et à l'Europe, la destruction de Paris. Le vieux feld maréchal de Mœllendorfs se targuait aussi d'exploits imaginaires. Les Blucher, les Hohenlohe, les Raucher et autres généraux faisaient dispute de rodomontades : on serait invincibles, et là encore, pour

ne point partager les palmes du triomphe avec les Russes, on décida de nous attaquer sans les attendre.

Tandis qu'en Prusse on multipliait les préparatifs, Napoléon, avec son regard d'aigle, dominait tous ces mouvements. Le 21 septembre 1806, il écrivit de Saint-Cloud aux rois de Bavière, de Saxe et de Wurtemberg, pour leur dénoncer l'orage, et pour les presser de se mettre en mesure contre lui. Le 25, il quitta Paris, arriva avec Joséphine le 26 à Mayence, et le 1er octobre ouvrit la campagne, en se portant à la tête de la grande armée, sur la rive droite du Rhin. Le 7, parut son manifeste réel, avoué et signé par lui; ce fut son message au Sénat, il y disait....: « Déjà » les armées prussiennes portées au grand com- » plet de guerre, se sont ébranlées de toutes parts; » elles ont envahi la Saxe, et le sage prince qui » la gouverne est forcé d'agir contre sa volonté, « contre les intérêts de son peuple... Les armées » prussiennes étaient arrivées devant le canton- » nement de nos troupes... Tous nos camps sont » formés, nous allons marcher... et repousser la » force par la force..... Le cabinet de Berlin n'a « pas choisi avec art et délibération le parti qu'il « prend, il y a été jeté avec art et avec une » adresse malicieuse..... Dans une guerre aussi » juste, nous ne prenons les armes que pour nous » défendre...; aucun sacrifice personnel ne nous

» sera pénible dès qu'il s'agira d'assurer les droits, » l'honneur et la prospérité de nos peuples. »

En effet, la Saxe avait été envahie, et l'on venait de contraindre son monarque à se tourner contre nous, acte qui lui était pénible et contraire à ses intérêts. Le 7 octobre et à Bamberg, Napoléon reçut l'ultimatum prussien. Dans cette pièce folle, vu les circonstances, on intimait à l'Empereur de repasser le Rhin, de renoncer aux couronnes d'Italie, du Piémont, de Naples, de la Hollande; il dédaigna d'achever cette pièce extravagante, et en la jetant par terre, il dit à son état-major :

« Messieurs, je plains le roi de Prusse, il n'entend pas le français, et certes, n'a pas lu ce qu'il a signé, vous lui porterez ma réponse. »

L'armée prussienne était partie de la Souabe à la Verra, ayant son centre à Gotha et à Erffurth; sa droite, à Eisenach, et sa gauche, à Weymar; les montagnes frontières de la Saxe, les forêts de la Thuringe couvraient sa tête, et des corps avancés, nombreux et forts, en assuraient la tranquillité. De notre côté, nous cheminions en masse partant de Wurtzburg et de Bamberg, par les deux rives du Mayn, pour attendre et se concentrer derrière les bois de Thuringe, entre Gobourg et Kronack.

Dès le 6, la proclamation qui suit fut mise à l'ordre du jour de l'armée.

« Soldats,

» L'ordre pour votre rentrée en France était

» parti, vous vous en étiez déjà rapprochés de » plusieurs marches, des fêtes triomphales vous » attendaient, et les préparatifs pour vous rece- » voir étaient déjà commandés dans la capitale.

» Mais lorsque nous nous abandonnions à cette » trop confiante sécurité, de nouvelles trames » s'ourdissaient sous le masque de l'amitié et de » l'alliance. Des cris de guerre se sont fait en- » tendre à Berlin; depuis deux mois nous sommes » provoqués avec une audace qui demande ven- » geance.

» La même faction, le même esprit de vertige » qui, à la faveur de vos dissensions intestines, » conduisit, il y quatorze ans, les Prussiens au » milieu des plaines de la Champagne, domine » dans leur conseil : si ce n'est plus Paris qu'ils » veulent brûler et renverser dans ses fondements, » c'est aujourd'hui leurs drapeaux qu'ils se flat- » tent de planter dans la capitale de mon allié; » c'est la Saxe qu'ils veulent obliger par une » transaction honteuse, à renoncer à son indépen- » dance en la rangeant au nombre de leurs pro- » vinces; c'est enfin vos lauriers qu'ils veulent » arracher de votre front. Ils veulent que nous » évacuions l'Allemagne à l'aspect de leurs ar- » mées. Les insensés ! ! ! Qu'ils sachent qu'il serait » mille fois plus facile de détruire la grande ca- » pitale, que de flétrir l'honneur du grand peuple » et de ses alliés. Leurs projets furent confondus,

» alors ils trouvèrent dans les plaines de la Cham-
» pagne, la défaite, la mort et la honte; mais
» les leçons de l'expérience s'effacent, et il est
» des hommes chez lesquels les sentiments de la
» haine et de la jalousie ne meurent pas.

» Soldats, il n'est aucun de vous qui veuille
» retourner en France par un autre chemin que
» par celui de l'honneur : nous ne devons y ren-
» trer que sous des arcs de triomphe.

» Eh quoi ! aurions-nous donc bravé les sai-
» sons, les mers, les déserts, vaincu l'Europe,
» plus d'une fois coalisée contre nous; porté
» notre gloire de l'Orient à l'Occident, pour re-
» tourner aujourd'hui dans notre patrie comme
» des transfuges, après avoir abandonné nos
» alliés, et pour entendre dire que l'aigle fran-
» çaise a fui épouvantée devant des armées prus-
» siennes ! ! !

» Mais déjà ils sont arrivés sur nos avant-postes...
» Marchons donc puisque la modération n'a pu
» les faire sortir de cette étonnante ivresse; que
» l'armée prussienne éprouve le même sort
» qu'elle éprouva, il y a quatorze ans; qu'elle ap-
» prenne que s'il est facile d'obtenir un accrois-
» sement de domaines et de puissance avec l'a-
« mitié d'un grand peuple, son inimitié (qu'on
» ne peut provoquer que par l'abandon de tout
» esprit de sagesse et de raison), est plus terrible
» que les tempêtes de l'Océan. »

LANNES

(Jean)

Publié par P.H. Krabbe.

Ces menaces tardèrent peu à s'effectuer. Le 9 octobre, le maréchal Soult s'empara de Hoff, prit les magasins, fit des prisonniers, ouvrant par un succès cette campagne qui serait si rapide; d'autres triomphes partiels honorent les divers corps de la grande armée, les maréchaux Murat, Bernadotte, eurent aussi leur part de cet heureux début à Sualburg, à Lobeinstein, à Gera, où le général Lassalle enleva cinq cents caissons et un butin immense.

Le 10, le corps du maréchal Lannes se porta sur Graffenthal, la division Suchet rencontra, près de Saafeld, l'avant-garde du corps prussien commandé par le prince Louis de Prusse, cousin-germain du roi, l'un de ceux qui avaient le plus travaillé à faire déclarer la guerre. Le combat s'engagea vivement des deux côtés; nos escadrons culbutèrent ceux du prince; il suivait le mouvement rétrograde des siens, espérant les rallier, lorsqu'il fut joint par un maréchal-des-logis du 10e des hussards, nommé Guindé, qui lui cria de se rendre.

Au lieu de céder, le prince Louis s'arrête, fait volte-face, et engage avec son intrépide adversaire un combat corps à corps. Guindé, qui le prend pour un simple sous-officier, lui réitère la sommation. « Rendez-vous, dit-il, ou vous êtes mort; » il reçoit pour réponse un coup de sabre dans le visage; alors et tout entier aux nécessités

d'une juste résistance, le jeune Français fonce sur son vaillant ennemi, détourne son fer, et lui plonge le sien dans la poitrine. Le prince Louis expira sur-le-champ, déjà deux de ses aide-de-camp avaient perdu la vie un instant auparavant.

Guindé entra dans le régiment des grenadiers à cheval de la garde impériale; il fit toutes les campagnes qui suivirent. Nommé capitaine dans ce corps et officier de la Légion d'Honneur, lui aussi, en 1813, au combat de Hanau, périt glorieusement du trépas des braves.

Les Français, vainqueurs à l'affaire de la Saala, maîtres des passages et du cours de cette rivière, firent, le jour où périt le prince prussien, mille prisonniers, enlevèrent trente canons et tuèrent six cents hommes ; dès lors notre position nous permettait de tourner l'ennemi et de marcher sur Iéna, sans craindre qu'il y mît obstacle. Pendant ces premières opérations, l'Empereur se porta successivement sur presque tous les points d'attaque : passant en revue, le 11 octobre, près de Lobeinstein, le 2e régiment de chasseurs à cheval, il demanda au colonel quelle en était la force : cet officier lui dit le nombre des cavaliers, mais et avec l'expression du respect, il ajouta que parmi ceux-là il y avait beaucoup de conscrits.

« Qu'importe, reprit brusquement l'Empereur. » Puis, s'adressant aux chasseurs :

« Jeunes gens, quand on ne craint pas la mort, on la fait entrer dans les rangs ennemis. »

Cette allocution énergique fut accueillie par le cri unanime de *vive l'Empereur !* et le colonel sentit combien son observation avait été peu séante.

Le 12 octobre, l'ennemi épouvanté évacua Naumburg, à l'approche du maréchal Davoust; il y laissa de grands magasins bien approvisionnés, et un équipage de dix-huit pontons en cuivre et bien attelés. Le Maréchal Bernadotte arriva sur le même point; le maréchal Lannes était à Iéna, et Augereau à Kahla; Ney occupait Roda, Soult allait vers Lobeda, et la garde impériale se dirigeait sur Iéna.

Napoléon, le 13 octobre, entra dans cette ville, il disposa ses troupes, fit travailler au terrain, envoya quérir les divers corps aux ordres des maréchaux que je viens de nommer, et se prépara à livrer la bataille. Les troupes de Lannes se portèrent sur le plateau d'Iéna, celles de Suchet garnirent le penchant à droite; celles de Gazan, sur trois lignes, à la gauche; la garde impériale commandée par Lefèvre, se forma en carré sur le centre où, presque à la cîme aussi du plateau, l'artillerie manœuvrerait entre chaque corps; Augereau à Kahla soutenait cette disposition; enfin, Davoust, Bernadotte arriveraient, espérait-on, celui-ci devait déboucher par Dornburg, afin de couper la réserve des Prussiens, et de leur

tomber à dos s'ils tentaient d'emporter Iéna ou Naumburg ; le premier défendrait les défilés de Kœsen, si l'ennemi marchait vers Naumburg, et s'il ne bougeait, le maréchal prendrait Apolda par derrière. Les corps de Soult et de Ney devaient, au moyen d'une marche nocturne, se placer en ligne et former notre extrême droite.

L'Empereur, dit un historien, vint, suivant son usage, passer la nuit au bivouac au milieu de sa garde, sur le plateau où elle campait.

Notre armée, ainsi disposée, ne montrait qu'une masse compacte ; celle de l'ennemi, au contraire, présentait par ses feux une étendue de six lieues ; elle formait un effectif de plus de cent mille hommes et de vingt mille chevaux. La nôtre était beaucoup moins considérable, et surtout ne possédait qu'un nombre bien inférieur de cavaliers.

Dès le 12, et afin de n'avoir rien à se reprocher, notre Empereur écrivit à Sa Majesté Prussienne :

« Monsieur mon frère, si j'étais à mon début » dans la carrière militaire, si je pouvais craindre » les hasards des combats, le langage que je tiens à » Votre Majesté serait peu convenable. Mais Votre » Majesté sera vaincue, et sans l'ombre d'un pré- » texte elle aura compromis le repos de ses jours » et l'existence de ses sujets. Préparez la paix, » acceptez la, digne de tous deux, laissez le *statu*

» *quo* actuel de l'Europe, et ne prenez pas les » armes pour sauver à l'Angleterre les suites iné- » vitables d'une descente; il est encore temps, » voulez-vous la paix? » etc.

Au lieu de répondre avec une sincérité pareille à la demande, Frédéric-Guillaume III emprunta à la diplomatie vulgaire les phrases ronflantes, sonores en apparence, et au fond vides de sens.

Le conseil de guerre du roi avait rassemblé dans un triangle, dont les pointes étaient les villes d'Auestaedt, de Weimar et d'Iéna, le corps du général Ruchel, composé de trente-trois bataillons, quarante-cinq escadrons, quatre compagnies de chasseurs bons tireurs, un régiment d'artillerie et sept batteries indépendantes de celles à la suite des régiments. Le corps du prince de Hohenlohe réunissant vingt-quatre bataillons prussiens et vingt-cinq saxons (ceux-ci contraints à marcher contre leur idée et la volonté de leur roi, forcé par la puissance de son envahisseur à faire avec lui cause commune, ce que son cœur, ses affections et son intérêt désavouaient pleinement), quatre-vingt-trois escadrons, dont trente-six saxons qui pensaient comme leurs camarades d'infanterie, deux bataillons d'artillerie et seize batteries, dont huit du roi de Saxe.

Le roi Frédéric-Guillaume et le duc de Brunswick généralissime, plus rapprochés de la ville de Naumburg, avaient avec eux trois divisions ou

trente-deux bataillons et cinquante escadrons, et une réserve commandée par le feld maréchal Khalkreustz, forte de vingt bataillons et de vingt escadrons de la garde du roi. Vers Eisenach, le duc régnant de Weimar tenait la campagne avec dix bataillons et quinze escadrons, et ensuite, venant à marches forcées vers Halle, le prince Eugène de Wurtemberg amenait une seconde réserve de dix-huit bataillons et de vingt escadrons.

Je le répète encore, nous devions, ce 14 octobre, tenir tête au champ de bataille, à deux cent vingt-quatre bataillons, cent quatre-vingt-huit escadrons, ce qui était bien supérieur à notre nombre; qu'on y joigne une confiance aveugle dans leur importance en des généraux encore instruits dans l'art stratégique, par Frédéric-le-Grand, la haine que les officiers, tous nobles, vouaient à ceux qui avaient partout aboli leur caste; enfin, l'enthousiasme inspiré par la présence de la reine de Prusse, qui, vêtue en amazone, parée d'une cuirasse d'or, et le front couvert d'un casque d'or orné de pierreries et de plumes, s'élançait aux premiers rangs l'épée à la main, deux riches pistolets à la ceinture, et montée sur un cheval blanc splendidement harnaché (toute cette parure et l'équigage, don de l'Empereur de Russie), appelant au combat et entraînant par sa beauté, par ses grâces et son héroïsme, ceux que de hardis calculs n'auraient pu éblouir.

Tels étaient les obstacles à vaincre ce jour là; déjà la mort du prince Louis, le triomphe fabuleux dans sa réalité du maréchal Davoust aux défilés de Kœsen, nous étaient d'heureux augure à cette affaire titanesque. Onze fois les Prussiens tentèrent de nous arracher la victoire, et onze fois nous les repoussâmes du poste que nous conservâmes, après l'avoir enlevé. Ces faits prodigieux devaient leur naissance au fanatisme de la grande armée, à la foi du soldat dans la prédestination de l'Empereur; le dernier conscrit passé sous le drapeau, dès cet instant se croyait invincible, et il ne pouvait entrer dans la pensée unanime de chaque corps, que la lâcheté ou la faiblesse pût faire perdre jamais une bataille à Napoléon: tous restaient persuadés que pourvu que chacun donnât sa vie, la fortune resterait fidèle à l'Empereur, et comme aucun ne lui refusait la sienne, ce grand homme, avec de tels seïdes, eût entrepris alors l'impossible, qu'il serait parvenu à en faire une réalité. Cet esprit de dévoûment ne s'éteignit qu'après les deux fautes fatales : le double envahissement de l'Espagne et des États-Romains. C'est de cette heure précise, oui, c'est de 1809 ou 1810, que date le refroidissement de l'enthousiasme des soldats français, et ceci doit, bien médité, inspirer à l'âme des pensées profondes.

Le 14 octobre 1806, à l'aube et dès que l'on eut battu la diane, tout les régiments français bi-

vouaquant sur le plateau d'Iéna, prirent les armes et se mirent en ligne au commandement de leurs chefs directs; un brouillard épais couvrait le ciel et annoncait une journée pluvieuse, mais dès que Napoléon, sorti de sa cabane, eut paru au front de l'armée, environné de son état-major, les vapeurs obscures se dispersèrent comme par enchantement, et les regards étonnés remarquèrent que la première éclaircie s'ouvrit si heureusement dans le firmament, que les rayons du soleil frappèrent d'abord le groupe impérial, et montrèrent l'auguste Empereur environné d'une auréole étincelante. Aussitôt de cent côtés partit le cri, LE SOLEIL D'AUSTERLITZ!!! Oui, le soleil d'Austerlitz qui illumine le plateau d'Iéna!!! Heureux présage! Victoire à l'Empereur! Vive Napoléon!!!....

Celui-ci parcourant les lignes et pénétrant dans les rangs, répéta aux soldats et tour à tour, les paroles suivantes :

« Camarades, il faut que la journée d'Iéna soit » égale à celles de Marengo et d'Austerlitz, mettez- » vous en défense contre la cavalerie prussienne, » redoutable et non invincible; avec le bataillon » carré français, on vaincrait les démons, et les » Prussiens ne sont pas le diable. Il y a un an, à » la même époque presque, et l'Europe s'en rap- » pelle avec terreur autant que la France avec » gloire, nous détruisîmes, à Ulm, la réputa- » tion militaire de l'Autriche. Eh bien! l'armée

» prussienne est maintenant dans la même posi-
» tion que celle de Mack ; elle est également
» cernée, elle a perdu ses magasins, sa ligne
» d'opération; elle en est réduite, non à com-
» battre pour la gloire, mais pour se sauver au
» moyen d'une trouée dans nos rangs : tel est
» son plan et sa ressource dernière. Les corps
» français qui lui laisseraient accomplir ce projet,
» seraient déshonorés, perdus de réputation et
» verraient leurs lauriers se flétrir. »

« En avant ! en avant ! crièrent tous les soldats. Sire, faites battre la charge et à nous le reste, nous ne serons pas les cadets de Marengo et d'Austerlitz. »

La charge battit et sonna, les tirailleurs engagèrent l'attaque ; ce premier feu de mousqueterie fut si énergique de notre part, que nous dispersâmes les avant-postes ennemis, puis les régiments s'ébranlant, l'impétuosité de nos têtes de colonnes culbuta celles de l'ennemi, nous descendîmes le plateau. L'ennemi, dans sa masse principale, vint à une rencontre, et vers les neuf heures du matin, le brouillard, encore dense au fond de la plaine, s'élevant comme un immense rideau, montra aux deux armées leur front réciproque, éloigné l'un de l'autre à la seule distance d'une demi-portée de canon.

Napoléon, malgré sa bonne envie de livrer la bataille, aurait bien voulu en retarder l'ouverture

de deux heures; car il comprenait le besoin d'attendre l'arrivée des corps en arrière, et la prépondérance que donnerait à l'ennemi sa cavalerie formidable, toute rassemblée et prête à s'élancer sur notre infanterie. Nous avions là encore si peu d'escadrons, qu'il ne valait pas la peine d'en parler. L'enthousiasme français et les mouvements des Prussiens ne permirent pas ce retard. Le maréchal Lannes reçut le premier l'ordre de foncer sur nos adversaires, autour d'Hollstedt; presque à la fois le duc de Dalmatie (Soult), venant de Clotzwitz, tentait de chasser d'un bois épais une division prussienne qui s'y était retranchée.

L'ennemi nous heurta aussi vers notre gauche, où était Augereau, mais il n'y triompha pas; Soult le chassa du bois fortifié, tandis que notre cavalerie de réserve et le reste des divisions Ney arrivaient. L'Empereur aussitôt les lança contre les bataillons et les escadrons qui se flattaient de nous passer sur le corps. Leurs premières lignes pliaient déjà, elles se retiraient néanmoins en bon ordre, lorsque l'impétueux grand-duc de Berg et de Clèves (Murat), amenant avec lui les dragons et les cuirassiers de la réserve, fondit avec tant d'énergie sur les troupes refroidies, qu'il les rompit, les éparpilla, et leur fit éprouver une perte considérable; presque toute l'artillerie conquise, et plus de vingt mille fantassins et cavaliers nos prisonniers, certifièrent de ce beau fait d'armes, si

rapidement obtenu surtout. Nous suivîmes les fuyards avec tant d'ardeur, que nous entrâmes pêle-mêle avec eux dans Weimar, éloigné de six lieues du champ de bataille.

Dans le temps que notre gauche accommodait ainsi l'aile droite ennemie, son aile gauche n'était mieux traitée. Ici, le duc-souverain de Brunswick avait entrepris de fermer à Davoust, comme je l'ai dit plus haut, le passage du défilé de Kœsen, lorsque le quartier-général, le roi et la reine de Prusse, occupaient Auersttaedt. Dans mon premier récit de cette affaire si importante, j'ai trop négligé les détails, je crois devoir les consigner ici, ils y seront bien à leur place.

Le maréchal Davoust avait avec lui environ vingt-cinq mille fantassins et quinze cents cavaliers pour faire face aux corps d'élite prussiens, et au nombre de trente-huit mille hommes à pied et de douze mille à cheval. La position militaire était importante, car si nous étions battus sur ce point, le reste de la grande armée se serait trouvée entre deux feux; Davoust vit cela, et pour prévenir ce malheur, fit des prodiges.

La division Gudin marcha en tête, et par l'effet du brouillard, il s'arrêta à une portée de fusil des Prussiens avant d'avoir soupçonné leur présence; mais le bruit fait par eux fit connaître leur approche. Alors, le général Gudin, aussi rempli de courage que de science militaire, fit pointer de ce

côté une batterie. Sa détonation et l'apparition soudaine et inattendue des nôtres chargeant à la baïonnette, jetèrent un tel trouble et tant de confusion dans cette avant-garde, qu'elle se rejeta en plein désordre sur le centre, et que trois compagnies de nos voltigeurs et un escadron du 1er des chasseurs, s'emparèrent à eux seuls de l'artillerie ennemie.

En ce moment, le général Schmetteau survenant, recueillit et contint les fuyards, ses troupes s'étendirent, et quand le brouillard se dissipa, la division Gudin se vit presque enveloppée. Loin de se laisser effrayer, elle se forma en bataillon carré et repoussa les vives et nombreuses attaques qui lui furent faites; ceci donna le temps à la division Friant d'accourir avec le maréchal Davoust. Alors le combat devint acharné et terrible : le maréchal plaça habilement au flanc prussien une batterie de douze canons qui vomit dans ses rangs la mort avec la mitraille. Là, comme ailleurs, le succès fut pour nous; partout, nous fîmes des prisonniers et enlevâmes de l'artillerie; le colonel Higonet, pour sa part, et avec le 108e de ligne, emporta le village retranché de Popel, où il trouva un drapeau, trois canons, et beaucoup de blessés.

Cependant, la supériorité des forces du duc de Brunswick lui donnait une prépondérance fatale. Malgré la valeur surhumaine des généraux Gudin et Friant, malgré la savante stratégie du

maréchal, leur chef; malgré, enfin, les prodiges des officiers et des soldats, il devenait difficile de maintenir ces avantages partiels, et une lutte de quatre heures de durée donnait trop de prise à une juste lassitude, lorsque l'on vit arriver au pas de course et de charge la division Morand. Sa présence soutint les nôtres, mais trop d'impétuosité de sa part fut sur le point d'amener notre déroute; Davoust envoyait courriers sur courriers, ordonnances sur ordonnances, au prince de Ponte-Corvo, pour qu'il vînt à son aïde. L'avant-garde du prince (Bernadotte), commandée par le général Dupont, arriva à Camburg; si elle eût été plus avant, si elle eût donné à son tour, s'il eût attaqué chaudement, cette partie de la bataille eût été gagnée dès onze heures du matin, et aurait eu des résultats plus majeurs qu'elle n'eut en réalité : mais Dupont, trop strictement soumis aux instructions du prince, n'alla pas au delà de Camburg, et le prince lui-même fit répondre au maréchal Davoust qu'il ne pouvait pas, sans ordre de S. M., se défaire, au détriment de ses propres besoins, des régiments qu'on lui demandait.

Davoust, abandonné à lui-même, ne se découragea pas : il trouva dans son génie et dans la bravoure de ses divisions, les moyens coërcitifs pour entraîner la victoire.

A onze heures donc, toute l'armée prussienne, réunie sur le terrain, était engagée, moins deux

divisions de réserve. Elle avait éprouvé de rudes échecs; le duc de Brunswick, le général Schmetteau, dangereusement blessés, venaient d'abandonner le champ de bataille. Le premier avait perdu les yeux, et tarderait peu à perdre la vie. Le feld-maréchal Kalkreutz, qui le remplaça dans le commandement suprême, fit un vif appel à sa vieille et haute expérience. Il ordonna, d'après l'ordre du roi, une attaque générale; le prince Henri, frère de Frédéric-Guillaume, nous chargea à la tête d'une forte division de cavalerie, sur la division Morand. Celle-ci, déjà aux prises avec la division Wurtensleben, soutint bravement ce double choc, deux fois la charge eut lieu; à la dernière, le prince Henri fut blessé, et les cavaliers lassés, se retirèrent derrière leur infanterie. Nous reprîmes l'offensive, on se battit corps à corps avec autant de valeur que de furie; vainement Kalkreutz renforça les Prussiens d'une partie de la réserve et de deux régiments de la garde royale. Les Français, appuyés par toute leur artillerie placée en batterie au moulin d'Emsen, firent un ravage affreux dans les rangs ennemis, tandis qu'inébranlables sur tous les points, ils n'éprouvèrent, pour ainsi dire, aucune perte.

D'un autre côté, Davoust, en poussant la division Gudin sur le village de Thauchwitz, où elle prit quatre canons et mille soldats, enleva à l'ennemi sa meilleure position. Cette conquête, qui

eut lieu vers une heure après midi, fut le premier pas vers la victoire générale. Déjà, les Prussiens, débordés sur leurs ailes et repoussés à leur centre, commençaient à croire la défaite possible, quand le roi, de son propre mouvement, fit avancer deux divisions de la réserve que l'on appuya par tout ce qu'on put réunir de cavalerie. Kalkreutz, de son côté, repoussé de positions en positions, s'arrêta sur la colline d'Eckartsberg, où il rallia plusieurs corps éparpillés; la force du lieu, le nombre de ses troupes, lui fit croire qu'il arrêterait nos succès, et que la chance tournerait enfin contre nous.

Davoust, à la vue de cette habile manœuvre, comprit la nécessité d'y répondre dignement : il envoya les généraux Friand et Morand contre les ailes opposées, et lui-même, avec les troupes de Gudin, tenta de débusquer Kalkreutz du plateau sur lequel il dominait. « Soldats, dit-il aux Fran-
» çais, de ce dernier choc dépend notre gloire ou
» notre honte : si nous sommes vaincus, l'Empe-
» reur l'est avec nous, et la France voit sa splen-
» deur flétrie. Voudrez-vous son déshonneur ?
» non, sans doute. Marchons au combat, et que
» ce soit pour nous marcher à la victoire ! »

Ces mots précis, cette courte et noble allocution frappent les cœurs, les nôtres oublient huit heures de mêlée, de faim et de soif, ils crient *vive l'Empereur !!!* et à ce cri, signal et gage du succès,

ils se précipitent plutôt qu'ils ne courent vers l'ennemi. Le général Petit, à la tête de quatre cents hommes d'élite des 12e et 21e de ligne, montent la croupe abrupte de la colline, en essuyant les feux de l'ennemi, et sans riposter, ils ne frappent que de la baïonnette. Cette attaque homérique contre toute une armée par une poignée de grenadiers français appuyée seulement par l'invincible brigade du général Grandeau-Daubancourt, eut un succès prodigieux.

Les Prussiens, enfoncés, culbutés, prirent la fuite avec tant de précipitation, que le général Petit put s'emparer d'une batterie de vingt canons abandonnés sans être encloués, tant leurs artilleurs surpris avaient eu hâte de se sauver; elle fut sur-le-champ retournée vers les fuyards, dont elle augmenta la déroute et la confusion. Le feld-maréchal Kalckreutz, entraîné lui-même, ne put donner aucun ordre, et les Prussiens poursuivis jusque au-delà des bois d'Eckartsberg, se dispersèrent sans pouvoir se rallier. Les divisions Friant et Morand obtinrent de pareils succès. La poursuite universelle ne se termina qu'à la nuit close, et nous ramassâmes, épars sur les chemins et dans les champs, des prisonniers, des chevaux, des armes, des canons, des caissons, des munitions de guerre et de bouche, jusque, enfin, à des drapeaux et à des étendards, que leurs indignes porteurs avaient jetés çà et là, tant l'épou-

vante avait eu sur eux plus d'empire que la voix de l'honneur.

Tandis que cette déroute décisive avait lieu autour d'Iéna, le prince de Ponte-Corvo se porta rapidement sur Apolda, contre le feld-maréchal de Mollendorf. Ici, les Prussiens furent aussi malheureux qu'ailleurs; une partie des leurs se sauva, grâce à la nuit; l'autre, selon l'usage adopté constamment par les Prussiens en cette guerre, mit bas les armes, et se rendit à la première sommation, car ils ne se défendirent pas mieux en plate campagne que derrière des murailles. On sait avec quelle honteuse lâcheté presque tous les commandants des places fortes ouvrirent leurs portes; plus d'une fois ce fut le chef français qui rougit pour le vaincu, tant il souffrait de sa lâche faiblesse.

A cinq heures du soir environ, la plaine et les collines aux alentours d'Iéna, ne présentaient plus que des vainqueurs et des vaincus. A la première bataille livrée, l'honneur des armes du grand Frédéric était pollué, et l'édifice royal élevé si péniblement par son aïeul, son père et lui, était ébranlé dans sa base, et ne devrait sa conservation exiguë qu'à la générosité du vainqueur; il ne restait plus rien de cette armée dite d'*invincibles*, qui s'était targuée de nous rejeter sur le Rhin. Avant la nuit du 14 octobre 1806, Frédéric-Guillaume avait perdu, tant à Iéna qu'à Auer-

sthaedt, soixante drapeaux, trois cents pièces d'artillerie, des magasins immenses, des munitions sans fin, trente mille prisonniers, y compris trente officiers-généraux, vingt-cinq mille morts ou blessés, couchés sur les champs de bataille; parmi ces derniers, on comptait le duc de Brunswick, généralissime, le feld-maréchal Mollendorf, les généraux Ruchel et Schmetteau; les trois premiers expirèrent peu de jours après la bataille, autant de désespoir que de mal physique; le premier surtout mourut dans des convulsions de forcené. Le combat d'Auersthaedt, pour sa part, retint dans ces totaux vingt drapeaux, cent canons, trois mille prisonniers, et quinze mille tués ou hors de combat; de notre côté, notre perte fut de onze mille morts ou blessés, dont sept mille à Auersthaedt. Nous perdîmes le général de Billy. Les colonels Lamothe-Houdart, du 36e; Viala, du 88e; Higonet, du 108e; Marigny, du 20e des chasseurs; Barbanègre, du 8e des hussards, furent tués dans la mêlée; les généraux de division Morand; de brigade Conroux, d'Honnières, Petit, Gauthier; les colonels Harispe, du 10e léger; Barthe-Vergés, du 12e de ligne; Nicolas, du 71e; Guyardet, du 13e léger; Coehorn, adjudant-commandant; Brenon, du 13e des chasseurs; et Doullembourg du 1er des dragons, furent plus ou moins grièvement blessés.

L'habit du maréchal Lannes fut déchiré par

un biscaïen, qui rasa sa poitrine sans le toucher; le maréchal Davoust, que l'Empereur nomma duc d'Auersthaedt, eut ses vêtements criblés de balles, et un boulet emporta son chapeau. Davoust s'étant avancé vers Napoléon, lui présenta des drapeaux, en lui disant : « Voilà du fruit de la journée.

— C'est que vous avez eu de rudes moissonneurs, lui fut-il répondu vivement. » Les généraux Colbert, Durosnel, Lanusse, Petit, Gudin surtout, Morand, Vialannes et nombre d'autres, prirent une bonne part de la gloire de cette journée.

Dans le temps que les diverses armes étaient engagées à cette fameuse bataille, l'infanterie de la garde impériale, rangée en ligne, s'inquiétait de demeurer dans l'inaction. L'Empereur, traversant au galop ses rangs pour inspecter les positions, entendit auprès de lui quelques voix crier : En avant !!! Aussitôt, il s'arrêta, se porta au front du régiment.

« Qu'est-ce, dit-il, que veut dire *en avant !* il n'y a que des conscrits sans barbe qui puissent vouloir préjuger ce que je peux faire; qu'ils attendent qu'ils aient commandé dans trente batailles rangées avant de prétendre me donner des avis. »

En effet, ces imprudents étaient des vélites, plus désireux de se montrer, que sages dans leur conduite.

Le roi, la reine de Prusse, furent contraints à

fuir en toute hâte; celle-ci, presque atteinte par une avant-garde de cavalerie, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval et qu'à son habileté d'écuyère. Vivement poursuivie par deux sous-officiers français, elle eut la douleur d'entendre les plaisanteries inconvenantes que firent ces deux enfants des camps sur sa situation et sur leur espérance insolente. L'Empereur, que l'on en instruisit, croyant l'amuser, s'en courrouça; il dit que peu s'en fallait qu'il ne fît passer par les armes deux soldats assez effrontés pour oser manquer de respect à une grande souveraine.

« Autant, dit-il, dans cette circonstance, j'estime le brave sous-officier qui a, au péril de sa vie, enlevé celle du prince Louis de Prusse (car c'était un combat corps à corps), autant je blâme deux étourdis qui, non contents de la gloire que leur aurait faite une si noble prise, outrageaient ainsi en elle la Majesté Royale. Certainement, je les ferai punir... Berthier, tu me feras souvenir que je veux leur faire payer cher cette imprudence. »

Mais après ces paroles, prononcées pour la convenance, et sans qu'au fond il eût l'intention de molester ces deux braves, il *oublia* complètement leur méfait, et l'oublia si bien, et Berthier négligea tant de le lui rappeler, que peu après et aux environs de la journée de Friedland, tous les deux reçurent un avancement, mérité d'ailleurs

par une bravoure à l'épreuve et une conduite militaire très-honorable.

Parmi les colonels blessés, le brave Dollenbourg fut tenu pour mort. Son cheval s'étant abattu dans une charge, et lui trop faible pour se relever d'abord, ses dragons passèrent outre à la poursuite de l'ennemi, et de retour au camp, le soir de la bataille, annoncèrent à l'état-major la mort de leur loyal et intrépide colonel. Celui-ci, demeuré avec quelques-uns des siens parmi les blessés ennemis, ne put revenir à l'armée qu'en faisant un long détour et plusieurs jours après. Déjà son nom se trouvait inscrit dans le bulletin publié au rang des morts; il réclama auprès du prince Berthier, major-général, qui lui répondit que cela ne valait pas la peine d'une rectification, et il continua de servir. (Il est devenu maréchal-de-camp.) La campagne de Pologne se fit ensuite, et vers sa fin, l'Empereur, toujours reconnaissant des services rendus à la patrie et du sang versé pour elle, rendit un décret qui imposait à certains quais, carrefours, rues et places de Paris, les noms des généraux et des colonels tués dans ces deux dernières campagnes. Le colonel, parmi ces honneurs rendus aux héros morts, voyant une *rue Doullenbourg*, alla de nouveau chez Berthier pour faire relever cette erreur. Le major-général dit avec impatience :

« Eh! M. le colonel, voulez-vous que je fasse

revenir S. M. d'une erreur involontaire, et sur une disposition si honorable pour vous! cela ne sera pas; vous vous logerez dans la *rue Doullenbourg*, et vous y établirez votre famille. »

Plus tard, on parla pourtant de ceci à l'Empereur, qui, admirant la délicatesse du colonel, dit au maréchal Marmont.

« Est-ce qu'il a tort, est-ce que je lui en veux, n'y allait-il pas ce jour-là de bon jeu, et se serait-il sauvé s'il eût fallu mourir pour mon service?

— Assurément, Sire, il aurait préféré se laisser tuer que de fuir à votre préjudice.

— Eh bien, je tiens que l'intention vaut le fait : s'il n'est pas mort ce jour-là, peut-être tombera-t-il sur un autre champ de bataille; qu'il se tienne donc tranquille, je lui laisse sa rue; d'ailleurs, je dis, moi aussi, *ce qui est écrit est écrit*.

SOIRÉE XXXV.

Soirée aux Tuileries. — Effet produit en Europe et en France par la bataille d'Iéna. — Suite de nos victoires en Prusse. — Bulletin laconique des Prussiens. — Propos bizarre d'un officier ennemi. — Réponse terrible de Napoléon. — L'orage et l'Egyptienne en Prusse. — Napoléon à Postdam. — Il enlève les insignes du grand Frédéric. — Descente de Napoléon dans le souterrain où reposent les restes de ce grand roi. — Anecdote du prince d'Hatzfeld. — Clémence sublime de Napoléon. — Proclamation. — Reproches au comte de Neule et au duc de Brunswick. — Suite de victoires. — Décret du blocus de l'Angleterre. — Création projetée du temple de la Gloire. — Bataille de Prussich-Eyleau. — Les frères Reynier. — Proclamation. — Guerre avec la Russie. — Victoire des Français. — Bataille d'Eyleau. Traité de paix de Tilsitt. — Entrevue des deux Empereurs.

Le résumé que je viens de présenter aux lecteurs, des faits qui précédèrent et qui eurent lieu le jour de la bataille d'Iéna, m'a été donné par le comte Reynauld-Saint-Jean-d'Angely, comme résultat d'une soirée intime, où S. M. raconta à ce président de section au conseil d'État, à l'archichancelier Cambacérès, au ministre secrétaire d'État Hugues Maret, et au fameux de Humboldt,

l'illustre voyageur, les évènements de la campagne de Prusse. Dans la première partie, le narrateur était le comte Regnault, ou celui qui, sous sa dictée, avait écrit cette pièce importante; mais dans la seconde que je vais donner à la suite, c'est Napoléon qui parle. Ceci doit être la conséquence du bon goût de Regnault; il a compris que Napoléon racontant, donnait une animation et un coloris bien supérieurs, à des faits devenus palpitants d'intérêt, lorsque l'on croit les entendre sortir de la bouche du grand homme. Le voici tel que je le tiens de lui.

« C'était entre le divorce de Napoléon et son second mariage. Il était venu à Fontainebleau pour s'y occuper des affaires intérieures et ecclésiastiques, les hauts dignitaires que j'ai nommés plus haut l'ayant accompagné par son ordre. Les voyant accablés de fatigue et peut-être d'ennui, à cause du travail hardi et prodigieux qu'il leur avait imposé, il imagina de les en dédommager par ce premier récit, et le lendemain, eux, avec instance, lui demandèrent le second. Il se fit d'abord prier par amour-propre d'auteur, puis, et avec une adorable bonhomie:

Napoléon. — Allons, Messieurs, il faut vous contenter; aussi bien, vous avouerai-je que le plaisir du retracé de ces souvenirs ne sera pas uniquement pour vous : en vous rappelant ces choses-là, il me semblera me voir passer, et me

retrouver à cette époque bien glorieuse, car n'est-ce pas que j'ai eu des heures brillantes?

Tous. — Ah! Sire, des mois, des années entières.

Napoléon. — Pas autant, mais bien quelques jours.

» Il s'arrêta, parut réfléchir; puis, relevant avec fierté sa tête, et ouvrant ses yeux, qui lançèrent des éclairs, il se posa debout contre le manteau de cheminée, promena son regard d'aigle sur l'auditoire avide, et reprit en ces termes le fil de son récit:

Napoléon. — Ce fut un grand, un très-immense coup de théâtre, que mon entrée en Prusse! et que le résultat de la bataille d'Iéna. Quoi! le 9 octobre, les hostilités avaient seulement commencé, et le 14, la monarchie prussienne tombait ensevelie sous les débris d'une armée encore rompue aux manœuvres du grand Frédéric!!! Je ne vous le cacherai pas, quel profond sentiment de terreur, de consternation, mêlé à quelques marques de joie en France, se répandit en Europe. Les rois même dont j'avais érigé les trônes, avaient plutôt l'air de redouter mon succès que d'espoir de le partager, ainsi que je le leur faisais pressentir.

» Je devinai l'épouvante douloureuse de l'Autriche au nombre et à la qualité de ses félicitations menteuses et de son allégresse morne. L'Espagne,

qui de son côté se préparait à prendre sa part de la coalition formée en Europe, et qui aurait éclaté si j'eusse été vaincu, l'Espagne, qui, par une proclamation intempestive et menaçante, venait de dévoiler son désir de courir sus à moi, changea de ton, et son ambassadeur la mit honteusement à mes pieds. Alors chez don Godoi commença cette comédie, par laquelle il se flattait de m'éblouir, sans prévoir que trop bien instruit, je prendrais mes mesures pour faire retomber sur sa tête le coup que son incapacité me réservait.

» En France on ressentit une joie vive et franche. On eut quelque orgueil du beau nom de Français, qui, grâce à moi, surgissait brillant de tant d'éclat. En Prusse, ce fut une stupeur sans pareille, un accablement, un anéantissement complet. Le 13 octobre, on était au rang des six premières puissances. Le 14 au soir, on ne savait si l'on pourrait dorénavant disputer de suprématie et de prépondérance avec la cour wurtembergeoise. On s'entredemandait avec effroi, avec douleur, où était passée cette monarchie, la veille si considérée, si considérable, et le lendemain si abattue, si faible, si méprisable.

» Le vertige succéda à la prudence, la jactance devint du découragement. Les Rodomons se firent Thersytes, et les Géans se métamorphosèrent en Pygmées. Il n'y eut même plus ni honneur, ni orgueil national. Le roi demande humblement un

armistice ; on le lui refuse : il se rendra à discrétion, ou il perdra tout. Je devins sévère, car je voulais venger la France de tant d'arrogantes menaces, de tant d'espoirs présomptueux.

Soult atteint à Greutzen une colonne isolée, forte de douze mille hommes. Il la poursuit l'épée aux reins jusqu'à Magdeboury, et lui arrache cinquante canons, cinq cents caissons et douze cents prisonniers. Le 17, à l'affaire de Halle, le prince Eugène de Wurtemberg, qui commandait la réserve de l'armée prussienne, est écrasé par le maréchal Bernadotte, qui fait prisonniers deux généraux, trois colonels et cinq mille soldats; qui prend quatre drapeaux, trente-quatre pièces d'artillerie et un grand nombre de caissons. Le 18, prise de Leipsick par le maréchal Davoust. Là, je rencontrai, à mon passage, la colonne de Rosbach, élevée en outrage à la France. Je la fis démolir et emporter. Je veux l'élever sur une place de Paris, accompagnée d'une inscription expiatrice.

» A Weimar, où j'entrais en vainqueur irrité, je fus désarmé par les vertus et la noble contenance de la duchesse souveraine. Celle-là me réconcilia avec les femmes allemandes, auxquelles je reprochais tant de faiblesses et de prévention contre moi. La *Gazette de Berlin* avait annoncé le grand désastre d'Iéna par ces seules et sinistres paroles : *L'armée du roi a été battue à Auersthaedt. Le roi et ses frères sont en vie.* Quel butin énergique dans

sa brièveté. Frédéric-Guillaume, réfugié dans Magdeboury, en sortit avec hâte et courut mettre l'Elbe et l'Oder entre lui et moi. Magdeboury fut investi par le maréchal Soult. Le prince d'Hohenlohe dit à celui-ci dans une entrevue :

« Que veut donc votre Empereur? Nous poursuivra-t-il toujours l'épée dans les reins? Nous n'avons pas un moment de repos. Il faut être avec lui toujours sur le *qui vive!* Ce genre de guerre est par trop pénible. Autrefois on employait toute une année à prendre une ville, et avec lui, en une campagne de dix jours., une monarchie est détruite. »

» Sur la demande d'une trève de trois jours, qui seraient employés, disaient-ils, à rendre aux morts les derniers honneurs, je répondis à l'officier chargé de me faire cette proposition :

« Songez aux vivants : laissez-nous le soin d'ensevelir les morts. C'est une peine que l'on prendra sur les derrières de la grande armée. Il ne faut pas pour cela un armistice. »

» Dès le 16, l'armée saxonne, libre de l'armée prussienne, était entrée en paix avec moi. Je lui permis de rentrer dans la Saxe, ne retenant que les chevaux dont j'avais grand besoin. Le 25, Brandeburg tomba au pouvoir du prince de Ponte-Corvo. Ce même jour, le duc de Montebello (Lannes) occupa militairement Postdam. Toutes les villes ouvraient leurs portes; on n'avait qu'à rece-

voir leurs clefs. Ce fut vers cinq heures du soir, le même jour, que j'entrai à Postdam.

» Comme j'allais de Witemberg à cette ville, habitation chérie de Frédéric II, je me vis assailli par un fort orage. Cherchant des yeux un abri, j'allai me retirer sous le couvert voisin d'une maison de plaisance du grand-veneur de la cour de Saxe. Simplement vêtu à mon ordinaire, enveloppé dans ma casaque grise, je vis avec étonnement une femme, encore jeune, se mettre à genoux devant moi, en me nommant par mon nom. Chose bizarre ! c'était une fille de l'Égypte, venue en Europe à la suite de l'armée française. Elle avait épousé un officier de la république, et une suite d'évènements singuliers l'éloignant encore plus de sa patrie, l'avaient amenée au fond de la Saxe, dans cette même maison où le maître l'avait accueillie, gardée et traitée honorablement. Je fus charmé de cette rencontre, que je payai par une pension de douze cents francs, et je fis élever à mes frais un garçon né du mariage français. C'était la première fois que je mettais pied à terre pour éviter un orage. J'avais le pressentiment qu'une bonne action m'appelait à cet endroit.

» A Postdam, j'allai visiter le petit palais de Sans-Souci. La guerre avait été conduite si rapidement, que l'on n'avait pas eu le temps d'en retirer certaines reliques profanes que j'y trouvai, et que je ne pus m'empêcher d'emporter comme des tro-

phées de ma victoire véloce. C'étaient la grosse montre d'argent, l'épée, la ceinture, le grand cordon de l'ordre de Prusse, de l'Aigle-Noir, qui avaient appartenu au grand Frédéric, et qu'il avait consacrés pour ainsi dire en les portant long-temps. En touchant ces objets vénérables, j'y posai mes lèvres, et dans mon enthousiasme pour un héros, je m'écriai :

« J'aime mieux ceci que vingt millions. Je les enverrai à mes vieux soldats des campagnes de Manôvre. J'en ferai présent aux invalides, qui les garderont comme un témoignage mémorable des victoires de la grande armée, et de la vengeance qu'elle a tirée des désastres de Rosback. »

» Cela fait et dit, je voulus, la nuit étant venue, descendre dans le caveau funèbre où reposaient les restes sacrés du même souverain, de ce Frédéric II, le seul grand homme de guerre qu'a fourni le dix-huitième siècle. Je les vis renfermés dans un cercueil de bois de cèdre recouvert de cuivre, mais sans ornements, sans aucune de ces inscriptions fastueuses, si communes sur les tombes des monarques vulgaires, et qui, appliquées à celui-ci, se seraient trouvées au dessous de la vérité. Je fus seul dans ce lieu vénérable, guidé par la faible lueur d'une lampe. Ma suite, demeurée à la porte, m'attendait en imitant mon silence; et moi, immobile, les bras croisés, je me plongeai dans d'immenses, dans de profondes réflexions; je me demandai si

c'était ainsi que passaient la vie et la gloire, et si la domination du monde était nécessaire, lorsque tout empire aboutissait à la possession d'une aussi chétive étendue de terre!!!

» Le 27 octobre, je fis à cheval mon entrée solennelle dans Berlin, cette capitale de la monarchie prussienne. Le comte Hullin, que j'avais déjà nommé gouverneur de la place, me présenta les principaux magistrats et le corps municipal de la cité : le prince de Hutzfeld le présidait. J'avais de justes reproches à lui adresser, aussi je ne voulus pas le recevoir, et je lui fis dire de sortir de Berlin et de se retirer dans ses terres. Au lieu de m'obéir, il resta, et ce fut pour agir avec une déloyauté bien coupable.

» En effet, aux renseignements que j'avais à son désavantage, à la haine qu'il s'était permis de manifester si ridiculement contre la France et contre moi, griefs antérieurs que je ne devais pas punir, il tarda peu à joindre des actes graves et très-criminels. Ma police eut la preuve que le prince avait organisé dans Berlin et ailleurs un vaste système d'espionnage. Une lettre qu'il écrivait aux ministres prussiens, et où la preuve de sa félonie éclatait à chaque ligne, me fut remise par un homme fidèle et dévoué.

» Certes je ne méritais pas une telle conduite, et mes lions, pas plus que moi. Les habitants de Berlin, protégés par une administration ferme,

probe et facile, ne craignirent plus rien. Dès que nous eûmes pris l'autorité, l'ordre, la sécurité, régnèrent dans la ville. On acheta, on vendit sans crainte dans les boutiques et dans les magasins ouverts. Les théâtres continuèrent leurs représentations ; le commerce reprit activement ses affaires. Et tandis que la guerre grondait sur toute la terre, les Berlinois vivaient en paix : j'avais même interdit tout acte de vanité, qui, en leur rappelant les derniers désastres, les auraient humiliés dans leur orgueil national.

» Ma clémence si politique dut me rendre plus sévère envers celui qui en abusait. Dès que je fus nanti de cette lettre accablante pour le prince, qui l'avait écrite en entier de sa main, je donnai ordre de l'arrêter, et d'assembler aussitôt une commission militaire chargée de le juger selon la rigueur des lois de la guerre. Déjà la procédure suivait son cours, et l'issue n'en pouvait être douteuse, l'attentat demeurait patent, lorsque Duroc et Berthier, forçant toutes les consignes en *vrais coupables de lèze-majesté*, ce que ces *ogres* ne manquaient pas de faire chaque fois qu'une bonne action en résulterait, m'amenèrent la princesse d'Haztfeld, qui, tombant à genoux baignée de larmes et à demi-évanouie (elle était d'ailleurs enceinte de huit mois passés), me demanda la grâce de son mari.

» Il faut dire que d'abord elle avait paru vouloir

le défendre comme innocent. Alors je lui donnai à lire la lettre accusatrice, qui la fit tomber en pâmoison. La vue de tant de douleurs et sa grossesse avancée m'attendrirent. L'*homme de fer*, au cœur de diamant, comme on dit, se détourna pour cacher ses pleurs. En même temps je dis à la princesse :

« La justice doit avoir son cours ; mais, comme elle ne pourra condamner votre mari que d'après cette lettre, jetez-la au feu, et une telle pièce anéantie, la commission militaire relâchera forcément le prince d'Haztfeld, puisqu'elle n'aura plus de preuve contre lui. »

» La princesse était tellement consternée, qu'elle ne me comprit pas d'abord : je dus lui répéter ces paroles. Oh ! alors, se relevant vivement (car malgré mes instances elle n'avait pas voulu quitter sa posture suppliante), elle courut à la cheminée de mon cabinet, et y brûla soudain la lettre de son mari. De mon côté, je fis mettre en liberté celui-ci, et le prince de Neufchâtel (Berthier), que j'avais chargé de ce soin, me dit au retour, que sans le pardon accordé si à propos, le coupable aurait été fusillé deux heures après.

» Le même jour, et ce 28 octobre, j'adressai à la grande armée la proclamation que voici :

« SOLDATS,

» Vous avez justifié mon attente et répondu » dignement à la confiance du peuple français.

» Vous avez supporté les privations et les fatigues avec autant de courage que vous avez témoigné de sang-froid et d'intrépidité au milieu » des combats. Vous êtes les dignes défenseurs de » l'honneur de ma couronne et de la gloire du » grand peuple : tant que vous serez animé de cet » esprit, rien ne pourra vous résister. Je ne sais » désormais à quelle arme je dois donner la préférence : vous êtes tous de bons soldats. Voici » le résultat de nos travaux :

» Une des premières puissances militaires de » l'Europe, qui osa naguère nous proposer une » honteuse capitulation, est anéantie. Les forêts, » les défilés de la Franconie, la Saale, l'Elbe, que » nos pères n'eussent pas traversés en sept ans, » nous les avons traversés en sept jours, et livré » dans l'intervalle quatre combats et une grande » bataille. Nous avons précédé à Postdam, à Berlin, la renommée de nos victoires. Nous avons » fait soixante mille prisonniers, pris soixante-» cinq drapeaux, parmi lesquels ceux des gardes » du roi de Prusse; six cents pièces de canon, » trois forteresses, plus de vingt généraux. Ce-» pendant, plus de la moitié de vous regrette de » ne pas avoir tiré un coup de fusil. Toutes les » provinces de la monarchie prussienne, jusqu'à » l'Oder, sont en votre pouvoir.

» Soldats! les Russes se vantent de venir à nous. » Nous leur épargnerons la moitié de la route;

» nous marcherons à leur rencontre. Ils retrou-
» veront Austerlitz au milieu de la Prusse : une
» nation qui a aussitôt oublié la générosité dont
» nous avons usé envers elle après cette bataille,
» où son Empereur, sa cour et les débris de son
» armée, n'ont dû leur salut qu'à la capitulation
» que nous leur avons accordée, est une nation
» qui ne saurait lutter contre nous.

» Cependant, tandis que nous marchons au
» devant des Russes, de nouvelles armées formées
» dans l'intérieur de l'Empire, viennent prendre
» notre place pour garder nos conquêtes. Mon
» peuple tout entier s'est levé indigné de la hon-
» teuse capitulation que les ministres prussiens
» ont osé nous proposer dans leur délire. Nos
» routes et nos villes frontières sont remplies de
» conscrits qui brûlent de marcher sur vos traces.
» Nous ne serons plus désormais les jouets d'une
» paix traîtresse, et nous ne poserons plus les
» armes que nous n'ayons obligé les Anglais, ces
» éternels ennemis de notre nation, à renoncer au
» projet de troubler la paix du continent et à la
» tyrannie des mers.

» Soldats, je ne peux mieux vous exprimer les
» sentiments que j'éprouve pour vous, qu'en di-
» sant que je porte dans mon cœur l'amour que
» vous me montrez tous les jours. »

» Ainsi je parlais à ma brave armée : ces pro-
clamations générales plaisent aux militaires fran-

çais. Déjà à la suite de la glorieuse affaire d'Auersthaëdt, j'avais dit à ceux qui en faisaient partie :

« Vous vous êtes couverts de gloire : j'en conserve un éternel souvenir. Les braves qui sont morts emportent une réputation immortelle. Souhaitez, souhaitons tous une aussi noble fin. »

» Le prince d'Haztfeld ne fut pas le seul dont j'eus à me plaindre en cette circonstance. Le comte de Neule et sa famille avaient vivement travaillé à aigrir le roi Frédéric-Guillaume. Là, on nous détestait à nous faire du mal. Ma police, en saisissant la fameuse lettre du prince d'Haztfeld, avait également mis la main sur une autre missive écrite par une des filles du comte de Neule, où l'on me fit voir cette phrase inconvenante : *Napoléon veut la guerre, il faut la lui faire.* Ce seigneur prussien, se flattant que le bruit de ses menées n'était pas monté à mon oreille, osa paraître devant moi à l'une des audiences publiques, où je recevais indistinctement les Français et les étrangers. Je le vis ; son audace alluma ma colère. Je vins à lui, et l'apostrophant ainsi, je dis :

« Eh bien ! Monsieur, vos femmes ont voulu » la guerre ; en voici le résultat, vous deviez » mieux connaître, mieux maintenir votre fa- » mille.... Non, je ne veux pas la guerre, non » point que je me défie de ma puissance, comme

» vous pourriez le penser, mais parce que le sang » de mon peuple m'est cher, et que mon premier » devoir est de ne le répandre que pour sa sûreté » et son honneur. Le peuple de Berlin est vic- » time de la guerre, tandis que ceux qui l'ont at- » tirée se sont sauvés. Je rendrai cette noblesse de » cour si petite, si pauvre, qu'elle sera obligée de » mendier son pain. Allez, Monsieur, sortez de » Berlin, et fuyez partout ma présence. Je veux » aussi que la nation prussienne vous applique » ces deux vers célèbres de notre plus grand » poète :

Détestables flatteurs, présent le plus funeste,
Que puisse faire aux rois la colère céleste ! »

(RACINE, *Phèdre*, *acte* IV.)

» J'avoue que mon exaspération était excessive envers tous ceux qui, par leurs conseils maudits, en me détournant de mon projet de descente en Angleterre, remettaient sans cesse en question le repos et le bonheur de l'Europe continentale. Jamais mon courroux n'éclata mieux qu'en face du grand-maréchal du palais, du duc régnant de Brunswick. Ce prince me l'avait envoyé avec une épître humble et bien contraire à la jactance folle de ses deux proclamations de 1792 et de 1806. Je dis donc à cet émissaire :

« Monsieur le grand-maréchal, votre maître, le » plus coupable parmi mes ennemis, sans cause, » sans raison, me demande que je lui pardonne,

» que je ménage ses États. Si en réponse à ses
» proclamations insolentes je faisais démolir la
» ville de Brunswick, si je n'y laissais pas pierre
» sur pierre, que dirait-il ? La loi du talion ne
» me permet-elle pas de faire à cette cité ce qu'il
» voulait faire à ma capitale ? Annoncer le projet
» de démolir les villes, cela peut être insensé ;
» mais vouloir ôter l'honneur à toute une armée
» de braves gens, lui proposer de quitter l'Alle-
» magne par journées d'étapes, à la seule somma-
» tion de l'armée prussienne, voilà ce que la
» postérité aura peine à croire. Le duc de Bruns-
» wick n'aurait jamais dû se permettre un tel ou-
» trage : lorsqu'on a blanchi sous les armes, on
» doit respecter l'honneur militaire. Ce n'est pas
» d'ailleurs dans les plaines de la Champagne que
» ce général a pu acquérir le droit de traiter les
» drapeaux français avec un tel mépris. Une pa-
» reille sommation ne déshonorera que celui qui
» l'a faite. Ce n'est pas au roi de Prusse que res-
» tera ce déshonneur : c'est au chef de son conseil
» militaire, c'est au chef suprême à qui, dans ces
» circonstances difficiles, il avait remis la direction
» de ses affaires ; c'est enfin au seul duc de Bruns-
» wick que la France et la Prusse peuvent repro-
» cher d'avoir entrepris cette guerre. La frénésie
» dont ce vieux général a donné l'exemple, a auto-
» risé une jeunesse turbulente, et entraîné le roi
» contre sa propre pensée et son intime conviction.

» Toutefois, Monsieur, dites aux habitants de » Brunswick qu'ils trouveront dans les Français » des ennemis généreux, que je désire adoucir à leur » égard les rigueurs de la guerre, et que le mal que » pourrait occasionner le passage des troupes, se- » rait contre mon gré. Dites au *général Brunswick* » qu'il sera traité avec tous les égards dus à un offi- » cier prussien, mais que je ne peux reconnaître » dans un général prussien un souverain. S'il arrive » que la maison de Brunswick perde la couronne » de ses ancêtres, elle ne pourra s'en prendre qu'à » l'auteur des guerres qui, dans l'une, voulut » saper jusque dans ses fondements la grande ca- » pitale; et qui, dans l'autre, prétendit déshonorer » deux cent mille braves, qu'on parviendrait peut- » être à vaincre, mais qu'on ne surprendra jamais » hors du chemin de l'honneur et de la gloire. » Beaucoup de sang a été versé en peu de jours. » De grands désastres pèsent sur la monarchie » prussienne. Qu'il est digne de blâme, cet homme » qui, d'un mot, pouvait les prévenir, si, comme » Nestor, élevant la voix au milieu des conseils, il » avait dit..... :

« Jeunesse inconsidérée, taisez-vous; femmes, » retournez à vos fuseaux et rentrez dans l'inté- » rieur de vos ménages, et vous, Sire, croyez-en » le compagnon du plus illustre de vos prédéces- » seurs : puisque l'Empereur Napoléon ne veut » pas la guerre, ne le placez pas entre la guerre

» et le déshonneur, ne vous engagez pas dans une » lutte dangereuse, avec une armée qui s'ho- » nore de quinze années de combats glorieux, et » que la victoire a accoutumée à tout soumettre. »

» Au lieu de tenir ce langage, qui convenait si » bien à la prudence de son âge, et à l'expérience » de sa longue carrière, il a été le premier à crier » aux armes!!! Il a méconnu jusqu'aux liens du » sang, en armant le fils (*le prince Eugène de* » *Wurtemberg*), contre son père. Il a menacé de » planter son drapeau sur le palais de Sttutgard; » et accompagnant ses démarches d'imprécations » contre la France, il s'est déclaré l'auteur de ce » manifeste insensé, qu'il désavoua pendant » quatorze ans, quoiqu'il n'osât pas nier l'avoir » revêtu de sa signature. »

» Je parlais ainsi, car ma résolution était prise, d'enlever aux princes de Brunswick leurs États, pour arriver, en y rejoignant l'électorat de Hanôvre, et autres démembrements de la Prusse et de la Hesse, à composer le royaume de Westphalie, que je voulais créer, afin d'en doter mon plus jeune frère Jérôme Bonaparte. Le 25, Spandau se rendit, ai-je dit; mes maréchaux, loin de se reposer sur leurs lauriers, poursuivirent, dans leur fuite précipitée, les restes épars de l'armée vaincue. Le 26, le grand duc de Berg, amenant la brigade de l'infatigable général Lassalle, atteignit, à Zchdenich, les Prussiens. Là, sou-

tenu des divisions et de Beaumont : il chargea, et fit avec Lassalle un horrible carnage ; des six mille cavaliers Prussiens qui étaient là, sept cents furent faits prisonniers, trois cents périrent, et le reste s'éparpilla, nous abandonnant le drapeau du régiment de la reine, et bon nombre d'officiers.

» Murat, mon foudroyant beau-frère, rencontra encore à Wigniensdorff, une brigade de cavalerie prussienne : c'étaient les gendarmes du roi, ces faux braves qui, pour décider la guerre, avaient auparavant repassé leurs sabres sur les pavés de Berlin, aux yeux des habitants. Le grand duc de Berg et de Clèves s'élança soudain sur eux avec une impétuosité furieuse ; ils furent acculés contre un lac où ils durent se noyer, s'ils ne voulaient se rendre : on fit là cinq cents prisonniers qui rendirent quatre étendards brodés somptueusement.

» Le 28, eut lieu le fameux combat de Renhlow, où Murat, Lassalle, Grouchy, Beaumont, Beillard, se couvrirent de gloire. Le prince de Hohenlohe, battu de tout point, céda la ville et défila prisonnier devant les nôtres, avec seize mille fantassins presque tous de la garde royale ou des corps d'élite, avec six régiments à cheval ; il nous remit en outre quarante-cinq drapeaux ou étendards, et soixante-quatre canons attelés, un nombre des prisonniers de marque. Avec le prince de Hohenlohe, on distingua le prince de Mek-

lembourg Schewrin et nombre de généraux.

» Murat me manda cette victoire, je lui répondis sur-le-champ.

« Monsieur et cher frère,

» Il n'y a rien de fait tant qu'il reste à faire, » vous avez débordé le corps de cavalerie du gé- » néral Blucher, que j'apprenne bientôt que ses » troupes ont éprouvé le sort de celles du prince » de Hohenlohe; cependant, je félicite de sa » besogne Votre Altesse Impériale, sur ce mon- » sieur le grand Duc de Berg et de Clèves; je prie » Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

NAPOLÉON. »

» Le 29, le général Milhaud fit mettre bas les armes à six mille ennemis. Le même jour, Lassallé profitant de la terreur répandue par nos succès, et n'ayant aucun équipage de siège, n'en somma pas moins le gouverneur de Stestin, qui au lieu de défendre cette place si forte, la lui remit aussitôt; nous trouvâmes là, outre six mille hommes, cent soixante canons, des munitions et des approvisionnements pour dix-huit mois. Blucher, poursuivi, se réunit aux troupes du duc de Weimar, qui me faisait solliciter de lui pardonner, par sa vénérable femme.

» Le grand duc de Berg écrivit, le 30, au général Becker, d'avoir à cerner le corps prussien du général Bila; son ordre fut exécuté, et dans

Anklam, nous fîmes quatre mille prisonniers.

» Le 5 novembre, Blucher poursuivi par le prince de Ponte-Corvo, rompit la trève des neutres, en occupant militairement la ville de Lubech, qu'il trouva en état de défense. Le 6 eut lieu un combat terrible et prolongé, surtout très-divisé, où de notre côté, se signalèrent les généraux Drouet, Dupont, Rivaud, Pactod, Tilly, Verlé, les colonels Antié, du 8e de ligne; Charnottes, du 27e léger; Razout, du 94e de ligne; Pecheux, du 94e; les capitaines Razout, Clary, aide de-camp du prince de Ponte-Corvo, et Charrue; tous les régiments dont j'ai nommé les chefs, et de plus le 45e avec, firent des miracles; il faudrait citer tous les officiers et chaque soldat, pour leur rendre justice. La ville, prise dans l'action, eut beaucoup à souffrir, on fit à Blucher quinze mille prisonniers; lui, se sauva, nous laissant trente drapeaux et quarante pièces attelées avec leurs caissons, restant de toute l'artillerie prussienne.

» Pendant que les nôtres s'étaient avancés jusqu'à la grande place, il y arriva une aventure que la singularité me fait rapporter : « Un capitaine, nommé Kolner, avait été employé avant la campagne de 1803, par le général prussien Lestocq, à des travaux topographiques, en Hanôvre, de concert avec des ingénieurs français, et s'était particulièrement lié avec plusieurs officiers du

94e, alors en garnison dans ce pays. Kolner, s'entretenait un jour avec ses nouveaux amis des symptômes de guerre qui se manifestaient en Allemagne, et de la possibilité que la Prusse prît part à cette coalition contre la France; alors les officiers de ce régiment lui dirent en plaisantant : « Soyez tranquille, capitaine, si jamais nous » nous trouvons en guerre avec les Prussiens, » c'est à notre régiment que vous aurez à faire, » et vous recevrez bon quartier, ainsi que les » vôtres. » En effet, cerné sur la place de Lubeck avec ses compatriotes, par le 94e, les officiers de celui-ci le reconnurent et lui crièrent : « Kolner, » rendez-vous, c'est le 94e. » A cette sommation inattendue, lui, frappé comme d'un coup de foudre, remit son épée et commanda à sa compagnie de déposer les armes; bien lui en prit, car dans la chaleur de l'action, les miens allaient fusiller cette troupe à bout portant. Mes officiers accueillirent avec grâce, urbanité et amitié franche, leur ancien camarade, lui rendirent son épée, lui firent retrouver ses équipages, et les soldats, imitant leurs chefs, traitèrent sa compagnie avec les mêmes égards. Le maréchal Bernadotte, à qui l'on rapporta ce fait original, s'empressa d'offrir sa bourse et ses services au capitaine prussien, qui obtint la permission de rentrer dans ses foyers, près de Dusseldorf. L'imagination encore remplie de l'accomplissement de la prédiction qui

lui avait été faite, et touché du procédé des Français envers lui, Kolner fit le serment de ne plus porter les armes contre nous (1).

» Le 7 novembre, et vivement poursuivi par Murat, avec les divisions Lassalle, Dupont et Hautpoul, Blucher à Schwartau, mit bas les armes. Ce fut lui qui s'étant avancé pour faire la première proposition de reddition d'armes aux tirailleurs du 27e léger, vit en face de lui un voltigeur qui, protégé par un fossé, avait approché le plus des ennemis. Celui-ci, courageux comme un Gascon qu'il était, va à Blucher, sur le signe qui lui est fait avec un mouchoir blanc, et lui demande dans quel but il l'approche. Le général prussien lui dit son nom; alors, le fantassin, de répondre : « Monsieur, si vous êtes réellement ce général Blucher que nous poursuivons, donnez-moi votre parole d'honneur que vous venez pour capituler de bonne foi; autrement je ne vous laisse point passer, car vous devez bien penser, mon général, que ce n'est pas le moment de s'amuser, il faut en finir, et vous êtes près de la mer. » Blucher, que ce raisonnement fit sourire, remplit la condition imposée, et le voltigeur le conduisit au colonel Charnollet qui fit cesser le feu.

(1) On a su qu'il avait tenu sa parole.
(Victoires et conquêtes, t. II, p. 378.)

» Davoust, de son côté, profitant de l'effroi imprimé par la rapidité et le nombre de mes victoires, s'empare, sans coup férir, de la place forte de Custrin, de ses quatre mille défenseurs, de ses quatre-vingt-dix canons, et de tout son matériel. Magdebourg, non plus, ne retarda pas sa soumission. Bloquée par le maréchal Ney, le 1er novembre, bombardée peu après, elle ouvrit ses portes le 8 courant; nous retirâmes de là cinquante-quatre drapeaux, cinq étendards, huit cents pièces de canons, un approvisionnement considérable en poudre et en boulets, un superbe équipage de pont, un matériel immense d'artillerie, vingt généraux, huit cents officiers, deux mille artilleurs et vingt mille fantassins ou cavaliers.

» Le général Mortier consomma la conquête de l'électorat de Hesse, comme il avait fait celle du Hanôvre. Cassel ouvrit ses portes, les forteresses de Hameler et de Memburg en Hanôvre, ne firent que peu de résistance. La première renfermait six généraux, une garnison de neuf mille hommes, des vivres pendant six mois pour dix mille; cent-vingt canons, des munitions en nombre, et on se rendit à QUATRE MILLE assiégeants. A Memburg, on fit trois mille prisonniers, etc.

» Là, je terminai presque la guerre actuelle: des cent cinquante mille Prussiens entrés en lice

contre nous un mois auparavant, il ne restait que vingt mille hommes formant les garnisons de Glogaw, Breslaw, Brieg et Kœnisberg, etc. La reine, le roi, la famille royale, les ministres, les administrateurs se réfugièrent dans Kœnisberg, la capitale de la Russie royale; de ce lieu, il chargea le marquis de Luchesini et le général Zastrow, de me proposer la paix; je donnai au duc de Frioul (Duroc) la mission de traiter avec eux; un armistice advint, par lequel sa majesté prussienne s'engageait à me remettre tout le reste de ses places fortes, préludant par là à cette paix prochaine que la Russie empêcha de conclure, et qui fut cause de la campagne de 1807.

»Ce fut à Berlin, et le 26 novembre, que je lançai, en forme de foudre, et par représailles, le fameux décret qui déclara en état de blocus continental les îles Britanniques. Cette mesure colossale amènera la ruine de l'Angleterre, si dans dix ans elle n'a pas fait la paix avec nous: aussi, loin de m'en repentir, je m'en applaudis sans cesse, et je ne m'en départirai pas tant que durera cette guerre désastreuse. On remarqua dans le message que j'adressai au Sénat, les passages suivants:

« Nous avons mis les îles Britanniques en état » de blocus, et nous avons ordonné contre elles » des dispositions qui répugnaient à notre cœur;

» il nous en a coûté de faire dépendre les intérêts publics de la querelle des rois, et de revenir après tant d'années de civilisation aux principes qui caractérisent la barbarie du premier âge des nations; mais nous avons été contraints, pour le bien commun de nos peuples et de nos alliés, à opposer à l'ennemi commun les mêmes armes dont il se sert contre nous. Ces déterminations commandées par un juste sentiment de réciprocité ne m'ont été inspirées ni par la passion, ni par la haine; ce que nous avons offert après avoir dissipé les trois coalitions qui avaient tant contribué à la gloire de mon peuple, nous l'offrons encore aujourd'hui que nos armes ont obtenu de nouveaux triomphes. Nous sommes prêts à faire la paix avec l'Angleterre, comme nous sommes prêts à la faire avec la Russie et avec la Prusse; mais elle ne peut être conclue que sur des bases telles, qu'elle ne permette à qui que ce soit de s'arroger un droit de suprématie à notre égard. Qu'elle rende les colonies espagnoles, françaises, hollandaises à leur métropole, et qu'elle garantisse à notre industrie et à notre commerce, la prospérité à laquelle ils doivent atteindre..... Si l'ensemble de ces dispositions éloigne de quelque temps le rétablissement de la paix générale, quelque court que soit ce retard, il paraîtra long à notre cœur;

» mais nous sommes certains que nos peuples » apprécieront la sagesse de nos motifs politiques, » qu'ils jugeront avec nous qu'une paix partielle » n'est qu'une trêve qui nous fait perdre tous nos » avantages acquis, pour donner lieu à une nou- » velle guerre, et qu'enfin ce n'est que dans une » paix générale que la France doit trouver son » bonheur. »

» Si je me suis étendu quelque peu sur les événements de la campagne de Prusse, en 1806, je serai plus bref dans ce que j'aurai à raconter touchant celle qui eut lieu contre les Russes, pendant la première moitié de l'année suivante 1807.

» L'Empereur Alexandre ayant, ai-je dit, refusé de ratifier les conditions du traité de paix qu'avait signé, à Paris, M. Doubril, son chargé de pouvoirs, je dus me mettre en mesure et courir sus à cette puissance sur tous les points où je pourrais la toucher en s'alliant contre nous, avec la Prusse. Je vis l'espérance de me trouver en point de contact avec elle, dans le Nord, en même temps maître que j'étais de tout le littoral gauche de l'Adriatique; je me disposai à lui porter le premier coup dans les sept îles grecques, dont elle s'était emparée sur l'Autriche, et peut-être de concert avec cette dernière puissance, au moment où elle allait me les livrer.

» Le général Lauriston marcha d'abord contre Raguse, dont il s'empara; remplacé dans le com-

mandement par le maréchal Marmont, celui-ci vainquit d'abord les Monténégrins, stipendiés par le cabinet Russe; ensuite les sept îles tombèrent en mon pouvoir.

» Les forces dans le nord de l'Empereur Alexandre, et les premières destinées d'abord à soutenir les Prussiens, étaient de quatre-vingt mille combattants; néanmoins, vers la fin d'octobre, il n'y avait encore à Varsovie avec le général Benigsen, que vingt-cinq mille Russes. La nouvelle de la victoire d'Iéna, et de la ruine de l'armée de Frédéric-Guillaume, changèrent ces dispositions; des troupes vinrent en hâte, et une levée extraordinaire eut lieu dans le vaste Empire de Russie.

» Je ne m'engourdissais pas non plus : le maréchal Davoust, marchant en avant, était entré le 10 novembre en Pologne et dans la ville de Posna ou Posen. Les Polonais, à leur approche, se soulevèrent, cette nation nouvellement détruite se reconstitua, et à mon arrivée à Posen, je reçus ses députations vénérables; j'enrégimentai ses braves enfants, et je leur fis entrevoir ce que j'espérais retirer de leur ancienne monarchie. Les Russes, loin de venir à moi, rétrogradèrent; Varsovie fut abandonnée, j'y entrai moins en triomphateur qu'en libérateur, environné d'une population délirante, toute bénissant ce grand jour.

» De Posen et apprenant cette fuite des Russes, j'avais dit à la grande armée :

« Soldats, il y a deux ans aujourd'hui et à la » même heure, que vous étiez sur le champ » mémorable d'Austerlitz ; les bataillons Russes » fuyant en déroute ou enveloppés, rendaient » les armes à leurs vainqueurs ; le lendemain, ils » firent entendre des paroles de paix, mais elles » étaient trompeuses. A peine échappés, par l'effet » d'une générosité peut-être condamnable, aux » désastres d'une troisième coalition, ils en ont » ourdi une quatrième. Mais l'allié sur la tacti- » que duquel ils fondaient leur nouvelle espé- » rance, n'est déjà plus ; ses places fortes, ses ca- » pitales, ses magasins, ses arsenaux, deux cent » quatre-vingts drapeaux, sept cents pièces de ba- » taille, toutes celles de siège, cinq grandes places » de guerre, sont en notre pouvoir. L'Oder, la » Wartha, le mauvais temps, les déserts de la » Pologne, n'ont pu vous arrêter un instant : vous » avez tout bravé, tout surmonté, tout a fui à vo- » tre approche. C'est en vain que les Russes ont » voulu défendre la capitale de cette ancienne et » illustre Pologne : l'aigle française plane sur la » Vistule ; le brave et infortuné Polonais, en nous » voyant, croit revoir les légions de Sobieski, de » retour de leur mémorable expédition.

» Soldats, nous ne déposerons pas les armes » que la paix générale n'ait affermi et assuré la » puissance de nos alliés, n'ait restitué à notre » commerce sa liberté et ses colonies, nous avons

» conquis sur l'Elbe et sur l'Oder, Pondichéri, » nos établissements des Indes, le cap de Bonne- » Espérance et les colonies espagnoles. Qui don- » nerait aux Russes le droit de balancer les des- » tins, qui leur donnerait le droit de renverser » de si justes desseins! EUX ET NOUS NE SOMMES- » NOUS PAS LES SOLDATS D'AUSTERLITZ ?... »

» Au même moment que je parlais ainsi, je signais un décret qui, sur l'emplacement de la Madeleine, érigeait le temple de la Gloire, monument dédié à la grande armée, avec cette inscription : *L'Empereur Napoléon aux soldats de la grande armée.* Au dedans, sur des tables de marbre, seraient inscrits les noms de tous les hommes, par corps d'armée et de régiment, qui avaient assisté à Ulm, à Austerlitz, à Iéna; sur des tables d'or massif, les noms de tous ceux des nôtres, tués sur les champs de bataille; et sur les tables d'argent, la récapitulation par département, des soldats fournis par ceux-ci à la grande armée.

» Autour de la salle on sculpterait des régiments de la grande armée, avec leurs noms et groupés par ordre de corps autour des généraux qui les commandaient; les statues des maréchaux, sculptées en marbre, orneraient le temple.

» Les armures, statues, monuments en tous genres enlevés par la grande armée dans ces deux campagnes; les drapeaux, étendards, timbales, conquis par la grande armée, avec les noms des

régiments ennemis auxquels ils ont appartenu, seront disposés dans l'intérieur du monument.

»Tous les ans, aux anniversaires des batailles d'Austerlitz et d'Iéna, le temple sera illuminé, et il sera donné un concert précédé d'un discours sur les vertus nécessaires à un soldat, et d'un éloge de ceux qui périrent sur ces champs de batailles. Il est expressément défendu de faire mention de l'Empereur, etc.

» Le 28 novembre, la Russie déclara solennellement la guerre à la France; le 6 décembre, le maréchal Ney prit Thorn; le 11, l'électeur de Saxe, par un traité signé à Posen, accéda à la confédération du Rhin; le 26, les Russes furent battus à Pultusk, Golymin et Soldau. Le 25 janvier 1807, le prince de Ponte-Corvo rencontra et battit les Russes à Mohrungen en Prusse; de nouvelles défaites attendaient ceux-ci : le 3 février, à Bergfried; le 4, à Waterdorf; le 5, à Deppen; le 6, à Hoff.

» Le 8 du même mois, je rencontrai ces mêmes ennemis à Prusick-Eylau; là, fut livrée une des plus sanglantes et du moins décisives batailles des temps modernes; à l'aube, les Russes fondirent sur nous; ses régiments, en colonnes serrées, n'étaient qu'à une demi-portée de canon des nôtres, aussi l'artillerie causa-t-elle de part et d'autre des dommages horribles; des files entières enlevées tombaient ou disparaissaient. Augereau et son corps,

débouche en colonne serrée sur le centre Russe, le traversa, le retraversa, se perdit et disparut presque tout entier; dans cette boucherie épouvantable, Saint-Hilaire et sa division opéraient de même à gauche, dans le dessein de soutenir le corps du maréchal Davoust, qui fut cruellement maltraité.

» Ce qui causa beaucoup de malheurs fut la chute d'une neige épaisse et presque dense: elle enveloppa si bien les deux armées, que dans cette obscurité éclatante, aucun de l'un ou de l'autre camp ne pouvait voir à quatre pas de lui; ceci occasionna une foule de malheurs sans nombre et fit écharper plusieurs de mes régiments. Ce temps déplorable ne dura que moins d'une heure et ce fut beaucoup trop; deux fois des escadrons de la garde traversèrent les lignes russes, Murat se signala selon sa coutume; appuyé du brave Bessières, il tourna autour de la division Saint-Hilaire, et faisant un grand détour, attaqua les Russes par derrière; ceux-ci, étonnés, éperdus, cessèrent leur résistance héroïque, deux de leurs lignes fléchirent devant cet autre Achille, et sur ce point nous fûmes vainqueurs.

» Néanmoins le gain dela bataille n'était pas certain encore, dans ce moment un obus atteignit le vaillant général d'Hautpoul; il fut frappé à mort, presque en même temps que cent de mes gardes, dont les corps furent retrouvés au centre de plus de mille Russes immolés par eux avant de succom-

ber. Je ne sais vraiment ce qui serait advenu de cette rage réciproque et si énergiquement soutenue, lorsque le maréchal Davoust, avec son corps, parvint, à la suite d'une attaque opiniâtre, à s'emparer d'un plateau que l'on se disputait vivement; ce beau fait d'armes décida d'une bataille, où pendant douze heures trois cents pièces d'artillerie habilement servies, avaient vomi la mitraille et des boulets sans relâche.

» Les Russes et leur chef Benigsen, nous abandonnèrent un champ trop couvert de cadavres, et se retirèrent derrière la rivière de la Pregel où ils assirent leurs camps, et où ils se targuèrent à tort, certes, d'avoir remporté la victoire. La mienne plus réelle, ne fut pas, il est vrai, assez décisive pour que ses résultats amenassent la paix. Au reste, Benigsen ne put nier qu'il ne nous eût abandonné ses blessés. On trouva aussi quarante-cinq canons russes non encloués.

» L'ennemi exagéra nos pertes, Benigsen prétendit m'avoir tué douze mille soldats; le général Ruchel manda à Frédéric-Guillaume, que j'avais perdu ce jour-là trente mille hommes. Ce qu'il y a de certain, c'est que de part et d'autre, neuf mille héros y laissèrent la vie, et que nous devions en regretter le tiers. Les généraux d'Hautpoul et Corbineau, les colonels Bouvières, D'Alhmann, Boursier, Lacué et le Marois étaient du nombre (1);

(1) Je ne peux rapporter cette liste de Français victimes.

et parmi les blessés, on distinguait le maréchal Augereau, les généraux Desjardins, Houdetot et Lochet.

de cette journée sanglante, sans consigner ici un souvenir à un jeune héros, ou plutôt à deux. Guillaume de Resnier, issu d'une famille noble d'Angoulême, fils du colonel de ce même nom, et officier de la Légion-d'Honneur, était rempli de courage, et possédait une instruction supérieure à son âge; poète gracieux, en outre, il était fait pour plaire, et pour être aimé. Né à Montpellier, en 1785, et non en 1787, comme on l'a dit ailleurs, et par erreur typographique, il concourut pour l'École Polytechnique, et obtint un brevet d'officier à vingt ans. Il se trouvait à Eylau, et le matin même de la bataille, venait d'être décoré de l'étoile de l'honneur. En la recevant, il dit à ses camarades : « *L'Empereur me l'a donnée par forme d'encouragement, il faut aujourd'hui que je la mérite.* » L'action s'engage, Resnier enlève un drapeau russe, mais un gros d'ennemis l'enveloppe; on lui offre la vie s'il veut se rendre avec sa noble prise : pour toute réponse, il entortille le drapeau autour de son corps, et combat avec une valeur nouvelle; percé de onze coups, il expire en criant : *Vive l'Empereur !*

Le même jour, son frère Étienne de Resnier, aussi recommandable par la vivacité de son esprit, ses grâces, sa charmante figure, périssait également loin de lui. Né aussi à Montpellier, le 12 janvier 1788, il entra également au service, et en qualité de lieutenant, il campait, en 1807, en Calabre. Là, il trouva la mort en combattant sur une chaloupe canonnière contre des embarcations anglaises. Renversé dans la mer, le jeune Étienne, n'ayant que dix-neuf ans, renouvela glorieusement le trait fameux du grec Cynégire, en combattant blessé et en s'at-

» Parmi ceux qui se signalèrent particulièrement en cette terrible rencontre, je citerai les maréchaux Augereau, Murat, Bessières, Davoust, Soult, Ney; les généraux de tous grades, Klein, Viviez, Legrand, Saint-Hilaire, Michaud, Grouchy, Lassalle, Laval, Houdetot, Desjardins, Lochet, Dorsenne, Bruyères, Corbineau, Boursier. Les Russes avaient seize mille blessés, nous leur fîmes douze mille prisonniers.

» La saison d'hiver ne finissait pas, je ramenai l'armée sur la Vistule pour prendre ses quartiers, ce mouvement commença le 17 février. Je me tais sur une multitude de combats tous à notre gloire, qui suivirent celui d'Eylau; je citerai pourtant dans ce nombre, les batailles de Marier-Verder, que gagna le 12 de ce mois le maréchal Lefèvre; celle d'Ostrolenska, le 16; de Dirschaire, le 23, et où commandait le magnanime Polonais Dabrowroski; de Braunsburg, le 26, gagnée par le prince de Ponte-Corvo, vaillamment secondé par

tachant au navire ennemi du bras gauche, car il venait d'être privé de son bras droit; repoussé dans les flots, ses dernières paroles furent pareilles à celles de son frère. La mère infortunée de ces deux héros est décédée, en 1823, ignorant la fin douloureuse de son second fils, qu'on lui disait être encore prisonnier en Russie. Leur père qui, par ses vertus, est regardé, à Toulouse, comme un bienheureux à invoquer, avait eu aussi une carrière militaire très-honorable.

le général Dupont-Chaumont; de Calsberg, le 9 avril; de Bellings; de Ferdinand Hoffy; et enfin celle d'Uch Dermünd, du 17 avril, due au génie du maréchal Mortier, et où il abîma les troupes suédoises; elle décida la conquête de la Poméranie. D'une autre part, le maréchal Lefèvre assiégeait Dantzick, et après cinquante-un jours de tranchée ouverte, et le 20 mai 1807, cette place forte se rendit au vainqueur. Le général Kalckreutz, chargé de la défendre, y déploya autant de science que de courage. Nous avons trouvé là huit cents pièces d'artillerie, soit de siège, soit de campagne; et moi, pour récompense d'une aussi belle conquête, j'investis le brave maréchal Lefèvre du titre glorieux de duc de Dantzick.

Les victoires se multipliaient pour nous; le 2 juin nous entrâmes dans Neill; le 5, les Russes furent défaits à Spanden et à Lomillen, où le général Ferrer se distingua; le 6, Ney triompha à Depen sur la Passarge; le 9, moi-même je chassai l'ennemi de Glostaut et Gustadt; le 10, il passa la rive droite de l'Alle. Dans toutes ces rencontres, j'eus à louer et à récompenser les généraux Royer, Dutaillis, Marchand, Pajol, Bruyères, Durosnel, Nansouty, Latour-Maubourg, Legrand, Verdier, Savary, Saint-Hilaire, Vandamme, Lefèvre-Desnouttes, Loison, Molitor, Boudet, Frère, Lapisse, Lahoussaye, Maison, Villatte, Férey, Espagne, Victor, Levrel, Roussel, Walhier, Le-

roux; les colonels, tous les officiers et tous les soldats; mes maréchaux firent également des prodiges. Une foule de faits signalèrent ces batailles sanglantes, j'en citerai une seule, celle d'Heilsberg, livrée le 10 juin. Le colonel Davenay du sixième des cuirassiers, apparut devant le grand duc de Berg et de Clèves, tenant à nu son sabre dégouttant de sang ennemi : « Prince, dit-il, venez passer la revue de mon régiment, vous verrez qu'il n'est aucun cuirassier dont le sabre ne soit comme le mien. »

Tant de succès ne décidaient rien encore, j'en voulais un dernier et plus décisif; la Providence ordonna à la victoire de me l'accorder. Le 14 juin, à Friedland, au premier coup de canon qu'on tira, je m'écriai avec une joie toute de présage : « *Ce jour m'est heureux, c'est celui où je vainquis à Marengo!* »

» Il était déjà tard lorsque nous engageâmes la mêlée (cinq heures du soir). Je disposai ainsi mon armée : Le maréchal Ney prit le commandement de l'aile droite; le maréchal Mortier, de la gauche; le maréchal Lannes, du centre; la garde impériale, avec Victor, formaient la réserve. J'avais mis Grouchy et sa division de dragons, pour appuyer la gauche; Lahoussaye et les siens, auxquels je joignis les cuirassiers Saxons, couvrirent le centre; et la droite l'était aussi par la cavalerie de Latour-Maubourg.

» Le commencement de l'affaire eut pour but la prise de la ville de Friedland; le général Marchand, chargé de ce soin, y courut avec son intrépidité ordinaire. L'ennemi, excité par la présence de l'Empereur Alexandre, tente d'envelopper ma droite; la division Latour-Maubourg les arrête dans ce projet, et les culbutant les met sur ce point en pleine fuite. Victor, avec la réserve soutenue par une batterie de trente canons, se place à quatre cents pas des Russes, et les écrasant du feu de ses pièces, rompt leur rang et les empêche de se reformer. Attaqué sur la droite par des colonnes furieuses de leurs pertes, il les attend, les foudroie, les repousse, et mon infanterie achève de les précipiter dans les flots de l'Alla. Une embuscade russe, destinée à troubler et à vaincre la gauche de Ney, placée dans un ravin profond et composée de cavaliers, est découverte par la division Dupont, qui à son tour la surprend, la bat et la détruit presque toute entière.

» L'action se maintient dans Friedland, nous finissons par contraindre les Russes à l'évacuer. Alors, réunissant leurs forces en une masse imposante, ils marchent pour vaincre mon centre; mais, vain espoir, ce sont eux que nous contenons d'abord dans leur attaque; puis les repoussant, mes lions les frappent, les immolent et leur passent sur le ventre sans s'étonner de leur nombre et sans être arrêtés par leur courage. Le maréchal

Mortier, tour à tour assaillant et assailli, avait d'abord vigoureusement concouru au soutien de notre gauche, mais ensuite enveloppé par des forces supérieures, il fut chaudement secouru par la belliqueuse division des fusiliers de ma garde; alors l'emportant sur à l'ennemi, il acheva d'en déterminer la retraite.

» A onze heures du soir, et le jour venant à peine de s'éteindre dans ces régions hyperboréennes, j'avais remporté une victoire complète. Les maréchaux Ney, Mortier, Lannes, Berthier; les généraux Verdier, Oudinot, Savary, Dupont, Lahoussaye, Victor, Grouchy, Marchand, Latour-Maubourg, Dupas, Cohorn, Brune, Mouton, Lacoste, ces quatre-ci blessés, Nansouty, les colonels Curial, Renaud, Lamothe, La Jonquière, ces trois derniers ayant reçu des blessures graves, s'y distinguèrent entre tous. Ma garde impériale, à part les fusiliers, ne donna pas; le succès fut dû à la ligne seule. Quinze mille Russes morts, soixante-dix canons, cinquante-quatre drapeaux, une multitude de caissons, douze à quatorze mille prisonniers, furent, à part le fait moral, le fruit belliqueux de cette journée glorieuse, où, en outre tant de cadavres vulgaires, la Russie eut à pleurer vingt-cinq généraux, un grand nombre d'officiers tués, blessés ou pris. Quant à nous, ce fut cinq à six mille hommes morts ou blessés, que nous coûta la victoire; nous regrettâmes sur-

tout le colonel d'artillerie de Forno, le chef d'escadron Hutin, les officiers Pérignon, Clément de Ris, et Garan de Coulon.

» Je ne me ménageai pas dans cette circonstance, et plus d'une fois, les boulets, ou me frappèrent de leur vent, ou me couvrirent de terre. Les soldats craignaient pour moi, certains me le dirent, je leur répondis gaîment :

« Ne vous en tourmentez pas, les balles et les boulets sont nos trop vieilles connaissances pour mal agir avec moi ; ils s'approchent pour me saluer, c'est une politesse, et non une menace hostile. »

» Friedland termina la guerre. Cependant, d'autres combats eurent lieu. Soult occupa Kœnisberg, abandonnée par les Prussiens; nous y fîmes un butin immense : deux cents bâtiments anglais et russes, tous les secours de munitions, de vivres, d'argent, d'armes, envoyés par Georges III à ses alliés, entre autres cent soixante mille fusils, non encore débarqués. En poursuivant mon triomphe sur tous les points, le 17 juin, je couchai à Tilsitt, et le lendemain, je pouvais, franchissant le Niémen, porter la guerre dans la Russie; il ne restait au roi de Prusse de tous ses États, que la seule ville de Memel; ceci le détermina à la paix. Ce même jour, le grand-duc de Berg reçut deux lettres : l'une de Benigsen, l'autre de Bagration, qui demandaient un armistice; il me les en-

voya. J'y souscrivis à regret, et tandis que l'on réglait la trêve, j'envoyai à l'armée, le 22 juin, la proclamation que voici :

« SOLDATS,

» Le 5 juin, nous avons été attaqués dans nos » cantonnements par l'armée russe; l'ennemi s'é- » tait mépris sur les causes de notre inactivité, il » s'est aperçu trop tard que notre repos était ce- » lui du lion; il se repent de l'avoir oublié.

» Dans les journées de Guttstadt, d'Heilsberg, » dans celle à jamais mémorable de Friedland, » dans dix jours de campagne enfin, nous avons » pris cent vingt pièces de canons, soixante sept » drapeaux; tué ou blessé, ou fait prisonniers, » soixante mille Russes; enlevé à l'ennemi tous ses » magasins, hôpitaux, ambulances, la place de » Kœnisberg, les trois cents bâtiments qui étaient » dans ce port chargés de toute espèce de mu- » nitions, cent soixante mille fusils que l'Angle- » terre envoyait pour armer nos ennemis.

» Des bords de la Vistule, nous sommes en- » voyés sur les bords du Niémen avec la rapidité » de l'aigle. Vous célébrâtes, à Austerlitz, l'anni- » versaire du couronnement, vous avez cette an- » née célébré dignement celui de la bataille de » Marengo, qui mit fin à la guerre de la seconde » coalition.

» Français! vous avez été dignes de vous et de » moi: vous rentrerez en France couverts de tous

» vos lauriers, et après avoir obtenu une paix qui » porte avec elle la garantie de sa durée. Il est » temps que notre patrie vive en repos, à l'abri » de l'influence maligne de l'Angleterre. Mes » bienfaits vous prouveront l'étendue de ma re- » connaissance, et toute l'étendue de l'amour que » je vous porte. »

Une entrevue fut convenue, un radeau, sur le Niémen, qui contenait un salon, me reçut, le 25 juin, avec l'empereur Alexandre. Chacun y arriva dans un bateau. Dès que nous eûmes mis pied à terre, nous nous embrassâmes. Notre conférence dura deux heures, nous nous présentâmes notre suite réciproque ; le grand-duc Constantin était là. Nous arrêtâmes que la ville de Tilsitt serait neutralisée. La cour de St-Pétersbourg, celle de Berlin et la mienne, nous nous y établîmes. La reine de Prusse vint. Là fut signé, le 9 juillet, le fameux traité qui porta le nom de ce lieu.

» Le roi de Prusse perdit la moitié de ses provinces et sa portion de Pologne; la ville de Dantzick, avec une enclave de deux lieues d'étendue, devint une république indépendante. Des contrées soustraites à la domination prussienne, je créai le grand-duché de Varsovie, que je donnai à la Saxe, que j'agrandis de la partie du cercle de Cotbus, en Basse-Lusace, etc.; je créai en outre à ses dépens le royaume de Westphalie. Il ne lui resta que six millions de sujets, je lui en levai

cinq millions cinq cent mille. Le royaume de Prusse n'était plus qu'une longue lisière, large de quarante lieues au plus, et longue de cent quatre-vingts, sur les bords de la Baltique, au travers de laquelle une route militaire permettait au roi de Saxe de communiquer avec le duché de Varsovie. Les ducs de Saxe-Cobourg, d'Oldenbourg et de Mecklemboug-Schewrin, recouvrèrent leurs États, mais les ports des deux derniers reçurent garnison française jusqu'à la paix générale.

» L'Empereur russe reconnut les rois de Naples, de Hollande; la Westphalie, dont les États furent formés de ceux cédés par la Prusse, à la gauche de l'Elbe, de l'Électorat de Hesse, de la Poméranie suédoise, du Hanôvre, etc.; la Confédération du Rhin, etc. Je tais des dispositions moins importantes, et j'achève ici. »

SOIRÉE XXXVI.

Soirée aux Tuileries en 1815. — Cambacérès, Carnot, Masséna, Régnier. — Carnot reproche à Napoléon l'affaire d'Espagne. — Fouché mandé. — Napoléon dévoile les causes premières de l'envahissement de la Péninsule. — Traité avec Godoï. — Première conspiration de Ferdinand contre son père. — Seconde conspiration. — Abdication et protestation de Charles IV. — Murat veut être roi d'Espagne. — Suite des évènements. — Pourquoi Napoléon chasse la famille royale. — Joseph Bonaparte roi d'Espagne. — Don Ferdinand. — Matrimonie de la reine d'Étrurie. — Entrevue de Napoléon et d'Alexandre à Erfurt. — Détails anecdotiques de cette entrevue célèbre.

La double campagne contre les Prussiens et les Russes, les victoires d'Iéna et de Friedland, la paix de Tilsitt, et mieux encore, l'amitié enthousiaste que l'Empereur Alexandre professa dès ce jour à l'égard de Napoléon, élevèrent celui-ci au plus haut point où la fortune puisse conduire. L'Europe épouvantée se tut, l'Angleterre trembla, et notre souverain fut reconnu invincible.

Quelques années après, en 1815, peu de jours

avant de quitter Paris pour aller chercher le désastre funeste de Waterloo, Napoléon était un soir dans son cabinet, aux Tuileries, environné de Cambacérès, de Carnot, de Masséna et de Regnault Saint-Jean-d'Angely. On parlait du passé, on recherchait les causes premières qui avaient amené les malheurs de 1813 et l'abdication de 1814; chacun avait là dessus son plan et bâtissait son système; Carnot reprocha durement à l'Empereur sa conduite envers la famille royale d'Espagne.

« Ah! répondit Napoléon avec impatience, êtes-vous donc si en arrière, ne savez-vous donc pas ce qui s'est passé? Vous imaginez-vous qu'à cette époque je suis parti de Paris avec le projet d'enlever ces princes, et de leur arracher leur couronne?

CARNOT. — Sire, je le crois.

NAPOLÉON, *haussant les épaules.* — Erreur! (*Puis se tournant vers les auditeurs.*) Prince Cambacérès, prince Masséna, comte Regnault, vous trois qui, alors, comme aujourd'hui, étiez pleinement investis de ma confiance, je vous abjure en votre honneur et votre conscience, de dire maintenant si je vous ai entretenu de rien de semblable.

CAMBACÉRÈS. — Non, Sire, vous me dîtes que parmi ces querelles de famille, vous pourriez envahir et garder la Catalogne et l'Aragon; enfin, l'Espagne jusqu'à l'Èbre, pour en faire des principautés à partager entre vos fidèles; vous vouliez

donner à Godoï les Algarves, Lisbonne à la reine d'Étrurie, et le Nord du Portugal à l'un de vos parents.

MASSÉNA. — Votre Majesté ne m'a pas dit autre chose.

REGNAULT. — Vous m'avez ajouté, en me confiant ceci, que vous rendriez le tout ou partie à la paix générale, en échange de nos colonies.

NAPOLÉON. — Avez-vous deviné le plan que me reproche le comte Carnot?

TOUS. — Aucunement, Sire.

NAPOLÉON. — Eh bien! je vous jure à tous, qu'en partant, j'étais résolu à me contenter de la seule Catalogne, gardée au dépôt, et à obtenir le droit d'avoir garnison à Cadix, et dans tous les ports de mer.

CARNOT. — Et pourtant, Sire, vous avez enlevé la couronne aux Bourbons d'Espagne!

NAPOLÉON. — C'est vrai, mais enfin, soyez instruit de la vérité... Deux témoins me font faute, l'un d'eux est ici, il va venir. »

L'Empereur sonna, il demanda où était le duc d'Otrante, ministre de la police, Fouché. On répondit qu'il venait d'arriver.

NAPOLÉON. — Dites-lui d'entrer.

On exécuta son ordre, Fouché parut, et aussitôt prenant la parole :

NAPOLÉON. — « Duc d'Otrante, j'ai besoin de votre témoignage; si je mens à la vérité, si je vous

fais jouer un rôle autre que le vôtre, si vous n'êtes pas instruit pertinemment, et mot à mot, de tout ce que je raconterai, interrompez-moi, faites un signe négatif, et couvrez mon front de la honte..... Ce préambule terminé, écoutez-moi :

» Le prince de la Paix, ce misérable Godoï, tourmenté de la haine qu'il inspirait aux Espagnols, voulait s'y soustraire au moyen de ma protection puissante, et pour mieux y parvenir, il lui fallait une souveraineté indépendante ; en conséquence, et ayant trompé LL. MM. espagnoles, il m'envoya son âme damnée, don Izquierdo, avec lequel je fis signer, le 27 octobre 1807, le triple partage du Portugal. Pendant ce temps, le méchant et stupide prince des Asturies conspirait, avec le duc de l'Infantado, le chanoine Escoïquez, don Pedro-Cevallos, et autres, non seulement contre Godoï, mais encore contre son père, qu'il voulait détrôner. Les espions du favori découvrirent l'intrigue, tandis que le prince des Asturies m'écrivait secrètement, le 11 octobre 1807, pour me demander en mariage une princesse de mon sang. J'aimais trop celles-ci pour leur faire épouser un tel misérable, et, dans mon dégoût de cette trahison, je ne répondis pas.

» Godoï, épouvanté de son péril, dresse une contre-mine : il communique à la reine ce qui se passe, et par voie détournée, on apprend tout au roi. La reine a toujours haï don Ferdinand, qu'elle ne

croit pas son fils, mais bien celui né d'une maîtresse de Charles IV, et substitué à une fille dont elle aurait accouché. Le roi, excité par ces deux furies, fait arrêter, le 30 du même mois, l'Infant, qui, lâche et fourbe autant qu'ingrat, se hâte de dénoncer les autres conjurés. Ceci peut-être ne l'eût pas sauvé, sans la démarche généreuse de mon ambassadeur, à Madrid, le sénateur comte de Beauharnais qui, instruit du péril que court l'héritier de la monarchie espagnole, va, de son propre mouvement, et sans prendre le temps de m'en rien faire savoir, trouver Godoï, et le menace de toute ma colère, s'il se porte contre le prince aux dernières extrémités. De là, il entre chez le roi, prend devant lui la même défense, et ajoute que si don Ferdinand était puni ou tué, l'Empereur, son maître, en prendrait une terrible vengeance, qui tomberait d'abord sur le favori.

» A ces mots, le roi Charles IV, consterné, lève les mains au ciel et s'écrie : « Quoi ! mon ami, l'Empereur s'en prendrait à Manoël, à ce pauvre Manoël ! serait-ce juste !! » Puis, voulant tourner la chose en plaisanterie, il dit encore à M. de Beauharnais :

« Comte, je me garderai bien d'exposer mon petit lièvre à la colère de l'auguste lion. »

» Cette protection, la frayeur, en outre, d'exaspérer la nation, les aveux si bas du prince, lui

sauvèrent la vie. Mais pour le déshonorer en la lui conservant, on publia sa correspondance avec son père, et toute l'Europe sut qu'il avait abandonné ses amis.

» Ainsi étaient les choses à la fin de 1807, au commencement de 1808 ; et pour compléter mon système, de faire occuper par mes troupes tous les ports de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal, de la Hollande, du Nord, je faisais filer dans la Péninsule cent mille hommes, dont une partie prendrait possession de l'ancienne Lusitanie, abandonnée par ses souverains, réfugiés au Brésil.

» Godoï, à leur vue, est persuadé que je vais le mettre en possession des Algarves, c'était mon projet. Pour s'en rapprocher, il amène le roi, la reine, à Aranjuez, afin de les diriger sur Séville, d'où il pourra les quitter sans péril. Mais à son tour, il était joué : les agents du prince des Asturies intimident son émissaire Izquierdo. On lui confie que je veux non servir, mais perdre Godoï ; la peur gagne celui-là, il rentre en Espagne et fait partager sa terreur à celui-ci, qui perd la tête, et conçoit follement la pensée de conduire LL. MM. au Mexique ; c'est où on l'attendait. On dévoile son dessein à la populace et aux troupes ; la première s'insurge, les secondes prennent les armes, et une révolution est consommée.

» Le 19 mars, Godoï arrêté, on force Char-

les IV à signer, en faveur de son fils aîné, un acte d'abdication; ce faible prince cède et obéit, mais en même temps, il écrit en secret une protestation contre un acte consommé malgré sa volonté. Il disait dans cette cédule royale :

« Je proteste et déclare que mon décret du » 19 mars 1807, par lequel j'abdique la cou- » ronne en faveur de mon fils, est un acte au- » quel j'ai été forcé pour prévenir de plus grands » malheurs, et l'effusion du sang de mes sujets » bien aimés, et qu'il doit en conséquence être » regardé comme de nulle valeur.

» A Aranjuez, ce 21 mars 1807.

» MOI, LE ROI. »

» Murat cependant s'approchait de Madrid avec la tête de mon armée. Lorsque cet évènement fut consommé, il reçut presque aussitôt la protestation ci-dessus, et alors le voilà qui s'imagine pouvoir devenir roi des Espagnes. Il intrigue, il gagne, il intimide des grands, des nobles, des bourgeois, des prêtres, des moines. Il m'envoie courriers sur courriers, il me demande l'Espagne, il la veut, on la lui offre, à l'entendre. Il parvient à se rendre favorable ceux qui m'entourent; sa femme me presse, me sollicite pour lui et obtient de moi que j'amènerai à Bayonne, où je vais me rendre avec l'Impératrice Joséphine, l'archevêque de Malines, ce fameux abbé de Pradt, accoutumé au parjure, et qui dernièrement n'a pas plus été fi-

dèle à son titre d'aumônier du dieu Mars, qu'il avait pris volontairement, qu'à celui de prêtre de l'Église romaine. Cet homme spirituel et rusé avait les pleins pouvoirs de Murat.

» Je vais donc à Bayonne. Avant de m'y rendre, le prince de Talleyrand a sollicité une audience bien cachée; je l'accorde : il en emploie la durée à me déterminer à m'emparer du sceptre espagnol, au milieu du conflit de ceux qui se le disputent. Fouché en fait de même, ses agents, ceux du grand-chambellan, me suivent au château de Marac. Là, le duc de Berg entame aussi ce chapitre. A l'entendre, on m'adore, on me désire en Espagne, on me recevra à bras ouverts. Les amis de Murat chantent l'antienne pareille, et, pour la première fois, j'envisage, j'examine, ce que je n'avais pas encore imaginé.

» Déterminé, au fond, à punir le jeune usurpateur et à rendre à son père la couronne extorquée, je me refuse à accorder à Ferdinand le titre de Majesté. Les Français qui l'abordent ne lui donnent que de l'Altesse Royale. Je défie qu'on me prouve que j'aie cherché par ce leurre à surprendre ce prince. Il arrive enfin, Charles IV le suit de près; Charles IV furieux, exaspéré, ne respirant que colère et vengeance. Godoï et la reine le poussent, l'excitent; je tâche à le calmer, sans succès.

» La nuit première où ces personnes augustes

habitèrent avec moi, vers deux heures du matin, ma porte est presque forcée. C'est une audience qu'on me demande. Qu'est-ce? on entre, le manteau s'entr'ouvre, le sombrero tombe, la mantille noire s'écarte..... je reconnais la reine d'Espagne et Godoï. Je me récrie, elle me supplie de l'entendre, j'y consens. Alors elle déroule une longue histoire, dont je vous ai déjà entretenu ; elle me donne ou croit me donner la preuve que l'Infant n'est pas son fils; elle me le représente comme un Néron naissant, qui renferme en lui tous les vices : « Il fera reculer sa nation, il y éteindra les lumières, il y fera rappeler un despotisme odieux, cruel et absurde.

» — Mais, répondis-je, si l'Espagne le veut pour roi, si elle s'obstine à repousser Charles IV !

» — Eh bien, dit la reine, alors le roi est résolu à vous abandonner la couronne. »

» Je remis la conversation au lendemain. Charles IV que j'interroge, me tint le même langage. Lui aussi voulait abdiquer en ma faveur, mais il prétendait retenir les Indes pour don Carlos.

» Ici, l'évêque de Malines, le duc de Rovigo, don Pedro-Cevallos, en désespoir de cause, celui-ci de ne pouvoir rien obtenir pour l'Infant, revinrent à la charge. On me conjura de m'emparer de l'Espagne. M. de Pradt me fit entrevoir l'avantage de substituer partout ma famille à celle des Bourbons, disant que ma politique le voulait ainsi,

que l'intérêt bien entendu de la France. Je recevais lettres sur lettres de M. Fouché. M. de Talleyrand, de son côté, me pressait sans relâche; une foule d'Espagnols de tous rangs s'unirent à eux pour ce même sujet.

» J'avoue qu'entraîné par mon penchant, je cédai. Cependant je voulus causer avec le prince des Asturies; oh! que je fus épouvanté et dégoûté de son ignorance, de son incapacité, de sa bigotterie lâche, hypocrite et voluptueuse : faible, timide, féroce à la fois, sans connaissance de la politique européenne, ne sachant l'histoire d'aucun peuple, pas même celle du sien; ne remontant dans sa famille qu'à Henri IV, et de là sautant à pieds joints jusqu'à saint Louis; sans vues utiles, grandes ou profondes; voluptueux ou plutôt débauché, descendant jusqu'à la crapule; superstitieux, envieux, redoutant la civilisation, le savoir; en un mot, indigne du trône, tout me prouva qu'il était né pour la ruine de l'Espagne. Il ne m'inspira ni intérêt, ni attachement, ni pitié. Ma police, dépistant ses menées, m'éclaira sur sa fausseté; dès lors, il fut perdu, et ma résolution de le sacrifier à la prospérité des Espagnes, devint inébranlable.

Mais d'une autre part, je ne voulais pas enrichir d'une si belle couronne mon beau-frère, car alors je me flattais de conserver à la mère-patrie les deux Amériques, Cuba, la Havane, les Philippi-

nes, etc. Je trouvai pour lui bien assez riche le trône de Naples, et je plaçai mon frère Joseph sur celui d'Espagne. La nouvelle de cette catastrophe qui renversait tant de princes, porta au cœur de Ferdinand une terreur indigne. Il m'écrivait pour me conjurer de lui conserver la vie. Je ne pus m'empêcher de lui faire dire en réponse que s'il calculait bien, il verrait que je gagnerais, à le laisser exister, ce que sa mort hâtée me ferait perdre, qu'il était de ces hommes moins à craindre vivants que défunts.

» Charles IV, ayant vu que je ne laissais rien à sa postérité, voulut alors revenir sur sa libre abdication : il n'était plus temps, la chose étant consommée. Voilà, Messieurs, l'histoire exacte de l'affaire d'Espagne ; voilà comment je fus circonvenu et entraîné beaucoup plus loin que je ne le voulais. Je vous surprendrais bien si je vous nommais tous ceux qui m'engagèrent à cet acte : le nombre en est grand. Je gage que tous aujourd'hui m'accusent et rejettent sur moi seul ce qui fut le résultat de leurs menées, et de l'acharnement avec lequel ils m'engagèrent à poursuivre des princes infortunés.

» Au demeurant, ceux-ci furent abandonnés de tous leurs conseillers. Aucun de ceux-là ne prit réellement leur défense. Aucun, enfin, lorsque tout fut perdu, ne chercha à leur faire accorder le moindre dédommagement. Je leur au-

rais donné volontiers, soit la Toscane, soit le Hanôvre; il y eut un moment où je voulais les appeler au royaume d'Italie. Plus tard je leur fis proposer, lorsque le Pérou et le Mexique proclamèrent leur indépendance, de les faire conduire dans ces vastes Empires qu'ils se partageraient. Ceci eut lieu en 1809; certes l'offre était acceptable. Il y avait là de la gloire, du pouvoir à acquérir. Mais ni Ferdinand, ni don Carlos, ni les autres, aucun, enfin, ne se soucia de quitter une vie de somnolence, de paresse gourmande et luxurieuse, pour aller, dans le nouveau monde, conquérir de belles provinces et faire, les armes à la main, le double métier de héros et de législateur.

» A Bayonne, la ci-devant reine d'Étrurie me demanda un époux de ma main. Elle aurait voulu monsieur Lucien : elle eût pris Jérôme avec reconnaissance. Un matin, mon valet de chambre de service, Constant peut-être, me fit parler à un Espagnol qui sollicitait de lui et pour une dame inconnue, la remise d'un portrait en miniature du roi de Westphalie, ouvrage charmant du jeune Saint que je venais de recevoir. La curieuse était la reine d'Étrurie. Elle exigeait, il est vrai, avec cet époux, une couronne. Mais enfin elle se serait contentée d'un grand duché avec l'un des grands officiers de mon Empire.

» Telle est, je le répète, la vérité, vous voyez que M. le duc d'Otrante ne m'a nullement démenti.

FOUCHÉ. — Tout cela est vrai, Sire, très-vrai, mais ni l'âge présent ni la postérité ne voudront en rien croire. Et c'est le cas plus que jamais d'appliquer le vers de l'art poétique de Boileau :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

NAPOLÉON, *reprenant*. — Les Espagnols convoqués à la junte, où en proclamant mon frère Joseph roi des Espagnes et des Indes, je donnai à ces royaumes une charte libérale, y vinrent tous volontairement. Tous volontairement aussi prêtèrent à ce monarque serment de fidélité; même le duc de l'Infantado, même don Cévallos, même Ezcoïquez. Presque tous, plus tard, se parjurèrent, et si j'ai eu là des torts, eux les partagèrent aussi.

» Mon retour à travers la France fut un triomphe. Chaque ville me reçut avec pompe et enthousiasme. Toulouse se signala par son fanatisme. Ses vieilles familles, qui s'éloignaient de leurs fonctionnaires mes délégués, se prosternèrent devant moi : il n'en fut pas une qui ne sollicitât mes faveurs. Un M. d'Arbou surtout voulait être quelque chose : il demandait une baronnie, une sous-préfecture, une place quelconque, l'honneur d'entrer au Conseil d'État. Ses pétitions, ses placets, existent encore aux archives du Royaume. Il n'obtint rien. J'ai su que, l'an passé (1814), il a baisé la botte des Anglais : c'est dans l'ordre. Chaque race parlementaire voulut rentrer dans la

magistrature. La belle-sœur de la Dubarri, la comtesse d'Hargicourt, vint bien, selon son gré, rendre ses hommages à Joséphine. Le marquis de Relissens sollicita et obtint une clef de chambellan. On conserva religieusement à l'Hôtel-de-Ville, jusqu'à mon abdication, la marque de mon pied, imprimée sur le velours qui servait de tapis à mon trône. Une sentinelle veillait auprès, et aux bonnes fêtes on y brûlait en face des parfums.

» Montauban me charma par sa position heureuse, la fertilité de ses riches campagnes, son beau ciel, sa population et l'esprit de ses habitants. J'en fis une préfecture et le siège d'un évêché. Bordeaux me plut moins : sa population commerçante ne me pardonnait pas de soutenir par une guerre glorieuse l'honneur de l'Empire et de notre pavillon. Aussi dis-je plus tard à l'archichancelier, qui se le rappelle sans doute....

CAMBACÉRÈS. — Quoi, Sire ?

NAPOLÉON, *sans s'interrompre*. — que les Bordelais donneraient la France pour un centime s'ils croyaient par là faire mieux écouler leurs vins. »

En ce moment M. de Caulaincourt, duc de Vicence et ministre des relations extérieures, et grand-écuyer de l'Empire, demanda à être introduit. Ce qu'il vint dire à Napoléon contraria visiblement celui-ci. Les souverains repoussaient toutes ses avances et paraissaient ne vouloir plus traiter avec lui.

« Ah ! messieurs, s'écria-t-il, que les époques sont changées, et qu'il y a loin de celle-ci à celle si glorieuse et si impériale d'Erfurt, lorsque je vis à mes pieds une foule de rois et de princes souverains ! époque brillante que je me rappelle avec plaisir.

CAMBACÉRÈS. — Je ne l'ai connue que par les gazettes, et si Votre Majesté voulait nous en raconter les particularités secrètes...?

MASSÉNA. — Oui, je me joins au prince pour adresser le même vœu à Votre Majesté.

REGNAULT. — J'en dis autant.

CAULAINCOURT. — Sire, vengez-vous ainsi des lâches insultes présentes. Ah ! sans doute la journée est proche où ces rois, ces Empereurs, une autre fois tomberont à vos genoux.

NAPOLÉON. — Écoutez-donc. Et en effet cette manière de punir leur arrogance actuelle est digne de celui qu'ils outragent aujourd'hui, après l'avoir si long-temps bassement adulé.

« C'était en 1808 ; de grands évènements signalaient cette mémorable époque. J'avais créé ma noblesse impériale : le roi de Danemark Christian VII était mort le 12 mars. J'avais enlevé aux Bourbons le trône d'Espagne, donné à mon frère Joseph cette couronne, à mon beau-frère Murat celle de Naples. A Constantinople, une révolution de janissaires déposa le sultan Mustapha, égorgea le sultan Selim III, déjà dans la retraite, et éleva sur ce

trône sanglant le sultan Mamhoud. Je voyais en même temps l'horison politique s'assombrir du côté de l'Autriche.

» Je savais que la cour de Vienne supportait avec impatience ses revers derniers et la privation de ce que je lui avais ravi. Elle regrettait surtout la perte de la Vénétie et de son titre d'Empereur d'Occident. Des envoyés anglais l'entretenant dans ces dispositions hostiles, lui offraient d'énormes subsides, et la poussaient à reprendre les armes. Elle sollicitait l'Empereur de Russie, la Prusse, la Suède, le Danemarck même, de s'unir contre moi. Partout on la repoussait, il est vrai. Cependant j'avais à craindre ses intrigues et son influence ancienne; et afin de neutraliser les peuples dont elle espérait le concours, je sus faire désirer par l'Empereur Alexandre de se retrouver une autre fois avec moi. Dès que j'eus vent de sa fantaisie, j'en manifestai une pareille; et tous les deux étant d'accord, je proposai pour théâtre de notre rencontre la ville d'Erfurt, alors possession française; et le lieu convenant à l'Empereur de Russie, il fut adopté :

» Comme je serais là chez moi, je voulus en faire convenablement les honneurs. Aussitôt on expédia de Paris et du garde-meuble de la Couronne des ouvriers en tous genres, intelligents et lestes, des officiers de bouche, des porcelaines, des cristaux, de la vaisselle plate, des tapis, des meubles,

des vases précieux, des lustres, du linge; en un mot, l'ensemble des choses dont la munificence a besoin de s'entourer quand elle veut dominer à la première place.

» En même temps je fis partir, pour le même endroit, l'élite des acteurs de la comédie française, sachant que le plaisir de les entendre serait la meilleure manière de satisfaire mes convives. Là donc et sur mon commandement exprès, arrivèrent Saint-Prix, Talma, Dama, Lafond, Després, Lacave, Varennes; mesdames Raucourt, Duchesnois, Talma, Bourgoin, Rose-Dupuis, Gros et Patrat. Dancourt, l'excellent comique, fut promu momentanément aux fonctions de directeur de cette troupe choisie.

» Aux menus plaisirs impériaux chargés du transport des bagages de ces messieurs et de ces dames, on se récria contre le nombre de malles, de boîtes, de paquets, que mademoiselle Bourgoin emportait avec elle. Entr'autres on comptait vingt-deux caissons de chapeaux ou de bonnets : on voulut négocier avec la séduisante actrice pour qu'elle renonçât à certains de ceux-ci.

» Non, non, répliqua-t-elle, tous ces objets sont à payer : je prétends que chacun me soit soldé par un monarque ou par au moins des princes souverains. »

» La chose me parut folle, mais je laissai la belle Bourgoin lever, elle aussi, des contributions ga-

lantes sur des hommes encore peu affermis dans leur fidélité.

» Je nommai le brave Oudinot, qui, non encore maréchal, commandait sur les lieux une division de seize mille grenadiers, je le nommai, dis-je, gouverneur de la ville d'Erfurt. Duroc, mon grand-maréchal, envoya M. de Canouville, maréchal-de-logis du palais, avec deux fourriers pour préparer eux-mêmes les logements divers. Mon logement était près de celui de l'Empereur Alexandre, dans la maison de M. Tribel, nouvellement rafraîchie, et dont les appartements étaient distribués avec un goût exquis. D'autres hôtels ou maisons convenables servirent aussi de palais aux divers souverains invités. Ceux-ci furent :

» L'Empereur Alexandre, le grand-duc Constantin, son frère; LL. MM. les rois de Bavière, de Saxe, de Westphalie, avec la reine de Wurtemberg; le baron Théodore de d'Alberg, prince primat de la confédération du Rhin, archevêque de Ratisbonne, etc.; les grand-duc et grande-duchesse de Bade, le grand-duc de Hesse-Darmsthadt, le duc de Weimar, son fils, prince héréditaire; le duc de Saxe-Gotha, le prince Léopold de Cobourg (1);

(1) Celui-là même qui, après avoir épousé en premières noces la princesse d'Angleterre, héritière de Georges IV, a été nommé, après la mort de sa première femme, roi de Belgique, et qui a convolé en secondes noces avec la fille aînée de Louis-Philippe.

le duc d'Oldembourg, les princes de Mecklembourg-Strelitz et de Mecklembourg-Schewrin, S. A. R. Guillaume de Prusse, et d'Anhalt-Dessau; les princes de Reuss, Gera, Schleitz, Eberdsdorff, de la Leyen, de Waldeck, de Schaumbourg, de Bernbourg, de Hohenzollern-Sinsmaringen, de Rudolstadt d'Isembourg, de Salm-Dick, d'Hohenlohé-Kirchberg, de Salm-Salm, S. A. R. Guillaume de Bavière; la princesse de la Tour Taxis, la duchesse d'Hilburghausen, le duc de Mondragone, de Rirkenfeld, le baron de Vincent, le comte de Gœrlitz, de Taube, de Dille, de Mongelas, de Reuss, de Wurtemberg; le comte et la comtesse de Bochols, la comtesse de Truschess, etc., et une foule dont le nom m'échappe, d'autres princes, seigneurs, ministres, grands officiers, etc.

» La garnison de la ville fut composée du 1er de hussards, du 6e de cuirassiers, du 17e léger; un bataillon de grenadiers de ma garde choisis entre tous : vingt grenadiers d'élite, firent le service aux palais de LL. MM. II. et RR. Le duc de Montebello alla, par mon ordre, recevoir S. M. Czarienne, à Bromberg, sur la Vistule, à l'extrémité des frontières de la Confédération du Rhin.

» Le premier des souverains qui arriva fut le roi de Saxe, mon allié et ami de prédilection, puis S. M. Bavaroise; il amena avec lui les comtes de Marcolini, de Roze, de Haag, etc.

» L'Empereur Alexandre, empressé de me voir, quitta, le 14 septembre, Saint-Pétersbourg. Arrivé à Bromberg, il passa les troupes françaises en revue, et dit aux officiers que lui présenta le général de division comte de Saint-Germain :

« Messieurs, je tiens à honneur de me trouver » parmi d'aussi honnêtes gens et de bons et beaux » militaires. » Il se remit en route, et dès ce moment fut défrayé lui et les siens, tant pour les postes que pour les logements et la nourriture.

» Le 27 septembre au matin, j'entrai dans Erfurt, je fus reçu par le roi de Saxe, qui m'accompagna à mon palais, et je fus lui rendre sa visite dès que j'eus donné audience à la régence d'État et à la municipalité. Peu d'instants après on m'annonça l'approche de l'Empereur Alexandre; et remontant à cheval, je courus à sa rencontre. Je l'atteignis à une lieue et demie dans la campagne; nous mîmes pied à terre, notre étreinte fut très-amicale. Après avoir échangé quelques paroles, et lorsque mon hôte auguste m'eut présenté son frère, le grand duc Constantin, nous gagnâmes la ville au galop, saluant la troupe rangée en haie. Je donnai la main, car j'étais chez moi. A trois heures, l'Empereur Alexandre me fit la première visite, j'allai au devant de lui jusqu'au bas de l'escalier; nous dînâmes ensemble ce jour-là et les suivants, avec le roi de Saxe et le grand duc Constantin.

» L'Empereur de Russie amenait avec lui le comte de Tolstoy, grand-maréchal de son palais, le prince Galitzin, secrétaire d'État; les princes Wolkousky, Gargarin, Trubetkoï, les comtes Sporanskiœl Schouwaloff, Ogeroskki, les aides-de-camp généraux; le comte Oraklscheff, aide-de-camp ordinaire; le général Kitroff, aide-de-camp du prince Constantin; messieurs Alkoukiefl, Balabin, colonel des gardes à cheval; Apraxin, aide-de-camp du ministre de la guerre; le prince d'Olyourouski, officier aux gardes; le comte Romantzoff, ministre des affaires étrangères; le comte Oranski, chambellan, etc.; MM. Gervais Sculpof et Creidmann, conseillers d'État aux relations extérieures; le général comte Tolstoy, ambassadeur de Russie à Paris; le comte de Nesselrode, secrétaire d'ambassade; M. Bouhagin, même fonction; M. de Lubenski, consul russe en France; le général Kanikoff, ambassadeur de Russie en Saxe; M. Schoodes, son secrétaire d'ambassade, et M. de Bethmann, consul de Russie à Francfort; plus, des officiers subalternes, des domestiques du corps, des écuyers, des valets de pied, etc.

» Je fis, ce même jour, à mon hôte, l'honneur de donner le mot d'ordre, et ensuite, lui et moi alternâmes pendant le reste du voyage.

» Le 28 septembre, il y eut réciproquement plusieurs présentations; car j'avais à ma suite bon

nombre de Français de marque : les principaux et attachés à ma personne étaient le prince de Neufchâtel, le grand maréchal du palais; le grand chambellan, Talleyrand; le duc de Bassano, secrétaire d'État; le duc de Cadore, ministre des relations extérieures, le comte Nansouty, premier écuyer; le comte de Remusat, premier chambellan; le duc de Rovigo, le comte Lauriston, mes aides-de-camp; le baron de Canouville, maréchal-des-logis du palais; Eugène de Montesquiou, chambellan; MM. Gavaletti, mon écuyer, baron de Meneval; baro Fain, secrétaires de mon cabinet; Yvan, mon chirurgien qui, plus tard, manifesterait une ingratitude horrible. Huit pages avec un Ménin; le marquis de Beausset, préfet du palais; le duc de Vicence, grand-écuyer; le comte Daru, intendant de la liste civile et de l'armée d'Allemagne; mes officiers, valets de chambre, de pied, etc.

» Le 29, nous vîmes jouer *Cinna*, notre loge était au milieu des premières. Je m'aperçus que l'Empereur Alexandre, attaqué de surdité, entendait faiblement; aussi, le 30, nos places furent changées : on avait établi au centre de l'orchestre, une estrade où il y avait des fauteuils pour nous deux, et des chaises pour les rois assistants. On joua, ce soir-là, *Britannicus*, et nous achevâmes la soirée chez l'Empereur Alexandre.

» Le 1^er^ octobre, la foule des princes arrivant

amena de nouvelles présentations ; je donnai une longue audience au baron de Vincent, ministre de l'Empereur d'Autriche. Il plut, ce qui ne permit pas le déploiement d'une grande parade militaire que j'avais ordonnée.

» Le 2, le célèbre poète allemand Goëthe me fut présenté. Beau vieillard, âme tendre et de bronze tout ensemble, il me regardait comme le vainqueur de l'Allemagne, sa patrie, et plus fier que des souverains, il ne m'approcha qu'avec regret, et ne me déguisa pas ses sentiments généreux. Je sais néanmoins que l'on colporte un narré prétendu de cette audience, dans laquelle, selon le faussaire, j'aurais paru en petit garçon, en face du géant poétique. Ceci n'est pas : je conservai ma dignité de conquérant et d'Empereur, et lui ne sortit pas un instant du respect que je savais inculquer à tous ceux qui m'approchaient, fussent-ils grands ou petits, poètes ou non.

» Le 30 octobre, nous fîmes manœuvrer dans la campagne, devant nous, le 1er régiment de hussards, et ce soin rempli, nous allâmes voir représenter *Œdipe ;* Talma y fut sublime, mademoiselle Raucourt, dans le rôle de Jocaste, mérita pareillement les applaudissements frénétiques de la majorité.

» Je viens de dire que nous occupions nous deux, Empereurs, au milieu de l'orchestre, deux fauteuils, et sur la même ligne, les autres apparte-

naient aux quatre rois, de Bavière, de Saxe, de Westphalie et de Wurtemberg; en arrière et à la première banquette du parterre, il y avait ceux des officiers de ma maison en service actuel; nous deux étions si exhaussés, que nos gestes, nos mouvements quelconques ne pouvaient échapper aux regards du reste des spectateurs.

» La tragédie de Voltaire était commencée. Les deux acteurs que je viens de nommer, Philoctète et Dimas, étaient en scène; et le premier ayant dit à l'autre ce beau vers :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux.

alors, à ma surprise et à ma confusion, ajouterai-je, je vis l'Empereur Alexandre se tourner, me tendre la main, et me dire en même temps : « *Oui, certes, Sire, l'amitié d'un héros est un bienfait du ciel, et je vous demande la vôtre, elle me portera bonheur.* »

» En vérité, je fus stupéfait, je rougis, je répondis à peine, voyant tous les yeux attachés sur nous. Au murmure échappé à l'orgueil des Français, à la surprise du reste des auditeurs et triomphant du respect commandé par notre présence, augmenta mon embarras qui s'accrut encore lorsque les gestes des autres souverains confirmèrent celui d'Alexandre, en s'y unissant. A mon coucher, le prince de Talleyrand osa me parler de cet incident; je me hâtai de couper

court, me contentant de lui répondre que mon hôte avait saisi l'occasion de ce vers pour me demander la continuation de mon amitié; au demeurant cet incident fut la nouvelle de toute la ville, et le lendemain, deux cents lettres en portèrent l'histoire dans toute l'Europe.

» Le 4 octobre, je donnai au comte de Romainsoff, ministre des affaires étrangères russes, le grand cordon de la Légion d'Honneur, et le czar gratifia de celui de Saint-André, M. de Champagny, duc de Cadore, ministre des relations extérieures de France, et le maréchal Lannes, duc de Montebello; il y eut revue et cercle le soir. Nous assistâmes à la représentation d'*Iphigénie en Aulide*. Ce chef-d'œuvre du grand Racine fut joué admirablement. J'accordai encore une seconde audience au baron de Vincent, en présence de sa majesté impériale et royale de Russie. Je lui dis que je savais les intentions de son maître, qui se disposait à la guerre; lui, nia chaudement.

« Vous avez tort, Monsieur le baron, dit l'Empereur mon frère, de nier ce que nous voyons: je suis instruit, moi aussi, des projets hostiles de sa majesté autrichienne, elle écoute trop l'Angleterre qui deux fois m'a fait compromettre l'honneur de mes couronnes. Que votre maître y prenne garde, il exposera la sienne; qu'il ne compte au moins sur ma coopération; j'en ai assez, je le répète, et les autres puissances du Nord pensent comme moi sur ce point

majeur: nous ne séparerons plus notre cause de celle de la France, je parle là en leur nom et personnellement en celui du roi de Prusse.

» Cette déclaration dont ma bouche vous rend à peu près les propres paroles, parut anéantir celui qui l'entendit. Le baron de Vincent balbutia, pâlit, rougit, se mordit les lèvres et rompit bientôt après la conversation; je ne pus me retenir dès sa sortie, de tendre les bras à mon auguste allié, qui me dit encore :

« Je vous jure que le soleil prendra dans le ciel une route nouvelle, avant que je rompe les nœuds sacrés qui me lient à vous. »

» Ces paroles me charmèrent, leur sincérité surtout me satisfit. Dès lors je crus pouvoir poursuivre et amener à bien les plans que je formais sans cesse pour faire monter la France sur le trône absolu de la terre. En revanche, je dis à Alexandre :

« Mon frère, à moi donc l'Ouest et le Midi, mais à vous, en revanche, l'Est et le Nord, à vous, oui : envahissez comme vainqueur la Turquie d'Europe et d'Asie, la Perse ; faites trembler le commerce anglais dans l'Indostan, que la Tartarie vous appartienne, que la Chine frémisse à l'approche de vos drapeaux. Ces vastes conquêtes ne m'inspireront pas de jalousie.

— Sire, répartit mélancoliquement l'Empereur Alexandre, oui, certes, j'acquitterais dans ces climats la lettre de change que vous tirez sur

moi en Europe; mais ne voyez-vous pas cette mystérieuse puissance occulte, qui me frappera comme elle a atteint mon père, et comme elle s'attaque à vous de toutes façons? Oui, c'est la même politique qui, à Saint-Pétersbourg, commit un crime dont moi innocent, je porte l'horrible poïds; qui, à Paris, dressa contre vous la conspiration d'Aréna, la machine infernale et tant d'autres attentats du même genre qui vous ont menacé. Eh bien! si elle vous voit augmenter en puissance, si sa crainte devient du désespoir, elle excitera contre vous les assassins et les peuples; et contre moi, si je cherche à troubler leur sécurité dans l'Inde: une nouvelle catastrophe les délivrera de leurs terreurs incessantes.

» Je vis qu'il avait raison; les évènements de 1809 et ceux de 1812 à 1815 ne m'ont que trop bien convaincu de la prévision de l'Empereur Alexandre.

» Duchesnois, le même soir, nous arracha des larmes dans son rôle de *Phèdre*. Cette belle tragédie fut représentée avec un grand succès.

» Le 6, ayant accepté, avec le czar et les rois, une fête que nous offrit, dans ses États voisins, le duc de Weimar, prince d'un grand mérite, nous montâmes dans la même voiture, le czar et moi. Pendant la route, je causai en père tendre avec mon frère Alexandre. La veille, j'avais remarqué un échange d'œillades entre lui et mademoi-

selle B..., chargée du rôle d'Aricie, et je profitai du tête-à-tête pour déclarer à S. M. I. que, si je pouvais lui répondre loyalement de sa sûreté et de son libre retour dans ses États, il m'était impossible de lui donner la même garantie personnelle pour la santé et l'état de son corps, dès le moment que lui, czar, se mettrait en rapport intime avec la sémillante actrice.

« Elle a tant fait d'heureux, ajoutai-je, qu'elle a trouvé dans le nombre des ingrats qui l'ont mal récompensée de ses bontés ! c'est une rose dont les épines sont à craindre. »

» Alexandre répartit en badinant, et après se refroidit, et ne continua plus son jeu muet ; il fut indiscret par amitié pour son frère. Mais ce dernier, qui déjà s'était jeté en imprudent dans ce guépier, me fit la malice d'aller conter à mademoiselle B..... ce que j'avais dit au czar ; il en résulta de la part de celle-là, envers moi, une colère, une irritation telle, que devenant mon ennemie déclarée, les Bourbons n'eurent pas de plus chaud partisan.

» Le rendez-vous de chasse était donné dans la forêt d'Ostersburg où s'élevait un palais en bois, construit et orné avec goût et magnificence ; des chœurs de musique, les acclamations des populations d'alentour nous accueillirent. Il y avait là plus de six cents invités ; nous courûmes le cerf, nous tirâmes une multitude de pièces.

L'Empereur de Russie, indifférent pour la chasse, ce délassement des héros, ne s'en était pas encore occupé; ce jour-là, jaloux de m'imiter, il prit un fusil que lui présenta le duc de Montebello, demanda des conseils à M. de Beautern, et les mit si bien en pratique, qu'il abattit du premier coup un cerf énorme et vaguant près de lui; nous fîmes monter haut ce succès. L'Empereur, joyeux, présenta la patte de la bête à la duchesse de Weimar, sur ma prière; car il voulait l'offrir à ma belle-sœur, la reine de Westphalie, et moi, je fus charmé que cette marque d'honneur échût à cette noble princesse; j'ai toujours eu de la vénération pour elle, depuis la campagne de Russie, surtout.

» Après quelques instants de repos dans ce joli pavillon, nous allâmes dîner à Weimar, chez LL. AA. RR. Voici les noms des convives qui s'assirent cette fois à la même table : les Empereurs de France et de Russie, la reine de Westphalie, la duchesse de Weimar, les rois de Bavière, de Saxe, de Westphalie, de Wurtemberg; le grand duc Constantin, le prince Primat, le prince Guillaume de Prusse, le duc d'Oldembourg, le prince de Mecklembourg-Schewrin, le duc de Weimar, le prince héréditaire, son fils, le prince de Neufchâtel et le prince de Bénévent.

Le duc de Weimar, par excès de loyauté, avait prié le duc de Frioul, mon grand maréchal, de

faire faire le service de la cuisine par ceux de ma maison; mais celui-ci, m'ayant consulté, répondit que mangeant tous les jours des mets français, je serais charmé, pour en faire la différene, de laisser le soin d'apprêter le dîner à des artistes culinaires allemands, et qu'en conséquence, ceux de service de S A. R. devaient travailler ce jour-là.

» Le duc de Weimar et la duchesse me remercièrent avec effusion, de ma confiance. — Ah! leur répondis-je, me méfier de vous eût été me déshonorer: les princes allemands recourent aux armes pour se venger de leurs défaites, mais ils ne pensent pas à l'auxiliaire odieux que le poison leur procurerait.

» C'est une justice à rendre à tous les Allemands en masse, il n'y a pas eu, dans nos longues guerres avec eux, l'exemple d'un seul cas d'empoisonnement ou d'assassinat commis sur des soldats français isolés. Je ne peux en dire autant de l'Espagne, où ces deux crimes étaient journaliers.

» Je trouvai étrange le choix de la tragédie qui, le soir là fut représentée; c'était *la Mort de César*. J'appris, du comte de Rémusat, que l'Empereur Alexandre et le roi de Bavière lui avaient demandé cette pièce bizarre à faire jouer devant nous; certes, ce ne pouvait être une application indirecte, puisqu'elle venait de ces deux majestés.

» Après le spectacle, il y eut bal. Je vis là Goëthe une seconde fois, et avec lui le non moins célèbre Wicland. Cet habile poète, né en 1733, à Riberach en Souabe, s'était fixé à la cour de Weimar, l'Athène moderne de l'Allemagne; je lui parlai avec enthousiasme de son poëme délicieux d'*Oberon*, de son *Iris*, autre poëme gracieux et rempli de douces images; sa conversation me charma; seulement je fus surpris de tant d'indépendance de pensée, dans un homme qui vivait auprès d'un souverain.

» Nous couchâmes à Weimar, et le 7, le czar et moi fîmes le matin une visite à ma chère duchesse; puis nous montâmes en voiture avec toutes les cours réunies, et nous nous rendîmes sur le champ de bataille d'Iéna. Le duc de Weimar avait fait élever sur le Vindknollen, hauteur supérieure de la colline, alors appelée le *Mont Napoléon*, un pavillon ayant mille pieds d'étendue. Là, j'accueillis les hommages de l'Université vénérable d'Iéna, et de ses savants protecteurs, tous hommes de bien, de sens et d'érudition; je me chargeai de réparer les torts et les dommages causés à cette ville par la guerre, et je donnai en à-compte trois cent mille francs. Je fis en outre, distribuer de l'argent, à titre d'indemnité, à ceux qui les plus pauvres, avaient le plus souffert. Cela fait, nous parcourûmes les divers points de l'emplacement illustré par cette bataille qui

avait renversé la puissance prussienne, et après avoir causé, nous rentrâmes à Erfurt.

» Nous avions faim, aussi dînâmes-nous avec appétit; lorsque notre estomac ne fut plus si importun, on causa selon la coutume. La conversation s'engagea sur la bulle d'or, charte constitutive de l'ex-Empire d'Allemagne. Le prince Primat, lui ayant donné la date de 1409, je l'arrêtai.

« Excusez-moi, prince, si je vous contredis, lui dis-je, mais votre date n'est pas celle de la date de cette bulle; elle fut promulguée bien avant par l'Empereur Charles IV, de la maison de Luxembourg, et en 1336.

— » La chose est vraie, Sire, répartit S. A. R. le prince Primat, mais comment est-il que V. M. I. et R. sache mieux cela que nous ?

— » Quand j'étais simple lieutenant en second d'artillerie, me mis-je à dire... » Mais à ces mots, l'Empereur mon hôte, les rois mes convives, les princes assis à ma table, la foule des courtisans, manifestèrent tant de surprise et un étonnement si marqué, de ce que je disais, que forcément je m'arrêtai pendant une minute; alors, m'apercevant de ma faute, je repris du même ton :

« Quand j'avais l'honneur d'être simple lieutenant en second d'artillerie, on me fit faire, pendant trois ans, garnison dans Valence, en Dau-

phiné; presque sauvage, je fuyais la société ainsi que mes camarades; la retraite faisait mon bonheur. Mon heureuse étoile m'y donna pour voisin, un libraire complaisant, confiant et bien muni de bons livres..... Je ne me fis faute de puiser dans sa bibliothèque particulière, et jusqu'en son magasin. Je voulais savoir. Mon excellente mémoire n'a rien oublié; rien, pas même ce que j'avais lu en droit canon, jurisprudence, livres ascétiques et de morale, etc. Jugez si je perdis le souvenir des faits historiques et des choses littéraires. Doué en outre de la science des chiffres, par la nature, je la possède au point de citer maintenant à mes ministres les détails et l'ensemble de leurs comptes les plus ardus et les plus anciens. »

» Ce propos frappa mes auditeurs, qui s'étonnèrent de m'entendre parler d'une époque où je n'étais pas souverain; ils eussent donc voulu que je fusse le seul à l'oublier!

» Le 8, au moment de passer dans la salle à manger, l'Empereur Alexandre ayant fait le geste pour quitter son épée, s'aperçoit qu'il avait oublié de prendre la sienne; moi qui m'étais déjà débarrassé de la mienne, le voyant ainsi désarmé, je redemandai celle que je venais de quitter, et allant à lui :

« Mon frère, dis-je, laissez-moi profiter de cet oubli pour vous prier d'accepter mon épée.

— Ah ! Sire, répondit-il avec un empressement mêlé de joie ; je l'accepte comme une marque de votre amitié. *Votre Majesté est bien certaine que je ne la tirerai jamais contre elle ! ! !* » — Hélas ! pourquoi ne s'est-il pas ressouvenu de cet engagement sacré, et d'ailleurs si volontaire !

» Nous eûmes ce soir là *Rodogune*, plusieurs princes prirent congé de nous.

» Le 9, nous allâmes voir manœuvrer le sixième de cuirassiers ; l'ensemble des évolutions, la précision des mouvements, fut admiré par mon hôte. Nous vîmes partir alors le roi, la reine de Westphalie et le prince Primat, qui, malgré les instances du czar, ne voulut pas assister à la représentation de *Mahomet*. Restés seul, Alexandre et moi, nous employâmes trois heures, moi à lui conter l'affaire d'Espagne, lui à m'écouter ; nous traitâmes aussi du blocus continental, qu'il approuva de tout point.

» Le 10 fut passé dans le repos, je reçus l'ambassadeur secret du roi de Prusse, j'eus le regret de ne pouvoir lui accorder ses demandes ; l'Empereur Alexandre se plaignit de ce que ce souverain s'était opiniâtrement refusé à le suivre ; à Erfurt, nous vîmes jouer *Rhadamiste*, où Talma et Saint-Prix, avec Dama et Duchesnois firent merveille ; j'étais fier du succès réel de mes acteurs.

» Le 11, il y eut promenade autour de la ville, grande réception, puis causerie intime ; Alexandre,

TALMA

(François Joseph)

Célèbre Tragédien français né à Paris en 1760

Mort le 19 8bre 1826

Publié par P.H.Krabbe

au retour, entra dans mon palais; la course et la boue avaient flétri ses vêtements; il voulait aller chez lui en changer, je m'y opposai; je mis à sa disposition ma toilette; mes valets de chambre eurent l'honneur de le servir. Lui, pendant ce temps, se mit à admirer, à la manière des enfants, tant, dit-on, il y mit de vivacité, deux assez jolis nécessaires en vermeil nouvellement venus de France. On me raconta ceci, et le même soir, à son coucher, il trouva dans sa chambre ces deux meubles, que je le priai d'accepter en marque de souvenir. Nous fûmes au théâtre, où Lafond triompha dans le *Cid*. La divine pièce! Comme elle fait battre le cœur de tout jeune homme aimant et brave! Je voudrais pouvoir la faire jouer devant une armée la veille d'une bataille, elle enlève et inspire de nobles sentiments.

» Le 12, mon premier soin fut de donner la croix d'honneur à Goëthe, à Wicland, au médecin major d'Iéna Starkl, et à M. Voyel, maire de cette ville; à ces deux à raison de leur belle conduite en 1806.

» Le 13, je reçus solennellement les lettres de créance du comité de Tolstoy, ambassadeur russe près de moi; il me les présenta lui-même. Nous donnâmes ce même jour les ordres de départ; nous fîmes réciproquement des présents convenables aux officiers de nos maisons respectives, aux ministres et aux grands dignitaires; Alexandre

traita fort généreusement les comédiens Français, et pour adieu, ceux-ci jouèrent *Bajazet*.

» Le 14, je remis au baron de Vincent ma réponse à la lettre de l'Empereur d'Autriche, qui m'assurait du maintien de la paix; je donnai au grand duc Constantin une épée; j'allai au palais de Russie, faire mes adieux au Czar; nous montâmes dans la même voiture, et après nous être renouvelés les vaines assurances d'une amitié fidèle, nous nous embrassâmes et nous séparâmes enfin sur la route de Weïmar, au même lieu où nous nous étions rencontrés le 27 septembre précédent. Le duc Vicence accompagna en mon nom l'Empereur Alexandre, et moi, sans m'arrêter comme lui deux jours à Weimar, je partis ce même jour de l'anniversaire de la bataille d'Iéna, et j'arrivai à Saint-Cloud, le 18 octobre.

» Ainsi finit cette entrevue qui sera célèbre à jamais. J'oublie de vous dire que pendant sa durée, nous écrivîmes, le czar et moi, une même lettre signée par nous deux, pour offrir encore la paix au roi d'Angleterre. Cette démarche n'eut aucun succès pour moi, et vous le dirai-je, Messieurs, elle devint le premier anneau qui rattacha Alexandre à mes ennemis! Je l'ai su positivement.

» A Erfurt encore, et une fois où je l'assurais que l'Empereur François tarderait peu à reprendre les armes, lui me prenant la main, me dit avec effusion :

« Eh bien ! que fera-t-il ? Si vous le souhaitez, je vais le prévenir, et vous l'amènerai pieds et poings liés à Paris. »

SOIRÉE XXXVII.

Napoléon vainqueur en Espagne. —Les Français et les étrangers.— motifs de la déclaration de guerre de l'archiduc à Napoléon. — Récit de celui-ci. — Préliminaires de la campagne de 1809. —Proclamations. —Victoires diverses gagnées par les Français. — Proclamation. — Napoléon blessé. — Prise de Vienne. — Proclamation. — Ile de Lobau. — Bataille de Gross-Aspernn. — Bataille d'Esling. — Mort du maréchal Lannes. — Victoires, en Italie, du prince Eugène. — Suite des évènements. — Bataille de Wagram. — Traité de paix.

Le 25 octobre 1808, Napoléon, de retour à Paris, ouvrait la session du Corps-Législatif; son discours prophétisait ou assurait des choses qui ne se réalisèrent pas, car déjà sa fortune changeait, sa querelle injuste avec le pape croissait de jour en jour. D'une autre part, irrité de la résistance que la révolte des Espagnols opposait au règne de son frère chassé de Madrid et retiré sur la frontière française, pendant que les armées des natu-

rels du pays et de l'Angleterre reconquéraient le sol des Espagnes, lui s'élance de Paris pour ressaisir ce royaume qui échappait à son pouvoir.

On sait avec quelle rapidité il repoussa l'Anglais hors de la Péninsule. Parti de Paris le 27 octobre, le 4 novembre il était au delà des frontières et avait passé la Bidassoa; le 10, Burgos tombait en son pouvoir; le 12, à Espinosa, le duc de Bellunne battait les Espagnols commandés par Blake et la Romana. A Tudela, le 23, Castagos et Palafox furent défaits par le duc de Montebello; le 30, autre victoire à Sommo-Siera, où, sous les yeux de l'Empereur, le maréchal Bessières et le général Montbrun accrurent encore leur belle réputation. Le 2 décembre, Napoléon paraissait devant Madrid, qui, le 4, lui ouvrit les portes, mais avec rage.

Il y appelle Joseph, il y abolit une seconde fois l'inquisition, il fait prêter partout serment à son frère. Le 22 du même mois, il réunit soixante mille Français, cent cinquante canons, et avec sa vélocité ordinaire court à la recherche des Anglais, commandés par Moore, et encore à Salamanque; à son approche tout prend la fuite, les Espagnols dans leurs montagnes, les insulaires vers la mer, qui toujours assure leur retraite. Le 1er janvier, malgré une tempête effroyable qui suspend sa marche dans les défilés de Guadarama, il arrive à Astorga; le 8, il est à Walladolid, en dispersant ceux qui veulent l'arrêter. Enfin, il joint les An-

glais au pont d'el Burgo en vue de l'Océan; là, un combat s'engage, Moore est tué d'un coup de canon, Blake reçoit une blessure dangereuse. Cependant, les débris de l'armée anglaise, composés de ce que la maladie, la guerre, la prison ont laissé libre, parviennent à regagner leurs navires; et la conquête de la Corogne, termine cette suite d'affaires brillantes et meurtrières. Napoléon vainqueur, là comme partout, rentre en France pour se préparer à la guerre de la quatrième coalition.

Les historiens médiocres et sans connaissance des faits, attribuent les évènements militaires de 1809 au refus fait à Napoléon de la main de Marie-Louise par son père, l'empereur d'Allemagne, tout cela est faux. « Napoléon, a dit un auteur, n'était pas du nombre de ces gendres qu'on repousse ou qu'on accepte par force, l'Autriche lui aurait donné en 1808 une de ses archiduchesses avec autant d'empressement qu'elle la lui accorda en 1810. Ce qui est certain, c'est qu'au nombre des griefs que la Russie mettra en avant pour justifier sa dernière prise d'armes de 1812, l'un des principaux sera la préférence accordée à Marie-Louise sur une sœur d'Alexandre. » (*Histoire de la Révolution française*, par le baron de Lamothe-Langon, t. III, p. 286.) On lit dans le même historien les phrases suivantes, qui résument en peu de mots la situation politique de l'Europe, au commencement de 1809 :

« Au midi, les Français et les Anglais se disputent le Portugal, avec des succès balancés d'abord ; l'Espagne, sillonnée de guérillas (bandes nationales armées), appelle Wellington à son aide, tandis que la Catalogne, et Barcelone sa capitale, sont contenues par Gouvion Saint-Cyr. Le duc de Montebello occupe l'Aragon, et commence le siège de Sarragosse, où les Espagnols de nos jours surpassent, sous la conduite de Palafox, les prodiges héroïques de l'ancienne Sagonte; le duc d'Istrie tient en respect la vieille Castille. On envoie dans la Manche le maréchal Lefèvre, et dans l'Andalousie le maréchal Victor, qui doit commencer à aider en Estramadoure le duc de Dalmatie à reconquérir le Portugal, où le maréchal Ney tentera de pénétrer par l'extrême nord, après avoir surpris la Galice. Mais tant d'armées, tant de grands capitaines, ne pourront surmonter l'énergie d'une nation qui ne veut pas souffrir le joug de l'étranger.

» En Sardaigne, la maison de Savoie, en Sicile, celle de Bourbon, appuyées sur les Anglais, qui en même temps les oppriment, disputent à Napoléon ces riches débris de leurs couronnes. Murat règne à Naples, et sans s'amolir dans la vie de roi, il désapprend celle de soldat. Le Pape, victime d'usurpations incessantes, assiste dans Rome à son dépouillement impie, que cette année verra consommer; le reste de l'Italie, une

partie titrée de royaume, et le surplus annexé à la France, obéissent à Napoléon.

» Napoléon s'appuie en Allemagne sur la Confédération du Rhin; c'est une manière détournée de reconstituer à son profit l'Empire d'Occident, qui vient d'échapper à l'Autriche. La Prusse, vaincue, humiliée, écrasée, ne peut rien par elle-même; des évènements inouïs, et encore improbables, pourront seuls lui rendre quelque importance. Le jeune royaume de Westphalie, formé à ses dépens et à ceux des maisons de Brunswick, de Hanôvre et de Hesse, commence à peine son existence, et ne compte que pour peu dans la balance européenne; la Hollande écrasée malgré son roi, frère de Napoléon, perd son indépendance, son commerce, sa richesse; son monarque, esclave et désolé, médite une abdication sublime, la seule qui ait été faite dans l'intérêt d'une nation. Notre époque ingrate ne l'a ni assez loué ni assez remarqué : un âge tout matériel ne peut comprendre tant d'abnégation et de vertu!

» Le Danemarck, ruiné par une guerre étrangère, a perdu sa marine, et cherche à réparer ce revers. La Russie, immobile encore et amie apparente de la France, songe déjà à prendre les armes; d'obscurs agents, pour l'y résoudre, vont de St-Pétersbourg à Londres et de Londres à St-Pétersbourg. » (*Idem.*)

En même temps, une révolution précipitait du

trône de Suède l'héritier légitime, pour y appeler d'abord l'oncle du roi dépossédé, Gustave IV, et donner pour successeur, à celui-là, qui se nomme Charles XIII (autrefois duc de Sudermanie), d'abord un prince Danois; et à la mort inopinée de celui-ci, un Français, l'illustre maréchal et prince de Ponte-Corvo. Cet évènement est consommé, le 13 mars 1809, par quelques conjurés; la nation, comme ailleurs, accepte le nouveau prince, mais Napoléon ne gagnera rien à cette mutation.

L'Autriche peut-être aurait retardé sa prise d'armes, si l'Espagne et le Portugal, dans le feu de leur double insurrection, n'eussent retenu ou appelé à leur garde et à leur conquête, tout ce que la France avait de troupes disponibles. Des récits exagérés, des espions ignorants ou vendus à l'Angleterre, peignent au cabinet de Vienne l'Empereur Napoléon comme privé d'armées, n'ayant que de nouvelles recrues sans instruction, découragées, et hors d'état de soutenir le choc des vieilles bandes autrichiennes.

Ces exagérations et la croyance que, si l'on retirait les régiments qui se battent en Espagne, la France serait envahie du côté des Pyrénées; l'espoir que la guerre jetterait, dès son début, les combats sur la France même, ou au moins sur les États de ses alliés; les guinées, les promesses anglaises, les pactes secrets qui déjà peut-être

liaient à l'Autriche la Prusse et la Russie : tout cela détermine la première de ces trois dernières Puissances à quitter le masque, à hâter ses préparatifs occultes et immenses, et à pousser ses quatre cent mille soldats sur la Bavière, qu'elle se flatte d'envahir dès l'abord.

L'Autriche, avant de se déclarer, a fait des armements, des approvisionnements colossaux. A part l'armée active dont je viens d'énoncer le chiffre élevé, elle garde en arrière une réserve de quatre-vingt-douze mille Hongrois, plus soixante mille hommes de ses autres États; une organisation de permanence dans la Hongrie lui assurera en outre cinquante mille fantassins et trente mille cavaliers; enfin, la *Landwehr* et *Landsturm* (sa garde nationale), lui fourniront, en cas de besoin, un effectif de trois cent mille combattants. L'artillerie est en rapport avec cette masse contre laquelle Napoléon ne peut d'abord opposer que deux cent mille Français, Italiens, ou gens de la Confédération du Rhin, l'enthousiasme de tous ceux-là, le zèle encore actif de ses maréchaux, le fanatisme des officiers impériaux, l'amour des soldats, sa fermeté et son propre génie. Mais avec ceci, l'on peut vaincre, et lui ne doute pas du triomphe.

Jusqu'au dernier instant, le prince, alors comte de Metternich, ambassadeur ordinaire de la cour de Vienne auprès de celle des Tuileries, niera les desseins hostiles de son maître : il trouve cent mo-

tifs à ses armements extraordinaires; il cherchera tant à tromper Napoléon, que celui-ci, aux dernières heures, et lorsque la guerre aura éclaté, le fera reconduire en Autriche, non avec la liberté et les honneurs dus à un ministre plénipotentiaire, mais avec les gardes, la gêne et la surveillance dont on environne un prisonnier d'État, affront mérité justement, et en revanche cruellement vengé.

Ainsi, Napoléon fut leurré de paroles fallacieuses jusqu'au 6 avril 1809. Ce jour-là, une proclamation à l'armée autrichienne, du prince Charles, nommé son généralissime, souleva le voile qu'acheva de déchirer, deux jours plus tard, un manifeste de l'Empereur François à ses sujets. Cette armée, forte en définitif de plus de cinq cent mille combattants, à raison des dernières adjonctions qui lui furent faites, était divisée en neuf corps principaux et deux de réserve; ceux-ci et six autres marchèrent avec le prince Charles à la conquête de la Bavière et des divers États de la Confédération du Rhin; le septième, commandé par l'archiduc Ferdinand, et stationné dans la Gallicie, tenterait l'invasion du duché de Varsovie; l'archiduc Jean mènerait les deux derniers dans la Lombardie et Vénitie, car on voulait tout nous enlever.

Tels étaient les préliminaires de la grande lutte qui allait s'ouvrir, et voici pour mieux peindre

celle-ci dans son ensemble, la copie d'un mémoire dicté pareillement par Napoléon, en 1814, pour être remise aussitôt au comte Regnault Saint-Jean d'Angely, auquel ce monarque avait demandé d'écrire rapidement sa glorieuse histoire; la notice fut dictée à l'île d'Elbe, et portée au fidèle sujet par un serviteur dévoué du grand homme; son authenticité est incontestable, celui qui dut la remettre vit encore, et lui-même parle ici :

NAPOLÉON. — « J'étais en Espagne lorsqu'il ne me fut plus permis de douter du mal-vouloir de l'Autriche; aussi, je me hâtai de quitter ce royaume, que je croyais avoir conquis, et de retour en France, je m'appliquai à me préparer dignement à la provocation la plus injuste. Je renforçai le corps du maréchal Davoust, composé des divisions Friand, Morand, Oudinot, St-Hilaire, et de celle de cavalerie dont Montbrun était le général. Ces divisions sortirent de la Thuringe et de la principauté de Bareith, et par Ingolstadt, traversèrent le Danube, au nombre d'environ quarante-neuf mille soldats; huit mille restaient dans les forteresses prussiennes. Oudinot et ses deux généraux divisionnaires, Conroux et Claparède, amenèrent douze mille Français, que renforça de deux mille cavaliers le général Eugène de Colbert; ceux-là traversèrent les États de Bade et de Wurtemberg, franchirent aussi le Danube, et prirent position sur le Lech. Masséna eut le com-

mandement de vingt-cinq mille combattants, conduits par les généraux Boudet, Cara, Saint-Cyr, Legrand et Molitor : ils passèrent le Rhin, le 17 mars; là aussi, j'envoyai sous la direction du duc de Montebello, plusieurs régiments, et principalement de cavalerie; trois fortes divisions de cette même arme, amenées par les généraux Nansouty, Espagne et Saint-Sulpice, allèrent en Bavière rejoindre le duc d'Istrie (maréchal Bessières).

» Je pouvais compter sur près de quatre-vingt mille confédérés, mais à l'ouverture de la campagne, il n'y avait en face des troupes autrichiennes que quarante mille Bavarrois, dont trente mille effectif commandés par les généraux Deroi et de Wrede, qui durent reconnaître pour leur chef le maréchal Lefèvre, auquel j'avais donné le titre glorieux de duc de Dantzick. Dix mille Wurtembergeois marchèrent guidés par le comte Vandammes; le prince de Ponte-Corvo commanda vingt mille Saxons, enfin, j'eus cent quatre-vingt mille hommes disponibles, mais séparés sur une étendue de plus de quarante lieues du corps principal, tandis que celui-ci, qui n'était que de cent mille Français, allait être attaqué par cent soixante mille Autrichiens, ne formant qu'une armée, et que le prince Charles conduisait.

» Les troupes de l'archiduc ainsi disposées à envahir la Bavière, ce prince écrivit, le 9 avril, une

lettre qu'il envoya porter à Munich, et avec cette inscription singulière :

« AU GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE FRANÇAISE. »

» Était-ce à moi? le prince me déniait-il en cette occurrence le titre impérial que sa cour avait reconnu depuis près de six ans? Le corps de la missive valait du reste l'adresse, on y lisait ces expressions laconiques :

« D'après une déclaration de S. M. l'Empereur » d'Autriche à l'Empereur Napoléon, je préviens » *Monsieur le général en chef de l'armée française* » que j'ai l'ordre de me porter en avant avec les » troupes sous mon commandement, et de traiter » en ennemi toutes celles qui m'opposeront de » la résistance. »

» Quelques heures après, il fit passer l'Inn à son armée, et la Bavière fut entamée; Munich tarda peu à être occupé. L'archiduc Ferdinand, de son côté, entra dans le duché de Varsovie, l'archiduc Jean se porta rapidement sur le Tagliamento, au nord de l'Italie, le marquis de Chastellar tenta la conquête du Tyrol, et le général Stroichwitz celle de la Dalmatie et de Raguse. Le 12 de ce mois, Munich voyait les Autrichiens dans ses murailles. Ce même jour, le télégraphe m'annonçait à Paris le commencement des hostilités; j'en partis de manière à arriver le 16 avril, à Dillinger, sur le Danube; le roi de Bavière me reçut dans cette ville. En l'embrassant, je lui pro-

mis qu'avant deux semaines, je le ramènerais dans sa capitale; en même temps, je lançai une proclamation conçue en ces termes :

« SOLDATS,

» Le territoire de la Confédération du Rhin a » été violé, le général autrichien veut que nous » fuyions à l'aspect de ses armes, et que nous lui » abandonnions nos alliés; il arrive avec la rapi- » dité de l'éclair.

» Soldats! j'étais entouré de vous, lorsque le » souverain de l'Autriche vint à mon bivouac » d'Austerlitz. Vous l'avez entendu implorer ma » clémence, et me jurer une amitié éternelle. » Vainqueurs dans trois guerres, l'Autriche a dû » tout à notre générosité, trois fois elle a été par- » jure; nos succès passés nous sont un sûr ga- » rant de la victoire qui nous attend. Marchons » donc, et qu'à notre aspect, l'ennemi recon- » naisse son vainqueur! »

» Le 18, ayant placé mon quartier-général à Ingolstadtt, j'envoie Galbois faire avancer sur Ratisbonne le maréchal Davoust; là, vient la division Friant, constamment harcelée par l'ennemi. Le 19, à Phfaffenhoffen, Oudinot remporte une première victoire, et ce jour aussi, le maréchal Augereau triomphe complètement à Thunn. Le 20, à Abensberg, n'ayant autour de moi que les troupes diverses de la Confédération du Rhin, heureuses et fières de ma confiance et de com-

battre sous mes ordres directs, je sais profiter de leur enthousiasme avec tant de bonheur, qu'ayant battu l'ennemi à plates coutures, je lui enlève huit drapeaux, douze pièces d'artillerie, et parviens à lui faire dix-huit mille prisonniers. Le 21, le général Mouton, mon aide-de-camp, qui, dans cette campagne, obtint, en récompense de sa bravoure, le titre de comte de Lobau, réuni au duc d'Istrie, s'empare de la ville de Landshut, où il trouve trente canons, six cents caissons, trois mille chariots, des bagages en multitude, et, enfin, y fait neuf mille prisonniers.

» Ces préliminaires restèrent en présage de meilleurs résultats, je voulais écraser le corps principal, et je cherchais le prince Charles; nous le rejoignîmes Davoust et moi, à Eckmülh; nous conduisions environ quarante-huit mille hommes, et les Autrichiens en avaient cent mille; il était une heure après midi, le 22 avril, lorsque l'affaire s'engagea; elle fut rude à gagner, mais enfin nous y abîmâmes, nous y écrasâmes l'ennemi; sa résistance opiniâtre ne put nous arracher vingt mille prisonniers, trente drapeaux, cinquante canons, quatre cents caissons, etc.; il laissa en outre cinq mille morts ou grièvement blessés. Notre perte ne dépassa pas deux mille hommes tués ou mis hors de combat; j'y perdis malheureusement le brave, l'habile général Cervoni; le général Clément de la Roncière y eut un bras emporté, le colonel

du 14e des chasseurs fut enlevé par un boulet.

» Au nombre de ceux qui se signalèrent dans cette bataille mémorable, je signalerai d'abord le maréchal Davoust, duc d'Auerstaëdt, auquel pour récompense je donnai le titre glorieux de prince d'Eckmülk; le maréchal de Montebello, le maréchal Masséna, le maréchal duc de Dantzick, les généraux Molitor, Marulas, de Wrede (Bavarois), Morand, Gudin, Oudinot, Nansouty, Saint-Sulpice, Vandammes et Schramm, qui fut aussi blessé.

» Il restait au prince Charles au delà de soixante et quinze mille combattants. Le 23, il passa le Danube, de la rive droite à la gauche, opérant sa retraite par Ratisbonne où je le rejoignis; je me précipitai avec mes braves sur cette armée encore supérieure à la mienne, mais déjà démoralisée. Lannes, Davoust, tous les généraux que j'ai déjà nommés, Friant, Saint-Hilaire en outre, me secondèrent admirablement en exécutant mes ordres avec autant de valeur que d'intelligence.

» J'étais à parler au duc de Frioul sur un tertre gazonneux, et presque hors de portée des balles, lorsqu'une de celles-ci, mais amortie par la distance, vint me frapper et me contusionner au pied droit; en recevant le coup je m'écriai : « Je » gage qu'un seul Tyrolien a pu m'atteindre » d'aussi loin, ces drôles sont bien habiles. » Pendant qu'Yvan me pansait, Duroc se mit à me quereller vigoureusement, me reprochant que j'é-

tais trop téméraire. « Ah! Duc, alors, répliquai-
» je pourtant, pour donner des ordres à propos,
» il faut que je puisse voir ce qui se passe. » Au reste, j'étais si empressé, en effet, *de voir ce qui se passait*, que sans laisser au chirurgien le loisir d'achever de serrer les bandages, je montai à cheval et courus en avant, sans me douter que par ce fait, je fournirais le sujet d'un tableau admirable au peintre Gautherot, homme habile mais trop républicain.

» Les succès étaient immenses et même décisifs : cinq jours avaient suffi pour changer la face des choses; l'agression de l'Autriche finissait et avec elle l'espérance sourde de plus d'une autre puissance : la première ne pouvait plus songer à envahir, elle n'aurait qu'à se défendre. Tous les stratégiciens me complimentèrent sur mes dispositions savamment prises. Je rendis aux troupes la part qui leur revenait de cette belle victoire, et je leur dis :

« Soldats! vous avez justifié mon attente, vous
» avez suppléé au nombre par la bravoure, vous
» avez glorieusement marqué la différence qui
» existe entre les soldats de César, et les cohues
» armées de Xerxès.

» En peu de jours nous avons triomphé dans
» les trois batailles de Thunn, d'Abensberg et
» d'Eckmülh, dans les combats de Peiseng, de
» Landshut et de Ratisbonne; cent pièces de ca-

» nons, soixante drapeaux, cinquante mille pri-
» sonniers, trois équipages de pont, trois mille
» voitures attelées portant les bagages, tous les
» caissons des régiments; voilà les résultats de la
» rapidité de vos marches et de votre courage.

» L'ennemi, enivré par un cabinet parjure,
» paraissait ne conserver aucun souvenir de vous;
» son réveil a été prompt, vous lui avez apparu
» plus terrible que jamais. Naguère, il a traversé
» l'Inn et envahi le territoire de nos alliés; na-
» guère il se promettait de porter les armes au
» sein de notre patrie; aujourd'hui défait, épou-
» vanté, il fuit en désordre. Déjà mon avant-
» garde a passé l'Inn, avant un mois nous serons
» à Vienne. »

» Je le disais, aucun des vainqueurs ne douta de mes paroles; infatigable, pressé de ne rien perdre, je poursuis mon chemin vers la capitale du jeune Empire d'Autriche, je lance Masséna vers Straabeng et Passau; Lefèvre va occuper Munich, que les vaincus évacuent; le duc de Montebello, en vertu de mes ordres, se porte sur Mulhdorffs; le nouveau prince d'Eckmülh se met après l'archiduc Charles, qui bat précipitamment en retraite vers les montagnes de la Bohême.

» Ces belles victoires sont soutenues par celles que le comte de Wrede, avec les Bavarrois, remporte le 27 à Lauffen et à Salzbourg qu'il prend. Le 28, à Berghaussen, se réunissent les

maréchaux Lannes et Bessières. L'ennemi a brûlé pont sur la Saltza pour les arrêter, eux le rétablissent, et le lendemain l'armée triomphante a franchi cette rivière. Le 25, le roi de Bavière était rentré dans Munich.

» Masséna, de son côté, recommence ces combats de géants, qui, depuis la campagne héroïque de Zurich, lui sont si familiers. A Ebersberg, il rencontre l'ennemi; les généraux Claparède, Legrand, Durosnel, de Cohorn, le secondent intrépidement. Cohorn, avec sept mille Français, lutte pendant trois heures avec trente-cinq mille Autrichiens qui ne l'entament pas, et lorsqu'on vient à son aide, il se plaint vivement *qu'on lui enlève le morceau de la bouche*, disant qu'ils étaient avec les siens en nombre suffisant pour vaincre l'ennemi.

— « Oui, pour les vaincre, c'est possible lui répliqua Masséna, mais non pour les garder prisonniers. »

» Rien ne s'opposait désormais à ma marche sur Vienne; nous y arrivâmes par la droite du Danube. Le 9 mai, les maréchaux Masséna et Lannes réunis, n'étaient plus qu'à quatre lieues de cette capitale. Le 10 au matin, j'étais à ses portes, un mois après que l'archiduc Charles avait annoncé par sa lettre briève au général français, son entrée en Bavière. Trente jours avaient suffi pour ruiner cette quatrième coalition. Ce fut au château impérial de Schoenbrunn, où

j'avais déjà habité en 1805, que je fis cette fois encore ma demeure.

» A Vienne, on était dans une agitation extrême, on s'était flatté de marcher sur Paris, et l'on me voyait encore aux portes de cette ville. La honte et le dépit de tant de désastres inspiraient à certains des velléités de résistance : on savait que le prince Charles accourait sur la rive droite du Danube, avec une armée respectable, et l'on pensait qu'en gagnant du temps, on lui laisserait celui d'arriver. Les canons des remparts tirèrent même sur le général français Thureau, qui parut sur l'esplanade, entre la ville et les faubourgs.

» L'archiduc Maximilien, prince faible et d'autant plus rempli de jactance, tout adonné encore au parti qui me haïssait, aux Collorédo Metternich, etc., commandait dans Vienne. Le général Andréossy, que j'en avais aussi nommé gouverneur, et qui occupait déjà les faubourgs, m'envoya à Schoenbrunn, une députation des habitants de ceux-ci; je les reçus avec bienveillance, et je remis à ces bonnes gens une lettre ou plutôt une note diplomatique rédigée par le major-général de la grande armée, prince Berthier. Là, je disais à l'archiduc qu'il serait responsable des malheurs causés par sa résistance, et je l'engageais à la faire cesser.

» L'archiduc, au reçu de cette note, au lieu d'y

faire droit, recommença le feu de son artillerie; la mitraille tua deux Français et onze Viennois; ce fait eut lieu le 11. Irrité d'une telle folie, j'accourus de ma personne sur le bras du Danube, qui sépare la belle promenade (le Prater), des faubourgs. Là, je fis construire un pont, et quand il fut achevé, la ligne de circonvallation autour de Vienne, le fut aussi. Une batterie de vingt obusiers commenca le bombardement, dix-huit cents obus lancés coup sur coup, allumèrent l'incendie en plusieurs endroits; palais, maisons, hôtels, monuments, furent la proie des flammes.

» Un parlementaire me fit savoir que l'archiduchesse Marie-Louise qui, pour cause de maladie, n'avait pu fuir avec son père et le reste de la famille impériale, était demeurée dans le palais, exposée à notre feu : sur le champ, je fis taire la batterie dirigée vers ce point, et je la tournai ailleurs. L'archiduc, après un long combat, perdit la tête; il sortit nuitamment de la ville avec la troupe de ligne, et n'y laissa que la Landhwer.

» Le 12, au point du jour, on me fit savoir que les hommes les plus qualifiés de Vienne allaient venir me demander une capitulation qui fut conçue dans les mêmes termes que celle de 1805.

» Le 13, le général Oudinot s'empara des portes et des postes intérieurs; mais je ne voulus pas ce

jour-là faire une entrée à Vienne, je me contentai de féliciter, dans les termes suivants, la grande armée de ce nouveau triomphe :

« SOLDATS ,

» Un mois après que l'ennemi passa l'Inn, au » même jour, à la même heure, nous sommes en- » trés dans Vienne.

» Ses Landhwers, ses levées en masse créées par » la rage impuissante de la maison de Lorraine, » n'ont point soutenu nos regards. Les princes » de cette maison ont abandonné la capitale, non » comme des soldats d'honneur qui cèdent aux » circonstances, mais comme des princes par- » jures que poursuivent leurs propres remords, » en fuyant de Vienne. Leurs adieux à ses habi- » tants ont été le meurtre et l'incendie, comme ils » ont de leurs propres mains égorgé leurs enfants.

» Le peuple de Vienne, selon l'expression de » la députation de ses faubourgs, délaissé, aban- » donné, veuf, sera l'objet de vos égards ; j'en » prends les bons habitants sous ma protection » spéciale ; quant aux hommes turbulents et » méchants, j'en ferai une justice exemplaire.

» Soldats, soyons bons pour les paysans, pour » ce bon peuple qui a tant de droits à votre es- » time, ne conservons aucun orgueil de nos suc- » cès, voyons y une preuve de cette justice divine » qui punit l'ingrat et le parjure. »

» Cela fait, et les divisions de l'armée arrivant

chaque jour, je me disposai à passer le Danube, j'ordonnai un pont de bateau qui de la rive droite alla s'appuyer d'abord à l'île de Lobau, et qui de celle-ci irait s'appuyer sur la rive gauche du fleuve; il est vrai qu'entre la terre et cette île, il y a un petit îlot, mais sa situation même, en divisant la distance, devait donner plus de consistance à nos travaux.

» On s'empara d'abord de l'île de Lobau, faiblement défendue. Le 19, les deux branches du premier pont furent achevées, et aussitôt des régiments le traversèrent et allèrent se loger sous ses arbres touffus. Le 20, on commença et termina en trois heures, au moyen de treize pontons; le troisième pont, long à peine de soixante-dix toises, aboutissait à un point qui séparait les deux villages d'Esling et de Gross-Asspernn. Le colonel d'artillerie Aubry dirigea ce travail important que l'ennemi contraria faiblement. Le major Descorches Sainte-Croix passa le premier. La division de cavalerie Lassalle le suivit, et eut à combattre aussitôt; les divisions Molitor et Boudet (celle-ci d'infanterie) traversèrent le pont pendant la nuit; je fis fortifier Gross-Asspernn et Esling, et j'attendis là le reste des troupes.

» L'archiduc Charles arrive et se prépare à fondre sur nous. Le 21 mai, il conduisait avec lui quatre-vingt-dix mille fantassins ou cavaliers, et un parc de deux cent vingt-huit bouches à feu de

toutes grandeurs. Quant à moi, à part notre force morale et les ressources de ma science stratégique, je ne pouvais mettre en ligne que rente à trente-cinq mille combattants, formés par les divisions d'infanterie Bourdes, Molitor et Legrand, commandées en chef par les maréchaux Masséna et Lannes, les divisions de cavalerie de Lassalle et d'Espagne, la brigade Saint-Germain, de la division Nansouty, et ses cavaliers obéissant au duc d'Istrie. Le reste de l'armée arrivait lentement, et l'île de Lobau renfermait encore la majeure partie de l'artillerie.

» Il était quatre heures du soir lorsque l'action s'engagea. Le prince Charles attaqua vigoureusement Masséna et mon aile gauche. Trois fois la masse double des Autrichiens repoussa mes braves, trois fois ceux-ci reprirent leur position. On se battit dans Gross-Asspernn, dans les rues, dans les maisons et du haut des toits. Le général ennemi Hiller qui conduisait les Autrichiens se lassa de notre opiniâtreté, et renonça à s'emparer du village.

» A Esling, Boudet et sa division imitèrent ce noble exemple, le maréchal Lannes lui inspira sa valeur; néanmoins, il eût fléchi, écrasé par le nombre, si moi, qui jugeai l'embarras de sa position, je n'eusse envoyé le duc d'Istrie et tous ses cavaliers sur le centre de l'ennemi, de concours avec ce qui n'était plus d'une nécessité

absolue à la garde de Gross-Asspernn et d'Esling. Bessières exécuta avec intelligence ce mouvement; il força l'ennemi à reculer, il rompit la ligne du prince de Hohenzollernn, et il écharpa presque entier le régiment autrichien d'O'Reilly. La nuit survenue le maintint dans son avantage.

» C'était beaucoup, mais ce n'était pas la victoire complète que n'avait pu m'assurer l'infériorité numérique de mes forces. Là, périt le brave général d'Espagne, l'un de mes meilleurs officiers, militaire de tout cœur, homme de la vieille roche; il périt dans une charge où nous enlevâmes quatorze canons. Les généraux Fouler et Durosnel, blessés, furent faits prisonniers, et nous passâmes réciproquement la nuit sur le champ de bataille.

» Avant l'aurore du 22, je fus renforcé de la division Saint-Hilaire, des grenadiers d'Oudinot, de la seconde brigade Nansouty, de deux brigades de cavalerie légère, du train d'artillerie; tout cela réuni me fit quarante-cinq mille hommes. A peine l'aube blanchissait, que le feu commença des deux parts sur toute la ligne. Les généraux autrichiens Hiller et Bellegarde se mirent sur Gross-Asspernn, défendu par Lannes; ce village fut pris et repris quatre fois.

» A Esling, Boudet, attaqué avec une égale violence, se signala par sa résistance; moi qui observais tout, et qui voyant alors le centre des Au-

trichiens affaibli par l'absence des régiments envoyés aux deux ailes, je conçus le plan hardi de le traverser et de le rompre. J'ordonnai à Lariboissière de soutenir par son artillerie, ce qu'il fit, ce mouvement confié au duc de Montebello; il débuta vigoureusement; tout céda à la violence de notre attaque; en vain, le prince Charles, lui-même, se porta avec un renfort à ce centre, ainsi attaqué; en vain, apercevant déjà des symptômes d'hésitation parmi les siens, il se jeta au plus fort de la mêlée, tenant à la main un drapeau du régiment de Zach; il ne put retenir ses soldats que nous faisions trembler, et lui, à son tour, se vit entraîné dans une fuite qui devint commune.

» Ceci arrivait à neuf heures du matin. Déjà nous atteignions le hameau de Breitentie, quartier-général de l'ennemi; déjà je regardais cette journée comme devant compter au nombre de mes plus belles victoires, lorsqu'un fatal messager se présenta devant moi, comme je venais d'ordonner que l'on fît accourir où j'étais, le reste de l'armée. Lui, au contraire, m'annonce que je suis séparé de celui-là. Les Autrichiens ont rompu des moulins, ont lancé dans le Danube des bateaux chargés de pierres, des arbres énormes coupés aux deux bords du fleuve; et précipitées dans les flots, ces masses énormes entraînées par les vagues, étaient venues se ruer

contre la branche du pont qui, de l'île de Lobau, aboutissait à la rive droite du Danube, et l'ayant d'abord ébranlé, avaient fini par le rompre et par l'emporter avec eux; dès lors, le passage des quarante mille soldats que j'attendais, celui des quatre-vingts pièces d'artillerie, des caissons et des munitions qui devaient les suivre, tout fut arrêté.

» J'avoue, qu'à cette funeste nouvelle, je doutai de ma fortune, et j'eus beaucoup à faire pour dévorer les larmes qu'une juste douleur appelait : mon cœur se brisa, cela devait être. Quoi! tout perdre ainsi, me voir enlever la victoire, lorsque je l'obtenais plus complète que jamais! c'était un cruel supplice à endurer..... Je me raidis contre mon abattement, je domptai ma destinée, et sans rien faire paraître de la torture qui m'accablait, j'envoyai dire au duc de Montebello de ne pas aller plus avant, de rétrograder même, mais insensiblement, et de revenir se poser au milieu des deux villages que l'on ne nous disputait plus.

» Instruit du succès obtenu par la tentative conçue pour arriver à la destruction du pont, et s'apercevant et de notre marche en arrière, et du peu de vivacité de notre feu, car les munitions manquaient, le prince Charles conçut l'espoir de reprendre l'avantage, et de nous précipiter dans le fleuve, contre lequel nous étions acculés; il rallie ses bandes enfoncées, réforme sa cava-

lerie, et replace en batterie son artillerie qui fuyait. Le voilà qui nous presse, qui nous heurte avec une vivacité accrue par l'espérance du succès; deux cents canons tonnent et nous foudroient, et les Français immobiles sous cette grêle mortelle, ne ripostent par des feux de file, que lorsque les Autrichiens sont à quarante pas, et ne peuvent répondre qu'avec la baïonnette à cette pluie ardente et meurtrière qui fond sur eux.

» Jamais mes Français ne se montrèrent sous un jour plus glorieux; ils sont tous des héros, et pareils aux héros, non de l'histoire, mais des fables anciennes et modernes; chacun se décuple, leur résistance est celle des géants foudroyés. Le général Saint-Hilaire, cet intrépide guerrier, expire atteint de blessures mortelles; un grand nombre d'officiers périssent aussi atteints par la mitraille; leur sort fatal, loin de décourager leurs compagnons, les anime encore davantage.

» Mais ceux qui échappent au trépas, ceux qui vont mourir; enfin, moi... moi qui souffre de toutes ces douleurs, allons tous sentir redoubler notre cruelle infortune. L'Achille français, le second sans peur et sans reproche, le duc de Montebello, l'invincible Lannes, est atteint au genou par un boulet qui lui brise les os, il tombe..... Tous croient tomber avec lui, tous du moins ressentent au cœur le coup qui le frappe... On le relève, et

douze grenadiers, les plus braves parmi tant de braves, eux-mêmes blessés, couverts du sang ennemi et du leur, noircis par la poussière, croisent leurs fusils, y joignent des branches de chêne, placent par dessus quelques drapeaux enlevés ce matin à l'ennemi, et sur ce brancard si noble posent leur illustre maréchal, mon ami, l'effroi de l'Europe et l'honneur de la France, et dont la mémoire en sera l'amour.

» Par un vrai bonheur on me cacha d'abord cette catastrophe horrible, sa connaissance trop vite venue aurait paralysé mes esprits, et j'avais tant besoin de la lucidité de mes idées !!! Placé au centre des combats et dans le rayon de la mousqueterie, j'examinais ce qui se passait, j'affaiblissais un point pour en renforcer un autre; chaque ordre bien exécuté nous faisait gagner du temps; j'ose dire que sans moi, l'armée française était perdue; elle dut son succès à mon calme et aux ressources de ma stratégie. Quatre fois Gross-Asspernn fut pris et repris, Esling le fut huit fois, ce qui faisait treize fois en comptant celles de la veille. Enfin, à la dernière, les régiments de fusiliers de tirailleurs de la garde, commandés par les comtes Mouton et Carial, me le conservèrent, l'ennemi renonçant à le leur arracher.

» A neuf heures du soir les feux s'éteignirent, et des deux parts on battit la retraite. Les Autrichiens avaient dans cette journée tiré quarante

mille coups de canon; le champ de bataille était couvert de vingt mille morts ou blessés des deux armées; parmi ceux des ennemis qui portèrent nos sanglantes marques ce jour-là, on compta quatre feld maréchaux, huit généraux, six cents soixante-trois officiers, tous Autrichiens. Le feld maréchal Weber, quinze cents prisonniers et quatre drapeaux, furent les trophées de cette victoire; car n'est-ce pas vaincre que de ne reculer totalement en pareil cas.

» (1) Depuis dix heures du matin, les officiers du génie et de l'artillerie restés dans l'île de Lobau, s'étaient occupés à faire réparer avec la plus grande activité le désastre des ponts, et surtout de celui qui servait à la communication de la rive gauche du fleuve. Les pontonniers et ceux qui étaient employés à un travail aussi urgent, avaient à lutter contre les brûlots qui descendaient incessamment sur les débris du pont, et contre la violence d'une crue subite des eaux du fleuve, qu'une fonte extraordinaire et inopinée venait d'élever de huit pieds dans l'espace de quelques heures. Les câbles rompaient, les bateaux étaient entraînés ou avaient la plus grande difficulté à

(1) Les quatre paragraphes suivants, extraits mot à mot du bel ouvrage *Victoires et Conquêtes*, etc., *des Français*, mine inépuisable pour tout historien moderne, sont intercalés en cet endroit du récit, dont ils sont un digne complément.

MLLE MARS.

Publié par Krabbe.

remonter le courant. A peine replacés avec des efforts inouïs, ils étaient brisés et entraînés de nouveau; chaque fois que le pont se trouvait à peu près rétabli, on se hâtait d'y faire passer quelques hommes et des munitions, qui mirent les Francais à même de se maintenir jusqu'à la nuit, comme on l'a vu.

» Sur ces entrefaites, tous les blessés qui s'étaient traînés vers le point de passage, se trouvaient amoncelés à l'entrée du pont en attendant qu'il fût réparé; bien plus fragile que ceux qui se trouvaient à l'autre côté de l'île, ce même pont était couvert d'ouvriers qui travaillaient à le consolider contre les arbres, les bateaux et les radeaux entraînés par le courant et rompant les câbles des pontons. Dix à douze mille hommes blessés, la plupart presque mortellement, mais soutenus encore par leur courage et l'espoir de venger bientôt les malheurs de cette journée, où les éléments avaient combattu pour l'ennemi, cherchèrent alors à accélérer, soit par leurs vœux, soit par leurs cris déchirants et leurs gémissements plaintifs, le moment où il leur serait permis de passer dans l'île. Un grand nombre s'était avancé jusques dans l'eau; le fleuve grossissait sous leurs pas chancelants, et la foule, qui s'augmentait derrière eux, les empêchant de reculer devant ce nouveau désastre, ils étaient entraînés; d'autres les remplaçaient à l'instant et

subissaient le même sort; les hommes, les chevaux périssaient arrêtés dans les cordages!

» Napoléon avait passé le premier avant que le pont fût en état de supporter la masse des blessés dont nous venons de parler; lorsqu'il fut dans l'île de Lobau, il vit encore bien mieux la difficulté de vaincre les obstacles que la nature opposait au courage de ses troupes, au zèle des travailleurs. N'ayant plus rien à attendre que du temps, il s'occupa des ordres à donner pour faciliter le dégagement des blessés. Il se trouvait presque seul à quelque distance du débouché du pont, se promenant à grands pas, absorbé dans les réflexions pénibles que lui suggéraient les circonstances; ses traits offraient en cet instant, les expressions de la douleur; et ses yeux mornes et couverts ne cessaient par intervalle de regarder la terre, que pour porter sur la longue file de malheureux mutilés qui s'efforçaient de gagner les buissons de l'île, pour y chercher un abri et quelque soulagement à leurs maux.

» Ce fut en suivant de l'œil cette marche funèbre, qu'il vit s'avancer le groupe qui portait le maréchal Lannes; dès qu'il put reconnaître celui-ci, il pressa le pas pour arriver à lui. Les grenadiers s'arrêtent, et Napoléon se précipitant sur le sein de son vieux compagnon d'armes en ce moment évanoui par la perte de son sang, lui demanda à plusieurs reprises et d'une voix presque étouffée

par les larmes : « Lannes.... mon ami.... me re-» connais-tu ?... c'est l'Empereur.... c'est Bona-» parte... c'est ton ami! » A ces mots, le maréchal entr'ouvrant ses paupières fermées, rappelle ses esprits et fait quelques efforts; mais hors d'état de parler, il ne peut que lever ses bras affaiblis pour les passer au cou de Napoléon, qui le tient lui-même embrassé. Leur sanglots alors se confondent pendant cet éloquent silence. Les douze grenadiers qui naguère frémissaient de rage en voyant, malgré leur valeur indomptée, échapper la victoire, laissent couler de leurs yeux sombres et farouches des larmes d'attendrissement! » . . .

. . . . . .

. . . . . .

» NAPOLÉON. — Lannes, mon bien cher Lannes quand il eut repris ses sens, confondit ses larmes avec les miennes; mes ennemis ont prétendu qu'il se livra dans ce moment contre moi à des mouvements de violence indignes de tous les deux : rien n'est plus faux, je le jure sur l'honneur! et sa grande ombre du haut du ciel où elle habite, s'indigne de ces lâches calomnies. J'ajouterai ce qu'on n'a pas su jusqu'à aujourd'hui, que le duc de Montebello, prêt à perdre la vie, demanda et reçut avec foi, les derniers sacrements et les consolations que l'Église accorde au repentir, et qu'elle fut charmée de prodiguer à tant de vertu.

» Vers onze heures du soir je fis effectuer la

retraite de l'armée. Masséna, qui en reçut l'ordre, trompa l'ennemi en multipliant les feux de bivouac; tout fut rentré dans l'île de Lobau avant quatre heures du matin. Il y eut d'abord des difficultés à se procurer des vivres. Je dois rendre hommage à la charité des habitants de Vienne, qui mirent à secourir mes blessés, à leur fournir de la nourriture, le même empressement que si c'eût été leurs compatriotes vainqueurs qui eussent réclamé leurs soins et leur zèle.

» Je craignais que dans ce moment périlleux l'archiduc Charles ne tentât le passage du Danube, bien que nous eussions fait à son armée encore plus de mal qu'il n'en avait fait à la mienne. Il n'en fit rien, et je lui sus gré de son inaction, quoiqu'il me restât encore les moyens de le battre, même après le triste résultat de la journée d'Esling.

» Mon bien aimé Lannes survécut peu à sa cruelle blessure : il expira dans Vienne. Pour sa renommée, je fis transporter son corps à Paris. Ce voyage funèbre devint pour ses restes une pompe triomphante. Les rois n'ont pas d'aussi somptueuses obsèques que celles qui l'amenèrent à sa dernière demeure (1) le Panthéon (Sainte-Geneviève).

» Les nouvelles de l'Italie et de la Pologne me

(1) Les malheurs de Napoléon l'ont toujours empêché d'élever au duc de Montebello un mausolée digne de tant de gloire. Plaignons sa famille, dont la pauvreté ne lui

dédommagèrent en quelque sorte de tous ces désastres accumulés. Ici les nobles enfants des compagnons de Sobieski, le prince Poniatowski, le général Dombrowski à leur tête, battirent complètement, le 18 mai, à Sandomir sur un point, et du 12 au 15 sur un autre, l'archiduc Ferdinand, qui se retira vaincu.

» En Italie, il en fut de même, malgré encore ici la supériorité du nombre. Les batailles et combats de Sacile le 16 avril ; de la Piave, le 8 mai; de San Daniel, le 11; de Prewald, le 16; de Tarwis, le 18; de Laybach, le 21, et de San Michel, le 25 du même mois, ainsi que nombre d'autres beaux faits d'armes moins célèbres, ramenèrent forcément l'archiduc Jean depuis Pontébra jusques aux portes de Vienne.

» Le prince Eugène, mon fils adoptif et vice-roi d'Italie, secondé des généraux Serras, Boursier, Grenier, Lamarque, Barberi, Severoli, Fontaneli, Sahuc, Grouchy, Pully, Barague-y-d'Hillers, Guérin, Durutte, Sorbier, Bonfandi, Macdonald, Debroc, Rusca, Dessaix, Abbe, parvint à maintenir de ce côté la gloire de nos armes. Et lorsque je vis venir ces héros et ces braves,

a pas permis sans doute de le faire à ses frais. Puisqu'aucun gouvernement ne l'a fait, pourquoi l'armée et les citoyens ne se réuniraient-ils pas pour suppléer à l'indifférence du pouvoir et à l'indigence, malheureusement trop prouvée par cet acte, des proches du noble maréchal ?

lorsque ces troupes, parties de Milan, arrivèrent à nos avant-postes, proche Vienne, le 31, je les récompensai par mes éloges, par des promotions, des dons de croix, de titres, de majorats, etc., et par cette proclamation, qui clôtura si dignement leur belle campagne.

« Soldats de l'armée d'Italie, vous avez glo-
» rieusement atteint le but que je vous avais mar-
» qué. Le Somering a été témoin de votre jonc-
» tion avec la grande armée : soyez bien venus, je
» suis content de vous. Surpris par un ennemi
» perfide avant que nos colonnes fussent réunies,
» vous avez dû rétrograder jusqu'à l'Adige. Mais
» lorsque vous reçûtes l'ordre de marcher en
» avant, vous étiez sur le champ mémorable d'Ar-
» cole, et là vous jurâtes sur les mânes de nos
» héros, de triompher. Vous avez tenu parole à la
» bataille de la Piave, au combat de San Daniel, de
» Tawis et de Goritz, etc. Vous avez pris d'assaut
» les forts de Malborggetto, de Pradel, et fait capi-
» tuler la division ennemie retranchée dans Pre-
» wald et dans Lymbach. Vous n'aviez pas encore
» passé la Drave, et déjà vingt-cinq mille prison-
» niers, six cents pièces de bataille, dix drapeaux,
» avaient signalé votre valeur. Depuis, la Drave, la
» Save, la Murk, n'ont pas retardé votre marche.

» La colonne autrichienne de Jelluchich, qui
» la première entra dans Munich, qui donna le
» signal des massacres dans le Tyrol, environnée

» à San Michel, est tombée sous les baïonnettes. » Vous avez prompte justice de ces dérobées à la » colère de la grande armée.

» Soldats, cette armée autrichienne d'Italie, » qui un moment souilla par sa présence mes » provinces, battue, dispersée, anéantie, grâce » à vous sera un exemple de la vérité de cette de- » vise : *Dio la mie diede, quai à chi la tocha.* Dieu » me l'a donnée, malheur à qui la touche(1). »

» Partout des succès remplaçaient la victoire manquée d'Esling. Le prince Eugène, arrivant vainqueur à Vienne de l'archiduc Jean, reçut l'ordre de poursuivre celui-ci l'épée dans les reins jusqu'en Hongrie, où il se réfugiait. Il se mit en marche afin d'empêcher le prince de rejoindre par Prague la grande armée d'Autriche. Le 9 et le 10 juin, les généraux Montbrun et Lauriston, venant renforcer le vice-roi d'Italie, battirent l'insurrection hongroise à Sovenhyaga. Le 10, Grouchy en fit autant à Vasvar. Les généraux Abbé et Grenier emportèrent de vive lutte le pont retranché de Karako.

» Le 14 juin, l'archiduc Jean, dont l'armée était considérablement augmentée par l'appel fait aux Hongrois commandés par son frère l'archiduc Palatin Joseph, attaqua vigoureusement le

(1) Ces mots servent de devise à l'ordre royal de la Couronne de Fer, institué par Napoléon à l'époque de son sacre, en qualité de roi d'Italie.

prince Eugène à Raab. Mais celui-ci, secondé avec héroïsme par les généraux Grenier, Seras, Durutte, Baraguey-d'Hilliers, Severoli, Pacthod, Montbrun, Serras, Colbert, Jacquinot, d'Authouars, Grouchy, Saluce, Pully, Macdonald, Lamarque, Boursier, Valentin, Roussel, Sahuc, le battit complètement, culbuta ses troupes en lui faisant trois mille prisonniers, en lui tuant ou blessant quatre mille hommes. Parmi les morts, on compta du côté autrichien le général Marciani et plusieurs officiers distingués. Nous perdîmes six cents soldats, dont le colonel Thierry, du 23e léger. Nous eûmes quinze cents blessés. Eugène se signala particulièrement. D'autres combats suivirent, et à notre avantage, entr'autres celui de Gratz. Le 25, le 26 juin, et le 6 juillet, cette division de la grande armée, ayant atteint son but et anéanti ses adversaires, entra triomphante dans l'île de Lobau.

» Je tais nombre d'affaires plus ou moins importantes, mais brillantes toujours. Je veux arriver rapidement au terme de cette guerre fatale. J'occupais la rive droite du Danube et les îles du fleuve. Des ponts solides traversaient celui-ci : leur construction était due au génie militaire commandé par le général Bertrand. Mon armée, augmentée de celle du prince Eugène, comptait en ligne cent quarante mille hommes. L'île de Lobau était devenue comme une place forte, où cam-

paient la majeure partie des miens. Le 1er juillet, je quittai Schoenbrunn pour venir dans ce lieu me joindre à l'armée et diriger ses efforts.

» Ce même jour, me promenant autour de la tente que l'on m'avait élevée au milieu de ma garde, je m'approchai de quelques grenadiers qui achevaient leur modeste dîner. Charmé de pouvoir causer avec eux, je les abordai et leur demandai si l'ordinaire était bon.

» — Pas mauvais, répartit l'orateur du détachement.

» — Et le vin ? ajoutai-je.

» La réponse ne se fit pas attendre ; et le même grognard, reprenant la parole, et du doigt désignant le Danube, dont les flots venaient mourir à nos pieds :

» — Il ne nous grisera pas, Sire, car voici la cave qui nous le fournit. »

» Je demeurai confondu, car j'avais ordonné pour ce même jour une distribution par homme d'une bouteille de vin. Furieux de ce qu'en ma présence on exécutait si mal mes volontés, je fis appeler le major-général, et devant les soldats et d'une voix sévère, je lui demandai l'explication de ce délit. Lui, non moins étonné et dans une ignorance pareille à la mienne de la cause dont on voyait l'effet, s'éloigna et courut aux enquêtes. Il sut bientôt que de vrais coquins parmi les employés aux vivres, se flattant que leur friponnerie

ne parviendrait pas à mon oreille, avaient vendu à leur profit les quarante mille bouteilles destinées au même nombre d'hommes campés dans l'île de Lobau. Il les envoya devant une commission militaire, qui les condamna au dernier supplice. Ils furent justement fusillés.

» L'archiduc Charles avait de son côté réuni tous les moyens possibles de résistance victorieuse. Des retranchements immenses, bordés d'un large fossé, allaient de Gross-Asspernn à la ville d'Enzersdorff en passant par Esling. Cent cinquante canons les garnissaient; et en arrière, l'armée autrichienne, campée sur des hauteurs, était défendue en second par le ruisseau nommé le Russbach, lui-même garni d'ouvrages avancés. Là campaient cent quatre-vingt mille hommes, avec environ neuf cents pièces de canon de tout calibre. Le projet de l'archiduc était de nous enfermer entre ces fortifications et la rive, de nous y contenir, de nous y écraser.

» Le 2 juillet 1809, je fis tenter vers le bord du Danube, touchant Esling, un faux point d'attaque. Le 4, à dix heures du soir, un premier débarquement des nôtres eut lieu du côté de Muhllenten. Le général Conroux, qui y commandait, se maintint sur cette rive gauche, et en facilita la possession au reste de nos régiments arrivant les uns après les autres. A onze heures commença de part et d'autre une grêle de bombes, de boulets,

de grenades, tandis que le ciel se fondait en eaux sur la terre, et que les éclairs illuminaient l'espace où la foudre grondait horriblement.

» Le jour naissant, les nuages se dissipèrent. Le soleil se leva pur : l'ennemi connut avec quel art, en le débordant sur sa gauche, l'ayant à demi tourné, j'avais rendu ses retranchements inutiles, dont maintenant il y avait pour lui nécessité absolue de s'éloigner au moins d'une lieue en abandonnant tant d'ouvrages si chers, et aujourd'hui élevés sans résultat ni avantage.

» On se battit à Enzersdorff toute la journée avec des chances balancées. Le colonel Huin, du 13e, Commet, adjudant-commandant, y périrent. Les généraux Vignolles, Grenier, Seras et Sahuc, y furent blessés. Le général Macdonald eut peine à se maintenir sur le champ de bataille, et le jour suivant fut impatiemment attendu.

» C'était sur le terrain de Wagram et le 6 juillet que je livrai cette grande bataille. Elle s'engagea au lever du soleil, et par la disposition des lieux, des Viennois, placés sur les tours, les clochers des églises, les faîtes des maisons, purent en être les spectateurs vivement impressionnés. Je ne m'arrêterai pas à décrire les phases diverses de cette lutte épouvantable, où pendant douze heures entières neuf cents pièces d'artillerie ne cessèrent de tonner et de vomir la mort. Le prince Charles crut d'abord avoir vaincu mes régiments

invincibles. Moi et mes seconds le détrompâmes. Il fut faït en ce lieu des miracles de bravoure, merveilles de dévouement. Macdonald, pour sa part, y fit tant de prodiges, s'y montra si vaillamment, que je courus à lui et l'embrassai en lui disant :

« Il me serait impossible de ne pas vous donner le bâton de maréchal d'Empire, car il n'en est pas un qui ne vous le décerne justement. »

» Lui, se jetant sur ma main, la baisa avec transport, et s'écria :

« Ah ! Sire, désormais en tre vous et moi, c'est à la vie et à la mort. »

» Tous les généraux, chaque officier, tous les soldats, se surpassèrent. Dans l'impossibilité de pouvoir les nommer tous, je citerai le prince Eugène, les princes de Ponte-Corvo, d'Eckmülh, de Wagram, les maréchaux Masséna, Augereau, Marmont, Bessières, les généraux Oudinot, Pacthod, Lamarque, Broussier, Lobau, Arigghi, Gudin, Pacthod, Morant, Friant, brave parmi les braves, Lauriston, Darutte, de Wrède (le Bavarrois), Gérard, Frère, de France, Sahuc, Grenier, Serras, Vignolles. Ces six derniers furent grièvement blessés avec le duc d'Istrie. Le furent aussi les colonels Aldobrandini-Borghèse et Sainte-Croix; les majors Corbinau et Daumesnil, autre Achille moderne. Le général Lassalle, ce foudre des combats, ce modèle de l'officier français, trouva

la mort au milieu de la victoire, ainsi que le colonel Oudet, du 9e de ligne (1).

» On me reprocha de m'être trop exposé; plus d'un maréchal osa me dire que si je continuais, ils me feraient enlever par mes grenadiers, et amener hors de la portée des projectiles. Il est certain que l'ennemi me prenait pour point de mire et avec tant de persistance, que Berthier, à mon insu, fit défendre aux régiments au front desquels je passais, de me saluer par leurs clameurs ordinaires. Notre perte se monta au nombre trop élevé de deux mille six cents morts, et de trois mille quatre cents blessés.

» Le prince Charles et son armée battirent précipitamment en retraite dans la nuit suivante (du 6 au 7), laissant sur le champ de bataille en témoin de notre victoire et de leur honte, quatre mille hommes tués. Dans ceux-ci on comptait les felds maréchaux lieutenants Nordmann, d'Aspre, Wuskazorwich, le général-major P. Weczai. Nordmann était Français d'Alsace, et en 1792 était passé au service de l'Autriche. Neuf mille blessés, entr'autres l'archiduc généralissime prince Charles, les felds maréchaux Nouvroy et Nortiz, et

(1) Celui-là, dont le nom a servi de texte à tant de fables, le prétendu chef des prétendus Philadèles, conte de la restauration, assez maigre d'invention, et manquant d'invraisemblance.

sept généraux en chef, dix-huit mille prisonniers, dix drapeaux et quarante canons.

» Le 11, devant Znaïm, m'apparut encore le prince Jean de Lichsteinsten : il venait me proposer un armistice et la paix. Le premier fut arrêté la nuit suivante, et dura jusqu'au 14 octobre, où la seconde fut signée. Par celle-ci, l'Autrichien vaincu céda à certains membres de la confédération du Rhin, une partie de la Haute-Autriche, Saltzburg et Bergtolsgaden; au duché de Varsovie, Cracovie, la Gallicie occidentale et le cercle de Zamosck; de plus à l'Empereur de Russie une étendue de pays peuplé de quatre cent mille âmes; à l'Empire français, Goritz, Montéfalcone, Trieste, le cercle de Wilsbach et toute la droite de la Save jusqu'à la Croatie musulmane. De plus il reconnut tous les changements d'États faits en Europe. Il adhéra au blocus continental et dut rompre avec l'Angleterre. Certes ce n'était pas acheter trop cher son existence comme souverain, surtout lorsqu'il méditait déjà une trahison nouvelle. »

SOIRÉE XXXVIII.

Divorce de Napoléon. — Ses motifs. — La famille impériale ennemie de Joséphine. — Le comte de Narbonne fait naître à Napoléon l'idée d'épouser l'archiduchesse Marie-Louise. — Conseil tenu par l'Empereur avec les princes Cambacérès, Talleyrand, Berthier, les ducs de Bassano, de Cadore, et le comte Regnault. — Colloque entre Napoléon et Cambacérès. — Lettre de Napoléon au prince Eugène. — Réponse de celui-ci. — Fouché chez Joséphine. — Lettre de la reine Hortense à son frère. — Réponse de celui-ci.

NAPOLÉON, *dans l'île d'Elbe, écrivant au comte Regnault Saint-Jean d'Angely.* — « Vous voulez donc, mon fidèle Regnault, venger ma mémoire de tant de viles calomnies. Vous tenez à rétablir les faits dans leur exactitude, à les présenter sous leur vrai point de vue; en un mot, vous écrirez mon histoire. Et vous me demandez, par l'intermédiaire du baron de L....., mon loyal auditeur à mon Conseil-d'État, les matériaux qui doivent

confondre tant de mensonges et faire éclater la vérité. J'y consens, mon cher Regnault, et je vous fournirai des documents irrécusables; je tâcherai de ne rien omettre des faits divers et si piquants de ma vie aventureuse, à moins que des circonstances décisives ne m'entraînent de nouveau sur le théâtre d'où je suis descendu, et en me détournant des douces occupations de mon repos, ne me lancent sur une mer orageuse semée d'écueils, et que mon naufrage encore redoublé rendrait plus célèbre.

» Mon étoile ne me semble pas plus éteinte que mon destin ne me paraît achevé. Je peux fournir d'autres matériaux à votre zèle: Dieu seul sait ce qu'il veut, et nul plus que moi n'est maintenant convaincu de ce qu'il peut. En attendant que sa main me délivre, ou qu'elle achève de me perdre, voici des anecdotes curieuses et réelles sur l'un des temps qui ont le plus brisé mon cœur, la double époque et rapprochée, de mon divorce et de mon second mariage.

» En traitant ce point de mon histoire, je serai sincère, je dirai ce qui est; et bien que je vous apprenne force incidents très-dignes de votre attention, et que je soulève des voiles encore bien épais, j'aurai soin de ne vous dire que ce qui a eu lieu. Ceci avancé, j'entre en matière sans préambule.

» J'ai épousé par amour l'Impératrice José-

phine. Certainement elle eut des défauts, et pendant notre union, elle abusa parfois de ma patience. Mais cependant mon cœur doit convenir qu'il lui dut ses meilleures et ses plus longues heures de bonheur. Je dirai plus : une sorte de superstition provenant de ma tendresse me la fit croire nécessaire à ma prospérité politique. Elle devenait mon génie puissant et consolateur, et je remarquais que tout me réussissait, quand son influence occulte dominait sur mes pensées et mes actes.

» Jamais je n'aurais imaginé de me séparer d'elle, si je fusse demeuré le général Bonaparte, ou même encore le premier Consul de la République française. Mais, élevé à l'Empire, chef auguste d'une nouvelle dynastie, mon âme forte comprit que ce ne serait rien que de fonder un trône, si je ne laissais pas après moi des fils et des petits-fils pour m'y remplacer. Cette idée cruelle, mais juste et sage, s'empara de mon esprit et me tortura nuit et jour. Néanmoins j'eus assez d'énergie pour la dominer, pour m'en rendre le maître, et je me promis de l'étouffer plutôt que de causer, en la laissant se développer au dehors, le malheur sans bornes de ma chère Joséphine.

» Mais je ne l'avais pas eu seul cette pensée fatale : tout homme de sens, en rêvant à moi, la sentait se réveiller en lui. Que dis-je, tout homme !

hélas! mon sexe ne fut pas uniquement tourmenté d'une idée pareille. Elle naquit rapidement dans l'esprit de mes proches, et pour mon infortune et pour celle de ma femme. Dès que mes sœurs eurent reçu en partage une couronne, dès que ma mère m'eut vu chef et père fictif de tant de races royales, elles et elle se réunirent unanimement (à part ma sainte belle-sœur, la reine Julie d'Espagne) et s'inquiétèrent des moyens à prendre pour m'amener à un divorce si nécessaire à leur intérêt.

» Alors on ne connaissait pas bien mes frères : on les prenait pour des hommes vulgaires, sans grandeur personnelle, sans cette énergie qui soutient le noble édifice qu'un autre a élevé. Cette erreur, si préjudiciable à ma famille et à ses droits, aujourd'hui commence à tomber : on rend aux miens la justice qui leur est due; on avoue qu'ils sont dignes de continuer et de brillanter mon aurore populaire. Mais alors, dis-je, l'opinion n'était pas pour eux : ils le savaient, et mes sœurs et ma fille Hortense s'en tourmentaient encore plus qu'eux; et pour rendre solide sur leur tête la couronne que j'y avais attachée, pour faire que non chancelante, elle ne tombât pas à ma mort, il fallait que le trône français appartînt à un fils légitime, incontestablement né de moi.

» Mes sœurs, que ceci dévorait, en faisaient la matière de conciliabules éternels entr'elles et ma vénérable mère. Un soir que j'avais été in-

cognito visiter celle-ci dans son palais de la rue Saint-Dominique, voilà qu'elle commence par me dire que ses filles ont à me parler, qu'elle-même a une affaire à traiter avec moi, qui la tourmente et l'inquiète.

Moi. — « Qu'est-ce? chère et respectable mère.

Elle. — Un cas grave, oui, très-grave, énorme par son ampleur et par son importance. »

» Je veux le connaître, ma mère insiste, car elle a déjà fait partir des émissaires. Et au moment où, malgré son insistance, j'allais rentrer aux Tuileries, voilà qu'en peu de minutes trois carosses se font entendre, et je vois entrer dans le salon, d'où s'éloignent madame de Fontage et le comte de Cossé-Brissac, mes sœurs Élisa, Caroline et Pauleta. A leur aspect je m'écriai :

« — Un conseil de famille ! Miséricorde ! que traitera-t-on ? »

» Mes sœurs m'embrassent, saluent notre mère et la conjurent de parler pour elle; madame Lætitia monte sa physionomie à une expression solennelle, me prend les mains dans les siennes, afin de me rendre plus attentif; et ces préliminaires achevés, elle entame le texte fatal.

» C'était le divorce dont il s'agissait. Au premier mot, je m'indignai, et me récriant, je voulus rompre la conversation. Alors, mes sœurs s'unirent à ma mère. A les entendre, mon bonheur, ma joie intérieure, n'étaient pas légitimes; je n'é-

tais pas libre d'être heureux, il me fallait immoler à l'intérêt de ma famille et de mon Empire. Que deviendrait celui-ci à ma mort, où, sans doute, comme à celle d'Alexandre, mes grands généraux se disputeraient entr'eux ma succession, sans s'occuper des droits que j'aurais transmis à mes frères.

» Je sentis malgré moi la force de ce raisonnement, et néanmoins, je ne me rendis pas encore, j'ordonnai à ma famille un silence profond, et je me demandai si je ne ferais pas mieux de ne pas me séparer de Joséphine, et de choisir Eugène, son fils, et le mien par adoption, pour mon unique héritier.

» Je ne sais si mes sœurs amenèrent le prince de Talleyrand et Fouché, duc d'Otrante, à penser comme elles; ce qu'il y a de vrai, c'est que l'un et l'autre, chacun à part, se mit à me conseiller le divorce. Ces hommes d'État appuyèrent leur opinion sur des motifs sages; ils me montrèrent avec quelle facilité un trône héréditaire s'établit, et combien il y a presque de l'impossibilité à le faire passer dès le premier degré à une ligne collatérale. J'eus beaucoup de peine à m'empêcher de leur céder. Pourtant je me défendis, et Joséphine encore l'emporta.

» Un nouveau courtisan, homme déjà célèbre dans l'ancien régime, l'ancien ministre de la guerre pendant le règne de Louis XVI, le comte

Louis de Narbonne enfin, lui que l'on croit fils secret d'une princesse du sang de France, tenta, malgré les bontés de Joséphine pour lui, de me porter à contracter un second mariage. Celui-là mit à m'entraîner toute l'adresse dont il était capable, il me poursuivait partout de son idée fixe, prétendant que son devoir était de me déterminer à un acte qui assurerait la stabilité de l'Empire, et le repos dans ma famille.

» Nous étions au château allemand et autrichien de Schoenbrunn, après la bataille de Wagram, et, à ma suite, il parcourait avec moi les divers appartements de ce séjour de plaisance. Nous entrâmes dans une salle particulière, où l'Empereur François Ier avait réuni tous les portraits des membres vivants de la famille impériale. Parmi ceux-là, on distinguait celui de la jeune archiduchesse Marie-Louise, alors âgée à peine de dix-huit ans. Le comte de Narbonne me conduisit devant ce chef d'œuvre d'un peintre autrichien, et lorsqu'il vit que mes yeux s'attachaient avec plaisir sur cette toile :

« Sire, me dit-il, Votre Majesté est-elle informée que la noble passion de cette archiduchesse est tournée vers ce qui plaît le plus aux héros ? elle aime la gloire.

Moi. — La gloire, dites-vous, comte Louis....? ah ! oui, je vous devine, vous voudriez que pour mieux consolider la paix que j'accorde à l'Empe-

reur François, je me liasse à lui par des nœuds de famille?...

Lui. — Je voudrais que l'Empereur travaillât au bonheur futur de la France.

Moi. — Et cela, en brisant mon âme! pensez-vous, Comte, que les peuples soumis à ma puissance apprécieraient convenablement le sacrifice de mes plus chères affections?

Lui. — Sire, qu'importe, lors même que leur indifférence ne compâtirait pas aux peines de votre cœur, votre devoir exige que vous leur immoliez ce que vous avez de plus cher. »

» Ces propos et nombre d'autres qu'il ajouta, me firent réfléchir, je gardai d'abord un silence de réserve, puis après avoir amplement médité sur ce point ardu, je repris :

« Ici maintenant, je ne peux, je ne veux rien faire; à mon retour aux Tuileries, je prendrai des conseils de ceux qui, comme vous, sont attachés également à la perpétuité de ma dynastie; quant à vous, je suis déterminé à vous laisser ici après mon départ, et vous y agirez selon ce que je vous manderai, et selon les circonstances. »

» Il me manifesta sa joie de la confiance que je lui témoignais. Deux jours plus tard, je trouvai, sur la cheminée de ma chambre, un magnifique portrait en miniature de l'archiduchesse Marie-Louise; il était ressemblant au dernier point, ainsi que depuis je m'en suis convaincu. Une

boîte d'or et d'émail à double fond le contenait, caché de manière à n'être pas aperçu par la curiosité indiscrète. Sur les deux plats, il y avait du côté haut mon chiffre en diamant au centre d'une couronne d'émeraude (symbole de l'espérance), et sur celui du dessous, un M et un L aussi en brillants environnés d'une guirlande de saphirs, dont la couleur bleue était là pour annoncer la félicité que procurait la possession d'une telle princesse.

» Heureux, charmé comme un sous-lieutenant, je cachai aux regards ce divin bijou, que les gens de mon service me jurèrent n'avoir pas vu apporter, et, le dirai-je, lorsque je partis de Vienne, le 14 octobre, j'étais déjà amoureux de la princesse; cette passion cachée ne me quitta pas, lorsque le 26, j'arrivai à Fontainebleau.

» J'avais, ce jour-là, surpris ma cour, mon service et ma famille, à cause de la promptitude extraordinaire de mon voyage : on ne m'attendait à Fontainebleau que le lendemain. Ni ma maison particulière, ni celle d'honneur, ni les ministres, ni les grands dignitaires, ne se présentèrent à mon débotté; l'Impératrice Joséphine y fit faute, elle arriva très-long-temps après moi. Amoureux comme je l'étais, ayant passé le temps de la route à méditer sur ce que je devais faire, je revenais presque résolu à divorcer. J'avais vu en Bavière le comte de Mongelas, premier ministre à Mu-

nich, et très-affectionné du roi son maître. Ce seigneur, à mon passage, se hasarda à me parler d'un nouveau mariage, je l'écoutai sans colère.

» Mais je n'étais pas d'aussi bonne humeur à mon entrée dans mon beau château de plaisance; je me sentis piqué, blessé, de l'insouciance de Joséphine, qui, après une absence aussi longue, mettait peu d'impatience, ce me semblait, à voler à ma rencontre. Il en résulta peu d'affection lors de notre première entrevue : j'y parus froid, sévère, mécontenté; elle pleura, récrimina, et dans mon courroux, je prononçai trop brutalement peut-être le mot de divorce.

» Cette terrible menace produisit son effet. Joséphine, dès qu'elle l'eut ouïe, s'abandonna à une extrême douleur, ses larmes coulèrent en abondance, et dans son violent désespoir, elle me demanda si réellement je pourrais me séparer d'elle. La réponse à cette question me devenait embarrassante, lorsque, par bonheur pour mon secret, le comte Regnault me fit demander une audience. Charmé de ce secours auxiliaire, je feignis de me rappeler que cet homme d'État avait des choses importantes à me communiquer, et je sortis brusquement de la chambre de Joséphine, qui, au contraire, aurait bien voulu prolonger l'entretien.

» Rentré dans mon cabinet, j'y trouvai le procureur-général de l'État civil de la famille impériale. Lui qui ne m'avait pas vu depuis plusieurs

mois, crut devoir m'entretenir d'affaires importantes, ardues et épineuses. Je fis semblant de l'écouter pendant quelques minutes, mais tout entier à ma pensée dominante, je n'ouïs pas un mot de ce qu'il me disait ; aussi, prenant mon parti, je l'arrêtai en posant sa main sur la mienne au moment où lui allait tirer de son portefeuille des papiers sur lesquels il voulait me consulter, et en même temps je lui dis :

« Comte, restons en là, je vous écoute sans vous comprendre, vos paroles n'entrent dans mon oreille que comme un vain bourdonnement, il me déplaît de décider sans avoir su sur quoi je prononce. Demain, après-demain, nous y reviendrons..... Vous êtes de bon conseil, j'en ai la preuve, vous m'êtes dévoué...

REGNAULT. — Ah! Sire...

MOI. — Je le sais, aussi vais-je devant vous soulever un voile..... Il faut que je me cherche une femme.

REGNAULT, *stupéfait*. — Et l'Impératrice?..... vous êtes son époux.

MOI. — Oui, et très-heureux de l'être, sans doute. Mais ce bonheur dont je jouis en particulier, qu'est-il pour la France? rien, car mon mariage est stérile : je ne pourrais, après ma mort, assurer mon trône à mes proches; trop d'ambitions, trop de glorieuses épées, s'y opposeraient. Ni Joseph, ni Louis, ni même Eugène ou Murat, ne

recueilleraient paisiblement cet autre héritage d'Alexandre; je lèguerais à l'Empire, soyez-en certain, en dedans la guerre civile et au dehors celle de l'étranger, tandis que si des fils me succèdent, les vanités avides se tairont, et autour de leur trône, comme du mien, l'on ne disputera que de soumission et de loyauté.

REGNAULT. — Votre Majesté a mille fois raison, une descendance nombreuse est dans chaque temps le meilleur fondement d'un Empire; la Pologne n'a péri que parce qu'à chaque règne il fallait une nouvelle élection.

MOI. — Tous pensent comme vous, et dans chaque royaume, on répand à toute heure la nouvelle de mon divorce et d'une seconde union, les cours seules ne tiennent pas ce langage. On me mande que les populations parlent ainsi, et, Comte, la voix du peuple est celle de Dieu.

REGNAULT. — Mais comment parvenir à rompre des nœuds consacrés par tant d'années?

MOI. — La nécessité, la politique, sont des marteaux de poids sous lesquels tout s'affaisse, se brise ou se sépare. Mais toute la question n'est pas dans une rupture possible, il faut trouver la femme qui remplacera celle que des besoins impériaux me feront abandonner à regret.

REGNAULT. — Le choix que fera Votre Majesté sera reçu en honneur parmi les plus nobles familles, tant en France qu'à l'étranger.

Moi. — Vous étendez la question, je ne veux pas recommencer Assuérus; le haut rang où je suis monté me défend toute alliance avec des maisons sujettes, ou minimement princières, et parmi celles auxquelles je peux présenter ma main, trois seules méritent cette préférence. La première, c'est Marie-Amélie-Frédérique de Saxe, née le 10 août 1794, et fille de S. A. R. Maximilien de Saxe, frère du roi actuel. Elle a quinze ans, elle est charmante, et appartient à une race vénérée par ses vertus (1); S. A. I. Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, née le 12 décembre 17..., fille de l'Empereur François Ier; ou, enfin, S. A. I. Anne Pawlowna, grande-duchesse de Russie, fille du czar Paul Ier, et sœur de l'Empereur Alexandre. L'embarras est grand, au moins, pour se déterminer entre ces deux-ci, ce n'est pas que je craigne un refus, surtout de la maison de Lorraine, puisque l'on m'a déjà, indirectement, il est vrai, offert celle-ci à Schoenbrunn, dès que l'armistice fut devenu le préliminaire de la paix. Le prince Jean de Lichsteinsten, seigneur de haut rang, que j'estime, que j'apprécie, causant, dis-je, avec moi, exalta la splendeur de ma position, la majesté de mon Empire; puis, baissant la voix, il ajouta qu'il voyait avec peine une telle

(1) Elle épousa Ferdinand VII, dont elle fut la seconde femme, et elle est morte sans laisser de postérité.

grandeur compromise après moi, faute d'héritiers directs. Je le devinai, et pour mieux le faire expliquer, je répondis que, comme lui, je voyais la chose, que pour y remédier, un divorce serait facile, mais, qu'auparavant, je voudrais m'assurer d'une seconde femme. Lui, en riant, et toujours en secret, reprit en me comparant à Pompée, qui se vantait de faire sortir de terre des légions rien qu'en frappant du pied, de même, ajouta-t-il, une bonne parole de Votre Majesté ferait apparaître une auguste fiancée. Je me tournai brusquement vers lui, les yeux attachés sur les siens, de manière à lire dans sa pensée, et l'interpellant sérieusement, je l'adjurai de me dire s'il avait mission de me faire des ouvertures à ce sujet.

» A cette question, le prince s'inclinant, se contenta de me dire que quelque proposition que je fisse, on s'empresserait d'y souscrire, car la cour de Vienne tenait beaucoup cette fois à me convaincre de sa sincérité. Je n'allai pas plus loin ce jour-là; néanmoins, cette conversation influa étrangement sur les conditions de la paix, que je voulais auparavant être plus rudes. L'Autriche lui dut la conservation du royaume de Bohême, que, sans elle, son Empereur aurait perdu. Peu après, je sus qu'un de mes ministres, le duc d'Otrante, que dévore la manie des négociations et de l'importance, avait osé, sans ordre, sans mandat de moi, me chercher dans le Nord

une femme. La mère de celle-ci s'avisa de se récrier, lui eut peur alors, et se récusa; mais la fière princesse avait parlé et s'était targuée de son refus. Alors, le prince Kouraskin, guidé par son souverain, a cherché à renouer la négociation, et mon ministre des relations extérieures m'a fait savoir dernièrement que l'Empereur Alexandre, sans écouter sa mère, m'accorderait la main de la grande-duchesse, sa sœur, pourvu que je laissasse celle-ci professer librement à Paris la religion grecque.

Regnault. — Et l'Empereur n'a vu là aucun obstacle?

Moi. — Si parbleu, j'y en ai vu, et très-grand. Si l'Empereur Alexandre était à se remarier, n'exigerait-il pas une seconde fois que sa fiancée quittât sa religion pour embrasser la sienne? Or donc, pourquoi ne ferais-je pas comme lui? suis-je d'un rang moins élevé, convient-il à ma grandeur, à la majesté de la France, que ma femme, que son Impératrice, professe le culte que nous ne professons pas vous et moi? Agir autrement, souffrir que la nouvelle Impératrice et Reine ne partage pas notre foi, ce serait diminuer notre importance; un monarque faible et peu soucieux de la dignité de son royaume, peut accepter de pareilles conditions. Au demeurant, je compte ces jours-ci convoquer un conseil privé, où cette matière sera débattue; vous y viendrez, et là, avant que de

s'occuper du choix d'une femme, on discutera sur le point du divorce même; vous serez appelé pour en faire partie, en voilà assez pour aujourd'hui. Bonsoir.

» Le comte me quitta, je fis venir l'architecte du château, et lui enjoignis, par la raison que des réparations étaient nécessaires, de faire sur le champ fermer une porte qui, de mon cabinet, conduisait par des couloirs secrets à la chambre de l'Impératrice. Il paraît que Joséphine tarda peu à connaître cette particularité, car quelques jours après, voici ce que le comte de Bausset, préfet du palais, me conta d'abord avec mystère, et ce que je copie d'après une note manuscrite, qu'il écrivit ainsi que je le lui avais commandé (1).

« Trois jours après notre arrivée à Fontaine-
» bleau, je remarquai quelques nuages de tris-
» tesse sur le front de S. M. l'Impératrice, et
» beaucoup moins de liberté dans les manières
» de S. M. l'Empereur, à son égard. Un matin,
» après son déjeûner, l'Impératrice me fit l'hon-
» neur de causer avec moi dans l'embrâsure d'une
» des fenêtres de son salon. Après quelques

(1) Il paraît que dans le tome II de ses mémoires, imprimés en 1827, et à la page 368 et suivante, le marquis, ci-devant comte de Bausset, a transcrit la relation originale que nous retrouvons ici; toutefois, il y a entre les deux récits quelques légers changements, qui en constatent mieux l'authenticité.

» questions insignifiantes sur notre séjour à » Schoenbrunn, et sur la façon dont nous y pas- » sions le temps, cette princesse me dit : *M. de* » *Bausset, j'ai quelque confiance dans votre atta-* » *chement pour moi, j'espère que vous répondrez avec* » *franchise à la question que je vais vous faire.* Je » l'assurai de mon empressement à lui dire tout » ce que je pourrais savoir, et que j'étais d'au- » tant plus à mon aise, qu'il ne m'avait été fait » aucune espèce de communication qui pût m'en- » gager au silence. — *Eh bien!* reprit S. M., » *Dites-moi si vous savez pourquoi la communication* » *de mon appartement avec celle de l'Empereur est* » *interrompue?* Surpris de cette demande, et » en comprenant au fond l'importance, je me » contentai de répartir : — Je l'ignorais, Madame, » et V. M. me l'apprend ; il est seulement à ma » connaissance que des réparations étaient com- » mencées, et qu'elles ont été suspendues parce » que le retour de l'Empereur a eu lieu plus tôt » qu'on ne l'aurait imaginé ; peut-être aussi » qu'on ne prévoyait pas que dans une saison » aussi avancée, il voudrait résider à Fontaine- » bleau. V. M. peut voir par une partie de l'a- » meublement de ses appartements, que les » choses ne sont pas encore terminées.

» Telle fut ma réponse, et dans le fait, j'aurais » été fort embarrassé d'en faire une autre. Alors, » S. M. me fit l'honneur de me dire : *M. de*

» *Bausset, croyez qu'il y là dessous quelque mystère.* »

» Toutes ces choses m'irritaient davantage, j'aurais voulu que, comme moi, Joséphine comprît quel sacrifice la France exigeait de nous. Peut-être que si d'elle-même elle se fût dévouée, j'aurais reçulé devant son immolation, et me serais refusé au divorce. Mais la persistance de son égoïsme à ne voir qu'elle seule dans cette haute question, me détermina à ne voir aussi que l'avantage de mes peuples. Ce fut dans cette occurrence que je me hâtai de convoquer le conseil privé, dont j'avais par avance annoncé la tenue au comte Regnault Saint-Jean d'Angely.

» Ce fut à Fontainebleau que j'appelai les grands fonctionnaires, dont les avis recueillis et d'abord discutés et débattus, devaient asseoir le mien. Là vinrent, sans connaître à l'avance le motif sur lequel ils délibéreraient, le prince duc de Parme Cambacérès, archichancelier de l'Empire français; le prince de Neufchâtel, grand veneur et vice grand connétable de l'Empire, major-général de la grande armée, et le prince de Bénévent, Talleyrand-Périgord, grand chambellan de l'Empire, etc.; le duc de Bassano (Hugues Maret), secrétaire d'État; le duc de Cadore, (Champagny), ministre des relations extérieures, et le comte Regnault.

» Je les fis asseoir, puis après avoir promené

sur eux mes regards, je leur parlai à peu près en ces termes :

« Chaque fois, Messieurs, que les circonstances me deviennent pénibles ou embarrassantes, ma coutume, vous le savez, est de vous réunir vous et quelques autres dont la fidélité et l'attachement me sont connus ainsi que les vôtres, pour raisonner avec eux, prendre l'avis commun, et agir en conséquence. Jamais, je peux le dire, et vous allez vous en convaincre, jamais ne vous ai mandés auprès de ma personne, pour un sujet plus important et plus digne de votre méditation: il s'agit en ce moment de mes intérêts, de celui des miens, du vôtre ou de l'Empire; il s'agit de consolider par une grande et prudente mesure, le trône fondé sur la gloire, mais dont la base manquera de solidité, dès que je ne serai plus là pour la soutenir. Je n'ai point eu d'enfants de mon mariage avec mon épouse bien aimée: son noble fils ou mes frères ou les leurs, voilà mes héritiers. La France, l'armée, l'Europe voudront-ils les reconnaître à ce titre; enfin, mes institutions ne seront garanties, et mon Empire fortement bâti qu'au moyen d'un enfant mâle né de moi; tel est le premier point dont vous avez à vous occuper. Si vous admettez la nécessité d'un second mariage, dans ce cas, désignez-moi la maison souveraine et étrangère à laquelle je dois m'allier; examinez ceci de toutes façons, appre-

nez-moi ce que la France en pensera, et pesez dans vos balances les périls, le bénéfice, qui adviendront ou que je retirerai de cette mesure qui, si je l'adopte pour le bonheur commun, brisera durement et en particulier mon cœur mieux ouvert aux douces affections qu'on ne le l'imagine.

» Il est d'usage, dans les conseils ordinaires et dans les tribunaux, de demander en premier l'avis du plus infime, et de remonter par degrés au plus élevé en dignité. Ce soir-là, ce fut tout le contraire : mon geste impératif désigna l'archichancelier comme étant celui dont je voulais connaître d'abord l'opinion. Lui, interpellé, se leva, me salua et se mit en ces termes :

« Sire, les marques de bonté, les bienfaits dont l'Empereur ne cesse de me combler, le rang auquel il m'a conduit, me forcent à vous payer par ma gratitude, ma reconnaissance éternelle, et par un attachement passionné à votre service. Dans cette circonstance, je serai loyal et sincère, la matière l'exige, et j'ai devant moi, pour m'encourager, la noble devise de votre auguste frère le roi de Hollande : « *Fais ce que dois, advienne que pourra.* » Tout m'inquiète ou m'épouvante, soit à consommer le divorce, soit à convoler en secondes noces. Le mariage qui maintenant vous étreint, est une de ces chaînes de diamants qui lient jusqu'à la mort, il a reçu

une double bénédiction, celle de Dieu, celle de l'autorité municipale; il est inscrit au ciel et ici-bas, il a force de loi. Vous avez plus fait, car après dix ans d'une union heureuse, vous avez fait sacrer l'Impératrice par le Pape, et en outre encore, l'avez vous-même couronnée. Certes, quel nœud sera indissoluble sur la terre, si celui-là peut-être ainsi rompu? Que lui reprochez-vous? rien : elle vous aime, elle vous est chère, son caractère est facile, doux; naguère encore elle vous plaisait. La France, l'Empire, l'Europe, pensent comme vous sur son compte: on l'aime, on l'estime, on la vénère; le peuple l'adore, à quel titre demanderez-vous l'annulation de tels nœuds! Il est des crimes dont elle est incapable de concevoir même la pensée, et votre vertu rougirait de s'en servir. L'incompatibilité d'humeur n'existe. Sera-ce par le consentement mutuel? acceptera-t-elle ce malheur? cette honte ne sera-t-elle pas soutenue et tout au moins regrettée? quels magistrats oseront la condamner? faudra-t-il en partie renouveler au dix-neuvième siècle, les violences d'Henri VII en Angleterre, au seizième, pour le défaire de ses épouses, et si elle proteste, si elle en appelle à Dieu et aux hommes, si l'Angleterre s'avise de la soutenir auprès des cours étrangères, pourrez-vous espérer de trouver dans celle-ci la seconde princesse digne de votre couche? La demanderez-vous à la

Russie, et si l'on vous la refuse, s'il faut courir aux armes pour punir cet affront, cette guerre sera-t-elle approuvée? Si la sœur du czar vous est accordée, viendra-t-elle affliger de son culte schismatique, la catholicité de la France? l'orgueil de sa famille consentira-t-il à une abjuration toujours peu honorable quand elle est due à un appétit d'ambition? Peut-être rencontrerez-vous cette femme nécessaire à vos projets, chez les Bourbons de Sicile; mais eux soumis à l'influence Britannique, vous l'accorderont-ils, surtout sans restitution de votre part du royaume de Naples? Qui sait même si les Anglais n'enleveraient pas votre fiancée de vive force, si autrement ils n'empêchaient pas cet hymen !!! Je présume qu'il y a trop bas de vous aux petits princes d'Allemagne, pour que vous preniez chez eux celle appelée à monter sur le plus beau trône du monde. Il n'y a, je crois, qu'une princesse de Lorraine, que vous puissiez épouser. Ici le besoin peut-être imposera silence à la vanité; mais croyez-le bien, on vous vendra à hauts deniers une archiduchesse. Si l'on ne veut pas vous la donner, armerez-vous de nouveau, lorsque la Péninsule, cette hydre indomptable, appelle vos régiments pour achever de la dompter? Cette prétention peut inquiéter nombre d'ambitieux et réveiller force haines; tremblez de lasser le destin. Ce mariage vous assurera-t-il la paix et

un parent fidèle et sincère? ne vous en flattez pas. Voyez les princes de Savoie, luttant contre la France où régnaient leurs filles, et où des filles de France avaient été féconder le lit nuptial! Les souverains n'ont pas de famille, ils n'ont que des alliés qui en un clin d'œil deviennent des ennemis. Enfin, croyez-moi, ne cherchez vos héritiers que parmi vos frères, ou dans le fils adoptif bien aimé de la France et de vous, dans le fils auguste de l'Impératrice. Si pourtant un autre mariage vous est absolument nécessaire, contractez-le dans votre propre famille; voyez surtout les maux incalculables que l'alliance de la maison de Lorraine a faits à la maison de Bourbon, en France cómme à Naples. J'ai dit. »

» Ce fut avec dépit, avec impatience, que j'écoutai cette pauvre harangue remplie de bonnes intentions, j'en conviens, mais pas à la hauteur des circonstances. Elle m'impatienta tellement, que depuis, le comte Regnault prétendit avoir deviné au jeu de mes lèvres, que je lançais à demi le mot *ganache;* il avait raison, et pour manifester mon mécontentement, je ne dis rien, et me tournai vers le prince Berthier, en lui demandant aussi son avis.

» Celui-ci, meilleure tête à l'armée que dans un conseil, battit un peu la campagne, embrouilla la question et néanmoins conclut par proposer une alliance matrimoniale avec la sœur

du czar, si par cas je ne pouvais demeurer dans les liens naturels de mon mariage. Je n'avais compté que sur son affection et son vœu. Aussi ce dernier exprimé, je ne lui en demandai pas davantage. Ensuite et prenant les avis au hasard, j'ordonnai au comte Regnault de me faire connaître le sien. Le voici tel qu'il me l'a donné lui-même (1).

« SIRE,

» Si V. M. I. et R. n'avait inséparablement » confondu dans ses hautes pensées le bonheur » de la France et sa propre gloire, elle s'inquié- » terait moins de l'avenir et croirait avoir assez » fait pour les sujets que la Providence a pla- » cés sous son sceptre. Mais vous avez pensé » qu'un fils élevé sous vos yeux pouvait seul con- » tinuer votre ouvrage, et transmettre à une » longue suite d'héritiers directs, les plans de » votre immortelle politique. Vous consentez donc » à rompre les liens si puissants d'une longue » habitude; vous sacrifiez vos affections person- » nelles à votre amour pour la grande famille! » Quelle sera donc l'heureuse princesse appelée à » partager l'honneur de la couche impériale?

(1) Le comte Regnault, en 1815, m'autorisa à prendre une copie de ce même discours sur son autographe, elle est conforme à celle que l'Empereur transcrit dans son récit. (*Note du rédacteur.*)

» Toutes les dynasties s'empresseront de s'asso-
» cier à la vôtre, il ne vous restera que l'em-
» barras du choix. Il me semble que deux familles
» seules peuvent attirer vos regards; deux grandes
» Puissances maintenant se partagent l'Europe
» continentale : la France, au midi; la Russie,
» au nord. La paix entre elles est donc le gage de la
» paix universelle, je pencherais pour la Russie,
» bien qu'un mariage avec une Autrichienne vous
» paraisse obtenir un résultat pareil. Quoi qu'il en
» soit de votre décision, votre choix sera reçu par
» la Russie comme un honneur, et par l'Au-
» triche comme un bienfait. Quant à l'effet
» moral avec l'une ou l'autre de ces Puissances,
» il sera immense sur l'Empire français, non
» moins que sur l'Europe; il donnera un nou-
» veau relief à votre nom, dans ce sens, que
» votre dynastie réunira la force de la jeunesse à
» ce cachet d'origine antique, que le vulgaire vénère
» chez les monarques héréditaires. Vous ferme-
» rez par là à jamais la barrière des révolutions
» et des contre-révolutions. Le passé, le présent
» et l'avenir seront à vous. »

» Ce fut au tour du duc de Bassano. Celui-ci, tout en convenant de la nécessité du divorce, avoua son penchant pour un mariage conclu avec une princesse de Saxe. Il voyait là une cimentation d'alliance entre la Confédération du Rhin et moi. Le duc de Cadore, combattant cette der-

nière union, la voulut avec l'archiduchesse Marie-Louise. Enfin, le prince de Talleyrand, le dernier interpellé, me dit :

« Si dans sa glorieuse carrière, notre auguste » Empereur a un tort réel à se reprocher, c'est » sans doute celui d'avoir attendu huit ou plutôt » dix années à rompre un hymen stérile, et à en » conclure un plus convenable à ses intérêts » privés et généraux. Ce que peut-être il eût dû » faire à son retour triomphal des campagnes » d'Italie, pour l'avantage du général Bonaparte, » était devenu, en 1800, un devoir sacré envers » la France, surtout lorsque celle-ci l'eut auto- » risé à se nommer un successeur. Sire, le pre- » mier besoin d'un État, sa loi divine de conser- » vation, est l'établissement d'une lignée légi- » time. Plus le monarque a des fils, moins les » ambitions étrangères s'agitent; plus la stabilité » a des chaînes, plus enfin les peuples sont » heureux. Dans votre position, les sacrifices » doivent être de tous les jours; ce n'est pas de » votre bonheur personnel qu'il s'agit, mais de la » prospérité de l'Empire. Que l'homme privé » pleure, quand on lui demande une immola- » tion; mais que l'homme public consomme sans » hésiter l'holocauste, sous peine de perdre l'af- » fection de ses sujets. Le divorce dont il est ici » question, est un devoir pour vous. Que votre » cœur, en le prononçant, se brise, mais qu'il

» s'y soumette, cela doit être et cela sera. Main-
» tenant que ce point est arrêté et convenu,
» passons au second. Il n'y a que trois princesses
» dignes d'être unies à V. M.; car je ne pense
» pas qu'elle veuille descendre aux *minories* d'Al-
» lemagne, à ces filles de souverains moins riches
» que tels banquiers ou tels des fournisseurs de
» vos armées. Vos regards, Sire, ne doivent s'ar-
» rêter que sur LL. AA. RR. ou II. de Saxe, de
» Russie et d'Autriche. La première, comme les
» autres, est jeune, belle, vertueuse et noble,
» mais elle est nièce et non fille de roi; et son
» alliance ne procurera ni avantage politique, ni
» important pour l'avenir; peut-être même que
» le reste de la Confédération du Rhin verrait
» avec dépit et jalousie une telle faveur accordée à
» la Saxe, pour laquelle l'Empereur a fait tout ce
» qu'il devait et même au delà. Un hymen avec la
» grande duchesse Anne de Russie, présente en
» apparence quelque chose d'imposant; mais le
» cas religieux ne serait débattu et terminé qu'au
» détriment de la France. Il ne convient ni à la
» Majesté de l'Empereur, ni à celle de l'Empire,
» ni même à l'intérêt de la Nation presque toute
» catholique, qu'une princesse d'une autre reli-
» gion que la nôtre, puisse un jour être régente.
» Et si alors usant de son influence sur son fils
» soumis à sa tutelle, elle lui faisait embrasser sa
» propre religion, ne serait-ce pas une cause de

» révolte et de discordes civiles ? Sire, la poli-
» tique bien entendue ne doit jamais permettre
» l'union des rois ou des princes héritiers de la
» couronne, avec des femmes professant un autre
» culte. Je ne pense pas que d'un autre côté,
» l'orgueil russe consente à ce qu'une de ses
» princesses abjure. Or, cet obstacle seul suffit à
» mettre, entre elle et vous, une barrière éter-
» nelle. Reste donc l'archiduchesse Marie-Louise,
» et malgré ce que le mariage de Louis XVIII
» avec Marie-Antoinette, fille de la grande Marie-
» Thérèse, a eu de désastreux pour la France, je
» pencherai vers elle. Oui, j'en conviens, cette
» dernière alliance de la maison de Bourbon et
» de Lorraine ne fut pas heureuse; mais peut-on en
» dire autant de celles des femmes de nos rois
» Louis XIII et Louis XIV, venues aussi du sang
» impérial d'Autriche ? Que reproche-t-on à ces
» chastes et vertueuses reines ? ne nous ont-elles
» pas valu de belles provinces ? n'est-ce point par
» leur droit transmis à des princes français, que
» les Bourbons ont régné en Espagne, à Parme,
» à Naples ? On n'a donc pas tant à se plaindre de
» cette alliance. La famille d'Autriche est sage,
» elle possède les qualités de l'intérieur, elle
» sait se faire aimer de ses sujets; elle tient en
» Europe le premier rang, et je demande à
» quelle race souveraine, et qui est supérieure à
» celle-là, l'Empereur peut demander une femme.

» Je suis persuadé que ce choix charmera la » France, et assurera au moins, pendant longues » années, la paix continentale. Je me résume » donc, et concluant en peu de mots, je dis que » l'Empereur doit s'y vouer et faire offrir son » alliance à S. M. apostolique François III. »

» J'aurais embrassé le prince de Bénévent, si je l'eusse osé, à tel point ses paroles m'étaient agréables. La raison, la saine politique, tout s'unissait dans son discours et le rendait entraînant. Le prince de Neufchâtel, les ducs de Bassano et de Cordoue, le comte Regnault, se réunirent à cette sage et enlevante opinion; le prince archichancelier seul persista, je ne sais pourquoi, dans la maintenue de la sienne. Il allait même encore la reprendre et la développer une seconde fois, mais moi, qui trouvais son insistance peu convenable, je l'arrêtai en lui disant :

« Prince, en voilà plus qu'il ne faut, la question a été merveilleusement discutée, chacun a parlé fort bien, je vous en remercie; nous n'irons pas plus loin. Je vais méditer sur tout ce que vous avez dit, Messieurs; et après avoir réfléchi, je me déciderai à l'un ou à l'autre de vos systèmes. »

» Je les congédiai après ceci, en leur recommandant un secret absolu, que tous conservèrent religieusement. Néanmoins, soit que la chose advînt de Joséphine, de la reine de Hollande, ou de l'envie que mes sœurs avaient de mon divorce, il

est certain qu'à la même époque, un bruit vague, incertain, se répandit en France et à l'étranger ; et on parla, dans Paris surtout, de la prochaine rupture de mon mariage.

» Vivement piqué de l'étourderie commise par Fouché relativement à cette affaire, je m'étais fait une loi de ne pas le mander au conseil privé tenu à ce sujet, et c'était pour lui en dérober la connaissance que j'avais tant insisté pour qu'on en tût les moindres particularités. Ce fut un soin pris en vain : cet homme, fin et intrigant à lui seul plus que tout le genre humain ensemble, parvint à savoir ce qui s'était passé. J'ai toujours soupçonné Cambacérès d'avoir eu trop de confiance dans le duc d'Otrante. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'ils se voyaient en intimité réelle. En apparence l'archichancelier aimait Joséphine, et, involontairement avait peur d'une archiduchesse parente de Marie-Antoinette.

» Fouché instruit ou dirigeant les menées inutiles de ma pauvre femme, il y eut une lettre anonyme écrite de Paris et adressée à St-Pétersbourg à l'Impératrice-mère, femme de feu Paul Ier. On la prévenait que Napoléon tarderait peu à demander en mariage sa fille la grande-duchesse Anne Pawlowna, et qu'on lui donnait cet avis, afin que dans le cas où cette alliance lui serait déplaisante, comme on n'en doutait pas, elle pût à l'avance se préparer à contreminer un pareil des-

sein; deux autres épîtres du même style, et dans un but pareil, furent expédiées à la cour de Saxe et à Vienne, à celle de l'Empereur François Ier.

» Mais les choses, en Russie, n'allaient pas comme on le soupçonnait bêtement à Paris. L'Impératrice-mère ne pensa pas que sa fille fût mal mariée en m'épousant; aussi, à la nouvelle qu'on lui envoya, elle ressentit une vive allégresse, et tenant l'épître à la main, elle se rendit au palais d'hiver, où l'Empereur Alexandre était alors, et elle lui apprit joyeusement que l'on disait en France que peut-être je chercherais à m'unir avec leur fille et sœur. Le czar, lui aussi, charmé d'une telle espérance, se hâta, de son côté, d'écrire au prince Kouraskin, son ambassadeur près de moi; il le querella de n'avoir pas eu le premier vent de cette nouvelle; il acheva en lui recommandant de s'en informer avec soin, afin de n'être pas pris au dépourvu, si la proposition en était faite par moi, et pour que le trousseau de fille de la jeune grande-duchesse pût être prêt et lutter contre celui de femme que j'enverrais sans doute.

» D'une autre part, on redoubla à Saint-Pétersbourg de cajoleries et de prévenances envers mon ambassadeur, M. de Caulaincourt. Les ministres russes, des seigneurs apostés exprès, lui parlèrent de la possibilité d'un divorce, et lui dirent que dans le cas où il aurait lieu, rien ne serait plus

facile que de réunir, par des nœuds d'hymen, les maisons impériales de Russie et de France. On célébrait les attraits, les qualités, de la jeune grande-duchesse au palais. L'Empereur traitait mon envoyé avec des distinctions marquées, et ne tarissait pas touchant son affection pour moi ; le duc de Vicence, ébloui de ces caresses, de ce manège, m'en fit part, et cela, au moment même où le divorce avait lieu.

» Voilà comment on manœuvrait à la cour de Russie, tandis que les badauds de Paris et de Londres allaient répétant partout que l'Impératrice-mère me repoussait pour gendre, et se disposait à enlever sa fille et à la conduire en Angleterre, plutôt que de me la donner. Ces misérables ennemis se dédommageaient par des mensonges et des calomnies du mal réel que leur faisait mon heureuse fortune.

» Joséphine, conseillée par Cambacérès et par le duc d'Otrante, me dérobait ses larmes et son désespoir. A entendre ces messieurs, il convenait d'éloigner autant que possible tout colloque où cette matière serait traitée, parce qu'ils espéraient que de moi-même je n'oserais l'aborder. Elle se taisait donc, elle s'efforçait en ma présence de paraître tranquille et de ne rien soupçonner, tandis que derrière moi, elle s'abandonnait aux larmes et aux soucis les plus amers.

» Enfin, je me résolus à rompre la glace. Déter-

miné à me sacrifier à l'intérêt commun, je profitai de la première venue de Cambacérès; et au moment où il allait sortir de mon cabinet :

« Arrêtez-vous, Prince, dis-je, j'ai besoin de vous parler. Dévoré par une anxiété qui, chaque jour, devient plus poignante, je veux faire cesser cet horrible combat et délivrer mon esprit du poids pesant qui l'accable. J'ai examiné, pesé toutes les raisons pour et contre le divorce : celles qui le provoquent me paraissent victorieuses, et je les suivrai dorénavant. Le Sénat conservateur est le seul corps patent pour prononcer, sans un procès contradictoire, la rupture de mon mariage civil avec l'Impératrice; je me flatte de trouver dans les hommes politiques qui le composent, le concours nécessaire à un acte qui intéresse tant le bonheur et le repos de l'État, mais aurai-je, quant à l'acte religieux, la même facilité? est-ce à l'archevêché de Paris, à son officialité, est-ce à Rome, au Pape ou au sacré consistoire que je devrai m'adresser?

» — Sire, répliqua l'archichancelier que ma bonne fortune rendit en cette occasion meilleur légiste et partisan des libertés gallicanes, qu'ami, que conseiller de Joséphine; le souverain pontife et les cardinaux n'ont rien à voir là dedans; en face de l'Église, les rangs disparaissent, et où le monde voit un Empereur puissant, elle ne signale qu'un simple fils d'Adam, qu'un homme

pécheur, égal devant elle à tous ses semblables. Or, bien que vous soyez Empereur, vous n'en êtes pas moins, comme chrétien, soumis au tribunal de l'officialité diocésaine, ainsi que le dernier des Parisiens. A Rome, on traînerait l'affaire en vue d'intérêts temporels, ici, l'on jugera sur l'apport unique des pièces présentées par vos avocats; et si elles sont irrégulières, si les témoins trompent l'official, lui ne voyant que l'apparence, prononcera justement la rupture d'un mariage religieux, mais qui, dans sa bénédiction, a choqué les lois canoniques.

» — Vous êtes un homme accompli, ne pus-je m'empêcher de dire. Oui, Prince, votre esprit supérieur en tout ce qui touche aux lois anciennes et modernes, au droit canon, à l'administration supérieure, vous a toujours rendu digne des hautes fonctions auxquelles on vous a appelé. Je me faisais un monstre de ce divorce ecclésiastique; en vérité, c'est une mièvrerie, et désormais, grâce à vous, il ne me tourmente pas plus que la décision du Sénat; c'est vous que je charge de voir les divers membres de l'officialité. Présentez-leur, sous des noms supposés, un cas semblable au mien, afin que leur décision favorable fasse planche pour la mienne.»

» J'ajoutai encore de ne rien épargner, et je l'autorisai à employer tour à tour l'ambition, l'avarice et même la peur. Bien que ce rôle ne con-

vint guère à un prince, il n'osa pas le refuser : puis, tristement, il me demanda ce que je ferais pour annoncer à Joséphine son malheur effroyable.

Moi. — « Ce serait m'obliger, Prince, que d'accepter encore cette triste mission : l'Impératrice vous apprécie, et par vous peut-être le calice lui serait moins amer.

Lui. — Ah! Sire, détournez-le de moi, je vous en supplie, que je n'aie qu'à la consoler lorsque tous l'abandonneront. »

» Il s'exprima avec une chaleur si pénétrée, que je n'eus pas le courage ou plutôt la dureté d'insister. « Faites comme vous le voudrez, dis-je, et persuadez-vous que mon chagrin n'est pas le moins amer : c'est à la raison d'État que je m'offre en holocauste, et non à mon vain et frivole désir ; mais puisque vous ne voulez pas de cette mission, je la ferai remplir par le ministre de la police.

Lui. — Ne vous en servez pas, lui aussi est l'ami de Joséphine, bien qu'il paraisse jouer un autre rôle.

Moi. — Auquel s'est-il refusé ?

Lui. — D'ailleurs, il craint ce nouveau mariage, il pense qu'une autre Impératrice arrivera remplie de prévention contre lui.

Moi. — Cela peut bien avoir lieu.

Lui. — L'Empereur a-t-il pensé dans tout ceci à son fils d'adoption, au noble prince Eugène! le

laisserez-vous dans l'ignorance absolue d'un événement aussi pénible pour lui? Certes, vous lui devez des égards à raison de son amour, de son dévoûment et de sa fidélité; sa présence, d'ailleurs, à cette heure fatale, rendra moins affreuse la nouvelle qui brisera son cœur.

Moi, *tressaillant*. — Ah! oui, le prince Eugène!..... non, je n'avais pas songé à le prévenir, et pourtant, il mérite en effet..... Je vais lui écrire, lui faire une confidence complète, il lira à nu dans mon âme, et plût à Dieu que les enfants que j'espère avoir de ce second mariage puissent posséder tout ce qui le rend si cher et si vénérable! »

» Ici je terminai la conversation, tant j'avais de hâte à écrire au prince Eugène; je le fis en effet, et de ma propre main. Certes ce ne fut pas le moindre de mes travaux, et j'eus fort à faire pour que mon impatience à faire courir la plume sur le papier, ne rendît pas indéchiffrables, les phrases que je tenais tant à faire lire par ce fils de mon adoption. Voici cette lettre :

« Mon cher fils, vous ne m'avez jamais donné
» que des sujets de joie. Il m'est bien pénible de
» vous affliger maintenant, je souffre à m'expli-
» quer avec vous, et néanmoins je le dois : j'ai à
» vous faire connaître la résolution que je viens
» de prendre, non pour mon avantage personnel,
» mais dans celui de tout l'Empire, et des miens

» en particulier. Cette résolution m'est très-
» cruelle, j'aurais voulu que la fortune me l'évitât,
» et que je fusse assez heureux pour n'avoir pas
» à faire verser des larmes à votre excellente mère,
» qui m'a procuré tant de bonheur! Je dois re-
» noncer à elle, m'en séparer et contracter un
» nouvel hymen; j'ai besoin de laisser après moi
» des fils qui consolident mon ouvrage, et qui,
» guidés (si je viens à leur manquer avant le
» temps) par vos vertus et votre expérience, puis-
» sent asseoir sur une base inébranlable, le grand
» système de ma politique.

» Une telle mesure n'a pu être prise qu'après
» de longs combats et de mûres réflexions; je l'ai
» soumise à la prudence de mes plus sages con-
» seillers; tous l'ont approuvée, croyez qu'en me
» déterminant à l'exécuter, il m'a fallu faire
» violence à mes plus doux sentiments.

» Venez en toute hâte, mon parfait Eugène,
» c'est une circonstance où j'ai besoin de vous
» auprès de moi, et entre moi et votre excellente
» et malheureuse mère; venez donner au monde
» un grand exemple, et lui prouver qu'un héros
» réel sait l'être aussi bien dans sa famille, que
» sur des champs de bataille, les armes à la main.
» Du secret surtout; oui, que rien de ceci ne vous
» échappe envers qui que ce soit, avant que je ne
» vous aie vu... Adieu, mon cher fils, que Dieu
» vous ait en sa sainte et bonne garde, » etc., etc.

» Je me peignais, à cette époque, tout ce que devait éprouver le prince Eugène. Il sut, et je l'ai appris, résister aux emportements de son cœur et aux perfides suggestions étrangères ; il ne voulut pas songer au rang qui lui échappait, à la hauteur dont il tombait : il ne vit, le digne fils, que le chagrin de sa mère ; et de bien nobles sentiments dictèrent sa réponse, que je reçus lorsque les évènements marchaient vers leur fin.

SIRE,

» J'ai reçu avec un désespoir dont vous seul » apprécierez l'étendue, la lettre que vous m'avez » écrite. Elle m'a un instant enlevé à moi-même, » et j'aurais honte de vous faire connaître ce qu'elle » m'a fait éprouver. Dieu et l'honneur sont ve- » nus à mon aide, et j'appartiens plus que jamais » à vous et à la France. Je reste bien convaincu » de votre ennui, je sais que vous ne cédez, en » prenant cette résolution funeste, qu'au besoin » de mieux assurer le bonheur de notre chère » patrie, à laquelle il convient de tout immoler.

» Je désire plus que je ne l'espère, que ma mère » ait assez de force pour comprendre la nécessité » du sacrifice que vous exigez d'elle, et assez de » patience pour en soutenir les suites : elle et moi, » devons en supporter les effets, et comme vous » me l'avez dit, donner au monde un grand exem- » ple de courage et de résignation. Je le donnerai,

IS.

BEAUHARNAIS.

(Eugène)

Publié par P.H Krabbe.

» c'est tout ce que je peux vous dire, et assuré-
» ment tout ce que vous pouvez exiger de moi.
» Fils soumis, sujet respectueux, je n'oublierai
» jamais que vous êtes mon Empereur et mon
» père; je vous servirai ainsi que je vous ai tou-
» jours servi; toutefois, avec cet avantage que dé-
» sormais mon zèle et ma fidélité étant sans espé-
» rance, n'en auront peut-être que plus de prix à
» vos yeux. Comptez sur moi; vous ne me trou-
» verez jamais parmi les traîtres, comme vous ne
» m'avez jamais rencontré parmi les flatteurs.

« Je suis, Sire et cher père, avec le plus pro-
» fond respect et l'abnégation la plus absolue, de
» votre Majesté Impériale et Royale, le très-hum-
» ble, très-obéissant sujet et fils,

» *Signé*, EUGÈNE NAPOLÉON. »

» Oui, je pleurai, j'en conviens, de regret et de dépit même : tant de grandeur me confondait, et une mauvaise jalousie qui m'honore puisque je la dévoile, me fit honte de voir si près de moi un caractère dont je ne pouvais égaler la grandeur. Cher noble Eugène, ah! si j'avais voulu n'avoir que toi pour fils, les malheurs qui m'ont accablé depuis n'auraient pas pesé sur toi.

» Tandis que cette correspondance était suivie, Fouché, qui ne pouvait se contenter à demeurer étranger au milieu de ce qui se préparait, se présenta devant Joséphine, et là, prenant la parole, après l'avoir vantée, exaltée, se mit à lui dire

qu'il ne concevait pas comment, d'elle-même, elle consentait à quitter la cour, à renoncer à sa position brillante. A ces mots insidieux, Joséphine, éperdue, s'écria qu'elle ne le comprenait pas, qu'elle n'avait formé aucun projet de retraite, et que si on l'amenait à celle-ci, ce ne serait pas volontairement de sa part.

Lui, *alors*. — « C'est donc un malentendu... On m'avait conté.... j'aime à voir que ce n'est qu'une erreur.

Elle. — Quelle erreur ? Expliquez-vous, Duc, et pas de réticence.

Lui. — Puisque sa Majesté l'ordonne, je ne lui cacherai rien. Des personnes qui vous approchent de près, Madame, se sont avisés de me conter que, comprenant la nécessité d'avoir des héritiers, dans laquelle se trouve l'Empereur, vous aviez pris la résolution généreuse de provoquer un divorce; et cette nouvelle est déjà répandue dans toute la France, qui vous admire en vous approuvant.

Elle. — Monsieur, c'en est trop briser mon âme! Avez-vous un ordre de me faire mourir par des paroles ambiguës ? l'Empereur vous a-t-il chargé de quelque funeste mission? hâtez-vous de me la faire connaître, cette anxiété est trop pénible, et vous, s'il se peut, soyez sincère une fois.

Lui. — Gardez-vous, Madame de mettre en avant le nom de l'Empereur, je viens ici conduit par mon zèle..... »

» A la suite de ces demi-phrases, Joséphine, d'abord en colère, malmena le duc d'Otrante; mais perdant bientôt après son énergie, elle se mit à pleurer, et le conjura de lui apprendre tout ce qu'il savait. Lui ne demandait pas davantage, il donna des conjectures, des soupçons, et peut-être des demi-confidences de Cambacérès, pour des choses réelles. Joséphine épouvantée, tremblante, lui jura de ne se régler dorénavant que par ses avis.

» De mon côté, n'osant aborder cette terrible question avec Joséphine, j'avais fini par instruire notre fille Hortense de ce que j'avais résolu, certain qu'elle se hâterait de le communiquer à sa mère. Je me trompai, Hortense non plus que moi, n'avait pu se résoudre à parler: elle avait laissé sa mère dans une pleine ignorance, et s'était empressée d'écrire à son frère, le prince Eugène, la lettre suivante, se flattant que celui-là aurait assez d'influence pour m'empêcher de passer outre.

« Bon Eugène, accours au plus vite, la foudre
» tombe sur notre bonheur, nos ennemis l'em-
» portent, et déjà leur intrigue a réussi à moitié.
» L'Empereur est revenu de Vienne tout autre
» qu'il était parti de Paris; il avait fixé le jour de
» son arrivée à Fontainebleau, il y chuta la veille
» comme une foudre inattendue, et quand notre
» mère, parée, heureuse, charmante, accourait

» pour l'embrasser et le complimenter sur sa » glorieuse campagne, il la repoussa, la menaça, » laissa échapper des paroles sinistres ; enfin dé- » chira le voile. Et c'est à moi qu'il s'est adressé » pour faire connaître à ma mère le sort qui lui » était réservé ! Il faut que ce soit moi qui lui ap- » prenne qu'elle a cessé de régner ; elle doit sor- » tir du lit conjugal, quitter le trône pour aller » en exil à Toulouse, à Montpellier, à Nismes ! ! ! » il parlait même d'abord de l'envoyer près de » toi à Milan, ou plus loin, tenir une cour à Ve- » nise, à Florence, à Rome, que sais-je ? L'éloi- » gner de Paris, c'eût été lui donner la mort. J'ai » demandé, supplié : nous obtiendrons l'Élysée » avec La Malmaison et le château de Navarre.

» Viens, mon frère, tu as tant mérité, que tu » as le droit de défendre notre mère, de parler » pour nous, de tromper la joie de ces femmes » qui s'applaudissent de notre douleur. Ne perds » pas de temps, les minutes sont des jours, la » malignité est infatigable, et le prétexte de la » raison d'État rattache tous nos prétendus amis » à ce mariage, qui, disent-ils, sera fertile..... » S'il n'en advient pas d'enfants, on recommencera » donc ? Tu parleras, tu défendras ta mère, et tu » regarderas ton épée, on en sait le prix et le » poids.

» Adieu, viens vite, vite, vite. Que n'es-tu déjà » ici. »

» En recevant cette lettre, le prince vice-roi n'avait pas encore eu la mienne. Celle-là lui causa une vive douleur. Mais n'osant pas quitter Milan sans ma permission, il répondit en ces termes à la reine de Hollande :

« CHÈRE SŒUR,

» Nous ne sommes pas heureux au milieu de » notre brillante fortune. Pour y parvenir d'a- » bord, il a fallu que des bourreaux fissent périr » notre père; tu as, toi, perdu un fils bien-aimé, » et notre mère va descendre de ce rang où elle » fit notre illustration : nous y laisser sans elle, » c'est augmenter nos chagrins, nous devons la » plaindre, nous ne pouvons que cela. L'Empe- » reur est notre second père, notre bienfaiteur. » Songe d'où il nous a tirés et où il nous a fait » monter : notre élévation est son ouvrage. Et » quoi que j'eusse pu faire en France avec mon » épée, assurément elle n'eût pas suffi à faire de » moi le vice-roi d'Italie.

» Rempli de cette conviction, ce sera toujours » avec une déférence respectueuse que je m'adres- » serai à l'Empereur : je sais ce que je lui dois, ce » qu'il doit à lui et à la France. Le coup qui nous » frappe est horrible, il retentit péniblement au » fond de mon âme, mais enfin il est libre de » vouloir affermir son Empire. L'affront fait à ma » mère me plongera dans un désespoir sans bornes,

» et néanmoins ne me fera pas oublier que je suis » sujet et fils adoptif de Napoléon. Quant à mon » épée, comme je ne la tirerai jamais que pour » son service, je n'ai pas besoin de la regarder; » je puis déchoir et tout perdre, mais je ne ces- » serai pas d'être reconnaissant. C'est mon rôle, » mon devoir : la patrie avant tout ! »

» Ces nobles sentiments, en harmonie avec cette conduite héroïque et jamais démentie, étaient dignes du prince Eugène. Il brûlait d'accourir à l'aide de sa mère, et sujet soumis, il attendait mon consentement. Enfin, le télégraphe lui apporta l'ordre de se rendre auprès de nous : il ne se retarda pas; prenant congé des siens et de ses amis, il traversa les Alpes, et sans s'arrêter et dévorant la distance, il vint nous rejoindre à Fontainebleau, où nous nous trouvions encore. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il me fit savoir sa venue, et me fit demander s'il pourrait me voir. »

SOIRÉE XXXIX.

Entrevue de Napoléon et d'Eugène. — Scène entre Napoléon et Joséphine. — Colloque de Napoléon et de Fouché. — Les Rois à Paris. — Fête du 2 décembre 1809. — Triste situation de Joséphine. — Lettre qu'elle écrit à Napoléon. — Réponse de celui-ci. — Séance solennelle aux Tuileries, où le divorce est déclaré. — Le sénat casse le mariage de Napoléon et de Joséphine. — Discours du prince Eugène.

NAPOLÉON, *continuant.* — « J'aurais bien voulu éloigner cette entrevue, elle pesait cruellement sur mon cœur, j'en sentais l'embarras et la peine. Mais pouvais-je l'empêcher ? dès lors pourquoi la retarder ? En conséquence, je fis dire au prince Eugène que je l'attendais dans mon appartement. Il y parut deux minutes plus tard ; je ne pus, en sa présence, conserver le décorum impérial, et courant à lui, j'ouvris les bras et je l'étreignis

sur mon sein, en même temps que je lui disais d'une voix étouffée :

« Mon fils, cher Prince, ah ! que notre infortune est ample, et que nous avons à nous plaindre de la destinée !

Lui. — Vous avez raison, Sire, car il n'y a rien de plus affreux que la rupture des liens de bonheur et de famille.

Moi. —Croyez bien, Prince, que ma résolution fatale n'a pas été prise sans combats ; croyez qu'à cet instant même je ne suis pas encore entièrement déterminé. J'aime votre mère, et il me semble qu'il y a dans nos deux existences un nœud plein de mystère qui les lie, et qu'on ne peut briser sans malheur.

Lui. — Néanmoins, Votre Majesté l'abandonne !

Moi. — Non, je cède à la nécessité; j'ai besoin invinciblement d'héritiers directs, et mon amitié pour vous, votre adoption fictive, est sans réalité aux yeux des peuples, qui ne veulent reconnaître mes fils que dans ceux que me donnera un mariage fécond. Vous n'avez pas de droits de sang, Prince.

Lui. — Mon courage m'en eût tenu lieu : avec des succès, que ne légitime-t-on pas ! »

» Je ne sais pourquoi ces paroles me déplurent, cependant elles étaient convenables. Il ne parlait qu'en partant du principe, qu'appelé par moi à

me succéder, il aurait su se défendre contre des concurrents ambitieux. Quoi qu'il en pût être, je répondis en ces termes; pesez-les bien, comte Regnault.

« Prince, prenez-y garde, vos droits n'auraient pu périmer ceux que la naissance aurait accordés à mes frères. Votre adoption ne vous plaçait qu'après eux aux yeux de beaucoup de gens. D'ailleurs, tout cela aurait compliqué l'embarras de vos prétentions respectives, mes frères auraient des partisans, ils vous redouteraient; la discorde tonnerait au milieu de vous, et tous courraient aux armes. Cela serait trop périlleux pour la France, et son repos demande que des ambitions rivales disparaissent devant l'autorité légitime des fils nés de moi. Voilà pourquoi je me marie; je m'immole au bonheur de tous. Si je ne réalise pas cette sage pensée, mon trépas sera le signal de luttes sanglantes. Oui, Prince, il ouvrira une autre succession d'Alexandre. Pour parer à tant de calamités, j'ai examiné avec soin le pour et le contre; mon affection pour mes proches, ma tendresse pour vous, ce que je dois à la patrie, tout enfin m'impose la loi de renoncer à votre mère, et de convoler à un autre hymen. Malgré mes occupations majeures, je songe et songerai toujours à vous; mon premier don sera de vous faire recueillir comme héritage à transmettre à vos enfants la succession territoriale et le rang d'honneur du

prince Primat, chef sous l'Empereur des Français de la confédération du Rhin. En second présent, je vous promets le trône restauré de Pologne, qui, sous peu, tombera dans ma main. En attendant, je voulais vous assurer la couronne de Suède, mais le choix que les États de ce royaume ont fait du prince danois d'Augustembourg, me prive de vous donner cette preuve de ma sincérité. Si des évènements irrésistibles nous enlevaient la Pologne, on pourrait vous faire un bel État de nombre de provinces de la Turquie-d'Europe. Je tiens, non à vous abaisser, mais à vous élever : je l'ai promis à votre mère, au roi votre beau-père (celui de Baviére), et à moi surtout. Enfin, quoi qu'il arrive, vous prendrez place parmi mes enfants. »

» Eugéne me témoigna sa reconnaissance, et moi, pour lui prouver ma sincérité, je lui appris ce que nul ne savait encore, que ma seconde femme serait la fille aînée de l'Empereur d'Autriche. Puis j'ajoutai :

« Quant à votre mère, je compte sur votre énergie, sur votre tendresse, pour lui annoncer son sort. Conjurez-la de plier volontairement sous un coup qui nous frappe tous; assurez-la de mon amour, qui n'aura de terme que ma vie. Je rendrai sa position brillante, elle aura toujours un immense crédit, et j'ordonnerai à mes ministres d'avoir égard à ses sages recommandations. Mais

hâtez-vous de lui parler ; je sais qu'on lui a donné l'éveil : prévenez, mon fils, et rendez inutile l'explication qu'elle veut avoir. »

» Le prince essaya de se dégager de cette mission, mais j'insistai tant, qu'il dut en prendre la charge. Je passe sous silence une multitude de scènes intérieures qui eurent lieu entre Hortense et Eugène d'abord, puis entre ces deux-ci et leur mère. Elle n'avait pas voulu croire ni Cambacérès ni Fouché. Elle doutait de sa destinée ; elle n'admettait pas que je pusse la quitter ; souvent elle jurait de se refuser à un divorce par consentement mutuel ; elle voulait en appeler au Sénat, aux tribunaux, à la nation. D'autres fois elle se promettait de m'attendrir et de me vaincre par ses prières et ses larmes.

» Les choses étaient venues à ce point, lorsque le 30 novembre 1809, à l'heure du dîner, je me trouvai seul avec Joséphine. Elle portait un immense chapeau de soie blanche, qui cachait son visage, néanmoins pas assez pour qu'on ne pût voir qu'elle avait pleuré, et que ses yeux étaient remplis de larmes. A peine si nous touchâmes aux plats ; Joséphine ne mangea rien, et moi, guère. Aucune conversation n'eut lieu, hors moi qui, voulant avoir l'air de dire quelque chose, demandai au comte de Bausset quel temps il faisait : je n'écoutai pas sa réponse. Nous nous levâmes, nous passâmes dans le salon où, contre l'usage, Joséphine

ne me présenta pas ma tasse de café préparée. Je fis signe au service d'honneur de sortir, et je demeurai seul avec l'Impératrice.

» Dès que la porte eut été fermée, Joséphine, qui venait de s'asseoir, se leva, vint à moi, prit mes mains dans les siennes, et suffoquant, et pleurant, et sanglottant, elle me dit :

« Mon ami, dois-je croire les fables qu'on répand ? serait-il possible que tu songes à me quitter ? Cela ne se peut. Renonceras-tu à une amie aussi dévouée, à un intérieur si doux, et que tu aimes tant ? Te suis-je devenue odieuse ?..... que t'ai-je fait ?... Quoi, me quitter ainsi... si vite... sans m'y préparer...? Ah ! j'en mourrai. »

» Je me mis à la presser dans mes bras ; je la consolai, je lui fis entendre qu'un fils ou des fils devenaient nécessaires à moi comme à la France.

Elle. — « Alors, c'est donc un divorce que tu veux, car je ne peux te rendre père ?

Moi. — Oui, un autre hymen que j'abhorre, mais auquel je m'immole.

Elle. — Et tu es résolu à m'abandonner !

Moi. — Que veux-tu, la nécessité l'emporte, ma famille le désire, l'Empire l'exige, les souverains me le demandent : sacrifions-nous ensemble à la volonté de tous.

Elle. — Quoi, toi qui méprises, qui divorces, toi qui m'as fait renoncer à mes amies, femmes

divorcées, tu veux que toi et moi entrions dans leur catégorie?

Moi. — J'immole toutes mes pensées au besoin d'avoir un héritier.

Elle. — Et mon fils, devenu le tien, et tes frères, et tes neveux?....

Moi. — Mon héritier doit être l'enfant légitime de Bonaparte.

Elle. — Fort bien! je suis vieille et tu me renvoies.

Moi. — Joséphine.... ma chérie....

Elle. — Oui, tu me chasses, je te suis en horreur, tu me détestes... Va, je ne me soumettrai pas à ta malice, j'en appellerai à la justice, à la France, à l'univers. »

» Peu à peu elle s'anime, s'échauffe, s'exalte, passe de la colère à l'exaspération, d'où elle monte au délire furieux. Elle s'emporte, crie, tombe à terre, se roule sur le tapis, en proie à d'incessantes convulsions. Du salon d'honneur on entend le bruit de cette scène. L'huissier, imbécille, veut intervenir; le comte de Bausset, avec tact, l'en détourne. Quant à moi, ayant presque perdu la tête, je cours à la porte, l'entr'ouvre, et voyant le préfet du palais tout devant, je lui dis : « *Entrez, Bausset, et fermez la porte.* » Joséphine, toujours par terre, s'agitait en répétant : « Non, je n'y survivrai pas. » Je souffrais de la voir ainsi; et souhaitant de la voir chez elle, je dis à mon aide :

« M. le comte, êtes-vous assez fort pour m'aider à descendre l'Impératrice chez elle, en passant par l'escalier intérieur de son appartement, afin que là elle reçoive les secours que son état exige? »

» Bausset m'obéit; il était très-vigoureux : il enleva Joséphine. Et moi, prenant un flambeau pour l'éclairer, je marchai en avant. Mais arrivé au premier degré de l'escalier, Bausset me fit observer que celui-ci était trop étroit pour que lui seul pût y conduire l'Impératrice sans peut-être tomber avec elle. Alors j'appelai le gardien du portefeuille, que sa charge retenait jour et nuit au haut de l'escalier. Je lui remis la bougie : il passa devant nous. Je soutins le bas du corps de Joséphine, et tant bien que mal, quoique Bausset se fût embarrassé dans son épée, nous parvînmes à déposer notre fardeau sur une ottomane de la chambre à coucher. J'avais cru d'abord l'Impératrice complètement évanouie; mais l'ayant entendue dire tout bas à mon compagnon : *Vous me serrez trop fort,* je me rassurai singulièrement. Les femmes de S. M. accoururent; et pendant qu'elles faisaient le service auprès d'elle, je passai dans le petit salon qui précède la chambre à coucher, et là, pour payer la part que Bausset avait pris à cette scène, je lui appris ce qui se passait, et je vis au jeu de sa physionomie, qu'il comprenait la violence de mon chagrin. Je ne rentrai chez moi

qu'après avoir envoyé chercher la reine de Hollande, le prince Cambacérès, le duc d'Otrante et le baron Corvisart, afin que, dans leurs soins et leur amitié, cette pauvre femme trouvât quelque consolation.

» Ce fut ce même jour que je résolus à communiquer officiellement cette affaire à Fouché. Comme il allait entrer chez Joséphine, on lui intima l'ordre de passer à mon cabinet, il y vint, et je lui contai tout; il m'écouta en homme à qui je n'avais rien à apprendre; cela me piqua vivement, et en terminant, je lui dis :

« Votre contenance me prouve, Monsieur le duc, que ceci n'est pas une nouveauté pour vous.

Lui. — La police serait bien mal faite, Sire, dans Paris, si son chef suprême ignorait un fait de cette importance. »

» Son sang-froid, sa réponse, m'irrita, et d'une voix où grondait la colère, je dis :

« Vos agents osent donc m'écouter ou faire pis!.... Je dois leur rendre cette justice, qu'ils vous servent mieux que les miens, car l'ignorance de ceux-ci me faisait croire à la vôtre.

Lui, *modestement*. — Il doit en être ainsi. Votre Majesté, comme tous les souverains, ne peut être environnée que de flatteurs ou d'aveugles : moins ils feignent de savoir ce qui vous déplaît, et mieux eux vous plaisent; les miens, par une

nécessité tout opposée, ne gagnent ou ne se maintiennent qu'en me disant toujours la vérité, lors même qu'elle me blesse.

Moi. — Oh! vous aurez toujours raison; que pensez-vous pourtant du parti auquel je m'arrête?

Lui. — Votre Majesté veut-elle que je lui réponde comme font ses *observateurs* ou comme font les miens?

Moi. — Prenez cette fois les vôtres pour modèles, soyez sincère.

Lui. — Alors, dût ma franchise mécontenter l'Empereur, je lui dirai, Sire, que cette résolution ne remplira rien de ce que Votre Majesté espère; en un mot, qu'elle ne consolidera rien dans l'avenir, et qu'elle sera sans influence en dedans comme en dehors.

Moi, *confondu*. — Quoi! la naissance d'un héritier n'affermira pas au moins l'Empire dans ma maison?

Lui. — Non, si une mort prompte vous enlevait, ou si le ministère que j'occupe fermait par malheur ses yeux et ses oreilles. Le temps seul affermit les bases des édifices et des États. »

» Oh! pour le coup, j'en conviens, mon mécontement me fit dépasser les bornes de la prudence, et donnant à ma voix l'expression d'aigreur qui remplissait mon âme, je me mis à dire :

« En vérité, Duc, si je consentais à vous croire

en tout, sur tout et pour tout, je me verrais chaque matin en péril de chute, et chaque soir en péril de mort. Je n'existe donc que par cela seul que vous veillez sur ma personne! vos agents sont-ils ma vraie garde impériale! cela ne se peut pas, ou, comme en 1800 environ, *l'air est-il encore rempli de poignards!*..... Monsieur, si vous êtes zélé, vous allez trop loin. Mais en revanche, votre impudence n'a pas de bornes, si par là vous cherchez à me faire peur..... Au reste, je ne crains rien, je me passerai des services et je braverai les menaces.

Lui. — Ah! Sire, j'ai donc eu le malheur d'être mal compris; mes paroles.....

Moi. — Oh! vos paroles sont élastiques, sont ballonnées ou creuses, elles font trente bonds avant de tomber une bonne fois; j'ai plus de confiance en ce second hymen que vous n'en avez à cette heure, et je comprends qu'une nièce de Marie-Antoinette, de Louis XVI, de Madame Élisabeth, intimide et soit déplaisante à un ex-conventionnel... »

» Je sens à cette heure-ci, comte Regnault, qu'à celle-là ma langue fut trop prompte; elle blessa si cruellement le duc d'Otrante, que j'ai peur qu'il ne me l'ait point pardonné, bien que vous prétendiez qu'il était dévoué à ma cause. Quoi qu'il en soit, nous verrons bien, lorsque je serai à Paris... Mais taisons-nous sur ceci, et revenons à cela.

» Déterminé à divorcer, et voulant que l'éclat de cet acte se perdît dans la pompe triomphale des fêtes préparées par la ville de Paris, j'avais invité à venir aux Tuileries nous rendre visite, tous les princes de la Confédération du Rhin, au moins les principaux. La plupart de ceux-ci arrivèrent aux approches du 2 décembre 1806, anniversaire fortuné de la bataille d'Austerlitz ; si même je n'avais pas achevé l'affaire du divorce, c'était parce qu'il fallait que l'Impératrice parût au dîner et au bal que la Préfecture de la Seine et le Corps-Municipal parisien nous dédiaient. La cérémonie, sans sa présence, sans celle de sa fille, aurait beaucoup perdu de sa splendeur. Joséphine, espérant encore, puisque je ne l'excluais pas de cette solennité, s'y montra magnifiquement vêtue.

» Ma cour fut successivement augmentée à cette époque, de S. A. R. l'archiduc de Ratisbonne et de Constance, prince primat de la Confédération du Rhin, de LL. MM. les rois de Bavière, de Saxe, de Hollande, de Naples, de Westphalie, de Wurtemberg, le prince vice-roi d'Italie. Les princes me précédèrent dans le chœur de Notre-Dame, où l'on devait chanter un *Te Deum* après le service funèbre. Je partis des Tuileries dans la voiture du sacre, entouré de mon cortège ordinaire, dont la magnificence s'accroissait toujours. Je portais une tunique de satin cramoisi, richement brodée en or ; un manteau de même étoffe parsemé d'a-

beilles d'or et doublé d'hermine; mon pantalon de soie blanche était collant aux jambes, que recouvraient en bas des bottines de velours cramoisi, chargées d'étoiles d'or; pour attacher à ma toque de velours noir, un bouquet de douze plumes blanches, j'avais, en manière d'agrafe, le diamant appelé le *régent*; mon épée, son ceinturon, sa poignée, son fourreau, étincelaient du feu des pierreries.

» De Notre-Dame, je me rendis au Corps-Législatif, où j'ouvris la session de la prochaine année. Le soir, j'allai dîner à l'Hôtel-de-Ville. Ce fut un banquet imposant, dont voici les convives : Moi et l'Impératrice; Madame-Mère, le roi et la reine de Hollande, la reine d'Espagne, le roi et la reine de Naples; le roi et la reine de Bavière, le roi et la reine de Saxe, le roi de Wurtemberg, le roi et la reine de Westphalie, S. A. R. le prince Primat, le vice-roi et la vice-reine d'Italie.

» Joséphine portait une robe de velours bleu lamée en or, et brodée en perles fines; son manteau pourpre avait une garniture d'émeraudes, d'améthistes, de topases et de grenat; sa ceinture était en gros brillant, ainsi que la couronne qu'elle portait pour la dernière fois. Joséphine ne fut pas maîtresse d'elle-même, sa physionomie annonça à tous son malheur; elle fondit en larmes en descendant l'escalier. Ce fut son dernier acte de souveraineté. En entrant chez elle, et au lieu

de se coucher, elle m'écrivit la lettre dont la copie est jointe à mon récit :

« SIRE,

» Voici la dernière fois, sans doute, que vous » recevez de votre femme le témoignage de son » amour légitime et de ses regrets. Elle cessera » de jouir du titre le plus auguste qui puisse être » porté, elle rentrera dans la classe privée où elle » était lorsque vous l'avez épousée, et où vous » étiez vous-même aussi. Ah ! pourquoi vos titres » d'alors ont-ils été remplacés par d'autres : ne » vous avaient-ils pas procuré assez de gloire » pour satisfaire ma vanité ? j'ai appris à connaî- » tre combien peu la vanité ajoute à la félicité.

» Dans cette condition privée, j'aurais conservé » avec votre tendresse le titre de votre femme, je » serais madame Bonaparte, et le serais avec or- » gueil. Vos belles actions, vos vertus de héros, » vous ont donné la couronne de Charlemagne, » et je vous ai suivi sur le trône par l'effet de vo- » tre volonté libre ; et vous-même, en posant le » diadême impérial sur ma tête, m'associâtes » sans retour à cette grande fortune.

» Aviez-vous alors plus d'espérance que main- » tenant d'obtenir un fils de notre amour ? je ne » le crois pas. Vous savez ce qui en était, mon » Eugène d'une part : les enfants de ma fille de » l'autre, qui sont ceux de votre frère, et par-

» conséquent, vous paraissaient dignes de recueil-
» lir votre héritage; et vous promîtes solennelle-
» ment de le leur conserver. Tout à coup vous
» changez de pensée, vous les repoussez, et moi-
» même je dois céder ma place à une autre femme
» dont vous attendez ce que la Providence vous a
» refusé avec moi.

» L'obtiendrez-vous? tous vos désirs seront-ils
» comblés? c'est ce que l'avenir nous cache. Hé-
» las! et sans être certain de ce que vous souhai-
» tez, pouvez-vous renoncer à mon attachement,
» cesser d'être ce que vous étiez, m'abreuver de
» chagrins qui ne finiront qu'avec moi, et si j'ose
» le dire, ce que vous avez promis tant de fois.
» Femme obéissante, j'ai employé mes faibles
» moyens à vous faire aimer davantage, et j'y ai
» réussi. J'ai su tempérer l'éclat de votre puis-
» sance par la douceur, j'ai obtenu l'estime des
» Français, et plus nous avons avancé dans la
» carrière, plus j'ai fait honorer en moi votre
» choix.

» Quelle en a été ma récompense? la répudia-
» tion et l'exil!... Ah! Bonaparte, est-il possible
» que vous ayez conçu cette pensée! qu'elle soit
» née dans votre cœur! On me l'assure, vous-même
» me l'avez révélée, et pourtant, je doute encore,
» je veux en douter toujours... Rappelez-vous ces
» époques fortunées où j'étais, disiez-vous, votre
» étoile tutélaire! où ma présence assurait la réus-

» site de vos projets ! rien n'a changé, je suis la » même ; et vous, Bonaparte, qu'êtes-vous devenu » pour moi ?

» Vous repousserez donc aussi mon fils, qui » est devenu le vôtre : cet Eugène ! ce héros ! élevé » par vous, et dont vous étiez autrefois aussi fier » que je l'étais moi-même ! Vos neveux ne vous » sont-ils donc plus rien ! que demandez-vous à » l'avenir ! ce qu'il vous réserve vaudra-t-il mieux » que ce que vous quittez ? hélas ! Dieu seul le sait ; » quant à moi, je ne peux que le souhaiter, car, » malgré le mal que vous me faites, il m'est im- » possible de cesser de faire des vœux pour votre » bonheur. Je ne serais plus moi si je sentais en » moi quelque chose qui ressemblât à de la colère, » à de la haine, à de la vengeance ; je ne serai » dure qu'envers moi, je mourrai de douleur, » mais sans vous accuser, et surtout sans vous dé- » sirer aucune infortune.

» Ah ! mon ami, que vous avez tort dans ce que » vous faites ; pourquoi ne songez-vous pas aussi » dans cet avenir qui vous occupe tant, aux dou- » ceurs d'une société intime avec une personne » qui est de votre temps, de votre sang, qui sait » respecter vos goûts, vos habitudes, et qui ap- » partient à votre famille par elle et par ses en- » fants ; qui a su vivre en paix avec votre mère et » vos sœurs ; devant qui vous pouvez parler du » passé sans embarras, et qui vous entend au pre-

» mier mot. Trouverez-vous toutes ces choses » avec une femme étrangère aux vôtres, et que » peut-être à l'avance on lui aura appris à juger » avec dédain! une femme qui ne voudra voir en » vous que l'Empereur Napoléon, et qui rougira » du général Bonaparte! une femme enfin, qui, » ignorant les particularités de votre vie, sera » toujours une étrangère pour vous; tout, jus- » qu'à son accent, vous privera du charme d'une » vie intime! vous garderez vos souvenirs en face » d'elle, sans oser les lui confier!... Vous aimera- » t-elle en résultat... elle le devra, sans doute..... » oui, j'en suis assurée, elle vous aimera... mais » si elle ne vous aimait point!

» Bonaparte, songe à ce que tu vas faire, il est » temps encore pour toi de demeurer dans le bon- » heur domestique sans rien perdre de ta splen- » deur; tu me trouveras toujours femme tendre » et dévouée. Je te conjure, pour toi, pour moi, » pour mes enfants, de revenir à leur mère; si » pourtant tu penses que ta postérité, que ta » gloire, que la fortune de la France, exigent cet » affreux sacrifice, j'y donne mon consentement, » je m'immole à toi et à la patrie!... Adieu, ne » songe alors plus à Joséphine, rappelle-toi Eu- » gène et Hortense!... Adieu, les larmes me suf- » foquent... . Ah! Bonaparte, je ne regrette que » toi, » etc., etc.

» Cette malheureuse femme, après avoir écrit

cette lettre, qui peignait si bien son caractère, me la fit remettre par Cambacérès. Je la lus en pleurant, et je tardai peu à lui faire la réponse que voici :

« Tu souffres, Joséphine, je n'oserai pas te » dire que je ne souffre pas moins, car si je le » faisais, tu ne me croirais pas; je sais ce que je » perds, j'ignore ce que je vais chercher, et c'est » en ceci que consiste mon mérite ; je ne me » remarie pas pour moi, je cherche à maintenir » ce que j'ai fondé, à faire tout pour la France, » jusqu'à lui sacrifier ce que j'ai de plus cher. » Ton fils ne peut me succéder au détriment de » mes neveux, et la France voudra-t-elle de ceux- » ci pour ses maîtres? Les droits de mes frères » à ma couronne me semblent bien éventuels. » Qu'arrivera-t-il à ma mort? des déchirements » affreux, le partage de la succession d'Alexandre, » la guerre civile avec ses horreurs, l'anarchie, et » au bout, la disparution du grand Empire!

» Que sommes-nous au milieu de ces intérêts! » nous est-il permis de préférer notre bonheur à » celui d'une nation? ce serait par trop d'égoïsme, » et tu en es incapable.

» Je sais ce que tu vaux mieux que tu ne le sais » toi-même, je t'apprécie à ta valeur; tout ce que » tu dis est vrai, tu es sans reproche, et je serais » sans excuse, si je n'étais l'Empereur en même » temps que ton mari. Tu as fait le charme de ma

» vie, tu le ferais encore..... Si je me livre à des » chances hasardeuses, si je m'immole aux ap- » proches de la vieillesse, si tout ce que tu pré- » vois arrive, ce sera sans doute une punition que » le ciel me réserve des chagrins que je te donne, » bien à contre-cœur cependant.

» Mais en montant sur le plus beau trône du » monde, j'en ai accepté toutes les charges; on » n'est point là placé sans avoir à payer de sa per- » sonne; le peuple, en retour de la puissance » qu'il nous cède, a souvent des exigences » cruelles : il nous demande notre malheur s'il » en a besoin pour sa prospérité; et croyant faire » tout pour nous en nous revêtant de la pourpre » impériale, il ne s'embarrasse pas si nous bai- » gnons de nos larmes ce présent, si superbe et » si funeste à la fois.

» Jamais je ne t'oublierai, jamais je ne renon- » cerai à ta tendresse, compte sur la mienne, elle » est inaltérable, elle survivra à une séparation à » laquelle le cœur et les sens ne sont pour rien. » C'est un acte politique, une raison d'État, et » pas une passion insensée. J'ignore qui j'épou- » serai, peu m'importe : que mon but de souve- » rain soit rempli, c'est tout ce que je veux..... » Imite-moi, cherche dans la résignation la force » que je trouve dans un grand devoir à conduire » à bien; envisage notre divorce devenu néces- » saire, de son côté honorable; associe-toi à cet

» acte de mon abnégation, soit en me quittant la » première. Mère de mes peuples, montre-leur » que, comme moi, tu sais tout perdre pour les » maintenir en paix, leurs bénédictions et leur » amour perpétuel seront la récompense de ta ré- » signation.

» Tes enfants n'auront rien à regretter, je l'as- » sure, je ferai pour eux tout ce qu'il me sera » possible de faire, j'en atteste mon amour pour » toi.

» Ah! Joséphine, que nous sommes à plaindre; » je dis nous, car après t'avoir associée à ma » fortune, je m'associe maintenant à ta douleur; » tâche de la vaincre; en ce moment funeste, tu » as besoin de courage, il m'en faut aussi. Oui, » montre alors que tu n'as jamais été plus digne » d'être ma femme qu'à l'heure funeste où tu y » renonces pour l'avantage de mes sujets.

» Adieu, chère amie, ne t'abandonne pas à » trop de désespoir, tu ne perds qu'un titre, » mon cœur te reste.

» *Signé*, NAPOLÉON. »

» Les enfants, les amis de l'Impératrice, me firent demander pour elle, et pendant sa vie durant, la possession souveraine du duché de Parme et de Plaisance. J'y consentis dans le premier moment, me trouvant trop heureux de pouvoir faire quelque chose que je croyais devoir lui être agréable. Mais il arriva, d'une part, que

Joséphine, lorsqu'on lui en eut parlé, se refusa à sortir de la France; et de l'autre, que moi aussi, avant d'être instruit de son désir de demeurer à Paris, je me sentis saisi par une pensée singulière, par une sorte de superstition bizarre; en un mot, il me sembla que ma bonne fortune, que mon étoile miraculeuse pâlirait si je mettais entre ma première femme et moi, une aussi énorme distance. Je fis rappeler le prince Cambacérès qui avait porté la parole, et lui avouai ma faiblesse; je lui dis que Joséphine ne devait pas aller au delà du château de Navarre ou de La Malmaison. Hélas! cette connaissance de ma volonté fut une étincelle de bonheur pour l'exilée.

» Tout étant donc déterminé, il fallut procéder aux scènes publique et solennelle de ce grand acte de ma vie privée et politique; elles se déroulèrent le vendredi 15 décembre 1809, un soir, dans le château des Tuileries, et le samedi 16, au matin, dans le palais du Sénat. Ces deux jours furent marqués par la plus effroyable tempête qui eût jamais jusque là éclaté sur Paris. L'abondance de la pluie, la furie inconcevable de l'ouragan, la multiplicité des éclairs, les horribles clameurs du tonnerre, jetèrent pendant trente-six heures les Parisiens dans une morne stupeur.

» Hortense et Eugène, qui ne quittaient plus leur mère, obtinrent d'elle son consentement à

ce qui devait avoir lieu. Le vendredi 14, au soir, ai-je dit, et dans mon grand cabinet, se rendirent Madame ma Mère, les rois, reines, princes et princesses de la famille impériale; l'archichancelier, l'architrésorier de l'Empire; le prince de Bénévent, le grand maréchal du palais, le grand juge, le comte Regnault. J'étais assis à côté de Madame ma Mère, et le chambellan de service fut annoncer à l'Impératrice que nous l'attendions.

» Joséphine arriva appuyée sur le vice-roi d'Italie et sur la reine de Naples; elle et eux étaient vêtus de deuil. Je me levai pour aller à elle, espérant lui donner par là de l'énergie. Mais elle, oubliant tout ce que l'on avait convenu, s'écria, fondant en larmes :

« Ah! mon ami, mon ami, pensez-vous me traiter ainsi? »

» Je lui pris la main et la pressant avec force dans la mienne :

« Joséphine, dis-je, n'accablez pas mon âme en laissant éclater toute la douleur que la vôtre renferme. Vous savez quel motif impérieux nous sépare, il n'y a rien en lui qui puisse vous offenser, puisque sa cause est en dehors de notre pouvoir. Ma vive amitié, que dis-je! ma pure tendresse, vous reste, comptez-y, et prenez un peu de cette force que vous allez me faire perdre, si votre chagrin éclate ainsi.

» Au lieu de me répondre, elle ne poussa que des sons inarticulés, et tomba dans une pâmoison complète. Je m'étais défié de son énergie; aussi avais-je fait appeler à l'avance, les docteurs Hallé, Corvisart et le chirurgien Yvan; tous trois prodiguèrent leurs soins à l'Impératrice, et quand elle eut repris ses sens, je prononçai le discours que je ne place pas ici, et que vous retrouverez plus loin.

» Vous n'avez pas oublié sans doute, M. le comte Regnault, que Joséphine, au lieu de débiter à son tour celui qu'on lui avait préparé, ne sut que dire, bien qu'il fût tout écrit sur son éventail.

« Vous voyez une femme très-infortunée..... Je perds le bonheur de ma vie..... Je mourrai bientôt..... Le rôle qu'on me fait jouer est affreux..... Qu'on me traîne où l'on voudra..... Victime malheureuse, je me soumets à de cruelles volontés. »

» Ces phrases interrompues et sans suite, furent prises, par le prince Cambacérès et par vous, pour un consentement en règle. Vous dressâtes le procès-verbal (rédigé à l'avance), nous signâmes, et Joséphine ne signa qu'au moyen de l'aide de l'archichancelier, qui lui tint la main. Cela fait, ses enfants voulurent l'emmener; elle alors se mit à dire, qu'avant de me quitter pour toujours, elle avait à me faire une révéla-

tion importante, et qu'il fallait que nous demeurassions seuls. J'y consentis.

» J'ai promis de garder un profond secret (et mon intérêt, d'ailleurs, m'y oblige) sur ce que Joséphine me confia; ma surprise fut extrême, et j'avoue qu'il fallut toutes les preuves qu'elle me donna de ce fait majeur pour l'admettre dans son étendue. Je n'en dirai pas davantage, la moindre indiscrétion aurait trop d'inconvénients.

» Joséphine partit pour La Malmaison, abandonnée de madame de Larochefoucault, ce que je trouvai bien peu noble.... Je m'arrête, ces mesquineries ne doivent pas trouver place dans ce récit.

» Le samedi, 16 décembre 1809, et au coup de midi, l'archichancelier ouvrit la séance du Sénat, comptant ce jour-là parmi les membres de ce corps auguste, les rois de Hollande, de Westphalie et de Naples; le vice-roi d'Italie, les princes souverains de Bénévent et de Neufchâtel. Le prince Eugène, d'abord, prêta serment pour la charge éminente d'archichancelier d'État, que je lui avais concédée; il dit à cette occasion quelques paroles simples et dignes.

» Cambacérès lui répondit convenablement. Ensuite l'on annonça que deux orateurs du gouvernement demandaient à être entendus; on les introduisit: c'étaient le comte Regnault et Fermont. Le premier présenta un projet de sénatus-

consulte à accepter et à promulguer, lequel dissolvait, pour raison d'État, le mariage civil contracté entre LL. MM. l'Empereur et Roi Napoléon Bonaparte, alors général au service de la République française, d'une part; et entre l'Impératrice Joséphine Tascher de la Pagerie, alors veuve de feu le vicomte Alexandre de Beauharnais, de l'autre.

» Cambacérès ajouta qu'ayant été mandé par lettre close au château des Tuileries, le 15 décembre 1809, il y vint avec le comte Regnault. Il y avait trouvé, en outre de LL. MM. II. et RR., tous les membres des deux sexes de la famille impériale; que l'Empereur lui avait parlé en ces termes :

« MON COUSIN LE PRINCE ARCHICHANCELIER,

» Je vous ai expédié une lettre close en date de » ce jour, pour vous ordonner de vous rendre » dans mon cabinet, afin de vous faire connaître » la résolution que moi et l'Impératrice, ma très- » chère épouse, avons prise. J'ai été bien aise que » les rois, reines, princes et princesses, ma belle- » fille et mon beau-fils, devenu mon fils d'adop- » tion, ainsi que Madame ma mère, fussent pré- » sents à ce que je veux vous faire connaître.

» La politique de ma monarchie, l'intérêt et le » besoin de mes peuples qui ont constamment » guidé toutes mes actions, veulent qu'après moi » je laisse des héritiers de mon amour pour mes

» peuples, et de ce trône, où la Providence m'a » placé. Cependant, depuis plusieurs années, j'ai » perdu l'espérance d'avoir des enfants de ma » bien aimée épouse l'Impératrice Joséphine, ce » qui me porte à sacrifier les plus douces affec- » tions de mon cœur à n'écouter que le bien » de l'État, et à vouloir la dissolution de mon ma- » riage.

» Parvenu à l'âge de quarante ans, je peux es- » pérer de vivre assez pour élever dans mon es- » prit et dans ma pensée, les enfants qu'il plaira » à la Providence de me donner. Dieu sait combien » une résolution pareille a coûté à mon cœur, » mais il n'est aucun sacrifice qui soit au dessus » de mon courage, lorsqu'il m'est démontré qu'il » est utile au bien de la France.

» J'ai besoin d'ajouter que loin d'avoir jamais » eu à me plaindre, je n'ai eu qu'à me louer de » l'attachement, de la tendresse de ma bien aimée » épouse. Elle a embelli quinze ans de ma vie, » elle restera toujours gravée dans mon cœur. » Elle a été couronnée de ma main; je veux » qu'elle conserve le rang, les honneurs et le titre » d'Impératrice; mais surtout qu'elle ne doute » jamais de mes sentiments, et qu'elle me tienne » toujours pour son plus cher et son meilleur » ami. »

» Sa Majesté l'Empereur et Roi poursuivit. Cambacérès, ayant cessé de parler, Sa Majesté l'Im-

pératrice, se levant de dessus son fauteuil, se mit à son tour à dire :

« Avec la permission de notre auguste époux, » je dois déclarer que ne conservant aucun espoir » d'avoir des enfants qui puissent satisfaire les » besoins de sa politique et l'intérêt de la France, » je me plais à lui donner la plus grande marque » d'attachement et de dévouement qui jamais ait » été donnée sur la terre. Je tiens tout de ses » bontés ; c'est la main qui m'a couronnée, et du » haut de ce trône je n'ai reçu que des témoigna- » ges d'affection et d'amour de la part du peuple » français.

» Je crois reconnaître tous ces sentiments en » consentant à la dissolution d'un mariage qui » désormais est un obstacle au bien de la France, » qui la prive du bonheur d'être gouvernée un » jour par les descendants d'un grand homme » si évidemment traité par la Providence pour » effacer tous les maux d'une révolution terrible, » et rétablir le trône, l'autel et l'ordre social. Mais » la dissolution de mon mariage ne changera rien » aux sentiments de mon cœur. L'Empereur aura » toujours en moi sa meilleure amie ; je sais com- » bien cet acte, commandé par la politique, a » froissé son cœur, mais l'un et l'autre sommes » glorieux du sacrifice que nous faisons au bien- » être de la patrie. »

» Sa Majesté, ajouta l'archichancelier, ainsi que

son auguste époux, me demandèrent acte de leur déclaration respective; de plus elles me donnèrent plein pouvoir de poursuivre, en leur nom devant qui de droit, la confirmation de cette dissolution matrimoniale. J'ai obéi et ont signé avec moi tous les assistants à ce généreux sacrifice.

» On avait sans doute écouté dans un profond silence ce que l'archichancelier venait de débiter. Mais avec combien plus encore d'attention le Sénat entier prêta l'oreille lorsqu'on reconnut, par les mouvements du prince Eugène, qu'il voulait parler. Lui aussi, en effet, il monta à la tribune, et d'une voix grave, triste et solennelle, il dit :

« Rois, Princes, Sénateurs,

» Vous venez d'entendre la lecture du projet » du sénatus-consulte soumis à votre délibéra- » tion. Je crois de mon devoir, dans cette cir- » constance, de manifester les sentiments dont » ma famille est animée : ma mère, ma sœur et » moi devons tout à l'Empereur. Il a été pour » nous un père véritable; il trouvera en nous, » dans tous les temps, des enfants dévoués et des » sujets soumis. Il importe au bonheur de la » France que le fondateur de cette quatrième dy- » nastie vieillisse environné d'une descendance » directe, qui soit notre garantie à tous comme le » gage du bonheur de la patrie.

» Lorsque ma mère fut couronnée par son au-

» guste époux devant toutes les nations, elle con-
» tracta l'obligation de sacrifier toutes ses affec-
» tions à la gloire de la France. Elle a rempli avec
» courage, noblesse et dignité, ce premier des de-
» voirs. Son âme a souvent été attendrie en voyant
» en butte à de terribles combats le cœur d'un
» homme accoutumé à maîtriser la fortune et à
» marcher d'un pas ferme à l'accomplissement de
» ses grands désseins. Les larmes qu'a coûtées à
» l'Empereur cette résolution, suffisent à la gloire
» de ma mère. Dans la situation où elle va se
» trouver, elle ne sera pas étrangère, par ses vœux,
» par ses sentiments, aux prospérités qui nous
» attendent, et ce sera avec une nouvelle satisfac-
» tion mêlée d'orgueil qu'elle verra tout ce que
» ses sacrifices auront produit d'heureux pour la
» patrie et pour l'Empereur. »

» Il acheva en étouffant ses sanglots. Le Sénat partagea ses émotions. Une commission fut nommée; elle tarda peu à faire son rapport, et un sénatus-consulte, daté de ce même jour, anéantit mon mariage. Il conserva à Joséphine son titre, et lui assura un douaire de deux millions de rente annuelle : on paya ses dettes. Je lui donnai en outre la terre de Navarre, le château de La Malmaison, et ce grand acte fut consommé. »

SOIRÉE XL.

La Russie offre une grande duchesse à Napoléon, qui la refuse. — Choix de Marie-Louise. — L'Empereur d'Autriche offre sa fille à l'Empereur. — Déclaration du mariage. — Le prince Berthier va à Vienne chercher l'archiduchesse. — Maison d'honneur de celle-ci. — Marie-Louise vient en France. — Sa rencontre à Compiègne avec Napoléon. — Mariage civil à Saint-Cloud. — Description du cortège nuptial. — Noces religieuses de l'Empereur à Paris. — Description de la chapelle, des fêtes et des illuminations de ce jour fameux (2 avril 1810).

Dès que Joséphine eut quitté les Tuileries, dès que l'officialité de Paris eut de son côté dissous le mariage religieux de Napoléon, en vertu des irrégularités réelles qui avaient été commises en 1796, l'Empereur songea à se pourvoir d'une seconde femme. Et voici les ressorts qu'il fit jouer à cette époque, ainsi qu'il l'a lui-même consigné dans une note envoyée en janvier 1813, au comte Regnault.

« Mes hommes d'État s'ingénièrent sérieusement à me procurer une nouvelle Impératrice. Je les laissais faire en riant toutefois, car mon choix était fait. Je ne voulais épouser qu'une fille du sang impérial d'Autriche. Déjà secrètement j'avais donné de pleins pouvoirs à cet effet au comte Louis de Narbonne : il s'était rendu à Vienne pour y travailler selon ce que je lui avais dit.

» Mais à peine la nouvelle du divorce fut-elle devenue publique, le jour même où l'on ne put plus douter de la chose, mon maître des relations extérieures reçut deux visites, celle du prince ambassadeur de la Russie et celle de l'ambassadeur d'Autriche. Le premier ayant insinué que le prince verrait avec joie une alliance entre sa famille et la mienne, M. de Champagny l'arrêta en feignant un vif dépit, car, dit-il, j'étais déjà engagé, sans cela je me serais cru trop heureux de me marier à une princesse russe. Le prince Kouraskin se retira de très-mauvaise humeur, et la fit aisément partager à son souverain.

» Le prince de Schwartzenberg, au contraire, fut accueilli comme un ami; et lorsqu'il eut tenu le même propos que son collègue et concurrent, le duc de Cadore lui demanda s'il parlait de son chef d'une chose possible, ou au nom de l'Empereur François II, d'une chose désirée par S. M. I. et R. L'ambassadeur avoua qu'il avait à ce sujet des ordres de sa cour. En même temps

et à Vienne, le comte de Metternich et M. de Bubna tinrent le même langage à M. de Narbonne.

» Les deux familles pensant ainsi, l'on ne tarda pas à être d'accord. Je choisis pour aller demander officiellement la main de l'archiduchesse Marie-Louise, S. A. S. le prince souverain de Neufchâtel et de Valengin, prince de Wagram, vice grand-connétable, grand-veneur et major-général de la grande armée. Il partit, amenant un cortège brillant et nombreux.

» Dès le 27 février 1810, je fis connaître la composition de la maison d'honneur de la nouvelle Impératrice. Les principales charges furent ainsi remplies :

Premier aumônier : Le prince Ferdinand de Rohan.

Dame d'honneur : Duchesse de Montebello.

Dame d'atour : Comtesse de Luçay.

Chevalier d'honneur : Comte de Beauharnais, sénateur, père de la grande-duchesse de Bade.

Premier écuyer : Le prince Aldobrandini Borghèse, frère du prince Borghèse, mon beau-frère.

Dames du palais : Les duchesses de Bassano et de Rovigo; les comtesses de Montmorency, de Mortemart, de Talhouet, de Lauriston, Duchâtel, de Bouillé, de Montalivet, de Perron, de Lascaris, de Brignolé, de Canisy; la princesse Aldobrandini-Borghèse; les duchesses d'Alberg, d'Elchin-

gen (Ney), de Bellune; les comtesses Edmond de Périgord, de Beauvau, de Buonacorsi; mesdames de Traisignies, de Vilain XIV, Antinori, Riuchini, Pandolphi, Caponi, furent adjointes aux premières.

» Ce même jour j'instruisis par un message le Sénat de mon prochain mariage. Le 4 mars, le prince Berthier entra nuitamment dans Vienne, afin d'empêcher le peuple joyeux de traîner la voiture. Le 5, il eut la première audience, et le 8 il fit à l'Empereur la demande publique de l'archiduchesse. En retour à sa harangue, mon futur beau-père dit textuellement :

« Je regarde la demande en mariage de ma fille » comme un gage des sentiments de l'Empereur » des Français, que j'apprécie. Mes vœux pour le » bonheur des futurs époux ne sauraient être » exprimés avec trop de vérité : il sera le mien. » Je trouverai dans l'amitié du prince que vous » représentez de précieux motifs de consolation » de la séparation de mon enfant chéri. Mes peu- » ples y voient le gage assuré de leur bien-être » mutuel. J'accorde la main de ma fille à l'Empe- » reur des Français. »

» Berthier vit l'archiduchesse et lui offrit mon portrait. Le 9, le contrat fut signé. Le 11, dans l'église des Augustins, l'archiduchesse fut épousée en mon nom et par procuration par S. A. I. l'archiduc Charles, son oncle.

» Ma femme partit peu après à Brunau : elle quitta sa maison allemande. Ma sœur, la reine de Naples, l'y reçut avec la duchesse de Montebello et le reste de son service d'honneur. Ce fut à Compiègne que j'allai la recevoir. Instruit qu'elle approchait, je montai en calèche avec le roi de Naples, et je courus au devant de ma jeune femme. A mon aspect, sa voiture s'arrêta. L'écuyer de service, ouvrant la portière et faisant baisser le marchepied, annonça l'Empereur. Ma foi, je sautai plutôt que je n'escaladai celui-là, et par mon empressement, je fis manquer la froide réception d'étiquette dans laquelle l'Impératrice devait se mettre à genoux devant moi.

» Elle ne fut pas fâchée de ma venue. Je l'embrassai, puis je lui présentai son beau-frère et le mien, le roi de Naples. Nous vînmes coucher à Compiègne, où tout se passa convenablement. Le 1er avril et au château de Saint-Cloud eut lieu le mariage civil. Le 2 avril, nous partîmes en cérémonie pour arriver à Paris, où le mariage serait célébré.

» Je ne sais qui avait inspiré aux reines mes sœurs et belles-sœurs, de se refuser à porter la queue du manteau de l'Impératrice. Je les ramenai à des sentiments plus convenables; un tel acte n'a rien d'avilissant, et il a souvent été pratiqué au mariage ou au couronnement des Impératrices.

» Le 2 avril donc, le cortège impérial défila dans l'ordre qui suit :

» Des troupes des corps de la gendarmerie impériale.

Les hérault d'armes avec leur chef, en tête une voiture où étaient les maîtres et aides des cérémonies.

Neuf voitures pour mes chambellans.

Huit voitures, pour les grands officiers du royaume d'Italie.

Sept voitures pour le grand chambellan, le grand maître des cérémonies, et pour les princes grands dignitaires.

Quatre voitures pour la famille impériale.

La voiture de l'Impératrice, vide.

Celle de l'Empereur, ou j'étais avec l'archiduchesse Marie-Louise ; je portais mon costume impérial, et j'avais en tête la couronne de laurier.

Une voiture pour le grand aumônier, le grand maréchal du palais, et le grand veneur.

Six voitures pour les dames du palais, de France et d'Italie.

Une pour les deux dames d'honneur.

Une pour les dames d'atour.

Une pour les chevaliers d'honneur.

Les voitures particulières des rois, des reines, des princes, et puis celles où était le service d'honneur de ceux-ci et de celles-là. Chaque

voiture était traînée par six chevaux; la mienne seule en avait huit.

» Les maréchaux, colonels, généraux de la garde, se tenaient à cheval, à nos portières. Après eux et selon leur rang, le maréchal commandant la gendarmerie, mes aides, mes écuyers, les généraux invités, etc. Des détachements des plus beaux corps de cavalerie précédaient, entouraient, ou suivaient le cortège.

» Sous l'arc de triomphe de l'Étoile, figuré en charpente, le Préfet de la Seine et le Corps municipal nous reçurent et nous haranguèrent; le duc d'Abrantès gouverneur de Paris, était là aussi, et me harangua également. Le ciel jusqu'à ce moment était couvert de nuages, mais tout à coup il s'éclaira, le soleil brilla, et jamais il ne fut plus belle journée.

» C'était au son des cloches, au bruit du canon, aux acclamations de la multitude, que le cortège s'avançait; partout à notre passage éclata l'amour et l'allégresse du peuple. Nous passâmes ainsi les Champs-Élysées, la place de la Concorde, nous entrâmes sous un arc de triomphe dans le jardin des Tuileries, que nous traversâmes enfin. Nous mîmes pied à terre en face du grand escalier du château; là, le cortège impérial, rangé sur les marches et dans les salles diverses, forma une double haie jusqu'au grand cabinet. Moi, les rois, les reines, les princes, et les princesses,

nous arrêtâmes là, tandis que l'Impératrice seule pénétra dans la chambre nuptiale, dont les portes restèrent ouvertes à deux battants. Les dames d'atour y arrivèrent par le cabinet de toilette, elles passèrent à S. M. I. et R. le manteau impérial, et alors la famille impériale fut momentanément admise à faire sa cour à l'Impératrice, pendant la durée de sa toilette.

» Du grand cabinet pour parvenir à la chapelle construite dans le grand salon d'exposition, il fallait traverser la galerie de Diane, où le cortège se reformait, et celle du Musée; dans celle-ci, et de chaque côté sur un double rang, on avait élevé des banquettes où étaient assises des dames somptueusement parées; en arrière d'elles et dans un espace suffisant, se tenaient debout plusieurs milliers d'hommes en habit de cour. Deux balustrades dorées renfermaient le chemin couvert de tapis des Gobelins où nous passerions; huit mille personnes étaient là, et deux cents en dehors de la cour, garnissaient certaines tribunes de la chapelle.

» L'autel, surmonté d'un dais de drap d'or, était adossé à la galerie d'Apollon. Le dedans du tombeau était orné d'un bas-relief en vermeil; les candelabres, le tabernacle, la croix, les flambeaux, aussi en vermeil, étaient ciselés avec autant de goût que de magnificence. Le bas des tribunes ressemblait à un porphire vert; leurs ba-

lustrades étaient dorées, d'où pendaient des draperies de velours rouge, brodées, bordées et galonnées en or, avec les glands, les cordons, et les franges de même. Deux larges bandes de velours bleu également ornées, couvraient les espaces haut et bas des tribunes; des tapisseries des Gobelins paraient la muraille jusqu'au plafond, et un tapis admirable était posé sur le plancher.

» A trente pieds de l'autel, sous un dais et sur une estrade qui s'avançaient jusqu'aux marches du sanctuaire, étaient deux superbissimes fauteuils pour moi et pour Marie-Louise. Sur l'autel, un plat d'or contenait seize pièces d'or aussi; à droite et à gauche du plat, il y avait deux cierges, dans chacun desquels on avait incrusté vingt autres pièces d'or. Là on voyait devant l'autel et par côté, trois fauteuils, un pour mon oncle le cardinal Fesch, grand aumônier et officiant, et deux pour les évêques assistants; des chaises pour les cardinaux, des formes pour les prélats; des bancs, destinés aux grands dignitaires, aux sénateurs, aux députés, etc. complétaient l'ameublement de la chapelle.

» Nous arrivâmes en cérémonie, nous prîmes place, et le grand aumônier, averti par le grand maître des cérémonies, commença en entonnant le *Veni Creator*; puis il bénit les pièces d'or et l'anneau nuptial. Nous vînmes à l'autel, et on nous maria religieusement, et avec toutes les so-

lennités qui rendent un mariage indissoluble. On chanta la messe, on étendit sur nos têtes le poële de drap d'argent; et puis avec le même cortège, nous retournâmes aux Tuileries. On remarqua deux faits pendant tout ceci, l'un que le prince Kouraskin, incommodé sans doute, quitta la chapelle au moment de la bénédiction nuptiale; l'autre, qu'un certain nombre de cardinaux n'étaient pas venus, manquant ainsi de politesse envers moi; je les punis comme je le devais; et parce que j'étais en querelle avec le Pape, devaient-ils se retirer de mon mariage religieux ?

» Je n'ai pas oublié, et je me plais à rappeler ici, la magnificence des illuminations du soir qui termina la journée de mon mariage. Certes à ce moment, la ville de Paris présenta dans son ensemble un aspect admirable, un spectacle sans pareil; et tel que l'imagination la plus délirante, ne saurait inventer le pareil. Jamais l'art de l'illumination ne fut poussé aussi loin. Jamais on ne vit plus de magnificence, soit dans la décoration des palais, des hôtels, des édifices publics, et des maisons particulières. Chaque propriétaire avait exécuté un plan varié, dont la pompe brillante concourait à l'ensemble de la fête. Les églises dans leurs façades, tours, ou dômes, étaient garnies, environnées, et surmontées de pots à feux, de comètes, d'étoiles flamboyantes, zônes lumineuses, qui jetaient au milieu de la nuit, de lon-

gues écharpes enflammées. Les grands dignitaires, les fonctionnaires, les ambassadeurs, les étrangers de marque, avaient pris à tâche par des transparents, des cordons de lumière, des vases remplis de matières colorées, de se distinguer de leurs émules. Mais rien n'égalait le coup d'œil féerique, que présentaient la place de la Concorde et les alentours : elle était garnie d'une triple allée d'orangers en feu, le tout avec les caisses représentées par des lampions verts, rouges, bleus, jaunes, etc. Des portiques de lumière d'environ quarante pieds de hauteur, se prolongeaient sans intervalle depuis l'Arc de l'Étoile, à travers les Champs-Élysées, la grande allée des Tuileries, et le grand tour du parterre, dont elle dessinait la surface, jusqu'aux murs du château.

» Le palais du Corps Législatif figurait un temple d'Hymen, où des peintures lumineuses étincelaient brillamment. Les douze colonnes du péristyle étaient dessinées dans leurs canelures peintes, par des chaînes de lampions; onze lustres géants étaient suspendus entr'elles, et l'escalier n'était qu'une rivière de feu; des verres de couleur environnaient les statues placées en avant. L'illumination du pont de la Concorde formait l'avenue de ce temple, les socles des extrémités de chaque côté portaient des obélisques de quatre-vingts pieds de haut, tout en transparents; ils étaient liés ensemble par quatre-vingts

colonnes de cinquante pieds de haut érigées dans l'étendue du pont, et unies ensemble par des guirlandes qui s'étendaient en spirales sur les fûts, ou qui allaient s'attacher les unes aux autres en croisant le pont en tout sens; une étoile gigantesque surmontait chaque chapiteau. Le temple de la Gloire *(aujourd'hui la Madeleine)*, présentait sa façade dessinée en transparents, et au moyen de feux colorés. La rue Royale figurait des portiques immenses; les volets du garde-meuble et de la marine étaient changés par la multiplicité des lampions, en palais célestes, resplendissants d'or, d'argent, de diamants, de rubis, de turquoises, de saphirs, d'émeraudes, et de feux.

» L'arc de triomphe du pont tournant avec sa coupole, rose blanc et or; son autel de l'Hymen, par dessus les groupes; sa colonnade toute en lapis-lazuli qui l'accompagnait, était dessiné entièrement par des verres de couleurs variées, par des festons diamantés. Les terrasses offraient aussi une décoration éblouissante. L'hôtel de la Monnaie montrait les moindres détails de sa riche architecture, reproduits par des lampes grandes comme des coques d'œufs; l'entablement était décoré de guirlandes couronnées d'étoiles de couleurs variées; tous les quais en dedans de la rivière, tous les ponts, leurs cintres, leurs cordons, et jusqu'au niveau de l'eau, les sinuosités du rivage,

avaient pour ornements des pots à feu, des festons, des lampions, qui, reflétés par les vagues, offraient un coup-d'œil réellement magique.

» Le dôme du Panthéon flamboyait, toute la calotte du dôme était marquée en doubles arêtes qui, du haut en bas, allaient en s'élargissant entre ces vides marqués par des terrines de poix allumée; les espaces présentaient des aigles en feu qui soutenaient les chiffres de Marie-Louise et le mien. Le portique en arrière des colonnes n'offrait qu'une immense nappe de lumières, sur laquelle celles-là se détachaient en noir, ce qui produisait un effet fantastique. Les soubassements, corniches, et entablements, étaient bordés de cordons lumineux. La lanterne resplendissante au dedans et au dehors, supportait un trépied colossal, où luisait une composition bitumineuse et diversement colorée.

» Entre les tours de Notre-Dame, et au dessus d'un véritable abîme, s'élevait, sur un massif de charpente, un temple de l'Hymen orné, diamanté, radieux, à transparents, à guirlandes. Étincelante comme tout le reste, la masse de flamme qui s'échappait du cintre, représentait presque l'image d'un volcan.

» Au Jardin-des-Plantes, la demi-lune de l'entrée du pont d'Austerlitz avait pour ornement des éléphants, des aigles, des girafes, des lions, des autruches, des tigres, et autres ani-

maux, tous de taille colossale, tous peints en transparents et illuminés. L'imagination, en les voyant, se rappelait ces dragons, ces monstres des *contes des Fées, des Mille et une Nuits*, dont on a bercé notre jeunesse.

» Je passe sous silence les merveilles de l'hôtel des Invalides, du Luxembourg, de l'Observatoire, du Palais de Justice, etc. Et parmi les six cent mille curieux qui vaquaient dans la ville immense, aucun ne songeait à mal faire, tant le respect de mon nom protégeait la paix publique.

» Cette nuit une seule voiture, la mienne, où j'étais avec ma femme, avec le roi et la reine de Naples, roula sur les quais et le long des boulevards. Marie-Louise, stupéfaite, ne pouvait se lasser d'admirer; et moi, en voyant la joie de mes sujets, je me surpris à penser et puis à croire que j'avais fondé un Empire éternel....!!!

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE.

SOIRÉE XXVII.

Avant-propos. — Le Pape devenu l'un des fonctionnaires obligés du sacre de Napoléon. — Conseil tenu à ce sujet, où Napoléon appelle Cambacérès, Fouché, Talleyrand, Crettet et Regnault. — Discussion. — Le premier Consul, par son discours éloquent, ramène tous les conseillers à son avis. — Le cardinal Fesch à Rome. — Négociations. — Le Pape consent à venir sacrer Napoléon. — Intrigue des cabinets européens pour le détourner de ce voyage. — Détails de la pérégrination de Pie VII. — Récit de la première entrevue en plein air de l'Empereur et du Pape, dans la forêt de Fontainebleau. — Position de la royauté française. — Aperçu politique de la situation de l'Europe, à la veille du sacre de Napoléon. — Comment en moins de dix années, Napoléon avait presque accompli l'une de ses prédictions. — Ancienneté de son trône en 1814..... 1

SOIRÉE XXVIII.

Soirée royale à Mittau, le 2 décembre 1804. — Portraits physiques du comte de Lille (Louis XVIII), du comte de la Chatre, du marquis d'Avarey. — Un jeune Vendéen. — Propos du roi banni. — Descriptions des insignes impériaux. — Lecture faite devant Louis XVIII, du programme des cérémonies qui eurent lieu au sacre et au couronnement de Napoléon Bonaparte. — Réflexions d'un auguste exilé. — Que deviendra l'Empire dans l'avenir..... 31

SOIRÉE XXIX.

Composition première de la Cour de Napoléon. — Sollicitations pressantes de l'ancienne Noblesse et des Jacobins pour faire partie de la nouvelle Maison Impériale. — Liste des membres de cette Maison.—Le Cardinal Fesch.—L'Évêque de Versailles. — Abbé de Pradt. — Portrait de Talleyrand-Périgord. —

MM. d'Alberg. — Baron de Talleyrand. — La Turbie. — De Brigode. — De Viry. — De Thiard. — Daru. — Caulaincourt. — Ségur. — Gardanne. — Fleurieu. — David. — Fontaine. — Raymond. — Corvisart. — Yvan. — Estives. — De Rohan. — Mme de Larochefoucauld. — Mme de La Vallette. — Mesdames de Luçay. — De Lauriston. — De Rémusat. — Ney. — De Serent. — D'Alberg. — Lannes. — De Colbert. — De Savary. — De Ségur. — Quelques propos de Napoléon. — Les Maréchaux d'empire..... 65

SOIRÉE XXX.

Le Pape et l'Empereur. — Premier discours de Napoléon à la Législature. — État de l'Europe en 1805. — Napoléon, Roi d'Italie. — Suite de l'état de l'Europe. — Coalition contre la France. — Soirée chez l'impératrice Joséphine. — Napoléon survient. — Colloque très-animé. — Précis de la bataille d'Austerlitz et des évènements qui la précédèrent, racontés par Napoléon. — Le général Mack. — Discours de Napoléon au Sénat. — Proclamation à la Grande Armée. — Entrée en campagne. — Capitulation d'Ulm. — Faits et anecdotes. — Autre proclamation..... 109

SOIRÉE XXXI.

Suite de la capitulation. — Combat de Dierstein. — Marche des évènements. — Rencontre à Austerlitz des trois armées. — Première proclamation. — Prélude de la bataille. — Napoléon et un grognard. — Bataille d'Austerlitz. — Faits, évènements et anecdotes touchant ce grand jour. — Dernière proclamation. — Fuite des Russes. — L'Empereur d'Allemagne demande à traiter. — Récit de son entrevue avec Napoléon. — Propos et retraite de l'Empereur Alexandre. — Paix de Presbourg..... 143

SOIRÉE XXXII.

Pont d'Austerlitz. — Mort de Pitt. — Hostilités du roi de Naples. — Il est détrôné. — Joseph Bonaparte, roi de Naples. — Saint-Denis restauré. — Discours de Napoléon. — Princesse Stéphanie. — Murat, grand duc de Clèves. — Louis Bonaparte, roi de Hollande. — Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent. — Cardinal Fesch, successeur du prince Primat. — Bernadotte, prince de Ponte-Corvo. — Duchés distribués à des Français. — Les marquisats impériaux. — Soirées aux Tuileries. — Nouvelle politique. — Nombres de prétendants aux marquisats. — Napoléon renonce à ce projet. — Création de la nouvelle noblesse. — Titres conservés. — Marques distinctives. — L'argent devient le fond de cette chevalerie moderne..... 187

SOIRÉE XXXIII.

Intérieur de la maison impériale. — Munificence et économie de Napoléon. — Une journée de Napoléon. — L'empereur et un auditeur au conseil d'État. — Libre accès des Tuileries. — Etiquettes des réceptions. — Cortège de l'Empereur allant à la messe. — Audience des dimanches. — Le comte de Portalis,

—L'abbé d'Astros. — Revue des troupes. — Napoléon et un grognard. — Habitudes gastronomiques de l'Empereur..... 215

SOIRÉE XXXIV.

Abdication de l'Empereur d'Allemagne. — Confédération du Rhin établie. — Fin de l'Empire d'Allemagne. — Débuts de la guerre de Prusse. — Manifeste de Napoléon. — La Prusse hostile. — Message de l'Empereur au Sénat. — Proclamation. — Entrée en campagne. — Mort tragique du Prince Louis de Prusse. — Lettre de Napoléon à Frédéric Guillaume. — Proclamation. — Bataille d'Iéna. — Bataille d'Auerstaëdt. — Double victoire. — La Reine de Prusse. — Anecdote du Colonel Doullenbourg..... 247

SOIRÉE XXXV.

Soirée aux Tuileries. — Effet produit en Europe et en France par la bataille d'Iéna. — Suite de nos victoires en Prusse. — Bulletin laconique des Prussiens. — Propos bizarre d'un officier ennemi. — Réponse terrible de Napoléon. — L'orage et l'Egyptienne en Prusse. — Napoléon à Postdam.—Il enlève les insignes du grand Frédéric. — Descente de Napoléon dans le souterrain où reposent les restes de ce grand roi. — Anecdote du prince d'Hatzfeld. — Clémence sublime de Napoléon. — Proclamation. — Reproches au comte de Neule et au duc de Brunswick. —Suite de victoires. — Décret du blocus de l'Angleterre. — Création projetée du temple de la Gloire. — Bataille de Prussich-Eyleau. — Les frères Reynier. — Proclamation. — Guerre avec la Russie. — Victoire des Français. — Bataille d'Eyleau. — Traité de paix de Tilsitt. — Entrevue des deux Empereurs..... 279

SOIRÉE XXXVI.

Soirée aux Tuileries en 1815. — Cambacérès, Carnot, Masséna, Régnier. — Carnot reproche à Napoléon l'affaire d'Espagne. — Fouché mandé. — Napoléon dévoile les causes premières de l'envahissement de la Péninsule. —Traité avec Godoï. — Première conspiration de Ferdinand contre son père. — Seconde conspiration.— Abdication et protestation de Charles IV. — Murat veut être roi d'Espagne. — Suite des évènements. — Pourquoi Napoléon chasse la famille royale. — Joseph Bonaparte roi d'Espagne. — Don Ferdinand. — Matrimonie de la reine d'Étrurie. — Entrevue de Napoléon et d'Alexandre à Erfurt. — Détails anecdotiques de cette entrevue célèbre..... 323

SOIRÉE XXXVII.

Napoléon vainqueur en Espagne.—Les Français et les étrangers. — Motifs de la déclaration de guerre de l'archiduc à Napoléon. — Récit de celui-ci. — Préliminaires de la campagne de 1809. — Proclamations. — Victoires diverses gagnées par les Français.— Proclamation. — Napoléon blessé.— Prise de Vienne.— Proclamation.— Ile de Lobau. — Bataille de Gross-Aspernn. — Bataille d'Esling. — Mort du maréchal Lannes. — Victoires, en

Italie, du prince Eugène. — Suite des événements. — Bataille de Wagram. — Traité de paix..... 361

SOIRÉE XXXVIII.

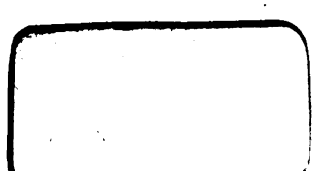
Divorce de Napoléon. — Ses motifs. — La famille impériale ennemie de Joséphine. — Le comte de Narbonne fait naître à Napoléon l'idée d'épouser l'archiduchesse Marie-Louise. — Conseil tenu par l'Empereur avec les princes Cambacérès, Talleyrand, Berthier, les ducs de Bassano, de Cadore, et le comte Regnault. — Colloque entre Napoléon et Cambacérès. — Lettre de Napoléon au prince Eugène. — Réponse de celui-ci. — Fouché chez Joséphine. — Lettre de la reine Hortense à son frère. — Réponse de celui-ci..... 403

SOIRÉE XXXIX.

Entrevue de Napoléon et d'Eugène. — Scène entre Napoléon et Joséphine. — Colloque de Napoléon et de Fouché. — Les Rois à Paris. — Fête du 2 décembre 1809. — Triste situation de Joséphine. — Lettre qu'elle écrit à Napoléon. — Réponse de celui-ci. — Séance solennelle aux Tuileries, où le divorce est déclaré. — Le sénat casse le mariage de Napoléon et de Joséphine. — Discours du prince Eugène..... 447

SOIRÉE XL.

La Russie offre une grande duchesse à Napoléon, qui la refuse. — Choix de Marie-Louise. — L'empereur d'Autriche offre sa fille à l'Empereur. — Déclaration du mariage. — Le prince Berthier va à Vienne chercher l'archiduchesse. — Maison d'honneur de celle-ci. — Marie-Louise vient en France. — Sa rencontre à Compiègne avec Napoléon. — Mariage civil à Saint-Cloud. — Description du cortège nuptial. — Noces religieuses de l'Empereur à Paris. — Description de la chapelle, des fêtes et des illuminations de ce jour fameux (2 avril 1810)..... 477

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

SEP 15 1940